

# **Alexandre Grothendieck : le roman d'une vie**

**P. A. Lochak**

**pour L.**



*Il est possible d'être un grand mathématicien  
tout en étant dans un état de délabrement spirituel extrême.*

A. Grothendieck, *La Clef des Songes*

*Les annales humaines se composent de beaucoup de fables  
mêlées à quelques vérités : quiconque est voué à l'avenir  
a au fond de sa vie un roman, pour donner naissance à la  
légende, miroir de l'histoire.*

Chateaubriand, *Vie de Rancé*



## **Prologue : pourquoi un roman ?**

### **Ou comment gloser le titre de ce livre**

Longtemps je ne me suis senti ni l'inclination ni l'obligation d'écrire sur la vie d'un personnage dont le nom est devenu, depuis son décès en novembre 2014, plus public qu'il ne l'avait été de son vivant. Avec raison. Il n'est nullement exagéré de comparer Alexandre Grothendieck à Albert Einstein, n'était que les mathématiques ont toujours conservé, en partie malgré elles, un caractère ésotérique, certains diront aristocratique. Celles qu'Alexandre nous a laissées en héritage prêtent tout particulièrement au malentendu, qu'on le veuille ou non ; il a écrit un jour à propos d'Einstein — dont il ignorait presque tout — et de la relativité générale, qu'il était très remarquable que des mathématiques aussi élémentaires puissent refléter une réalité physique si profonde. Pour peu que l'on y songe, ce n'est clairement pas faux, sauf que le même Alexandre aurait sans doute désavoué sa propre remarque quelques années plus tard, au motif qu'après tout la physique d'Einstein est humaine, donc à la fois étroite et d'une certaine manière mal fondée.

C'est dire maladroitement que je me suis assigné une tâche ou accordé un plaisir pour le moins étrange, celui d'emmener la lectrice curieuse visiter un coin de lune. S'il ne m'était alloué que quelques lignes, je m'en tiendrais volontiers à un portrait chinois qui dirait tout ou presque : si c'était une couleur ce serait le gris de la cendre lunaire, si c'était un son ce serait l'interminable ressac des touches d'une vieille machine à écrire dans le silence, si c'était une odeur ce serait celle, entêtante, d'une pomme sure tombée d'un arbre noueux et moussu, au beau milieu d'un verger abandonné. Je n'ai quant à moi rencontré les œuvres et les écrits d'Alexandre, encore est-ce très partiellement et imparfaitement, que tardivement, à un âge où ni les unes ni les autres n'ont joué pour moi ce rôle qu'on dit d'apprentissage. J'ai par la suite, brièvement mais avec l'intensité qu'il apportait en toutes choses, rencontré la

personne, même si je doute si lui, Alexandre, a jamais désiré de rencontrer quiconque sinon, bien sûr, d'un désir passionnément amoureux. Et je ne me suis jamais senti une vocation de biographe.

Ce livre doit son existence à ce genre de moments exquis qui décident à notre insu de l'emploi d'une partie de nos vies. Tel grand spécialiste français de Schelling auquel il avait consacré sa carrière, avouait ainsi que sa vocation était née une pluvieuse après-midi de son adolescence, tandis qu'ignorant tout du personnage, de la langue allemande et pour ainsi dire de la philosophie, ce *nom* avait frappé son oreille d'agréable façon. Ainsi arriva-t-il qu'au milieu des fleurs rouges et déchiquetées d'un buisson de sauge et d'une songerie qui brisait la trame trop serrée des jours, me revienne en tête cette *Vie de Rancé* que j'avais lue ou parcourue dans un autre âge. Chateaubriand biographe ? Piètre biographe à n'en pas douter, que celui qui nourrit d'interminables digressions sur ses propres souvenirs et humeurs un livre qui tire à hue et à dia en direction d'une infinité de personnages dont les vies ne touchent parfois que de fort loin au sujet déclaré d'un texte entrepris en guise de pénitence, sur l'injonction de son — malgré tout — clairvoyant confesseur. Il ne fallut ensuite pas moins de deux siècles ou presque, pour que des générations nourries, elles, à des idées de la littérature que l'Enchanteur n'avait pas peu contribué à instiller dans le paysage d'une époque retournée au charme discret de la bourgeoisie, se réjouissent de trouver à ce volume où toutes les armoires trop pleines sont ouvertes, prêtes à crouler sous les yeux éblouis du lecteur, un charme quasiment prémonitoire, annonciateur pêle-mêle aussi bien de Rimbaud que de Proust ; on ne prête qu'aux riches. Ainsi coincé, de manière inopinée sinon comique, entre l'austère ami de Saint Simon, le Vicomte pleurant sur les ruines de sa jeunesse et le génial gueux surgi du fin fond de la Mitteleuropa (en compagnie de mes grands-parents, le génie nonobstant), j'entrevis cependant la possibilité de ce qui ne serait pas une biographie mais bel et bien un roman, celui d'une vie, celle d'un enfant du siècle, une vie de roman assurément.

Il m'appartiendrait alors, l'entreprise tenant en son fond à la possibilité de cette inversion, d'écrire le roman d'une vie plutôt que le compte-rendu honnête et

minutieux d'une vie de roman. Sur ce je m'octroyai généreusement, l'ancre à peine levée, tous les privilèges possibles ; je ferais fi de l'exactitude la plus exacte comme de l'exigeante minutie qui fait la charge comme la fierté des authentiques biographes, au lieu de quoi je me tins généreusement quitte d'ajouter quelques détails révélateurs de mon cru. Puisque à l'évidence, et c'était là peut-être mon seul avantage sur le Vicomte — outre celui d'avoir d'emblée connu mon personnage un peu mieux que lui son abbé de la Trappe — je n'avais pas à me préoccuper de l'image qu'une lectrice ou un lecteur se formerait de l'auteur, je conservais toute liberté de glisser des opinions qui ne se rassembleraient jamais en une image aux traits trop appuyés et cohérents. Au fond, le seul impératif qui m'était imposé consisterait à ne pas trahir, et même en vérité à transmettre le trop fameux « je ne sais quoi » qui excèdera toujours la somme des parties ; comme l'écrit magnifiquement Randall Jarrell dans ses *Pictures from an institution* : « Chacun d'entre nous peut comprendre et raisonner sur ce que les gens doivent être nécessairement, nous rêvons et sommes possédés par ce qu'ils sont de manière accidentelle et incompréhensible ». Ce faisant je me promettais d'ailleurs de me montrer plus fidèle à la mémoire d'Alexandre Grothendieck que Chateaubriand, naturellement et pour notre plus grand plaisir incapable de s'effacer derrière la figure de son réformateur d'abbé, ne l'avait été à celle de Rancé.

Les romans ont entre autres ceci de merveilleux que l'auteur s'y délivre d'emblée de tous les soucis que causent les notes de bas de page, les bibliographies et autres ingrédients obligés d'un éventuel « appareil critique ». Le fait est là qu'Alexandre Grothendieck a produit au bas mot quelques dizaines de milliers de pages dans sa vie ; il en a brûlé presque autant. Pour ce qui est de la littérature dite secondaire il est à peine exagéré d'écrire que la grande majorité des articles sérieusement mathématiques dont les thèmes entretiennent quelque rapport avec son œuvre, textes impénétrables dont personne ou presque ne s'avise ni ne s'inquiète jamais, et pourtant sans lesquels il n'y aurait en l'occurrence rien et d'abord pas ce livre, ces articles doivent presque toujours quelque chose, directement ou indirectement, aux idées d'Alexandre Grothendieck, tout comme il est difficile de peindre aujourd'hui sans

que jamais les spectres de Cézanne ou de Picasso ne viennent, serait-ce de lointaine manière, serait-ce pour ainsi dire par antiphrase, hanter votre pinceau. Quant au reste, qui demeure à ce jour relativement modeste, et dans le volume et dans le propos, j'abandonne entièrement au lecteur le plaisir indispensable de son exploration et de la découverte, exploration devenue facile dans son principe en même temps que quasi impossible s'agissant de certains textes dont le secret résiste à des assauts trop naïfs. Autant il est aisé de repérer le K2 sur n'importe quelle carte de géographie ou n'importe quel écran, autant entreprendre son ascension exige une toute autre patience et une absolue détermination. Quant à des références plus ordonnées, je me contenterai *in fine* d'une unique note de bas de page<sup>(\*)</sup>.

---

(\*) Je commencerai par mentionner le site construit et entretenu par Leila Schneps : [grothendieckcircle.org](http://grothendieckcircle.org), sur lequel on trouvera quantité de documents de toutes sortes, des plus techniques aux plus existentiels, y compris un album de photos de famille. J'y joindrai un volume de mélanges plein de textes mathématiques admirables, édité par la même : *Alexandre Grothendieck — A Mathematical Portrait* (International Press, 2014). Ajoutons, dans une toute autre optique, la biographie partielle que nous a laissée Winfried Scharlau, à la mémoire duquel je rends ici hommage : *Wer ist Alexander Grothendieck*, du moins le volume I, traduit de l'allemand en anglais par Melissa Schneps. Programmée en quatre volumes suivant un ordre chronologique, on trouvera en ligne la version originale allemande du volume III. Le volume II, en principe à venir et plus mathématique dans son principe, demeure à la charge de Leila Schneps. Quant au volume IV et dernier, il est à craindre qu'il ne paraisse jamais. Je me permettrai d'ajouter à cette courte liste un livre que je commis jadis moi-même, dont Alexandre Grothendieck ne constitue pas le thème central mais auquel sa personne et son œuvre touchent cependant d'assez près, sous une forme plus discursive qu'ici même : *Mathématiques et finitude* (Kimé, 2015). Il va sans dire que cette liste reste des plus partielle — et partielle. Il suffira, je l'espère, de répéter en guise d'excuse l'évidence que le présent volume ne procède d'aucune intention encyclopédique, ni même de rigueur universitaire.

## 1. Rencontre : sur les berges de la vie

S'il fait bon loger à l'Hôtel de l'Union, il serait passablement ridicule d'y « descendre ». Nous ne sommes ni à Cabourg, ni à Venise, ni dans aucun de ces aquariums littéraires où se complaît la rumeur d'un glorieux passé. Cependant la France compte encore nombre d'hôtels qui n'étonneraient guère Balzac, parcourus de couloirs lambrissés et sombres qui craquent sous les pas tandis que les sommiers préservent *ad vitam æternam* l'empreinte des corps mortels de celles et ceux qui sont depuis longtemps partis goûter à la vie éternelle dans le vaste cimetière municipal, au-delà de la rivière. Leurs tenanciers le surprendraient davantage, tant il est vrai qu'une certaine idée de la province persiste d'ordinaire davantage par les choses qu'à travers les personnes.

C'est ainsi que par une claire matinée du mois d'août d'un autre siècle, avant-veille de marché, nous nous lançons avec Cynthia à la recherche de celui qu'il parut aussi honnête qu'utile de décrire à notre hôtesse sous les traits assez vagues d'« un savant, un scientifique d'une soixantaine d'années ou un peu davantage, à la barbe peu fournie virant au poivre et sel, au français impeccable teinté d'un accent allemand perceptible et qui doit fréquenter le marché en n'y achetant que des produits biologiques ». Le surlendemain nous ferions la connaissance éphémère de ce couple de hollandais aux amples vêtements flottants, chamarrés et vaguement indiens, aux regards infiniment doux, auxquels Alexandre aimait à acheter un pain de leur fabrication, à la belle croûte rugueuse, produit d'une farine tirée d'un blé impeccable écrasé à la meule de pierre, vierge de tout contact avec l'acier et la dangereuse industrie des hommes. Il deviendrait alors difficile d'oublier que l'homme que nous recherchions, ce génie qui s'était arraché volontairement à la folie du monde, descendait peut-être également, du côté paternel, d'un grand-père rabbin qui avait officié quelque part dans les environs de Novozybkov, presque au centre de gravité d'un triangle défini par Kiev, Minsk et Briansk, au cœur de cette zone de résidence que la Grande Catherine avait accordée à ses sujets juifs faute de pouvoir expulser de

l'Empire tous ceux d'entre eux — l'immense majorité — qui n'avaient pas l'heur de lui être d'une immédiate utilité. Et cette histoire tourmentée se ramassait à présent dans une espèce très particulière de kasherut qui aurait traversé les exigences impitoyables d'une version du puritanisme sans pour autant traverser l'Atlantique, pour venir se réfugier jusque dans les plis des amples étoffes des vêtements d'un couple néerlandais réfugié en Ariège, loin du fracas d'un monde qu'ils avaient fui eux aussi.

Notre hôtesse ne manifesta aucune surprise à la description du sujet de notre enquête, ni à l'idée que celui-ci devait se cacher quelque part dans la montagne. C'est que l'Ariège a toujours été une terre d'accueil pour les rebelles de tous ordres et de toutes obédiences, mieux encore sans aucune obéissance. Ils n'y trouvaient cependant pas toujours le répit espéré. Le pouvoir central les y poursuivait parfois sans trêve, depuis bien avant les dragonnades de Louis XIV jusques au-delà des débris vivants, vaincus souvent sans combattre, qui fuyaient les derniers soubresauts de la guerre d'Espagne, reliquats en guenilles des Brigades Internationales trahies par Staline, par toute la bourgeoisie de la terre et par leur incompetence militaire. Tous ou presque seraient incarcérés dans des camps de fortune. Alexandre lui-même n'y cherchait pas refuge par hasard, poursuivant l'ombre tutélaire et puissante du père, lui aussi prénommé Alexandre, dit comme de juste Sascha, un temps prisonnier à une heure de là, au camp du Vernet.

Si tout au long je me référerai à Alexandre Alexandrovitch tout bonnement comme à Alexandre, ce n'est pas là exhibition d'une feinte intimité, nonobstant même ce fait que le français ignore l'authentique respect que le russe souligne par la simple mention du patronyme. Il vaut la peine de s'y attarder un instant : chacun connaît les pouvoirs et les prestiges d'une juste comme d'une injuste nomination. Alexandre, né à Berlin en mars 1928, se prénommaient Alexander et a signé beaucoup de ses écrits, lorsqu'ils sont signés, de ce prénom, manière de revendication, de résistance consciente à une francisation qui prévalait naturellement dans la vie. Quant au nom de Grothendieck, à la consonance distinctement plattdeutsch, presque flamande, c'est

celui de sa mère, mariée à Alfred Raddatz lors de la naissance d'Alexandre qui porta ce nom un court moment, comme il aurait pu porter le nom de Sascha Schapiro, un père qui l'a reconnu officiellement tout en ayant lui-même usé et abusé de quantité de noms d'emprunt, de guerre ou de révolution. Mais je m'égare. Le risque est réel tant il est possible et tentant de raconter le roman de ses parents — j'y viendrai à son heure — , un roman qui est aussi celui de l'Europe de ce temps, sans jamais ou presque mentionner Alexandre. Les intimes de celui-ci le prénommaient Schurik, autre diminutif russe d'Alexandre, moins répandu que le banal Sascha que son père avait apporté de Russie.

Alexandre pratiquait allègrement le tutoiement, de rigueur dans l'Université française d'après mai 68 comme dans les cercles écologistes. Cependant cela pouvait aussi sonner dans sa bouche comme un bégaiement de l'histoire, comme souvent sur le mode mineur. Le tutoiement, l'usage exclusif des prénoms, c'était d'abord, pour Alexandre et dans la tradition familiale, celui de l'anarchisme et de l'Underground berlinois de la république de Weimar dans lequel Sascha et Hanka, sa mère, avaient tous deux plongé et où ils s'étaient rencontrés ; c'était la solidarité aussi exaltée que désespérée des rebelles de la vie qui avaient rêvé plutôt que tramé les dix-neuf révolutions auxquelles Sascha s'enorgueillissait d'avoir pris part, lui qui aurait à sa façon mérité le surnom de *stalin*, l'homme d'acier, s'il n'était revenu brisé du cauchemar espagnol. C'était enfin ou peut-être d'abord les apostrophes des misérables dans les taudis de Berlin comme dans les *Shtetl* d'une Mitteleuropa en sursis. Les misérables plutôt que les miséreux, à jamais baptisés par Hugo, ceux qui resteront jusqu'au bout le milieu pour ainsi dire naturel d'Alexandre, par ailleurs génie des mathématiques, récipiendaire de la médaille Fields comme il se doit, un détail pour le coup, d'autant que « la médaille », non sans une nuance ironique, devait littéralement et physiquement terminer sa course au Vietnam, quelque part dans les marais — pourquoi pas ? — au point qu'il est difficile, absurdement, de se retenir de l'imaginer souillée, sinon symboliquement engloutie par le napalm des avions américains. D'ailleurs cette fameuse médaille, Alexandre avait refusé d'aller la

chercher à Moscou, en 1966, là-même où les Bolcheviks avaient ordonné, en août 1921, la liquidation des bandits et de la vermine anarchistes, poussant Sascha vers Berlin avec pour tout bagage un manuscrit inachevé dont la révélation, plutôt que la publication, devait ébranler le monde.

Je n'ai jamais tutoyé Alexandre, ni oralement ni par écrit ; cela ne me serait pas venu à l'esprit. N'étions-nous pas pourtant un peu du même monde ? En un sens, oui. Mais la guerre nous avait pour ainsi dire séparés bien avant ma naissance. Mes grands-parents avaient voulu devenir français et, ne l'étant pas encore lors de la déclaration de guerre, mon grand-père avait tenu à s'engager dans la légion étrangère, que seule la débâcle l'avait dispensé de jamais rejoindre. Alexandre, lui, demeurerait aussi longtemps que possible, jusque même après la guerre d'Algérie et la conscription, le porteur d'un passeport Nansen, l'apatride, l'errant, celui qui optera toujours pour la valise, celui qui ne vote qu'avec ses pieds s'il lui arrive jamais de voter. Il aurait pu ressembler à Jakob Gordin ou bien à Alexandre Koyré et quelques autres, ces enfants de la zone de résidence, tout au contraire de celles et ceux des familles juives aisées de Pétersbourg, d'abord tolérées sur les bords de la Néva pour prix des bienfaits qu'elles avaient su apporter à l'Empire. Il aurait pu ressembler à ce Monsieur Chouchani, né quelque part, du côté de Vilna peut-être, en 1895 sans doute, à peine cinq ou six ans après Sascha, à peine quatre ou cinq ans avant ma grand-mère, Monsieur Chouchani décédé à Montevideo, talmudiste de génie, quasi anonyme maître du jeu à la mémoire prodigieuse, passeur d'âmes, éveillant sous les yeux éblouis d'Emmanuel Levinas, Élie Wiesel, « Manitou » et quelques autres, les lettres de l'océan du texte à la nouveauté incandescente d'une lecture et d'une interprétation infinie. Le destin d'Alexandre fut tout différent et pourtant étrangement semblable, lui qui persistera à croiser sur sa route des rescapés de l'Empire, ainsi Léon Motchane, Suisse comme de juste natif de Saint Pétersbourg, industriel français prospère, passionné de mathématiques et fondateur de l'IHÉS en partie aux fins d'y accueillir un Alexandre Grothendieck toujours apatride, sur le modèle de l'IAS de Princeton qui avait recueilli Albert Einstein, en ce temps *devenu*, lui, apatride.

Revenons à Saint Girons, puisque c'est d'elle qu'il était question, gros bourg ou petite ville de l'Ariège toute proche du confluent du Lez et du Salat, rivières au courant puissant descendues des montagnes, Saint Girons, souriante capitale du Couserans, située à deux pas du magnifique village de Saint Lizier célèbre pour ses deux cathédrales et refuge d'une infinité de personnes dont certaines éprouvent une véritable répulsion à l'égard des officiers de police. Notre hôtesse ne s'étonne décidément de rien ; elle nous fournirait au choix et à plaisir des savants allemands avides d'anonymat comme des maîtres bouddhistes retirés dans la grande forêt ou sur les collines avoisinantes, autant que des ascètes écrivains sinon quelque peu graphomanes, de studieux chercheurs que l'âme des plantes, la physique des âmes et les mystères de la Création requéraient au moins autant que la pauvre mathématique des hommes. D'autres encore. Nous nous étions mis en quête d'Alexandre, autrement dit de tout cela et de bien davantage. Cependant, au détour d'une petite route en lacets, dans l'éblouissement ensoleillé d'abrupts sommets pyrénéens éternellement enneigés, il nous fut d'abord donné de croiser un ingénieur allemand proche d'une retraite qu'il ne prendrait jamais — et pour cause puisqu'il n'avait nulle intention de jamais s'adresser à aucune administration. Sa seule retraite, c'était celle qu'il nous était interdit de troubler et qu'il continuait, après des décennies, à assimiler tacitement à une « planque ». Ce faisant il paraissait soucieux de préserver une forme de rang social ou asocial qui prenait la forme d'allusions plus ou moins voilées à la Fraction Armée Rouge, voire à la bande Baader-Meinhof, ou pourquoi pas à Jean-Sol Partre en personne. Un dossier devait figurer à son nom, quelque part dans les locaux d'une ville allemande, peut-être même à Bonn ou à Berlin, dossier sans doute transmis à la police française qui l'avait archivé, il y avait belle lurette de cela, au plus profond d'un commissariat ou d'un ministère, dossier qui s'était au fil des ans transformé en une sorte de diplôme, à la manière des lettres de noblesse des grandes familles qui dorment dans le silence de coffres ancestraux tout en préservant le mystère de leur pouvoir fondateur. Lui, peu rancunier de nature, nous nous quittâmes dans les meilleurs termes, nantis d'un fromage de chèvre au parfum entêtant.

Il ne nous restait qu'à revenir en ville, traverser deux ponts, admirer ces berges si peu admirables qu'elles pourraient évoquer la Rome désertée du Grand Siècle et la modeste misère du Trastevere de ce temps, si visible à l'arrière-plan de certains merveilleux tableaux. Saint Girons, c'était en somme la Rome de Poussin sans les ruines ni les nymphes, pourvue en revanche d'un mail bordé de platanes qui accueille le marché hebdomadaire et que n'aurait pas désavoué Lucien Leuwen, et puis dans les collines tous les restes, les débris, les marges d'un siècle sur le point d'expirer, qui avait passé en cruauté tout ce que la race humaine s'était jusque là complue à inventer. Saint-Girons c'était aussi, encore, comme toujours et partout, ces histoires sédimentées qui nous poursuivent jusque dans les moindres objets, discrets et vigilants témoins d'une Histoire infiniment sédimentée et ramifiée.

Ainsi, exemple entre mille, de ce discret petit écriteau émaillé au fond du hall de l'hôtel, écaillé dans le coin en bas à gauche, annonçant fermement « privé » au seuil d'un couloir menant vers des domaines mystérieux qu'il gardait plus silencieusement que Cerbère de l'indiscrétion improbable de clients qui le dépassaient avec une belle indifférence. Ce modeste panonceau avait été commandé et acheté il y avait fort longtemps dans la quincaillerie voisine, aujourd'hui encore tapissée de ses solides rayonnages de bois couleur de miel, au père du quincaillier actuel, celui dont le père avait épousé la veuve de ce Léon mort avec l'un de ses cousins à la Grande Guerre, et même, disait-on, nulle part ailleurs qu'à Verdun, où le premier soldat allemand qu'il avait entrevu après s'être impossiblement extrait de la boue glacée de la tranchée s'était avéré devoir être aussi le dernier. Il n'avait jamais vu le serveur de la mitrailleuse qui l'avait fauché, il n'avait jamais connu son regard exorbité par la terreur, lequel s'était éteint quelques secondes plus tard, mué en une fixe et niaise contemplation des guêtres salies de Jacques, le nouvel ami que Léon s'était fait à l'armée et qui ne savait pas lui-même, enfonçant sa baïonnette jusqu'à la garde dans une poitrine qui irriguait encore cette œil immense qui le fixait pour l'éternité, qu'il vengeait ainsi, dans une absurdité sans fond, cet ami qui gisait quelque part, cent pas en arrière, à couvert du gaz et des barbelés, dans le cratère d'un obus de mortier.

À Léon, ce frère d'armes à l'accent rocailleux qui n'avait jamais vu les plaines de l'océan et jamais ne les découvrirait, Jacques avait longuement conté, un soir, dans un brutal accès de nostalgie, les vagues de sa Bretagne natale, les marées qui déroulaient sous ses pieds d'enfant ébloui, de ne s'être pas initié encore au dur métier de pêcheur, un tapis humide, chatoyant et micacé, semé de cheveux verts et de coquillages blancs, dont le souvenir le poursuivait jusqu'à Verdun, jusqu'à cette attaque qui avait causé une grande satisfaction à l'État Major, ayant un instant, un instant seulement, atteint sur la carte la fameuse cote 830. Le bulletin triomphant avait d'ailleurs fait assez de vagues dans les bureaux parisiens du ministère pour valoir au Colonel responsable de cette victoire une médaille que sans doute il avait fièrement présentée à Saint Pierre. Pourtant elle avait définitivement privé Jacques de ses vagues à lui, vertes et bleues qu'elles clapotaient dans son souvenir, atteignant à peine la cote 115 dans l'Almanach des Marées, au zénith d'une enfance vite enfuie. Tandis que Léon achevait d'abreuer de son sang une terre qu'il n'était pas né pour jamais connaître, son frère Jules, resté au pays avec sa jambe trop courte d'un mauvais accouchement, que les bals lui avait fait maudire jusqu'aux larmes mais que la guerre lui avait tardivement appris à estimer à sa juste valeur, Jules avait commencé de jeter des coups d'œil plus insistants du côté d'Amélie, l'insouciant, alors même que ni elle ni lui ne pouvait deviner qu'elle était destinée à devenir sous peu une jeune et jolie veuve. Et tout en ayant accompagné Léon à la gare en ponctuant le court trajet en charrette, non seulement des habituels jurons affectueux destinés à la jument bien aimée, mais encore de force malédictions à l'adresse de sa jambe trop courte qui s'étonnait d'être mise ainsi imprudemment en exergue, elle, habituée à des volées d'injures plus discrètes et plus amères, dissimulée douloureusement sous la table les jours de bal et jamais autant que cette nuit où Léon avait dansé avec Amélie jusqu'à l'aube blanchissante d'un dimanche de printemps, quand la rosée était venue abreuer les vieux châtaigniers dont le feuillage estompe les lointains contours déchiquetés des Pyrénées, elle, cent fois maudite, qui l'était encore dans cette charrette avec les accents dissimulés d'un espoir qui ne dit pas son nom et d'une culpabilité qui ne passe pas l'intention d'une intention, sentait confusément qu'elle deviendrait entre

autres choses cause efficiente qu'une quincaillerie longtemps convoitée passerait pour ainsi dire de main en main.

Quelques années plus tard, malgré les efforts patients et sincères de Jules, le corps de Léon était demeuré introuvable ; on s'était à la fin résolu à le verser au nombre des disparus. Non seulement le chagrin de Jules était alors sincère — pour autant qu'il pouvait lui-même en juger — mais il se colorait du soupçon que celui d'Amélie ne l'était pas tout à fait autant ; si elle avait sans nul doute épousé Léon de son plein gré, dans le souvenir de cette aube du premier baiser, on ne pouvait se dissimuler pour autant le fait que le père d'Amélie avait toujours considéré Jules d'un bon œil, ni que cette opinion n'était pas sans rapport avec la reprise d'une certaine quincaillerie. Amélie avait donc consenti à épouser Jules, reprenant le chemin de la petite église sitôt que la loi de Dieu comme celle des hommes avait cessé de s'y opposer ; voilà le fait tout nu, qui se laissait malaisément expliquer à un esprit chagrin et sur lequel le voisinage avait beaucoup glosé. Passée une incroyable bouffée d'un bonheur inespéré, ces noces n'avaient toutefois pas apporté à l'âme tourmentée de Jules le repos qu'il avait escompté. Il avait entrepris, au sortir de la guerre, le long voyage vers Verdun, il avait passé trois jours dans la capitale où il s'était senti comme de juste insignifiant et presque étranger devant la gloire des monuments, le déferlement de la foule sur les boulevards et le pointu des accents, il avait visité à la sauvette, de nuit, le champ de bataille, malgré les interdictions et le danger des millions de munitions non explosées ; mais ce voyage de vie entrepris naïvement pour retrouver un mort s'était avéré vain. Aurait-il d'ailleurs pu qualifier de succès l'improbable découverte d'un cadavre horriblement mutilé ? Celui de Léon était resté introuvable et Jules avait ressenti avec force le mal que l'avenir peut causer au passé aussi bien que l'inverse. Qu'Amélie ait tenu à se remarier aussi vite que la loi sur les disparus leur en donnait license, avait jeté sur sa brève vie commune avec Léon le voile du soupçon. Si ces promesses données dans un chemin creux, un bouquet de campanules à la main, ces merveilleuses promesses d'une aube que Léon ne s'était pas privé de conter à Jules sans songer un instant combien elles le faisaient souffrir, si elles

n'avaient pu retenir à jamais le cœur d'Amélie par delà une absence de tombeau, il y avait là un attentat à l'unicité ineffable de l'amour, quand bien même lui, Jules, en était le principal bénéficiaire. Vint le jour où le sculpteur dûment commissionné par le ministère débarqua à la gare, accueilli par le conseil municipal au grand complet. Et Jules avait éprouvé, quelques mois plus tard, des sentiments indiciblement mélangés à la vue de son nom figurant sur l'interminable liste qui dressait pour l'éternité un état des lieux désertifiés ; son propre nom — et un autre prénom. Il avait depuis donné deux filles à Amélie tout en faisant prospérer la quincaillerie, cachant pour toujours sa jambe trop brève derrière le massif comptoir de chêne. Voici donc ce que ce panonceau « privé », qui gardait plus discrètement que Cerbère l'entrée d'un couloir qui s'enfonçait dans des entrailles tout aussi mystérieuses, voici ce qu'il aurait eu à raconter à ceux d'entre nous qui lui prêtions attention ; faible chuchotis d'un passé à peine audible ou vacarme assourdissant de la guerre, c'est selon.

Le marché de SaintGirons, qui investit la ville chaque samedi matin, est sans doute plus couru et tout aussi institutionnel que la très traditionnelle messe du lendemain dimanche à onze heures. S'y retrouvent tous ou presque tous les producteurs des hautes vallées de l'Ariège, de sept à soixante dix-sept ans et bien au-delà. Des paysans octogénaires s'y sont depuis quelques années déjà découverts comme les messieurs Jourdain du « bio », proposant à un prix qui n'a plus rien de vil leurs fromages et légumes rabougris et délicieux, peut-être délicieux justement parce que rabougris, indemnes d'autres soins que ceux qu'offre l'amour de la terre dans un temps qui ne se compte plus. « Bio » ils l'étaient depuis toujours ; longtemps personne ne s'était avisé de le leur dire. S'y ajoutent naturellement une infinité d'échoppes diverses, mêlant le bric à brac ariégeois au *yard sale* californien, les grosses boîtes à sel en demi-lune de pin et porcelaine blanche, les éléphants de bois de santal semés d'éclats de miroirs, les étoffes multicolores des saris et les vieux parapluies noirs chroniquement en manque de baleines. Et puis, parfois, un joyau du passé qui attend patiemment son heure, les portes d'une armoire sculptées avec tout l'amour des longs hivers enneigés et les étalages d'outils aux manches encombrants

et aux lames rouillées, aiguisées à la pierre dans l'eau du torrent, depuis longtemps émoussées et dont on peine à deviner la fonction.

Soudain vient à paraître, à l'autre extrémité du mail, un homme qui marche d'un bon pas, aborde nos boulangers néerlandais avec un accent allemand assez prononcé qui contraste comiquement avec le parler ariégeois accentué et profond de la vendeuse de lingerie féminine du stand voisin. Un homme dont nous sommes peut-être seuls sur ce marché à savoir qu'il a produit aussi les mathématiques les plus abstraites autant que les plus puissantes que l'homme ait jamais rêvées. Mais, là encore, je m'égare. Ces mathématiques ne sont pas « abstraites », ce vilain mot que Schelling et Hegel, pourtant vieux compagnons du Stift, avaient fini par se renvoyer mutuellement au visage en guise d'insulte — *abstrakt* ! Rien de pire qu'une philosophie « abstraite » ; et au fond il en est de même des mathématiques. Quant à la puissance ? La nature est si grande, l'homme si petit, que l'adjectif prête à sourire. Passons. Il achète du pain et nous tremblons de l'aborder. J'ai revêtu pour l'occasion un vieux costume de physicien qui a paru préférable à celui, douteux sinon dangereux, de mathématicien. Nous avons visé juste sans le savoir. La physique était en ce temps-là ce qui retenait Alexandre. Et quelle physique ! Cependant Alexandre fixe d'abord et surtout Cynthia, de ses yeux bleus très pâles. Il s'adresse à elle, d'un regard qui n'a rien de scientifique. Elle n'a pas à feindre le trouble. Elle lui dit ce séisme intérieur que peuvent produire ses textes à lui, alors récents, brûlants de sa brûlure, sur certaines âmes. Il est touché, dans un ordre qu'il n'attendait pas ; il s'en défend visiblement. Nous ne pouvons saisir alors ce qu'il nous écrira plus tard, à nous et à quelques autres. Nous sentons seulement qu'il ne peut chez lui être question de ces sortes de scrupules humains, trop humains, de ces politesses terrestres envers des Cieux lointains. Jamais Alexandre n'a fait ni ne fera barrage aux tentations de la chair ni au mirage d'un impossible partage ; ces émotions-là, il s'est toujours voué à les susciter, les entretenir, les sonder, les analyser à l'infini. Non, s'il se défend, c'est contre les ruses de Satan en personne. Mais il n'est pas temps encore. Nous sommes venus à lui les mains vides, nous l'avons abordé pour ainsi dire « *at the end of the*

*day* », à la fin du jour, comme dit l'anglais qui nous assimile avec assez de justesse à d'éphémères papillons dont la vie toute entière se déroule entre le crépuscule du matin et celui du soir.

La rivière coule en contrebas du marché. Il est tentant de s'accouder au parapet, sur le mail, de laisser glisser le regard au fil de l'eau, de donner carrière à une rêverie aussi turbulente que les tourbillons qui se précipitent vers l'aval, ou de conclure avec un voisin toutes sortes d'arrangements que la douceur du lieu porte à sceller avec une moindre peine. Les serments, tous les serments, s'allègent de ces regards qui flottent, au loin, sans obligation ni nécessité de rencontre. De grandes dalles de pierre affleurent, qu'une pellicule d'eau fait miroiter au soleil et auxquelles s'accrochent les cheveux verts d'anges échevelés. Sur la berge, de loin en loin, le tracé d'un sentier qui pourrait être de halage, ce que le courant suffit à démentir ; nul besoin de s'échiner vers l'aval, nul espoir de haler aucune embarcation vers l'amont. C'est ici, à même un mince triangle d'herbe, au seuil de la disparition du chemin lorsque la rive atteint à une propriété bourgeoise qui pousse son avantage jusqu'à accaparer la berge tout entière, c'est ici qu'Alexandre tient à nous emmener pour une conversation qu'il a renoncé à éviter tout à fait mais qu'il annonce brève. Pourquoi ? C'est que toute conversation, toute communication entre les hommes est selon lui devenue impossible et le restera, non pour toujours mais pour longtemps encore. Nous ne le savions pas alors. Nous entendions si peu, si mal, ce qu'il hurlait à mi-voix. « Qui donc, si je criais, m'entendrait parmi la hiérarchie des anges ? » Personne. Car ces anges sont déchus tandis que nous, sottement, demeurons assis sur cette rive caillouteuse, inconsciemment quelque peu écrasés par la pensée du génie mathématique et le souvenir des amertumes de *Récoltes et Semailles* qu'Alexandre finira, plus tard, par renier comme le reste et dont il nous dira combien elles ne font que refléter son état d'ignorance à lui tandis qu'il écrivait ce texte, rare chef d'œuvre d'une certaine littérature très restreinte et qui va par moment tellement au-delà de ce qu'ont pu écrire Hadamard ou Poincaré, autre génie mathématique, si différent, si sage jusque dans son témoignage objectivement favorable à Dreyfus (objectivement

et pas plus ; Poincaré n'est pas Zola), si incapable de se raser une barbe toujours bien taillée, tout comme ce grand coquin de Rodin lui-même n'imagine pas de s'entretenir avec Anatole France autrement qu'entre représentants patentés et redingotés d'une certaine élite républicaine.

Alexandre, lui, s'enfonce toujours plus loin, il se précipite droit vers le gouffre, dans le lit du torrent des passions, toujours au-delà, *jenseits*, à moins que vers l'au-delà. Un jour il en viendra à nous dire pis que pendre de Swedenborg, son pourtant presque plausible *alter ego*, longtemps remarquable scientifique, organiste d'occasion puis visionnaire incomparable, explorateur intrépide d'un univers de fantômes, de fantômes, de spectres, de mystérieuses révélations, des délices de l'amour et des voluptés de la folie, de la cohorte des anges et de toute une étonnante fantastiquerie que Kant prenait si au sérieux qu'il entreprit sa *Première Critique* dans le dessein avoué de la réfuter une bonne fois pour toutes. Que sont Locke, Hume, Wolff ou bien Leibniz, s'ils s'avèrent à eux tous incapables de réfuter Swedenborg ? Et quelle différence entre les rêves d'un voyeur d'esprits et ceux d'une métaphysique dogmatique ? Mais, pour Alexandre, Swedenborg ce n'est pas assez, ou plutôt ce monsieur se trompe tout bonnement ; mieux encore, il a été trompé. Un jour nous comprendrons peut-être, trop tard, en quoi les émotions humaines ne sont guère que la brèche la plus facile, la plus ouverte, la plus large, qu'emprunte Satan, le Maudit, *der Verfluchte*, à seule fin de nous manipuler, tous, lui Alexandre comme les autres, sauf qu'il le sait tandis que nous persévérons, lâches ou criminels, dans l'ignorance, les yeux obstinément clos.

Il est vêtu simplement, presque pauvrement, d'un court pantalon de toile, presque un « short », d'une chemise de coton et de sandales de cuir brut, à mi-chemin entre le manœuvre et le Franciscain. Il ne pourrait en être autrement. Des vêtements manifestement lavés et relavés jusqu'à la trame. C'est la mise de qui n'accorde aucune importance à cette mise tout en se souciant de ne pas manquer aux principes élémentaires de l'hygiène, par habitude ou atavisme. Sa barbe est longue, peu fournie et guère taillée, cette fois plutôt à la façon d'un moine orthodoxe. Seul compte

vraiment ce regard qui absorbe tout, si bleu, si autoritaire, qu'une forte myopie fait parfois lointain, mais si perçant que l'âme s'en défend, presque à son insu. Quinze ans plus tard il conduira toujours une vieille deux-chevaux, cet attelage bancal du Phèdre de Platon, sans presque plus rien y voir. Et puis le monde s'obscurcira encore ou mieux se résoudra en une mince fente d'où émerge à peine un rayon qui perce les ténèbres alentour. La kabbale ne sera plus très loin.

La voix est prenante, un rien métallique même lorsqu'elle se fait plus douce, avec des inflexions germaniques et davantage qu'une pointe d'accent qui rehausse l'étrangeté de ce pouvoir qui ne doute jamais de lui-même. Elle n'appelle pas la réplique, elle se soucie à vrai dire fort peu de l'autre, en un long monologue dans lequel jamais la matière ne tarit ni l'énergie ne défaille. Le doute lui sied très peu et pourtant constamment il s'y essaye. Du temps du travail mathématique le doute n'avait pas sa place, que ce soit vis-à-vis des autres, de lui-même ou des objets mathématiques. Pas de doute possible lorsqu'il y va de la lente découverte d'un ailleurs de longtemps pressenti, qui suscite une infinie confiance et l'amour d'une exploration qui vaut aussi pour elle-même, caresse qui sonde ce qui n'a aucune intention ni raison de se dérober. Quelle place pour le doute, là où il n'y a ni combat, ni victoire, ni défaite, ni défi d'aucune sorte ? Avec la physique, avec cet affrontement désespéré du Bien avec le Mal, il en va autrement. Nous ne savions pas en ce temps qu'au cœur de la physique, non pas peut-être dans la nature elle-même mais dans son étude par des hommes de peu de foi, se logent selon Alexandre quelques unes des innombrables ruses du Satan.

Nous ne savons rien de tout cela ; c'est pourquoi il est vain de parler. Toute conversation est tentation, tout échange la marque d'une feinte maligne, toute apparence de compréhension mutuelle une grotesque clownerie qui résonne dans les Cieux d'un ricanement cosmique. Et tout cela, nous l'ignorons. Ne nous saute aux yeux que la répugnance initiale d'Alexandre à engager quelque conversation que ce soit, lui qui depuis des années déjà évite comme la peste celles et ceux qui pourraient avoir quelque idée, si vague soit-elle, de son identité et de son passé. Au demeurant

on ne converse pas avec un prophète. Un prophète prophétise. C'est là sa charge, le très lourd destin auquel il ne songe pas à se dérober. Ni aimable conversation, ni logomachie d'aucune sorte, ni songerie incrédule ou confrontation stupéfiante au visage d'autrui ; rien que le gris de la cendre lunaire et le cliquetis des touches de l'antique machine à écrire. Me revient, intempestive s'il en fut, l'image du masque terrifiant de Jack Nicholson dans *Shining* : « *All work and no play makes Jack a dull boy, all work and no play...* » ; je l'efface très vite.

Il ne faut pourtant à Alexandre, emporté par le flot de son propre discours, qu'un court instant pour en venir à ce qui sera pour cette fois le vif du sujet. Sauf que n'a jamais existé pour lui que le vif de tout sujet ; rien d'autre n'est concevable, qui ne serait que fioritures, détours malvenus, ornements indésirables. La vérité est chose sérieuse ; elle n'a que faire de se mettre en frais de lyrisme, elle est sans apprêt, exposée sans cesse aux tentations du Malin. Le Mal saisit le Vrai ; il s'insinue en lui, le subvertit, le tente, le fait exploser de l'intérieur. Ni les tours de passe-passe d'un intellect débridé et sûr de lui, ni les trompeurs appas de l'humour ne parviennent à le séduire ni l'apaiser. Ils ne font que servir sa cause. Chez Alexandre comme chez son père et comme chez bien d'autres, l'humour du *Shtetl* n'a pas survécu à la longue et douloureuse traversée des idéologies. Une traversée douloureuse, certes, sans pitié et sans retour : vaincre ou se briser sur l'inébranlable roc de la réalité, telle est la seule alternative. Seule la victoire est belle, d'autant qu'il n'est pas clair en quoi elle devrait consister. Que sera ce chant éclatant que chanteront les lendemains ? Personne ou presque ne s'accorde là-dessus. Peu importe. Les lendemains du Grand Soir chanteront, ou il ne seront pas. L'humour n'a plus cours, le grotesque russe au bord du sanglot comme le désespoir confiant de l'humour juif, à Vienne, à Prague ou ailleurs. Ils sont tous irrémédiablement entachés de futilité, de frivolité presque, ils flirtent avec le mal, majuscule ou pas. Dommage, si j'ose l'écrire ainsi naïvement. Ni l'humour, ni au demeurant cet arc-en-ciel ou bric-à-brac des vertus moyennes, modestement humaines, aristotéliennes peut-être, bourgeoises sans doute, vaguement ennuyeuses, il est vrai. Lui, les pieds dans la cendre plus que la boue, les

yeux rivés sur les étoiles, et nous, désespérément frivoles que nous sommes, prisonniers volontaires de vies calfeutrées et douillettes. Nous laissons flottantes nos identités civiles. Sans doute Alexandre n'est-il pas dupe de ce flou ni de nos efforts pour ne pas le heurter tout en avançant un minimum de choses signifiantes. Et puis, n'a-t-il pas écrit lui-même qu'il avait fait dans sa vie trois découvertes successives ? Les mathématiques, les femmes, la méditation, chronologiquement dans cet ordre.

Les pommes resteront toujours son fruit préféré, il nous en offrira tantôt de son verger, et son péché qui n'a rien de mignon, dernier adjectif à lui convenir. Bref moment de flottement. Il *te* regarde, Cynthia ; la chair est belle, elle est jeune quand les livres ont vieilli. La physique, la nature, les femmes, le Bien et le Mal, tout se mêle dans les remous du torrent, occasion peut-être de peindre un bref portrait de Freud selon Alexandre. Freud : a cru longtemps à la pureté mais sa propre vie est « dégueulasse » [sic]. Ne cite pas Breuer qui est cependant pour beaucoup dans la *Traumdeutung* et démontre ce faisant, s'il en était encore besoin, que les grandes œuvres ne font leur chemin que si elles sont poussées par leurs auteurs, lesquels versent alors dans la « dégueulasserie ». Toutes les grandes œuvres cachent des dessous inavouables. Après le motif de l'arroseur arrosé, celui du traître trahi : Freud trahit Breuer, Jung trahit Freud. Sans parler du disciple qu'Alexandre aimait. Ainsi va le monde, ainsi se referme le piège dans lequel Alexandre court le risque de s'enfermer. Finalement *Récoltes et Semailles* ne se laisse pas si aisément dépasser. Je tais ma propre petite théorie au sujet du fameux « enterrement », constatant toutefois que le grand renouvellement n'efface pas si aisément les traces de la fatuité. Avec tous les efforts du monde, Alexandre a du mal à laisser son œuvre mathématique derrière lui. Quoi d'étonnant à cela, si ce n'est pour lui ? Il te fixe, *tu* es le monde qui saurait l'entraîner. À suivre.

Au demeurant son ancien jeune collègue et presque ami (s'est-il jamais fait de véritables amis parmi les mathématiciens, hormis Claude Chevalley et peut-être Pierre Samuel ?), Michel Raynaud, depuis malheureusement décédé, vient de démontrer une célèbre conjecture de Shreeram S. Abhyankar sur la structure du

groupe fondamental de la droite affine sur un corps algébriquement clos de caractéristique positive. Momentanément à court d'idées je ne peux m'empêcher de lui faire part de la nouvelle. Le bruit de l'eau, son ouïe légèrement déficiente, font entendre « droite projective » à Alexandre, au lieu qu'affine. Aussitôt il se rebelle à la pensée de cette absurdité. Qui ne sait, sur le marché d'où nous parvient encore le cliquetis de son lent démembrement, qui ne sait que le groupe fondamental est en ce cas trivial ?! Les mathématiques des hommes, les siennes en particulier, *SGA I* en l'occurrence, 1959, sont bien présentes. Le dernier manuscrit mathématique d'Alexandre, sur les *Dérivateurs*, ne date que de quelques années. On songe au fameux dessin de Jacques Faizant montrant de Gaulle enfilant son survêtement après les Jeux Olympiques de Rome, où les résultats sportifs des Français avaient été loin d'être brillants, avec cette légende : « Dans ce pays, si je ne fais pas tout moi-même... » Avec Alexandre, c'est un peu la même chose. Les mathématiciens ne comprennent jamais rien à ce qu'il propose et s'ingénient à transformer des projets de cathédrale en petites maisons bourgeoises aux meubles bien astiqués, pour leur plus grand profit personnel naturellement : certains s'obstinent encore à croire que les cristaux ne sont utiles qu'en caractéristique positive, d'autres que le Frobenius est le seul endomorphisme intéressant, ici ils ne comprennent rien aux catégories dérivées ni qu'il importe de les généraliser substantiellement. Sans parler de la théorie générale de l'homotopie qui croupit dans un état lamentable, ou des conjectures standards auxquelles personne n'est fichu de sérieusement s'attaquer. Bref, il faut tout faire soi-même, sinon rien ne se fait. Il semble heureusement que rien ne vienne suggérer à Alexandre que nous ayons à voir avec lesdites mathématiques. Ce ne sont là que banales nouvelles, de notoriété publique dans ce « grand monde » qu'il a quitté sans retour et je sens que nous sommes près de choir dans le domaine honni du bavardage, du *small talk*.

Retour donc à la théomachie cosmique qui passe d'abord, pour lui, en ce temps-là et à titre de préliminaire, par une refonte complète de la physique des hommes, mal fondée et trop exigüe pour accommoder les aventures de l'âme, fût-ce celle des

plantes. J'ose, non sans une certaine appréhension, me dire physicien plutôt que négociant. Appréhension justifiée, idée à la fois bien et mal venue : la réserve d'indignation d'Alexandre à l'égard de cette malheureuse profession s'avère inépuisable et pour autant que je me suis avoué quelque peu de la confrérie, je me vois devenir instantanément solidaire de ses nombreux méfaits, de la paresse de ses membres comme de leur inconscient désir d'aveuglement à maintenir leur science dans le triste état qui est le sien.

À commencer comme il se doit par celui que beaucoup considèrent, en notre temps, comme le premier d'entre eux. Einstein : les formules tiennent le coup mais ne correspondent pas à la physique [sic]. Il n'était pas un escroc [re-sic] mais il y a trop d'incohérences dans les fondements de la physique. Tout est à refaire. Cela dit, la biologie c'est clairement pire, là il n'y a pas de fondements du tout. Je pense à cet instant à la préface des *EGA*, dans laquelle il est précisé que les quelques deux ou trois mille pages qui suivent ne sont qu'aimable prélude à une vaste et très nécessaire refonte de la géométrie analytique, plus sérieuse et combien moins noethérienne — hypothèse farfelue — par nature que la géométrie algébrique, le terrain de jeu favori d'Alexandre. Et le désordre de la géométrie analytique, c'est tout de même encore peu de chose à côté de l'espèce de terrain vague encombré d'hypothèses, d'impasses et de formules devinées par des moyens peu avouables, que la physique moderne présente à nos yeux.

Géométrie algébrique, mathématiques, physique, biologie, ou plus sérieusement le monde comme il va, c'est toujours cette invraisemblable répétition, ce retour du même, cette lâcheté, ces petits intérêts, ces paupières soigneusement closes, l'inanité qui ne saute qu'aux seuls yeux de l'enfant, les derniers à être demeurés un tant soit peu ouverts sur l'infini. En un mot c'est toujours et encore la même pièce qui se joue, le même conte qui se répète à l'infini, celui des habits neufs de l'Empereur.

Quelques lignes plus loin. Le cliquetis de la machine, toujours, par ci par là un mot mis en valeur à la manière traditionnelle allemande, sans italiques mais par la chaîne des signes qui se distend : p u r e t é. Aucune rébellion, aucune Révolution n'est

jamais assez pure : Einstein lui-même serait embrigadé. Je renonce à le défendre ; ce serait peine perdue. Il n'est tout de même pas entièrement mauvais. Pour Sascha les Mensheviks sont disqualifiés, cela va sans dire, les Bolsheviks itou, sans compter les Trotskystes, les suppôts de la Quatrième Internationale, et le POUM, et les autres. Pour son fils Alexandre on y joindra donc — ou presque — Einstein, le rebelle, l'exilé, l'Allemand, voire le Boche, devenu apatride et juif, embrigadé malgré tout à sa façon, même si... Rien n'y fait, le Mal sape le grand œuvre de la Création. Les *a priori* s'accumulent, la paresse, le Moi avant tout, sont ces alliés du Mal que rien ou presque ne peut combattre. Alexandre a-t-il lu La Rochefoucauld ? Je n'en sais rien. Toujours est-il que ses maximes particulières accordent à l'amour-propre la même puissance d'envahissement, d'aveuglement, elles en font cette fente, l'origine d'un monde, une béance première par où s'infiltrer le Mal. La kabbale, encore et toujours. Nos yeux ne sont pas clos par hasard ni parce que nous ne trouvons plus en nous la force de les ouvrir, mais bien parce que nous entretenons de puissants intérêts à les garder fermés. Ce n'est plus un roman, c'est un drame, celui aussi que certaines eschatologies gnostiques s'entendaient à mettre en scène, il y a bientôt deux mille ans de cela, un clin d'œil dans l'éternité.

Cependant il faut bien commencer par le commencement : la physique, autrement dit la nature, celle des corps et des âmes entre lesquels existe une nécessaire, une évidente continuité. Où l'on constate en passant que le grand problème du cartésianisme tient, pour Alexandre, de l'illusion. Fidèle aux auteurs de sa jeunesse, ceux du moins dont il avait en ce temps entendu les noms, il lit avec passion le sage traité de Bruhat dont il me demande de lui faire parvenir les volumes qui lui manquent. Ce seul nom de Bruhat pourrait susciter des digressions presque infinies et non sans pertinence ; je m'en abstiens pour cette fois. Tout de même, au format carte de visite : Georges Bruhat, né à Besançon, physicien, spécialiste d'optique et de thermodynamique, auteur d'un compétent et très utile *Cours de physique générale* en quatre volumes, directeur adjoint de l'ENS, a assuré à la tête de cette institution l'intérim de Jérôme Carcopino, aussi célèbre latiniste que ministre zélé du

gouvernement de Vichy, aussi enthousiaste de la grandeur romaine que le Duce en personne. Georges Bruhat donc, déporté à Sachsenhausen pour n'avoir pas dénoncé les réseaux de Résistance de l'ENS, mort dans ce camp, d'une pleurésie, le premier jour de 1945. J'emprunterai effectivement, dès notre retour à Paris, les volumes du *Cours* de Bruhat à la bibliothèque afin de les expédier à Alexandre. Mais pourquoi celui-ci se passionne-t-il alors pour ... le vecteur de Poynting, dont il m'entretient assez longuement ?! Y voit-il le symbole un peu simpliste encore qu'efficace d'un transfert d'énergie qui le séduit, quand bien même il songe à des énergies d'une tout autre nature qu'électromagnétique ? Peut-être, sans doute retrouve-t-il dans ces manuels si sages comme une fleur séchée qui a préservé une bouffée ténue du parfum des cours de sa jeunesse, à l'Université de Montpellier, dans l'immédiat après-guerre.

Cependant, déjà il se rebellait. Contre quoi ? Contre les intégrales triples ! Il faut avouer que la rébellion contre les intégrales triples — ou même doubles, voire simples — n'est pas chose courante. N'est-ce pas aussi cela, avoir hérité le génie en partage ? On ne choisit pas. Le monde s'était écroulé, quelques mois après son arrivée en France Alexandre avait pris le chemin du camp, il avait ensuite connu, au Chambon-sur-Lignon, les expéditions de la Gestapo puis, dans l'immédiat après-guerre, la pauvreté des lendemains qui se taisent, en même temps que la poésie laborieuse des vendanges. Et cependant, qu'est-ce qui était effectivement intolérable — *wirklich unerträglich* ! — dans toute cette histoire ? Le calcul des longueurs, des surfaces, des volumes, tel qu'on l'infligeait aux étudiants de licence de ce qui était alors une université provinciale, un mot dont le sens s'était à peine altéré depuis Pascal. Mais enfin qu'est-ce donc qui était insupportable là-dedans ? L'absence de fondements. Déjà, encore, toujours. Tout n'est que château branlant, tout menace sans cesse de crouler : la théorie de la mesure, la physique... le monde tel que sans trêve il s'abîme. Les hommes avancent les yeux bandés ou, pire, rivés sur leurs petites vies encoconnées. Personne n'est jamais prêt à venir combattre le Mal face à face, dans le champ clos de ses menées — mais tout de même, Stalingrad ? Complètement hors sujet. Le Mal saisit le Vrai. Nous voici au rouet.

Alors Alexandre s'y met, il compose un gros manuscrit, s'efforce de donner à la théorie de la mesure, dont il n'a jamais entendu parler, les fondements qu'elles méritent. Ce manuscrit s'est perdu, à jamais peut-être, comme celui de Sascha et son ouvrage d'économie ou de philosophie politique qui aurait dû ébranler le monde. Le manuscrit d'Alexandre a existé ; après être « monté » à Paris, puis de là à Nancy, il l'a montré à Jean Dieudonné. Aussi généreux et fort en gueule que peu psychologue, celui-ci lui a enjoint de le laisser dans un tiroir, de s'atteler à un travail sérieux. Tout ceci, à l'École Normale Supérieure, c'est du bien connu, jeune homme ! Car la province existait encore : à Montpellier d'honorables professeurs avaient expliqué à Alexandre, toujours curieux, inquiet, indigné, qu'il n'y avait plus rien à chercher ni donc à trouver en mathématiques, en particulier depuis qu'un certain Lebesgue... Précisément, Lebesgue, Henri Lebesgue, d'une santé naturellement fragile, presque débile, et qui, en manière de devoir, assura jusqu'au bout son cours au Collège de France, en pleine occupation, jusqu'à une mort naturelle annoncée, un triste jour de 1941. Henri Lebesgue n'avait pas attendu Alexandre Grothendieck, il avait bel et bien élaboré une théorie de la mesure plus simple, plus claire, plus puissante que celle que le grand Riemann avait à peine esquissée, théorie toujours en usage dont Alexandre avait retrouvé le fil, probablement sans le dévider jusqu'au bout. Un gros manuscrit donc, comme celui de son père que nous ne retrouverons jamais — a-t-il seulement existé, celui-là ? — comme celui de sa mère que nous retrouverons bientôt. Et puis comme... oui, comme Albert Einstein et ses trois articles publiés sur la physique statistique, écrits à vingt-trois, vingt-quatre ans, pratiquement l'année de la mort de Gibbs, en 1903, dont il retrouve une bonne partie de la théorie qui a fait sa gloire, sans avoir connu son existence. Osons l'écrire : Alexandre aurait pu se montrer plus généreux à l'égard d'Einstein. Les parallèles existent ; il importe de les chercher où ils se trouvent, patiemment, ils ne sautent pas aux yeux mais ils sont là, profonds, ils coulent comme une rivière souterraine, celle du génie, si l'on tient romantiquement à le nommer ainsi.

Un petit demi-siècle plus tard, Alexandre goûte donc les bonnes vieilles recettes de Georges Bruhat, consignées sur des pages jaunies qui ont acquis entretemps, même pour lui tellement insensible à, sinon ennemi de toute espèce de nostalgie, un certain charme. Certes il écarterait cette idée d'un revers de la main. Il n'en reste pas moins que lui, le rebelle, l'homme des absolus commencements, se plaît parfois à tirer des informations de livres sagement encyclopédiques, modèles de manuels prêts à être découpés en tranches qui feront autant de belles et bonnes rubriques de programmes d'examens. Ne convient-il pas de voir là un aspect constant d'un certain *ingenium* qu'avec précaution on dira germanique ? Hegel, Schelling, l'Athenæum, furent un temps littéralement possédés d'une soif de science *positive*, un adjectif au pouvoir d'attraction quasiment magique, qui qualifie la théologie tout autant que la science et qui, pour cette dernière du moins, assure que dans sa solidité terre à terre l'information modeste mais indubitable, effective, *wirklich* en somme, « agissante » pour ainsi dire, qui « fonctionne », nous dit enfin quelque chose de tangible, de « vrai », de « réel », au sujet de l'essence de ce monde-ci et de son irréductible singularité, synthétisée pour ainsi dire en une honnête « livraison », prestation, *Lieferung* dira Husserl. Une immense capacité de développement, constamment menacée de verser du côté des prestiges faciles d'une abstraction induite, prend aussi et d'abord son élan dans ces indiscutables, ces humbles pépites recueillies à la clarté des lampes, dans quelques notes d'une chanson enfantine, dans des ouvrages sans prétention où un peu de vérité ou de beauté s'est déposée sans fard, ajoutant une petite pierre durable au savoir qui hante secrètement le monde. Alexandre manifestement préfère cette collection linéaire d'une science qui se garde de l'extrapolation. Il se charge du reste. Il rend grâce d'abord à ces manuels de leur honnêteté, réelle ou supposée. La vérité ne demande qu'à être découverte. Pire, le Vrai s'époumone pour ainsi dire à nous souffler le chemin qui mène à lui, comme l'alpiniste enseveli sous l'avalanche n'éprouve d'autre désir que d'aiguiller la caravane des sauveteurs. Cependant la vérité chez Alexandre est sérieuse ; mieux, elle est tragique dans sa nécessaire solitude.

La vie, si loin ; si proche aussi. Nous sommes toujours précairement installés au bord de la rivière, elle qui vient porter jusqu'au cœur de la ville les nouvelles de ceux qui, là-haut, ne tiennent pas toujours à se faire connaître et préfèrent Sentein par exemple, où il fait si bon vivre sur les marges de la République, où l'on peut imaginer que quelques derniers Cathares ont pu laver, aux sources vives de la grande forêt de pins, dans une lumière de cathédrale païenne, une foi et des yeux brûlés par la fumée des bûchers, où les dragons de Louis XIV n'ont pas poursuivi des Huguenots aux abois, ni Franco poussé l'acharnement jusqu'à déloger, obliquement, des Républicains en guenilles. La République, justement, est bonne fille, et pourvu que l'on ne parle pas trop haut ni de l'ordre établi, ni de ce qu'il faut dire, ni de ce qu'il faut taire, la forêt et ses grands éblouissements verticaux abrite maternellement les secrets des esprits et des corps, brisés, repentis, enthousiastes, illuminés, amers, sereins ou fulgurants. À quelques pas en contrehaut le marché achève de remballer ses tentations multicolores et nourrit les pauvres, oui, les pauvres, gens de rien qui vivent de ces aubaines que recèlent les boîtes à ordures débordantes d'une société d'abondance, comme celles qu'exposent les fins de marché, légumes légèrement trop mûrs à ne pas confondre avec l'attractivité du sable qui recouvre ou salit discrètement les carottes « bio ». Nous usons notre vie à lutter contre la mort, à ne pas lui céder un pouce de terrain — et à la fin elle triomphe. *Bios*, la vie, contre la mort envers et contre tout, une mort qui est pourriture ; toute pourriture est mortifère. J'ai rarement croisé quelqu'un qui soit, à sa façon, aussi proche en même temps qu'aussi loin de la vie qu'Alexandre. La vie, c'est-à-dire les linges tachés de l'accouchement, les traces gluantes du placenta. Les objets mathématiques ne naissent pas autrement. Toute création est l'indice certain d'une authentique liberté ; toute naissance exhale la pureté unique de l'enfance. Les catégories tensorielles, les cristaux de modules, ne naissent pas autrement que les bébés. Toutes les humeurs du corps, tous les fluides qui s'en écoulent ne font qu'attester une pureté vouée à se perdre dans le lacis des obligations, des habitudes, de l'éducation elle-même, du mal qui ronge ce monde sans que personne ou presque ne s'en émeuve.

Nous quittons Alexandre, ou plutôt lui nous quitte et remonte dans une vieille camionnette grise conduite par un jeune homme dont la silhouette ne déparerait pas un dialogue de Platon. Suggestion gratuite ou malvenue à vrai dire, les goûts d'Alexandre sont limpides et fort affirmés ; mais que savons-nous de nous-mêmes ? Un autre été il nous sera donné de connaître la maison du bout d'un village dont il était en ce temps-là strictement interdit de divulguer le nom qui se murmurait parmi une poignée de conspirateurs plutôt que d'élus : Lasserre. En le regardant s'éloigner, solide, un peu trapu, noueux, le portrait craché de son père comme il deviendra de plus en plus clair, je songe qu'il y a en Alexandre, comme en Picasso, quelque chose du faiseur de miracles : retournez le guidon rouillé de cette bicyclette, vous y découvrirez les cornes d'un taureau ; la selle en sera la tête. Il est aussi sans doute un peu cousin du vieux Tolstoï : la nature est bonne, elle est simple, elle est grande comme une mer lointaine, celle de la forêt russe qui s'étend quasiment à l'infini autour du *Shtetl* ou du *Mir*, qui les assiège et les protège tout à la fois. Lorsque le prince Andreï communique avec son chêne, au fin fond des bois, il retrouve cette terre partout semblable à elle-même, qui perdure, qui nourrit, qui protège, qui aime et qui s'apprête à l'accueillir, lui, le miraculé d'Austerlitz. Pour Alexandre, la nature mathématique ne s'approche guère autrement. Demeurer aux aguets, aussi disponible et inquiet que le lièvre qui se faufile hors de son terrier, tressaillir aux secrets que murmure le vent dans les feuilles, c'est tout l'art, toute la patience, toute la passion qu'il nous faut. Comme il l'écrit à John Tate, un beau jour du milieu de ces fantastiques années soixante : « Un cristal possède deux propriétés caractéristiques : la rigidité, et la faculté de croître dans un voisinage approprié. Il y a des cristaux de toute espèce de substance: des cristaux de soude, de soufre, de modules, d'anneaux, de schémas relatifs, etc. » La nature, toute la nature, est ainsi faite ; parfois ça dérape et Alexandre écrit, sur le même mode : « La société industrielle et la cellule cancéreuse partagent une même philosophie, celle de la croissance illimitée ». La nature, ce n'est pas tant un amas bariolé de trouvailles que des merveilles de simplicité devant lesquelles les hommes passent, sans les voir, sans écouter la musique de leur silence, semblable à celle du grand chêne qui se dressera toujours

comme une sentinelle quand Andreï aura rejoint depuis longtemps le giron de la terre. La nature propose, elle nourrit, elle ne se lasse jamais de produire, des chênes, des framboises, des catégories galoisiennes. Il suffit de se baisser assez bas, daigner écouter l'incessante rumeur de cet océan terrestre.

Plus tard, un jour déjà lointain, la maison au bout du village, à l'orée de de la campagne, telle un presbytère esseulé ; sur l'arrière commencent les champs, de vrais champs qui s'étirent jusqu'à l'orée du bois, des champs cultivés par de vrais agriculteurs, dont un voisin qui collectionne les nains de jardin. L'histoire de Blanche Neige illustrée en faïence multicolore nous tient lieu de repère. Lasserre n'est pas beau comme le sont tant d'endroits dans la région, c'est un vrai village, insoucieux de ce pittoresque qu'Alexandre abhorre par principe. On y vit, on y travaille, on y meurt aussi, avec toujours en toile de fond l'éblouissante dentelle des Pyrénées. C'est la première et la seule maison qu'Alexandre ait jamais acquise, oui, tout bonnement achetée, lui le rebelle, lui l'apatride, lui le fils d'anarchiste. Il ne la quittera, après un quart de siècle de réclusion ou presque, que pour, *volens nolens*, s'en aller mourir à la ville. Il ne soigne pas cette petite maison mais il l'habite, il ne la décore pas mais il l'occupe, avec des papiers, des livres, des classeurs, des caisses, des malles accumulées jusque dans les combles et puis, dans la cuisine, une multitude de petits pots où des plantes souvent minuscules s'abreuvent d'une véritable eau de vie. Nous nous promenons avec lui au jardin, vieux verger qui n'a pas, depuis bien longtemps, connu les balafres de la faux, tout comme la barbe claire d'Alexandre, aux longs poils fins, ignore le rasoir, emmêlée comme sa chevelure à laquelle il a enfin donné libre carrière après l'avoir si longtemps rasée.

Était-ce en souvenir de la tonsure que Sascha, le père bien aimé et si peu connu, a dû subir au bain ? On l'a dit ; Alexandre ne l'a jamais ni confirmé ni infirmé. Ce sont des blessures à la fois profondes et oubliées, tout un champ labouré qui s'étend à perte de vue comme les grands cimetières sous la lune. On n'en finit pas de les explorer. En 1905 Sascha avait seize ans, dix de plus que ma grand-mère qui fréquentait alors l'école maternelle à Odessa, quelque part au sommet du grand

escalier qui descend vers le port, celui qu'éternellement une poussette dévale. Sascha, lui, est déjà anarchiste, et il complot — maladroitement. Assez pour être condamné à la pendaison, puis gracié, tout comme le jeune Dostoïevski. Pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font. Lui n'est pas pardonné mais bien gracié puis envoyé en Sibérie, cet océan de terre qui dispenserait presque d'enfermer les prisonniers derrière des barrières. La véritable barrière c'est le vide, la taïga, l'infini de la rotondité de la terre planant au-dessus des marais, au moment de la débâcle et d'un si bref été. Sascha est donc tondu ce qui vaut mieux que pendu, comme l'ont été ses aînés. L'ombre menaçante des décembristes n'est pas si éloignée. Sascha fait alors, semble-t-il, vœu de ne jamais laisser repousser sa chevelure. « Ils » ne le briseront pas, la tonsure elle-même sera de son fait ; c'est lui qui l'aura voulu, lui et pas « eux ». Alexandre a-t-il repris muettement cette muette assertion, l'affirmation de cette volonté qui se cabre sous le joug le plus dur ? Ce qui est sûr, c'est que le siècle ne laissera jamais Sascha en paix. Trente ans plus tard c'est un homme brisé qui revient d'Espagne, un homme qui a tout perdu, qui ne rêve plus même, comme longtemps ce fut son dessein, de composer le grand traité qui donnera enfin à l'anarchisme le corps de doctrine qu'il mérite. Au lieu de quoi le voici au seuil d'autres camps, celui du Vernet d'abord, puis, après un détour par le camp de Noé et le transit par Drancy, Auschwitz, retour vers l'est au devant d'une mort qui est annihilation, *Vernichtung*, double retour vers l'origine qui devient retour vers le rien, *ex nihilo ad nihilum*, rien qu'une trace pâlie qui finira, des décennies plus tard, par s'inscrire sur une liste anonyme, un « *listing* » comme les ordinateurs en recrachaient alors, une sèche mention sous un nom d'emprunt, Tanaroff, à la consonance suspecte, exagérément slave, qui surnage à Yad vaShem au milieu de millions d'autres.

Pour l'heure son fils nous offre des pommes tout juste tombées de l'arbre, un peu fripées, rabougries et d'autant plus pures, non frelatées, assurément moins brillantes que celle que tend la sorcière à Blanche Neige, ni sans doute celle qui finit par tenter Ève, puis Adam après elle. Le cadeau, pour Alexandre, a conservé tout son sens, le cadeau est offrande, à la façon de cette orange que les enfants pauvres recevaient à

Noël dans l'Angleterre victorienne, orange annuelle, unique et pour cela précieuse, ou de ces fruits que l'on apportait jadis à ses hôtes au cœur de l'hiver, dans Moscou soviétique et glacée, et qui avaient eux aussi conservé la pleine saveur de l'unique. On sait trop peu que c'est dans le jardin d'Eden, à proximité textuelle de l'arbre du Bien et du Mal, cet arbre qui porte des fruits « beaux à voir et bons à manger », que se noue, en un verset unique et moyennant d'extraordinaires interprétations, le drame de la première alliance, cette alliance présinaïtique qui enveloppe tous les hommes pour autant qu'ils sont filles et fils de Noé. Difficile cependant de persuader Alexandre d'adopter sur les pommes un point de vue de talmudiste ou de kabbaliste. Je m'y essaye trop timidement ; il n'en a cure...

Cette fois c'est bien nous qui le quittons. La nuit est tombée. Elle s'étend, claire et silencieuse, sur ce petit village de France déjà presque endormi à l'abri des montagnes abruptes qui brillent doucement, dans le lointain. Au bout de la rue, avant que ne s'ouvrent les champs inondés de lune, seule, dans l'ombre du vieux mur, une fenêtre demeure éclairée à la lueur d'une faible ampoule assourdie par le rideau de cretonne blanche. Pour peu que l'on approche du portail, on aperçoit la silhouette d'un vieil homme qui, sans fin, écrit, perdu au milieu des plantes, assoiffé de leurs âmes. Son intense regard bleu fixe le papier jamais vierge d'un troublant sourire de myope. Il écrit sans relâche, il écrit pour nous ; peut-être écrit-il que nous sommes prisonniers dans la main du diable, lui comme nous tous, sauf que lui le sait déjà, avec même une ombre de pourquoi et de comment qui remplit de cahiers angoissés les longues étagères voilées.

\* \* \*

La route serpente vers la ville, je me sens transpercé, au détour d'un virage, par une lointaine, une exquise douleur d'enfance, qui dans son innocence nous avait persuadé de cette vérité première que les ciels de Paris, Rome, Moscou, Athènes ou Jérusalem étaient incommensurables, sans mesure et sans parfum commun, pas plus que le

chemin qui mène à Méséglise ne pouvait soudain aboutir à Guermantes. Autrefois, lorsque la terre était plus jeune, elle était aussi criblée de trous. Oui, elle était toute trouée, percée par des aiguilles de feu qui creusaient sa chair et laissaient entrevoir une lave sombre, chthonienne comme la térébrante brûlure de la vérité absolue, apanage des défunts. Ces trous, ces failles tissaient un réseau dont nul ne connaissait la trame, dont seuls les initiés devinaient l'existence jusqu'à en explorer quelques nœuds ; à Cumes, à Delphes, dans le désert égyptien ou à Jérusalem, à Éleusis, plus tard dans le palais du roi pêcheur, se murmurait la vérité. Elle signifiait, au travers d'une bouche en laquelle s'éprouvait la puissance inouïe de l'effectivité. L'entrée demeurait ouverte, de jour comme de nuit, mais en revenir, *revocare gradum superasque evadere ad auras*, remonter vers l'air libre les marches de cet au-delà souterrain, là était le difficile, le presque impossible exploit, *hoc opus, hic labor est*. Et puis la terre a vieilli et nous avec elle. Pourtant un jour nous sommes repartis, dans le fol, l'absurde espoir d'y découvrir un lieu, un point, qui fût demeuré absolument singulier.



## 2. Hanka : la petite fille aux allumettes

Je, tu, elle, il, nous, vous... Elle a choisi, elle, Hanka Grothendieck, *alias* Lotte Babendeerde, elle, tremblement de terre balbutiant, se fera déesse, la déesse d'un dieu oriental, Mithra, Baal, Zarathustra, elle ne sait pas encore, ou alors Vestale, mais non, foin de cette hiératique blancheur, de cette pureté promenée, exhibée en procession, plutôt quelque idole de là-bas surgie de temps plus reculés, plus loin à l'est, éclaboussée de rage et de couleurs sauvages. Elle sera la *prima donna*, non, elle sera l'unique, celle qui jamais ne se résout aux douceurs d'un sérail aux mille reflets facettés. Elle n'aura que faire d'être servie sur de larges plateaux d'argent par des eunuques aux pantalons bouffants, elle se moquera bien des mièvres et âpres intrigues féminines, elle ne cherchera pas à conquérir les faveurs d'un maître qui courra lui embrasser les pieds, remontant lentement, avec stupeur et révérence, le cours de son corps voilé. Je serai la maîtresse à laquelle tu dois absolue fidélité, tu cesseras de fréquenter le sérail, tu ne me demanderas compte de rien, te réjouissant que je daigne accepter tes offrandes, tu ne questionneras pas l'arbitraire souverain de mes faveurs consenties, ni les hôtes de ma couche. *Ich ja — du nein*. Car elle se donnera à lui sans jamais se donner, elle montrera la courageuse réserve de Vashti en même temps que le courage d'Esther, elle sera la prostituée toujours vierge, la femme librement asservie du loup bleu des montagnes ; avec lui, elle hurlera à la lune pleine.

Et puis un jour elle écrira, elle écrira le livre impossible, elle saura écrire, elle, cette impossibilité d'écrire qui sans cesse échappe aux hommes, très nécessaires créatures du diable dont le désir l'enveloppe, la pénètre sans jamais la souiller, dans des flots d'encre impuissants à raconter leur impuissance et leur angoisse. Sa sœur la vie... oui, mais sa sœur la mort aussi, qui flotte dans les yeux terrifiés des soldats ramenés du front, mutilés, membres arrachés, boyaux à l'air, sanie fétide des pansements improvisés, de la bourre de coton, la charpie qu'elle introduit, délicatement, très délicatement, dans les derniers hurlements, les doigts qui l'agrippent, enserrant son bras si frêle, elle, dernière présence féminine sur cette terre de malheur, avant le

grand relâchement, la déprise, prélude à l'éternelle froidure. Que n'a-t-elle connu en l'espace de ces quelques années ?

\* \* \*

Il était une fois... Et si c'était un conte d'Andersen ? Mais ce n'est pas un conte d'Andersen, ce vagabond de l'âme qui avait foi en son génie et rien d'un moraliste. Si malgré tout... alors pour Schurik, aucun doute, ce serait celui des habits neufs de l'Empereur, pour Hanka, la petite fille aux allumettes, quelques notes de Mozart attrapées au vol en piétinant dans les congères d'une rue glacée, illuminée par les dérisoires décorations de Noël d'un passé enfui, honni et à jamais chéri dans un océan de regrets dénués de remords. Et pour Sascha ? À suivre.

Mais qui est Hanka ? Un personnage de roman, non pas d'un roman déjà écrit, répertorié, catalogué, sagement rangé sur des étagères de bibliothèque, mais de son propre roman, celui qui n'appartient qu'à elle et s'écrit au fil d'une vie torturée, absurde, sacrifiée, croit-on saisir quelquefois, par nulle autre qu'elle-même, vie de témoin, martyr sans autre sens que de demeurer au plus près, toujours, sans reddition aucune, des convulsions d'une époque invivable, dans l'immédiate proximité des révolutions, des guerres, du malheur mais aussi, moins héroïquement, du sordide, de la crasse, de la marée de la bêtise, de la lâcheté, du compromis de chaque instant qui menace de tout submerger. Et dans ce maelström Hanka, assoiffée de pureté, toujours, Johanna-Hannah-Hanka Grothendieck, personnage central de son long roman autobiographique au titre si simple, si nu : *Eine Frau, Une femme*, à porter avec fierté, un brin de condescendance hautaine peut-être, menton légèrement relevé en prévention de la possibilité du mépris ou de l'insulte — qui ne vient pas. Hanka, pure, inaccessible et jamais lasse de se tremper dans la fange ou de se fracasser sur la terre gelée, tout en fixant l'étoile d'un inaccessible absolu. Non pas l'amour et la vie d'une femme, peut-être une femme et ses amours ou mieux, décidément, *Eine Frau* — rien d'autre.

\* \* \*

Hanka savait ce qu'elle faisait. Sauf que... sauf que toute sa vie elle a haï les hommes, elle les a haïs jusqu'à... vouloir se changer en homme, de toute la force de son immense, de son absurde volonté. Les haïr jusqu'à vouloir en être, les haïr pour n'en être pas. Et l'incompréhensible rançon de la chair qui exige son dû, brutalement ; la pelote est serrée, très serrée, jusqu'à la désagrégation, jusqu'à l'explosion, avec le père — qui sait ? — avec le fils. Mais aussi... Elle voulait, elle savait écrire, c'était l'affaire de sa vie, l'impossible exutoire comme cela se répète d'une génération à l'autre dans une famille Grothendieck-Schapiro lestée d'interminables manuscrits jamais publiés : la mère, le père, le fils, l'allemand, le russe, le français. L'écrit, l'écriture, réelle, posée noir sur blanc comme une volée d'oiseaux migrateurs sur les fils de l'hiver, effective ou bien encore rêvée, fantasmée sur la page qui demeure blanche ou au contraire s'envole par milliers, innombrable colonie de mouettes piquée sur l'océan, voilà bien le seul gage de stabilité dans ces vies d'errance et de misère, un lien profond qui soude cette famille ô combien désunie.

\* \* \*

Il était une fois, à l'orée d'un siècle qui ne se savait pas encore terrible, une petite fille d'une indomptable sauvagerie qui s'ignore elle aussi, tombée telle une météorite dans une famille encore sage et prospère. Il y a la ferme — faut-il dire le domaine ? — proche de la Baltique, dans le Mecklemburg. Lotti chaque été y part en vacances depuis Hamburg ; le trajet en train puis en charrette est long, compliqué, avec ses frères Hans et Peter ils sont encombrés de bagages qu'Anna, la mère malade, affaiblie, vouée au repos sur son siège pliant, a bien du mal à faire transporter. Heureusement le jeu en vaut la chandelle. Le temps s'arrête lorsque la petite fille remonte la longue allée aux vieux châtaigniers qui raient le gravier crissant de leurs ombres tôt allongées. Arrivée, elle est arrivée ; jamais plus ce miracle ne se reproduira, jamais pour Hanka il ne se trouvera plus de point fixe, jamais elle ne sera plus nulle part véritablement arrivée, *angekommen*.

Au bout de l'allée elle aperçoit sa grand-mère, debout dans son immuable robe de soie noire aux étroites emmanchures et au col montant d'où émerge un visage dont chaque ridule n'est que sourire. La vie des grandes vacances peut commencer, toujours identique à elle-même et cependant toujours renouvelée. Les flammèches orangées des pavots piquent les blés dorés, les innombrables bouquets de marguerites aux tiges amoureuxment, maladroitement tronquées, débordent des vases de grand-mère, un trésor de cailloux lisses et multicolores remplit les petites poches et les mouchoirs brodés de Lotti.

Parfois Mutti l'accompagne en promenade, s'assoit à l'orée de la forêt sur son éternel pliant qui, ici, ne fait pas honte à Lotti tandis qu'à la ville, à Hamburg, il lui semble que les passants les dévisagent avec réprobation, figées qu'elles sont en plein milieu du trottoir par cette maladie qui emportera les économies de la famille avant d'emporter la mère. Mais cet été-là, comme celui d'avant, celui d'après encore, elles écoutent ensemble la plus belle musique qui soit, le bruissement du vent dans les grands pins exilés sur la Baltique. Près de quarante ans plus tard, Hanka, tout juste libérée d'un camp pour femmes indésirables, soudain, au détour d'un chemin cette fois hivernal, l'entendra à nouveau, cette musique. Alors elle ne pourra que se figer et s'allonger de tout son long sur une terre étrangère, humide et froide, pour y pleurer toutes les larmes de son corps, elle, durcie pourtant au feu des révolutions, de la misère, de la guerre et du camp.

Ce vert paradis, pourquoi alors le repoussera-t-elle plus tard avec une telle violence tout en en chérissant le souvenir au plus secret de son cœur, un secret qu'elle nous a légué sans jamais l'éclaircir, que seule son écriture a sauvé de l'oubli mais dont son fils portera la marque indélébile ? Pourquoi ? Là gît le mystère de la vie de Hanka, mystère que nous nous trouvons impuissants à pénétrer. L'a-t-elle seulement pénétré elle-même ? A-t-elle jamais approché ce noyau de nuit, cette inextinguible et meurtrière révolte, « *Schreie der Wut, der fassungslose Empörung, mörderischer Revolte* », dans ses mots à elle, désir incandescent, jamais assouvi qui cependant vient se briser sur le murmure souterrain et obstiné du péché. Car un raz-de-marée

peut bien se briser, un incendie s'éteindre dans un murmure si celui-ci vient d'assez loin, d'assez profond, de ces dimanches peut-être, quelques années plus tard, lorsque, main dans la main avec ce père qui mériterait une majuscule si celle-ci n'avait été préemptée, chaque semaine elle ira assister au service, au Temple, où il sera souvent question du péché originel et d'une grâce parcimonieusement et arbitrairement consentie.

Pour l'heure, cet été-là comme les autres, à elle comme à toutes les petites filles, il est strictement interdit d'aller pieds nus : « *Es wäre nicht ständig* », non, décidément ce ne serait pas convenable, pas convenable du tout. Un jour encore lointain, réfugiée en France occupée, le consulat allemand de Nice produira un rapport sur elle, la dangereuse compagne d'un dangereux anarchiste russe. Conclusion : « *Sie soll einen durchaus bürgerlichen Eindruck machen* », « Elle doit produire une impression tout à fait bourgeoise ». Tout à fait, *durchaus*, de part en part ; vraiment ? Oui, vraiment. On ne se refait pas. Mais en ce lointain été-là, comme tous les autres depuis deux ou trois ans, autant dire depuis la nuit des temps, ce sont les grandes lessives villageoises menées en procession à la rivière, le roboratif ravitaillement des faucheurs, leurs larges éclats de rire francs et salaces dans les meules blondes, les faucheuses et leurs jambes nues de paysannes étalées au soleil, épaisses, rougeaudes — rien à voir avec les robes de grand-mère. Au fil des jours les cousins et cousines introduisent la petite fille en robe blanche et sandales à une vie qui éclate au grand soleil, parmi les fleurs, les vaches, les chats, les sauterelles, méli-mélo poisseux qui s'accouple sous des yeux presque innocents encore, célébration de l'éternelle fertilité de la terre, irrésistibles noces de la vie, royaumes d'Aphrodite et Déméter mêlés sur la berge de la rivière. Sandales enfin ôtées, elle connut les baignades demi-nus, les éclats de rire, les éclaboussures qui dessinent comme autant d'arcs-en-ciel, les voix entremêlées, la timidité bientôt vaincue des corps pâles et avides, embarrassés d'étoffes et de pensées confuses, de souvenirs bibliques, d'injonctions sévères autant qu'incompréhensibles, les doigts joyeusement pointés vers un ciel bleu très païen. Dans le foin, la chaleur et

la poussière de la grange, dans l'intimité d'un rayon de lumière couleur de miel, la petite Lotti apprit à « jouer au docteur ».

\* \* \*

Peu à peu s'insinuait en elle cette impossible évidence, image paradoxale, pressentiment de l'absurde destin qui serait le sien, fine pointe d'un oxymore qu'elle traînerait toute sa vie avec elle : elle était née reine, elle était née déesse, une déesse peut-être destinée à devenir prostituée comme sa demi-sœur Betty, la fille de son père d'un premier mariage, qu'on n'évoque qu'à mots couverts et qui ne tardera pas à disparaître. Sauf qu'elle, Hanka, Lotte, serait une prostituée vierge et consacrée. Consacrée à tous ses hommes qui viendraient l'implorer, lui lécheraient les pieds dans les gourbis du Berlin de la République, consacrée à l'écriture aussi et peut-être d'abord, à la composition de *Eine Frau*, à cette modernité qui nous a forcé d'admettre que l'écriture est réflexive jusqu'à ne se faire parfois rien d'autre que sa propre impossibilité, quitte à ce que cette impossibilité même soit tout. Un jour son fils entendrait parler de la quadrature du cercle, ce problème qui avait accompagné les Grecs durant des siècles et auquel un gamin de Bourg-la-Reine — à deux pas de là où viendrait se clore le destin de Hanka — lui aussi révolté, un révolutionnaire de pacotille du nom d'Évariste Galois, porterait — presque — le coup de grâce, tandis que lui, Alexandre, né dans les langes souillés des caves de la République de Weimar, en deviendrait le très digne et illégitime héritier. Mais tout cela était encore à venir.

\* \* \*

Enfoui profond, à jamais, dans la mémoire de Hanka, Lotti connaît à l'autre bout de l'année la magie de Noël, transfigurée par ce père infiniment chéri, capable de claquer la porte de la maison, écrasé d'humiliation, furieux jusqu'au tréfonds de l'âme devant son impuissance à éviter, dans la dureté des temps, une banqueroute qui signe le déclassement inévitable de la famille, dont le transfert de Lotti et ses frères dans une *Volksschule* où Lotti comme de juste découvre... le peuple, mais sans toujours, privilège de l'enfance, se rendre compte des gouffres sociaux qu'elle a franchis. Toujours est-il qu'elle vit d'abord ce séjour comme un curieux et assez

désagréable intermède ; celui-ci sera pourtant appelé à durer toute sa vie. Capable de claquer la porte, ce père très chéri, comme aussi de revenir, à la brune, ce soir de réveillon, tout sourire sous sa casquette fétiche de marin, en majesté, les bras chargés, ô miracle de la Noël, de cadeaux extravagants pour une bourse plate, gants de daim ou glacés pour la mère, marzipan achetée chez les meilleurs confiseurs pour les enfants, polichinelle de bois précieux pour le petit Peter, auxquels s'ajoutent les surprises des trois enfants, produits, elles, d'une économie appliquée et vertueuse, l'automne durant, sur toutes les petites friandises de la vie : Économiser pour Noël ! « *Zu Weihnachten zu sparen !* », tel est le mot d'ordre des enfants. Et à la fin c'est toujours à Lotti qu'il revient de faire les emplettes, mêlant un esprit paysan d'économie exacerbée (« *Bauernblut und Gründlichkeit* » — chaque Groschen compte !) et un certain flair pour le luxe que ses tantes cultivent sans concession, en toutes circonstances. Le tout est à déposer comme de juste au pied du sapin enrubanné de guirlandes multicolores, illuminé de petites bougies torsadées qui laissent deviner les contours d'une crèche : « Paix sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté ! ». Tout le tableau en somme de ce que plus tard son homme, Sascha, l'amour de sa vie, Alexandre père d'Alexandre, aurait qualifié, méprisant, de *reine Spiessigkeit*, concentré de — petite — bourgeoisie, rançon du déclassement.

\* \* \*

Puis il y eut le lycée et Lotte qui, à dix ou douze ans, ne pense qu'à ça, s'efforce en vain de séduire un professeur ennuyé par des avances de fillette qu'il ne saisit pas. Elle se réveille chaque matin dans un tremblement de l'âme qui la secoue toute entière. Parfois, le soir, son père entrait à l'improviste dans sa chambre. Elle se couvrait, instinctivement, dans une sorte d'inexplicable retrait. Il la regardait, l'embrassait, lui souhaitait le bonsoir. Elle fixait le vase bleu, la branche de serynga, feignait l'indifférence. La porte se refermait sur lui. Elle sentait dans sa chair une brûlure s'aviver. Elle étendait la main, se donnait du plaisir. Elle songeait à Babylone, à des prêtresses en robe de lin. Qu'à ça ? Non, à l'écriture aussi, à l'écriture déjà. Car Lotte écrit, trop souvent à son gré des rédactions sur des sujets enfantins (« mon

animal favori »...) qu'elle juge infantiles et traite de la manière la moins enfantine du monde. Et quand la maîtresse lit à la classe les meilleurs devoirs, Lotte se prend à mépriser les enfantillages de ses petites camarades tout en pressant les faiblesses de son propre travail. Elle aime l'école, elle aime écrire, elle aime dessiner mais elle déteste... les « maths » ! Qui a dit que les chats ne faisaient pas des chiens ? Voici la future mère de l'un des quelques plus grands génies mathématiques de tous les temps qui confie, très banalement en somme : « Il n'y a qu'avec le calcul que ça n'allait pas. Et c'était si bête, ennuyeux et incompréhensible ! » (« *Bloss das Rechnen wollte nicht klappen. Und es war so dumm und langweilig und unverständlich !* »). Le futur père, Sascha, ne l'aurait peut-être pas contredite si la question lui avait seulement traversé l'esprit. Il est vrai que leur rejeton ne se montrera guère calculateur. Dans sa vie il n'échouera qu'à un seul examen (à vrai dire il n'eut guère l'occasion d'en passer), en licence, à Montpellier, celui de trigonométrie sphérique, science précieuse aux marins, pour une stupide faute de calcul. Allons plus loin : Alexandre écrivain frustré, mathématicien malgré lui ? Hypothèse qui n'a rien de si farfelu. À suivre.

\* \* \*

Vint la guerre, la grande, jours de tourmente, nuits de brouillard, cauchemars de ceux qui ne verront pas le midi du jour dont l'aube point. Hanka soigne, bande, console absurdement du ravage d'une vie. Elle connaît, à travers les corps martyrisés, le choc de l'expérience du front, dont les âmes jamais ne se remettent. Les prairies de Poméranie, l'océan terrestre des moissons qui ondulent dans le vent, les jeux à la rivière et dans les granges, tout s'éloigna avec l'enfance. Le feu, lui, continuait de brûler ; jamais il ne s'éteindra. Cette guerre n'est pas la mère de toutes les guerres, mais de toutes elle est la plus absurde, comment ne pas le dire et le redire encore ? Les hommes sont déchiquetés, broyés, assassinés là-bas dans un enfer de feu et de fer, à tous invisible. Le front ? Un collection d'épingles multicolores fichées sur des cartes, qui se déplacent jour après jour au gré des assauts victorieux et des retraites qui ne le sont censément pas moins. Membres amputés aux terrasses des cafés, journaux qui vomissent leur haine à tous vents. Hanka a quinze ans. On n'est pas

sérieux quand on a quinze ans, on est perdu à quinze ans, on est éperdu. Seule certitude : elle domine ses camarades du haut de son intelligence intraitable. Elle les domine et déjà les repousse. Elle n'a pas d'amis, ou si peu ; son fils n'en aura pas davantage. Qu'elle le veuille ou non, elle s'abstrait et juge elle-même « abstraite », à la distance de quelques décennies, son écriture d'alors. Certes elle enfantera celui qui pétrira les mathématiques les plus « abstraites » jamais sorties de la tête de l'homme et pourtant le mot, je l'ai écrit, j'y reviendrai, mérite bien des guillemets. Ce qui est sûr, c'est que ni la mère, ni le père et le fils à venir ne sonderont jamais le cœur des femmes et des hommes. Les reins peut-être, sans doute, le cœur non, qui leur demeure irrémédiablement fermé. Mais à quinze ans il arrive aussi que l'on chante à tue-tête ; alors Hanka compose à son usage exclusif, au détour d'un chemin creux, peut-être bordé d'aubépines en fleur, une chanson à la saveur quasi moyenâgeuse, un lai autant et plus qu'un *Lied* dont la mélodie, descendue vers Hanka du ciel de ses quinze ans, s'est malheureusement perdue :

*Er zerrt mir am Kleide mit kecker Hand,  
Heissa, mein wilder Geselle !  
Und ich lache stolz und ich lache frei,  
Und Qualen und Trübsal vorbei, vorbei,  
Und ich werf mich ihm jauchzend entgegen,  
Heissa, mein wilder Geselle !*

Il me traîne par la manche d'une main audacieuse,  
Heissa, mon sauvage compagnon !  
Et je ris, fière et libre,  
Finies les douleurs, enterré le cafard,  
Et je m'élançai vers lui dans l'allégresse,  
Heissa, mon sauvage compagnon !

Ainsi au fil des strophes et d'une course au grand soleil se promène-t-elle dans la Prusse en guerre, à moins que ne s'en mêlent les petits renards des vignes du *Cantique*. Et Hanka de chanter un dernier adieu à ce Dieu qui l'a accompagné toute

son enfance et qui alors lentement la quitte, inexorablement, comme il a déserté des millions de cœurs tout à la fois marris et libérés.

\* \* \*

Elle erra à travers l'Allemagne, passant des nuits poisseuses recroquevillée sur le banc d'une de ces salles réservées aux femmes déshéritées dans les gares des grandes villes d'alors. Surtout elle connut des hommes, toutes sortes d'hommes, elle fit l'amour dans des tranches de draps souillés qui mystérieusement la laissaient toujours vierge, miracle réitéré auquel elle voulait croire, secrètement princesse, prostituée et déesse. Offerte à tous, se refusant à chacun, prête à être enterrée vive ou asphyxiée un soir de solitude par un vieil éclairage au gaz dans une chambre qu'elle ne trouva jamais. Le feu continuait de brûler, fournaise jamais apaisée, prompte à engloutir toutes les émotions, dévorer des fournées d'hommes jamais à la hauteur, celle du père sans doute, magnifique jusque dans sa chute. Il en est qui se perdaient en serments, d'autres qui lui léchaient les pieds, les genoux, sans doute s'aventuraient-ils plus haut, dans des chambres sordides, sur des matelas empunaisés, elle, princesse lavée *post factum* à des bassines et des robinets de laiton d'où goutte, avare, une eau rouillée qui ne purifie d'aucun péché, laisse des traînées brunes sur l'émail craquelée. Un soir, à Berlin, sur un banc du *Tiergarten*, il lui arriva d'accepter l'offre de cinquante marks d'un inconnu rondet, graisseux et pantelant, cinquante marks promis qu'elle ne recevra jamais.

[...] *In dunkelstem Gebüsch, wohin kein Sternblink pfeilt,  
Auf niedrer Bank ein brünstegierer Mann,  
Ein ach so ach müd Mädchen, angstzerquält.*

[...] Au plus sombre d'un buisson, où ne scintille aucune étoile  
Sur un banc, abaissé, un homme avide, en rut,  
Et une jeune fille, oh si épuisée, torturée d'angoisse.

En échange de quoi ? D'une frénésie de couches d'étoffes encombrantes, boutons qui résistent à se défaire, s'arrachent enfin dans l'exaspération d'un membre en chaleur, peau qui se laisse poisser sous des doigts fourrageurs :

[...] *Und wie er leise ihren Leib aufschält  
Und zwischen ihre Lenden giere Hand sich stiehlt,  
Mit Zitterfingern reinen Leib durchwühlt,  
Schluchzt sie verzweifelt auf. Ekelzerschellt Bäumt sich ihr Leib.  
— Herrgott — das Geld — !*

[...] Et comme silencieusement il entrouvre son corps  
Comme une main avide se glisse entre ses lombes  
Et de ses doigts tremblant affouille la pureté de son corps,  
Jusqu'au sanglot désespéré. Écrasé de dégoût, son corps s'insurge.  
— ô mon Dieu — l'argent — !

Elle crut avoir touché le fond. Et pourtant la voici qui dit Goethe, qu'elle n'a jamais lu, devant un vieux et célèbre professeur de théâtre qui lui dit à elle ses quatre vérités, et d'abord qu'elle joue entièrement sur des nerfs tendus comme des cordes de violon. Il la renvoie, non à ses études mais au travail des champs, reprendre, comme Antée, contact avec la terre nourricière avant de revenir le voir : le théâtre n'exprime des émotions qu'en ne les exacerbant pas. Elle obéit. Elle vit. Pressent-elle qu'il faut vivre pour écrire et non écrire pour vivre ? Ce n'est pas impossible.

\* \* \*

Hanka n'a peur de rien. Pas même du *Pranger*, le *Pilori*, titre du journal des *Kontrollmädchen*, contrôlantes ou contrôlées, les prostituées de Hamburg, un journal auquel Lotte contribue des textes, des poèmes d'où sont tirées les quelques lignes qui précèdent, des plaidoyers, des diatribes. Bien plus, elle les défend corps et âme, elle est l'une d'entre elles, elle hait ces hommes dont elle ne peut se passer, qui s'accrochent à elles quand ce n'est pas l'inverse, qu'elle méprise dans des moments de supériorité de princesse déçue, qu'elle fait tourner autour de son petit doigt, qui

bavent dans son sillage. Pendant toutes ses années d'apprentissage, d'accouchement de soi-même, dans le tourbillon de ces personnages, sur le manège d'une vie qui jamais ne respire ou respire à la façon d'un grand soufflet jamais las d'attiser les braises, Hanka attend, n'a soif au fond que du vaillant, du maître du jeu, de celui qui viendra, renversera tout sur son passage, elle la première, et puis le père aussi, elle attend celui qui est bel et bien venu, des années plus tard, à Berlin, pour ensorceler Hanka et nous donner Alexandre, sans le génie mathématique duquel ce livre n'aurait pas existé.

Lotte erra, de Hamburg à Berlin, de Bremen à Magdeburg, dans le désordre d'une vie, dans celui du texte à venir, en une infinité de *Frauenszenen*. Difficile d'abandonner derrière soi cette galerie de personnages, mélange de folle intensité et d'absurdité, de vies brisées, de rêves partis en fumée aux quatre coins de la grande ville. Ils sont morts. Tous. Tous ou presque auraient souri à l'idée qu'il leur serait donné de revivre dans un autre monde. À moins que... sur le papier, dans *Eine Frau*, ce dernier hommage qui leur a été rendu, qui les a rendu à la vie, serait-ce malgré eux, instants de vie librement interprétés, *con anima*, *con bravura*, *con amore*, *con fuoco* mais aussi bien, parfois, *ritenuto*, *scherzando* ou encore *tristamente*, *tremendo* et dix autres indications contradictoires pour un dernier air de manège, un dernier tour sur les montagnes russes.

\* \* \*

Elle détourna la tête : dans la ruelle du lit, appuyée sur la table de nuit, reposait la prothèse de Harry, témoin patient, en embuscade de leurs ébats. Elle songea au courage qu'il lui en avait coûté, en un éclair passa devant ses yeux l'image de la cuisse sectionnée au-dessus du genou, le sang qui gicle dans l'infirmierie de campagne, à l'arrière du front, le pilonnement sourd de l'artillerie qui refuse de se taire, le sol qui continue de trembler, l'absurde chaleur estivale, le ciel obstinément bleu, les linges rougis, comme rouillés, trempés, puants, plus tard le moignon dont l'extrémité ridée rappelle la chair fripée des vieillards. Lui riait. À genou sur son

unique genou, au beau milieu du lit, il riait comme un fou, nu comme à l'aube du monde : le sien, le tien, le vôtre. Avec ses longs cheveux noirs à peine bouclés et un éternel chagrin au fond de son rire, il lui était venu un petit air d'éternité biblique — éternité estropiée, sectionnée, ne put-elle s'empêcher de penser. Ses yeux s'enflammèrent, tout proches, il l'étreignit et posa sur les lèvres closes qui s'avançaient en manière d'offrande un long baiser trop chaste. Sans doute cette pensée lui vint-elle à lui aussi ; pourquoi, en elle, Lotte, ce contrôle, cet impassible œil du dehors que rien, cette nuit, avec lui, ne parvenait à éteindre ?

Harry agrippa la bouteille comme un gage de sauvagerie, arracha le bouchon dans un geste d'une violence trop calculée ; il aurait aimé les noyer tous les deux, que le désir les engloutît, il aurait voulu larguer les amarres, quitter cette raison presque bourgeoise qu'ils moquaient à plaisir et qui cependant s'infiltrait entre les draps, ils auraient voulu ne voguer que sur un radeau en perdition. « À nous deux ! » jaillit son cri, éclatant et timide à la fois ; Lotte lui fit écho, doucement, presque dans un murmure : « À nous deux... » . Elle avait soif d'une autre ivresse que celle de l'alcool ; la nuit qui s'annonçait ne devait rien lui devoir, elle serait première et unique, nuit de la première femme, du premier homme.

\* \* \*

Berlin transpire dans la chaleur étouffante, Berlin respire l'âcreté de la poussière mêlée au sable de la lointaine Baltique, Lotte a passé la nuit blottie dans un bosquet de saules desséchés d'un parc du nord de la ville, épuisée, seule. Elle marche, longtemps, remontant sans fin de vastes avenues désertes ; pas question de monter dans un tramway, gaspiller le prix du ticket. Lotte marche, lentement, épuisée toujours ; parfois les sandales de cuir font s'envoler un nuage de pétales roses séchés qui ont échappé aux balayeurs. Direction Charlottenburg, à des kilomètres de là, à même le sol brûlant de cette ville harassante qui respire la poussière, qui un jour respirera la ruine et la cendre, qui a le goût et l'odeur des grandes capitales, ni l'asphalte nocturne du Nouveau Monde, ni la magie d'un caroubier à l'ombre d'un

vieux mur romain, ni les plis sinueux des passages de Paris, rien que le souffle d'une vitalité barbare convertie en métaphysique nordique.

Retour sur une scène trop vite bâclée : le vaste salon d'un appartement bourgeois, un piano droit oublié dans un angle, des objets d'arts orientaux comme dispersés à la diable sur une commode, mille et un souvenirs d'une vie réussie toute entière consacrée au théâtre, portraits paraphés de célébrités, dédicaces affectueuses. Pour une fois Lotte se sent diminuée, petite, presque écrasée, en mal d'ironie, impuissante : « *Ich kann was ich will !* », « Je peux ce que je veux ! » ; est-ce si sûr ?

Deutsch, accoudé à la fenêtre, de dos, se retourne en parlant : Alors jeune fille, qu'allez-vous nous interpréter ?

La voix est chaude, sympathique, engageante, bien timbrée ; impossible de critiquer, ironiser, moquer, rien à faire que traverser ce moment de vérité vraie, irrécusable, sans mensonge ni faux-fuyant, impitoyable bifurcation de la vie.

Lotte : Je pourrais... la scène du cachot de Faust, Hedda Gabler ou encore...  
Mademoiselle Julie.

Deutsch : Ah...? Eh bien... si cela vous convient, je vous propose la scène du cachot...

*Meine Mutter, die Hur,* Ma mère, la catin,

*Die mich umgebracht hat !* Qui m'a tuée !

*Mein Vater, der Schelm,* Mon père, le coquin,

*Der mich gessen hat !* Qui m'a mangée !

*Mein Schwesterlein klein,* Ma jeune sœur, [ ...]

*Da ward ich ein schönes Waldvögelein,* Là, je devins petit oiseau des bois,

*Fliege fort, fliege fort !* Envole-toi, envole-toi ! [...]

Lotte n'a jamais assisté à une représentation de Faust. Cependant, elle sait ou a cru savoir — elle en est moins sûre à présent, sa certitude vacille — que personne, jamais, sur aucune scène, n'a su tirer de ce monologue une certaine folie, n'a su extraire ce qu'elle en peut extraire. *Meine Mutter... die Hur...* dissonance crissant

dans la grisaille qu'une technique peaufinée à gorge nue, gueulée au long des sentiers et des bois, a charge de faire sonner comme le hasard d'une rencontre... *fliege fort* !

Silence. Deutsch est assis, immobile, pesant une réponse en forme de tirade.

Deutsch : Jeune fille, vous jouez beaucoup trop avec et sur vos nerfs, lesquels ne me paraissent pas en très bon état ! Et votre tête ? Qu'en faites-vous, elle qui manifestement fonctionne à merveille ?

Silence.

Deutsch : Je vous propose la chose suivante. Vous allez faire un tour aux champs — je dis bien aux champs, pas vous promener en sifflant et en effeuillant des pâquerettes. Non, vous allez travailler, peiner, aider à ramasser je ne sais quoi, les carottes ou les patates, comme vous voulez. À l'automne nous reprendrons.

Lotte, balbutiant : Je vous... remercie... je reviendrai vous voir alors, si vous le voulez bien... d'ici quelques mois.

Deutsch, lui tendant la main, d'une voix ferme malgré l'âge : Avec plaisir !

Seulement, ne balbutiez pas... une actrice ne balbutie pas, sauf didascalie. Dans six mois nous commencerons à travailler... si vous avez repris contact avec elle, la terre... enracinez-vous plus solidement, chargez-vous des pieds et faites-moi confiance pour le reste.

Elle sort. Son triomphe n'est pas bruyant, les trompettes ne l'acclament pas et cependant une douce chaleur l'envahit. Elle a franchi l'obstacle, à sa façon elle l'a bel et bien franchi, sans tricher, sans mentir. *Ich kann was ich will* ! Et maintenant quoi ? Où ? À peine posée, la question trouve sa réponse. Worpswede, bien sûr ! Cette communauté d'artistes fondée dans le marais du diable. Elle ira voir les peintres, ils l'accueilleront, elle marchera pieds nus sur la lande, elle connaîtra le goût de la tourbe et sa compacité, la vigueur de la boue, le contact des couleurs épaisses, travaillées au couteau sur la toile. Et puis elle reviendra.

N.B. Hanka-Charlotte n'est jamais allée à Worpsswede ni n'est durablement devenue actrice, tout en vivant d'intenses expériences théâtrales et existentielles à la fois, en particulier avec la troupe de la *Kampfbühne* puis celle de l'association pour un « Nouvel Art de la Scène » (*Neue Bühnenkunst*) fondée et dirigée par Lothar Schreyer.

\* \* \*

« Tu te contentes de ta petite culture de lycéenne, tu fréquentes des mécènes foireux, des théâtraux, des coquettes narcissiques obsédées par leurs amours bourgeoises, qui ne valent pas la corde pour les pendre ! L'autre jour j'en ai apostrophé une dans la rue ; elle m'a rétorqué, tiens-toi bien, que la pauvreté est une honte ! J'aurais eu un flingue dans la poche, j'aurais tiré ; en plus je te fais confiance, tu m'aurais apporté des oranges jusqu'au pied de l'échafaud ». Ketty Guttman est furieuse, elle s'emporte, ce n'est pas la première, ce ne sera pas la dernière fois : « Une petite bourgeoise individualiste — voilà ce que tu es ! » Lotte encaisse facilement une insulte qui ne pénètre pas, ne la blesse pas. Petite bourgeoise ? Individualiste ? Peut-être, sans doute, ça ne la concerne pas, ce n'est pas sa langue. Et pourtant le Parti a urgemment besoin de gens comme elle, insiste Ketty, des gens éduqués, capables de défendre la cause devant n'importe qui, de leur tenir tête à tous. Seulement, « dis-toi bien que sans étudier à fond Schopenhauer, Hegel, Kant, et Marx, bien sûr, tu n'arriveras à rien ». Comment sinon expliquer la nécessité de la dictature du prolétariat à des grands bourgeois ? À des intellectuels décadents ?! On ne peut pas tous les éliminer quand même ; il ne reste qu'à les rééduquer. Oui, seulement... au fond, Lotte s'en fout de ces histoires-là... ce n'est pas, ce ne sera jamais la sienne. Là est le hic. Pauvre Ketty, impossible de le lui dire en face.

Le Parti, le Parti, le Parti, un mois déjà que Lotte n'entend parler que de ça, depuis qu'Ernst l'a traînée à une réunion de cellule. Lui-même n'y croit pas beaucoup, à tous ces jeunes gars qui se laissent tourner la tête ; à Lotte la tête finit par tourner pour de bon, elle s'enthousiasme pour les réunions, la fumée, les esprits qui s'échauffent, les chansons, la formidable solidarité. Pour tout sauf... ce qu'ils racontent ! *Schwärmerei*,

oh, *Schwärmerei* ! Hegel passe encore, fors l'ennui, mais la dictature du prolétariat, avec sa culture en prime, le *Proletkult* ?! Là, non, elle cale, elle se sent envahie par des pensées coupables : si elle en avait les moyens, elle se ferait imprimer un beau papier à lettres personnalisé, elle a déjà choisi le grammage, la teinte, le format, les fontes des caractères, et puis un ex-libris pour estampiller des livres protégés, embellis par de belles reliures de cuir.

*Durchaus bürgerlich* ; et alors ? Elle n'a pas honte mais si elle lui avouait tout ça, Kitty la tuerait probablement, ou peu s'en faut ; une individualiste, une ennemie de classe, voilà ce qu'elle est, irréductiblement, on ne se refait pas, même à vingt ans. La politique, décidément ce n'est pas pour elle. Elle se contente de sa petite révolution personnelle quotidienne, elle ne désire rejoindre aucun parti, elle ne se laissera écraser par aucune machinerie géante, abstraite, qui vise au salut d'un monde trop grand, à la rédemption duquel elle ne croit pas. Elle ne sacrifiera jamais sa misérable *Liebesgeschichte*, comme Kitty l'appelle avec mépris, l'histoire de ses amours à elle, des amours qui sont la trame de sa vie, sa petite vie d'individualiste forcenée, invétérée. Pourtant elle aussi se bat, elle aime se battre, sans phraséologie, sans théorie. « Espèce de Don Quichotte en jupons » lui a un jour lancé Ernst, en riant. (Elle a besoin de son bon gros rire bien franc ; les *Genossen*, les camarades, eux, sont si épouvantablement sérieux.) Elle ne porte pas de jupon, mais pourquoi pas ? Don Quichotte, ce n'est pas une si vilaine oriflamme. Pourtant... il y a plus... la prostitution la fait toucher au sacré, la politique, non. Elle le sent, elle le sait, elle l'a toujours su sans le savoir. Le sacré, le beau, l'absolu, l'écriture — rien d'autre. On ne se refait pas.

\* \* \*

Se sacrifier : sacrifier l'essence propre de son être, l'effacer, la nier — là se trouve le plus haut des devoirs, celui qui confine à l'impossible, celui dont la pleine réalisation est réservée aux âmes les plus grandes, les plus fières. Se vaincre soi-même — au sens le plus plein, le plus profond du terme, telle est la plus haute, la plus difficile des victoires. « Vouloir vivre sa vie » — le vouloir-vivre, ô Dieu, quelle

pulsion vulgaire que celle-là, qui lie dans la longue chaîne du désir le petit voleur des rues au Sodomite comme à l'individualiste des plus cultivés et, au-delà, à tout le règne animal ! À la clarté de la lampe, sur un coin de table, voici qu'enfin Ernst se met à lui exposer sa conception du monde, laquelle va plus loin, plus haut, que la seule négation de toutes les valeurs bourgeoises à quoi jusqu'ici, au grand jour, il s'est tenu. Car ces pensées de derrière si longtemps tournées, retournées, labourées, tissées en d'hallucinantes acrobaties, touchant à la mystique, cédant à la grande tentation du vide, ne supportent pas plus que les papillons aux ailes duveteuses une lumière trop directe, trop intense, trop obvie.

Le sacrifice de soi, *die Selbstaufgabe*, tel est notre plus haut destin : devenir, enfin, l'Esprit qui toujours *se nie*. Lotte approuve, elle s'y trouve, s'y retrouve, tourne et retourne cette exigence qui survit au lever du plein jour. Mais comment ? Ernst, en un réflexe peut-être sourdement bourgeois, n'envisage pour l'homme d'autre issue que le suicide. Et d'ajouter : « J'y pense sans cesse, j'y viens, je ne suis pas encore prêt », assure-t-il à Lotte. Tandis que la femme, elle, a cette chance qu'elle peut réaliser ce même destin sacrificiel à travers le don gratuit de sa personne, offerte au premier passant, celui qui va son chemin, croise le sien, dont elle surprend le désir. « *Aber warum ist die Prostitution etwas so schreckliches ?* — Mais pourquoi la prostitution est-elle une chose si terrible ? » — lance Ernst à Lotte, en forme de défi. En vérité, poursuit-il, c'est là une conséquence malheureuse d'un code moral arbitraire qui a apposé sur ce sacrifice volontaire, dans notre société bourgeoise, le sceau de l'infamie. Lotte approuve encore, sauf que... comme dit le proverbe et comme nous l'assure le vieux Kant, c'est peut être bon en théorie mais... cela ne vaut rien en pratique. Du moins celle-ci se révèle-t-elle difficile.

En pratique ? Lotte s'aventure dans le quartier idoine de Hamburg. Elle choisit la plus belle, la plus chic des maisons closes, une adresse qu'elle connaît bien depuis qu'elle travaille pour le *Pranger*. Elle sonne. Une femme en peignoir comme on l'attendrait, trop maquillée, entre deux âges, à la chevelure aplatie, d'un blond passé, un peu interloquée : *Gnädiges Fräulein ?*, vous désirez mademoiselle ? Ce qu'elle

désire ? Proposer ses services, être engagée, venir travailler dans cette fameuse et quasiment respectable maison. Mais... *Gnädiges Fräulein*, vous n'y songez pas, vous devez faire erreur ! Non, Madame, absolument pas ! La femme, émue, revoyant peut-être son propre passé, presque maternelle : je vous assure, mieux vaut pour vous faire des ménages, cirer les escaliers, tout plutôt que ça. Je connais une famille, une dame très bien qui recherche du personnel. Si vous le désirez, je me charge de trouver quelqu'un pour vous recommander. Lotte, plus faiblement : Mais... mais... je désire travailler... ici. Et vous avez quel âge ? Vingt ans. La femme, poussant malgré elle un soupir de soulagement : Alors vous êtes mineure ; comprenez qu'il n'en est pas question, pas un instant, c'est strictement illégal. Vous seriez dénoncée par un client, la police débarquerait, vous nous vaudriez des ennuis sans fin. Désolée, mademoiselle. La porte épaisse, calfeutrée, avec sa doublure de velours cramoisi, se referme doucement sur la carrière avortée de Lotte.

Voilà qu'il nous faut le quitter, ce temps de la jeunesse hamburgeoise de Hanka, sans même avoir pris celui de faire connaissance avec toute une guirlande de personnages indispensables. *Eine Frau* leur a offert à chacun quelques pages souvent très belles, remarquables, sans doute ce que Hanka Grothendieck a fait de mieux dans sa vie et qui lui tenait en fin de compte le plus à cœur. Beaucoup, presque tous, mériteraient un livre tout entier. Ou mieux, chacune de ces innombrables vies est un livre que le temps trop souvent a rendu illisible, qu'il a effeuillé sans pitié, qui s'est déchiré et dont les feuilles se sont trouvées éparpillées avec les années pour finir parfois en lambeaux, gorgées de l'eau grise du caniveau. Nous n'avons guère fait qu'apposer quelques vignettes, esquisser des devises sur quelques pierres tombales, quand du moins celles-ci n'ont pas disparu, avant l'entrée en scène des héros.

\* \* \*

Avançons, déroulons la bobine, toujours en noir et blanc. Début 1925, *Vorwärts !*, En avant ! *nach Berlin* : les voilà jetés, à pied, sur la route qui mène de Hamburg à Berlin, avec des milliers d'autres, triste colonne de migrants dans leur propre pays, glanant des patates à moitié gelées sur les bordures des champs assoupis sous la

neige, piqués ça et là par les ailes noires des corneilles. Eux, ce sont Hanka, alias Lotte, et Alfred — Alf — Raddatz, alias Redy. Ils sont – encore – mariés. Lotte a-t-elle vraiment été séduite par ce Redy qu’après leur première rencontre elle décrit drôlement comme « intelligent, un horrible petit visage attirant comme celui d’une guenon rusée, posé sur un corps mal proportionné » ? (Ne croirait-on pas lire un portrait de... Jean-Paul Sartre ? Les quelques photos de Redy qui ont survécu ne le démentent pas, à commencer par les lunettes rondes à l’épaisse monture sombre.) Redy a été pesé sur la balance de l’absolu ; Lotte sait déjà que ce sera leur dernier voyage ensemble, l’agonie de leur impossible communauté. Ils se sont réfugiés pour la nuit chez un couple de paysans, Ursula et Robert, qui les ont pris en pitié. Redy s’absorbe dans la contemplation, à travers une vitre, des silhouettes qui continuent d’avancer en une procession crépusculaire, Ursula affiche une sympathie non dénuée d’un désir de protection maternelle.

Lotte paraît absente, Ursula en reste un peu piquée, elle attend un signe de reconnaissance qui tarde à venir ; est-ce que ce ne serait pas la moindre des choses ? — Elle est pas ben bavarde vot’ dame ! Redy, lui, tout histrionique qu’il puisse se montrer à l’occasion, est surtout en quête d’une alliée ; ou plutôt d’une bouée de sauvetage. Comment combler le silence qui s’est installé, exorciser le vide qui s’est creusé, quasi physiquement, du côté de Lotte, comment chasser cette affreuse impression qui le taraude, que la fin approche, inéluctablement, que le feu s’est éteint, que rien ne le rallumera ? — Elle est très fatiguée... nous sommes sur la route depuis trois jours ; hier nous avons dû dormir dans un fossé ; il faisait un froid ... — C’est point tout de même une raison pour pas regarder les gens. On n’a pt’être pas de l’éducation nous autres, mais au moins... Inventer, inventer n’importe quoi ; le plus plausible des mensonges, c’est encore la vérité. Tout bas, à Ursula : — Nous avons dû laisser notre petite Ilsa à Hamburg, à ses grands-parents. Là, il a touché juste, Redy, c’est imparable, aucune mère n’y résisterait :

Ursula, radoucie : C’t’à dire que vous avez une petite fille qu’vous avez laissée là-bas derrière vous? C’est que j’comprends alors. Et elle a quel âge, votre Ilsa?

Redy : Bientôt un an.

Ursula : Ben ça, où c'est donc qu'j'avais la tête? J'm'en vais vous servir quelques patates bien chaudes qu'ça vous tiendra au corps. Vous en avez ben de la chance que j'les y avais mises dans l'âtre; elles doivent être prêtes, à c't heure...

Elle s'affaire devant l'âtre. Redy se lève et s'approche de Lotte, assise silencieusement à la table ronde, dans le coin de la pièce, l'air moins accablée que lointaine, retranchée derrière son sentiment de supériorité. Vite, vite, dire quelque chose, n'importe quoi, ne pas céder toute la place au silence, au vide vertigineux qui s'est installé, collant, impossible à combler : — Alors, ma reine, tu écris ton prochain article en nous écoutant ? Sans attendre la réponse, prenant Ursula à témoin : — C'est que j'ai épousé une reine, hein, pas vrai ?! Non, mille fois non, cette fois c'est raté, dérisoire, misérable ; mais, c'est vrai, rien ne peut plus réussir, toutes les issues sont barrées, mieux, il n'y a plus d'issue. À quoi bon frotter l'un contre l'autre des silex trempés, à quoi bon essayer d'allumer un pétard mouillé ? Ursula se retourne, prend le temps de regarder autour d'elle et puis, s'adressant à son mari davantage qu'à Redy : — Écoute un peu le monsieur, Robert. Que tu pourrais ben en prendre de la graine ! Pour un peu Lotte se prendrait à persifler : — Tu vois, mon petit Redy, que tu peux encore faire des conquêtes ... Mais non, même pas, elle se tait, le vide défie une vie qui s'en est allée, l'agonie de l'amour se moque bien des derniers soubresauts de la créature. L'air s'est retiré, les sons meurent avant d'avoir été émis ; Lotte étouffe.

Robert, soudain : Voilà qu'tu m'as assez saoulé avec tous tes discours. (Il se lève pesamment et traverse la pièce en claudiquant) J'vous souhaite ben le bonsoir, m'sieur dame. Ils peuvent coucher dans la chambre de Carola, qu'on y a mis un grand lit, maintenant qu'elle a son homme...

Rumeur confuse de souhaits de bonne nuit tandis qu'Ursula sert Lotte et Redy. Remerciements feutrés, un peu contraints. Tout cela très rapide.

Ursula : J'm'en vais au lit moi aussi. C'est qu'il est ben tard, pour nous autres.

Lotte, à mi-voix, un rien méprisante : Je t'écoutais briller en public. Tu es tellement convenable. Impertinent et si bien élevé dans le fond !

Redy, obéissant à de vieux réflexes : Tu t'adresses à un ancien voleur, ma reine...

Lotte : N'essaye pas de jouer au dur, ça ne marche plus. Une bonne petite vie respectable, voilà ce qu'il te faut. Tu trouveras bien ça, à Berlin. Je n'aurais jamais dû te dévoyer.

Redy : Me dévoyer ! Tu veux rire !

Lotte, ignorant la dernière réplique : Il faut savoir ce qu'on veut à la fin. (silence) Et toi, il faudra que tu le saches très vite maintenant.

Redy, lui caressant les cheveux : Baabe, qu'est-ce que je ferais sans toi ?!

Lotte, très bas : Nous verrons bien ce que tu feras.

Redy : Baabe, qu'est-ce que tu marmottes ?!

Lotte : Tu te souviens quand tu t'es enfui il y a deux ans ?!

Redy : Pas une fuite, une fugue ! Si je m'en souviens... Tu crois que c'était amusant de cirer des godasses toute la journée dans des chiottes de gare ?! J'en avais par dessus la tête de ton paternel... Il me prend pour un jean-foutre ; il voudrait que je les lui cire à lui, les pompes, voilà ce qu'il voudrait !

Lotte : Ça n'empêche que tu étais parti vadrouiller, fouiner, le nez au vent, l'œil aux aguets, au cas où tu vois passer quelqu'un... enfin, quelqu'une plutôt.

Redy : Je voulais... je voulais voir comment c'est, d'avoir la terre sous les pieds et le ciel au-dessus de la tête, rien que le ciel du Bon Dieu ; voilà ce que je voulais.

Lotte : Et... tu as vu?

Redy : Oui j'ai vu ; un champ de betteraves au crépuscule, avec des mottes de terre brune, grasse, compacte, et les sillons qui se perdent vers les collines. Tiens, comme ici. (Il fait signe vers la fenêtre)

Lotte : Ah, tu as vu... tu as vu surtout que c'était beaucoup trop grand pour toi. Tu es revenu de... ta promenade dans les champs et puis... tic, tic, tic. (Elle imite le bruit des cailloux) Une pluie de petits cailloux qui frappe contre la vitre, en pleine nuit. Oh

ça, tu avais bien toutes les étoiles du monde au-dessus de la tête, il n'empêche que tu es revenu cogner avec des petits cailloux, à cette fenêtre-là et pas une autre !

Redy : Je ne savais pas... je ne savais pas que... je ne peux pas vivre sans toi...

Lotte : Tu dois être fou. Tu croyais peut-être qu'on peut faire des... des expériences... avec Lotte... comme avec Eva, Frigga, Gerda, Mina, est-ce que je sais ? Tiens, allez, bois, bois une dernière fois à la source de vie ; la voie lactée est bien trop grande pour toi ! (Elle se renverse sur sa chaise dans une pose provocante, il se penche sur elle et l'embrasse avec une tendresse désespérée)

Redy, exalté : Oh oui ! Oui, ma source, mon puits, mon oasis !

Lotte : Je pensais à ma sœur, celle qui fait la putain pour des messieurs bourgeois qui s'accordent une pause à l'heure du thé. J'en rêvais, autrefois.

Redy : Tout ce qui lui manque, à elle, c'est le courage de se tirer une balle dans le crâne.

Lotte : Elle le fait, elle se hait. Moi j'en rêvais... Je me promenais au hasard des rues pendant des heures, la nuit, au printemps. À la fin je m'asseyais sur un banc, sous un réverbère, tiens, comme ça... (Elle s'assied très droit, faussement sage, aguicheuse) Je porte un chemisier en coton, très léger, sans rien en dessous ; la lumière tombe du ciel, obliquement. Un homme s'arrête, il me regarde, il marmonne entre ses dents, il bave, je n'y comprends rien, je veux juste... surtout ne pas se lever, ne pas s'enfuir...

Redy, inquiet : Et... en fin de compte tu es partie, hein ?

Lotte, distraitement : Tu vois, tu ne comprendra jamais rien... Il me fixe, je lis le désir dans ses yeux, un désir animal, un désir de grande bête muette ; son haleine est lourde, ignoble, il me la souffle en plein visage, il me touche, il commence à me caresser, ses mains fouillent dans mon chemisier, il veut défaire son pantalon, une boucle de ses bretelles se prend dans ma jupe, je regarde ses mains, ses doigts boudinés comme des vers gras et blancs qui rampent, qui grouillent, qui s'affolent...

Redy, pressant : Et puis...?

Lotte : La nausée monte, verte, gluante comme l'océan sur la grève à marée basse, encombrée d'algues tièdes ; je le bouscule, je m'enfuis, je suis loin déjà, je jette un

coup d'œil en arrière et je l'aperçois là-bas, furieux, misérable dans le rond de lumière blafarde du réverbère, comique avec son pantalon qui lui pend sur les genoux. Et moi je cours, je cours à perdre haleine sur le pavé, j'ai l'impression de voler, la rue va se jeter dans la mer, j'arracherai mes vêtements, je plongerai dans la vague qui se brise...

Redy : Et alors...?

Lotte, avec un rire inquiétant : — Alors, rien. Je suis revenue en courant prendre une douche, idiot... Et puis, qu'est-ce que ça peut bien faire ?

Redy : Qu'est-ce que ça peut faire quoi ?

Lotte : Avec ça, il m'a à peine touchée. Bonne nuit.

Elle sort. Lui, fanfaron et désespéré à la fois, reste un instant accoudé à la table, tire un papier et un crayon de sa poche, commence à lire, fait mine de griffonner deux ou trois phrases, puis soudain froisse le papier, le jette dans l'âtre et sort à son tour.

\* \* \*

Lotte (voix off) : Une vague s'est brisée sur la grève, mais voilà que déjà d'autres se pressent, déferlent, m'étouffent, me noient. Jamais je ne tomberai, jamais je ne traînerai dans la poussière, telle la gousse séchée du caroubier à l'automne.

Oh, qu'il vienne seulement, qu'il m'inonde, me submerge et que je sois rompue !  
Vite, *nach Berlin*, à la rencontre des grands fauves de la nuit !

### 3. Sascha : nous sommes le sel de la terre !

Silence, obscurité, solitude glacée, intolérable odeur de ranci, de moisi et d'excréments mêlés. Ils ne me briseront pas. Le bras gauche dans la manche aux plis collés par la crasse tâte le crâne rasé sur lequel des pousses de cheveux se rebellent en désordre, comme des mauvaises herbes par temps d'orage ; ce même bras qui explore le manque de l'autre, tâtonne dans le vide, se risque jusqu'à la cicatrice naguère purulente. Lui, le bras droit, est resté dans la taïga, infâme charogne sanguinolente abandonnée aux charognards, sous l'œil vide de ce garde plein de vodka qui hurle qu'on aurait dû lui envoyer en pleine gueule, sa livre de chair, à ce fumier de *jid*, et l'autre, le jeune, qui essaye de le calmer — j'ai vu passer sur son visage poupin, fugitif, un trait d'humanité.

Ils ne m'auront pas. Non, ils ne me briseront pas. Il y a la Révolution. Et puis il y a Vera. Vertiges, évanouissements, hallucinations, tâches de lumière qui explosent dans le cerveau. Qui donc m'envoie ce perpétuel feu d'artifice de la faim, ces halos trompeurs, ces traits d'aurores boréales ? Qui se soucierait de moi, sinon moi-même ? Ou alors, serait-ce Vera ? Vera Mikhaïlovna ? Ou bien non, Lui, *vera*, tout court, la foi, confiance en *haShem*, reddition à Celui dont le seul nom est le Nom, Celui que personne ne connaît, Celui... Décidément tu deviens fou. Prends garde, c'est ce qu'ils recherchent, rien d'autre, ne les laisse pas t'abattre. Cliquetis familier du guichet qui s'entr'ouvre, vague lueur d'une lampe tempête dans le couloir. — Debout, et que ça saute, passe-moi ta gamelle, j'ai pas que ça à foutre ! Déjà que je traverse la cour rien que pour servir môssieur. — Quelle heure est-il ? — Bientôt deux heures. (Noir, pas un rai de lumière.) — Quelle date ? — J'en sais rien. Un truc à la mi-juillet. Suis ben bon de t'y répondre. Tu sais que c'est interdit par le règlement. — 1914 ? — Ben oui, bougre de crétin, 1914. L'année, elle change pas comme ça. Le tsar non plus si tu veux tout savoir. Notre père à tous se porte comme un charme à ce qu'on dit, sa *baba* aussi, et son bon ange à elle, il est revenu à ce qu'on dit. Elle ne jure que par lui, à ce qu'on dit. Lui, il s'est mis à picoler, et pas qu'un peu, à ce qu'on dit. Ah, le moine se

donne du bon temps à ce qu'on dit ! Aboule ta gamelle maintenant. Suffit le bavardage.

C'était dans un cachot lointain, quelque part en Sibérie, un résumé du vieux monde agonisant. Sascha alors était un jeune, terriblement jeune bagnard. Libéré enfin, après plus de dix ans de camp, de cachot, d'évasion manquée, de mutilation et d'exil intérieur, par une Révolution qui très bientôt le pourchasserait à son tour. Il pourra s'écrier enfin, depuis la couche retrouvée : « Dors mon amie, dors ; je reviendrai — avalanche ».

Novozybkov — Moscou — la Sibérie — retour à Moscou — Berlin — Paris — Bruxelles — Berlin toujours — Paris encore — Barcelone — Le Vernet — Drancy — Auschwitz : itinéraire chaotique d'un demi-siècle de vie, vie d'un demi-siècle ultimement fauchée, gazée, corps jeté à la fosse puis sans doute brûlé, calciné comme déchet importun et secret, tout cela pour une cause qui l'a rattrapé à la fin, qui pour Sascha comme pour des milliers d'autres n'en était pas une, lui qui n'avait jamais songé à adhérer, s'il ne l'avait rejetée, à cette part de lui-même qui obstinément faisait retour, lui collant à la peau jusqu'à l'ultime anéantissement. *Vernichtung* ; *Selbstvernichtung* oseront certains.

Et toi, Vladimir Vladimirovitch, tu en penses quoi ? Ils t'ont coffré toi aussi, tu n'avais pas dix-sept ans ; il faut dire, je les comprends un peu. Des comme toi, on n'en avait jamais vu, persistant dans l'outrage et la rébellion ; difficile de leur donner tort. À la fin ils t'ont collé aux Boutyrki, en isolement disaient-ils — isolement mon œil, avec ta grande carcasse de moujik, tu regardais dériver les nuages, avec ou sans pantalons ; cinq petits mois à pointer vers le ciel, au travers des barreaux, ton interminable nez de clown — je lui aurais bien passé un coup du rouge — qu'est-ce que c'est ? Rien, autant dire un séjour dans un sanatorium de Crimée. Et puis ils t'ont relâché et tu es reparti barbouiller des toiles et faire de beaux discours à la gloire de nos grands peintres. Nous aurions pu être amis tous deux, le colosse et le manchot ; nous aurions fait la paire. Je ne t'ai jamais rencontré, quand toi, le Géorgien, excuse-moi camarade, tu ne t'acoquines qu'avec des Juives, des rousses surtout, de celles

qu'on ne trouve pas à chaque coin de rue. J'ai aimé ton âme comme je t'ai détesté, toi le vendu à la Révolution ou son amant le plus fidèle, je n'en sais rien, toi le clown de Moscou, moi qui prêche la liberté dans nos campagnes délaissées, au bout de routes en impasse défoncées. Sur les toits des masures les drapeaux flottent tristement, la croix au sommet de l'église s'est brisée, ou bien on l'a arrachée. Le pope est étendu de tout son long dans la neige sale, j'observe son visage raidi, sa barbe gelée. Quel comité d'accueil a-t-il trouvé dans l'autre monde ? Je grimpe sur une caisse : Vive la Liberté ! La glace est brisée. Une vieille marmonne, extasiée comme à l'église qui est fermée : « Rien compris à ce qu'il braille, mais le camarade a raison », elle passe son chemin, la croix est arrachée, je n'ai pas d'encensoir à balancer. « Vive le camarade Alexandre ! » crie un autre ; ils reprennent en cœur, sur tous les tons : « Vive le camarade Alexandre !! ». La neige est sale, le vent siffle mais le soleil brille sur le canon d'une vieille pétoire, le flot s'écoule, le peuple est en marche. En marche vers où, vers quoi ? Ta Révolution n'est pas la mienne, Vladimir Vladimirovitch. Et pourtant, oui, nous aurions pu être amis. J'aime tes questions, même si de tes réponses je ne veux pas, Vladimir Vladimirovitch. Tu es poète, d'accord, les poètes sont des irresponsables, d'accord, toi surtout. Moi pas. La futilité m'est étrangère. Tu me rétorquerais sans doute que la tienne est tragique. Il n'empêche que j'aime tes questions : est-ce vous... est-ce vous qui comprendrez ?

Est-ce vous  
qui comprendrez pourquoi  
serein,  
sous les tempêtes de sarcasmes,  
au dîner des années futures j'apporte mon âme sur un plateau ?  
Larme inutile coulant de la joue mal rasée des places,  
je suis peut-être  
le dernier poète.  
Avez-vous vu  
comme se balance  
entre les allées de briques  
le visage strié de l'ennui pendu ?

Maïakovski était un vagabond de l'âme, un vrai, Sascha aussi, Maïakovski a eu foi en son génie jusqu'à la dernière balle, celle qui lui est allée droit au cœur, Sascha a voulu croire au sien aussi longtemps qu'il en a trouvé les forces, avant que le puits ne se tarisse, que l'écriture ne se dérobe, avant la défaite espagnole, l'incurie des Brigades et la trahison de Staline, avant que l'usure de la vie ne l'épuise à jamais, le laissant pantelant sur le champ de bataille, soumis comme seul peut l'être le héros vaincu, le ressort cassé, ployant sous le poids écrasant d'un destin irrévocable et de la volonté d'une femme toute puissante, Hanka.

Mais Maïakovski n'était pas un moraliste : il contait, il croyait, il brûlait, se gardant de forcer personne à rien croire. Ce n'est pas l'affaire des poètes que de persuader de rien, si ce n'est, parfois, du trésor de la vie ou de sa désespérante inanité. Quant à Sascha, c'était sa grande affaire, au diapason du temps, que de croire, ici-bas, dans ce monde-ci, à l'écart, en indifférence sinon en haine de toute espèce de transcendance. Croire, donner, forcer à croire : tu croiras, quoi qu'il m'en coûte, quoi qu'il t'en coûte! Ou bien cette injonction brutale, toute nue, à l'impératif : *Crede !* Croire en quoi, en vue de quelle communion, au risque de quelle excommunication ? Croire que les hommes n'ont pas été créés imbus d'une rage de vivre et d'abord de survivre, pour cela irrémédiablement égoïstes, contraints de s'affirmer à la face du monde avant que le loup ne les dévore, pulsion parfois de se changer en loup. Et pour quelle communion ? Celle des misérables, celle des damnés de la terre, de celles et ceux, aussi, qui se dressent nus devant la puissance glacée de l'État et les trois barreaux symboliques de sa majuscule, jusque, ultimement, le poteau d'exécution, ou bien le camp, glacé, pour défaut d'hypocrisie. Mais que faire de ceux qui sont incapables de cette feinte que le monde exige ? Ossip Mandelstam jeté sur les routes sans retour du bagne, assassiné pour un somme toute médiocre sonnet, Anna Akhmatova vouée à patauger sans fin, dans la neige glacée des petits matins, devant des portails hermétiquement verrouillés, Sascha Schapiro, traînant depuis le bagne tsariste jusqu'au camp d'extermination sa fureur de s'offrir en absurde sacrifice, des millions d'autres encore, millions de vies flétries, amputées, meurtries, tronquées.

\* \* \*

Berlin 1924, dans le caveau anarchico-littéraire de Theodor Plievier, alias Gerd :

Katarina : Toi Gerd, c'est différent, tu écris. Tu écris et c'est beau, voilà... mais... le journal, il compte tellement pour toi ? *Le Drapeau Noir*, ça ne te suffit pas ? Lotte gagne tranquillement de l'argent à écrire pour ses amis qui ont pignon sur rue. Elle s'en fout pas mal des beaux sentiments, tu peux me croire.

Gerd : Au *Drapeau* ils ne comprennent rien à l'anarchisme ! C'est pour les aristocrates l'anarchisme, et les aristocrates aujourd'hui c'est comme les champignons, on en trouve dans les caves, pas dans les châteaux. Et puis, pourquoi tu me demandes ça ? On en a parlé cent fois.

Katarina : Je ne sais pas... La vraie vie, Gerd... elle est où ?

Gerd : Quoi, la vraie vie ? Elle est ici et maintenant la vraie vie ; ici, avec les camarades, et puis... toi et moi.

Katarina : Je sais Gerd, je sais. Mais tous ces bourgeois, comme tu les appelles dans le journal...

Gerd, lui coupant la parole : Je n'écris jamais « les bourgeois » ; c'est bête et insultant. La bourgeoisie, ça oui.

Katarina : Oui, bon, les « représentants de la bourgeoisie » si tu préfères, tous ces gens qui vivent dans des immeubles bien éclairées au gaz ; là-haut quoi... (Elle pointe du doigt la rue en contrehaut, à travers un soupirail.)

Gerd : Et alors ?

Katarina : Alors rien... (cherchant ses mots) Ils élèvent leurs enfants...

Gerd : Nous y voilà ! Tu pouvais passer le préambule, tu sais... Et nous, on ne peut pas élever un enfant peut-être ?

Katarina : Oh Gerd, tu voudrais un enfant, un vrai enfant ?!

Gerd, marmonne en souriant, avec tendresse : Pas un faux toujours.

Katarina : Dans cette cave ?

Gerd : Quoi, dans cette ... cave ? Pourquoi pas dans cette cave comme tu dis ?

Katarina : Les enfants, c'est si beau, si fragile... avec toute cette humidité... Tu te

souviens de ce qu'a dit Lotte, que jamais elle ne pourrait amener sa petite Ilsa ici, jamais... et si... même Lotte...

Gerd : Des bêtises ! Les enfants, ça résiste à tout. Il n'y a rien de si résistant que ces animaux-là.

Katarina : Mais ils ont besoin de beauté... de beauté, Gerd !

Gerd : Elle est partout la beauté... Tu crois peut-être qu'il leur faut des cariatides en stuc et des bustes de marbre ? Pourquoi pas des gouvernantes tant que tu y es !

Katarina, gravement : Ils ne peuvent pas tout tirer d'eux-mêmes, Gerd ; toi oui, eux non. Tu sais, quand je fixe ce mur en ruine, avec les briques rouge sombre qui ressortent, (elle tâte les briques inégales) je peux fermer les yeux, je revois Venise, un canal, et puis, juste au-dessus du niveau de l'eau, un petit muret, tout sale, avec des algues qui s'accrochent partout et qui racontent que nous vivons au fond de l'eau, comme ces poissons qui ne remontent jamais à la surface... Je vois ce petit muret, tout près du Zattere ; j'habitais sur une piazzetta, dans le ghetto, devant une antique glycine mauve qui enjambait la rue, je vois les entassements de cageots après le marché, au bord de l'eau, les algues, les briques qui ressortaient de partout. Un enfant, Gerd, ça ne peut pas voir tout ça, s'il n'est jamais allé à Venise.

Gerd, inébranlable : S'il ne voit pas la beauté ici et maintenant, il ne la verra jamais. Le reste ne compte pas.

Font irruption, Beate, jeune, exaltée, défaite, et Christina, plus âgée.

Beate : On revient de l'hôpital. Felix... il est mort sous nos yeux ! (Elle se précipite, se recroqueville dans un vieux fauteuil défoncé.)

Gerd, pensif : Seize ans d'infirmité et puis... rien ; en voilà un qui ne l'aura pas connue, sa part de beauté.

Christina : Et d'amour alors ?... On est arrivées dans une grande salle, avec des lits séparés par des rideaux.

Beate : Je n'ai pas pu m'empêcher, ça me rappelait la plage quand j'étais petite, près de Kiel ; il y avait des cabines de toile, exactement comme ça.

Christina : On arrive, on trouve Hannah au pied du lit.

Katarina : La mère de Felix ? Celle qui l'a abandonné à cinq ans ?

Christina : Tout juste. On s'approche, on était avec Redy et Margot. Tu connais Margot. Elle a fait mine de se jeter dans les bras d'Hannah. Mais Hannah lui a jeté un de ces regards ! Et les yeux de Felix qui erraient de l'une à l'autre. Je ne les oublierai pas, ces yeux.

Beate : Hannah s'était mise en travers du chemin. Sûrement elle voulait interdire à Margot d'approcher.

Christina : Felix, lui, était couché, rigide sauf sa tête qui dodelinait, les yeux comme des gouffres blancs. Tout à coup Margot s'est jetée en travers du lit, elle hurlait, elle s'agrippait à Felix. Hannah a dû être prise par surprise ; elle est restée silencieuse un moment, sans comprendre, et puis elle s'est mise à crier.

Beate : Non, au début ce n'était pas un cri, plutôt un grondement sourd, comme une bête blessée qui grognait au fond de sa tanière ; elle regardait Margot en travers du lit et Felix qui ne la regardait pas. Margot s'est redressée pour caresser les cheveux de Felix. Elle balbutiait ... mon chéri... mon tout petit... Alors, enfin, Hannah s'est mise à hurler pour de bon... espèce de putain !... rends-moi mon fils... ton sacrifice, je m'en fous, je m'en fous, je m'en fous !...

Christina : Personne ne pouvait l'arrêter. Elle était complètement hystérique. Tout le monde dans la salle se taisait, une sœur est venue, elle se tordait les mains... vous savez qui est intervenu à la fin ? Je vous le donne en mille.

Katarina, très doucement : Redy ?

Christina : Ça alors, comment tu as deviné ?

Katarina : Je sais, quand Lotte est là c'est une vraie chiffé molle, Redy. Il la regarde comme un toutou qui fait le beau et qui a peur que sa maîtresse ne le batte. Elle lui a cassé les reins, elle l'a castré cette sorcière... il l'appelle comme ça d'ailleurs... *meine Hexe* ! Dommage... c'est sûr qu'il y a eu un autre Redy autrefois.

Beate : Un pot de terre ne devrait pas tomber amoureux d'un pot de fer, aussi.

Sinon... crrraacc...

Christina : En tous cas Redy a empoigné Margot, il l'a tirée loin du lit, elle s'agrippait aux draps, Hannah sanglotait en essayant de frapper Margot. La sœur levait les bras

au ciel...

Beate : Vous auriez vu ça ! J'étais au bord du fou rire ! C'est pas bien, hein ?!

Christina : Je ne sais plus qui s'est souvenu de Felix. Tout le monde s'est tourné vers lui. Il était bleu. On a mis un moment à comprendre. Il y a eu un grand silence et... et puis rien. La sœur lui a fermé les yeux.

Beate, très sérieuse : Ils nous ont dit qu'on pourrait le voir à la morgue dans deux heures. On est revenues vous dire ça. Moi j'y vais ; Redy voulait marcher seul dans la rue et Margot est restée là-bas. On se retrouve tous dans une heure.

Katarina : Je viens avec vous. Tu viens aussi Gerd ?

Gerd : Je ne sais pas. Les morts n'ont pas besoin de nous. (Il réfléchit.) Je sais ce que je ferai pour Felix... J'écrirai quelque chose sur lui... pour lui.

Christina : Il n'y a pas grand-chose à en dire, le pauvre petit.

Gerd : Il y a toujours... Je lui élèverai son monument moi, un monument à lui tout seul, plus beau que toutes les pierres tombales.

Entrent Franz, Eike et Anton.

Franz, claironnant : Quatorze exemplaires Gerd ! On en a vendu quatorze... Presque cinq marks !

Christina : Tu sais que Felix est mort ?!

Franz : Oh, pauvre petit !

Gerd : Ce n'est pas lui qui est pauvre ! C'est nous ! Et puis la vie continue, bon sang ! C'est ce qu'on peut faire de mieux pour Felix... ça et puis écrire.

Eike : T'as raison Gerd. Vous nous raconterez tout, hein, plus tard ? Moi je l'ai jamais vu Felix, mais je sais que tu as raison... Tu sais, ça m'a fait bizarre de le vendre ton journal. J'y avais jamais pensé mais vendre un journal anarchiste, c'est un comble non ? Heureusement qu'il y avait Anton !

Anton : ça valait la peine de faire le pied de grue quand même ! (Il jette un paquet de petites pièces qui tintent sur la table ; il en prend une et l'examine.) C'est drôle la vie... On est en république, je croyais ! Et voilà que je me gèle toute l'après-midi, je me fais insulter, tout ça pour refiler ma feuille de chou anarchiste, et à la fin je

rapporte des pièces avec la gueule de Guillaume dessus ; tu trouves pas ça comique ?!

Gerd : Et vous suggérez quoi ? On le sème à tout vent et on crève de faim ? On emballe le poisson avec ?

Anton. – Quel poisson ? Je me souviens plus à quoi il ressemble ton poisson !

Franz : Un journal c'est rien que des idées ; on les distribue gratuitement les idées, non ?! (Etonné lui-même de ce qu'il vient de dire ; furtivement et comme pour se justifier.) Parole de Gerd. J'aurais pas été inventer ça, moi ; ah, ça non !

Gerd : Tenez, écoutez-moi ça. (Il prend un exemplaire et lit.) « La ville du futur appartient à tous ; aujourd'hui nous sommes relégués à la périphérie, loin des lieux du pouvoir, un éloignement qui n'est que le symbole visible de notre impuissance ; le moindre achat nous entraîne vers le centre, nous contraint de payer un tribut géographique à ce pouvoir qui sournoisement nous accable. Dans une architecture vraiment moderne, dans l'architecture de demain c'est-à-dire d'aujourd'hui, il n'y aura plus ni centre, ni périphérie », etc., etc. Et c'est signé... Katarina.

Katarina, gênée et fière à la fois : Je ne me souvenais plus... tous ces trucs apocalyptiques... et nous pendant ce temps on vit dans une cave. *Underground* !

Anton : Ça me rappelle quand ma mère voulait m'enseigner la théologie.

Franz : La vie est courte. Assez discuté... Si on ouvrait plutôt une bouteille ?

Gerd : Bien dit Franz ! Voilà qui est parlé !

Franz va fouiller dans le buffet, en sort quelques verres dépareillés et un fond de vin blanc qu'il sert à la ronde.

Eike : Au journal alors !

Christina : Au journal et à Felix !

Brouhaha approbatif, exclamations diverses, ils trinquent, boivent, l'ambiance monte d'un cran. Gerd, maintenant accoudé, un peu affalé sur la table, feuilletant toujours un exemplaire. — Écoutez-moi la suite ! « Les façades illuminées des immeubles bourgeois nous contemplent d'un œil tranquille mais cet œil devra bien un jour s'inquiéter. Il suffirait d'un pavé pour le crever, comme l'épieu d'Ulysse aveuglant Polyphème, et ce soir-là » etc., etc. Ah, elle y va fort la Katarina...

Beate, lui coupant la parole : Dites, et si on montait plutôt un spectacle de cabaret ! (Elle esquisse un pas de danse en chantonnant.) C'est nous, c'est nous les troglodytes, les troglodytes du monde nouveau ! Vive Versailles, vive Versailles et Brest-Litovsk !

Lotte, silencieusement appuyée contre le chambranle de la porte d'entrée, dans la pénombre, était présente depuis un moment déjà. Aussitôt que tous se sont rendus compte de sa présence, à la faveur d'un léger mouvement, elle devient le centre de l'attention des hommes et de Beate.

Lotte, sans préambule : Ça me rappelle la *Jungfrau*, un cabaret qu'on avait monté à Hamburg.

Beate : Tu jouais dans un cabaret ? Raconte !

Anton : Felix est mort.

Lotte : Non je ne jouais pas, Beate, pas dans un cabaret.

Eike : Lotte, elle connaissait pas Felix.

Gerd : Si tu cherches Redy, il est parti se changer les idées après la mort de Felix.

Lotte, à Christina, posément, comme une chose entendue : Christina, tu me raconteras... pour Felix ? Non, Gerd, je ne cherche pas Redy. Au journal, ils le cherchent par contre.

Beate : Tu sais, il a été épatant ton Redy, avec Margot et ce pauvre Felix.

Lotte : Sûrement, sûrement...

Beate : Sur le chemin de l'hôpital, il nous a raconté des histoires à mourir de rire. (bousculé, excité) Maintenant je me souviens, il a parlé de votre *Jungfrau* et d'un sketch hilarant avec un Mexicain à Acapulco ; il a dit que tu jouais de la guitare aussi... (signe d'assentiment de Lotte, toujours inaccessible)

Franz, faisant diversion : Pas mauvais ce Tokay ! Vous savez d'où il vient ? Je l'ai rapporté hier ; un type qui livrait un restaurant avait arrêté sa voiture sur le trottoir, je passais par là et hop, j'en ai piqué deux bouteilles dans une caisse entr'ouverte, sans y penser. Ils nous doivent bien ça après tout.

Gerd : Oh, avec tout ça, j'allais oublier la nouvelle du jour !

Tous se tournent tous vers lui ; il profite un peu de son effet.

Gerd : Sascha revient à Berlin. Il y est peut-être déjà !

Exclamations de Eike, Christina et Franz, mine interrogative de Beate et Anton, silence de Katarina et Lotte.

Beate : Et c'est qui, ce... Sascha ?

Franz : C'est pas quiconque !

Gerd : Il est venu ici il y a trois ans, vous vous souvenez ? (Il se tourne vers Christina.) Au printemps vingt-et-un, quand les Bolchéviks ont massacré les camarades, là-bas, à Moscou, les salauds. Lui s'est échappé de justesse. Il les connaît par cœur les Bolchéviks, il n'a jamais voulu rouler pour eux. Tout ce qui les intéresse, c'est le pouvoir.

Beate : J'ai jamais rien compris à vos histoires. Nous fait pas languir.

Gerd : C'est pourtant pas difficile, merde ! Prendre le pouvoir, c'est de la pornographie... Et nous (un temps), on veut de l'érotisme politique ! Tu saisis ?

Beate : Un peu ; faut être sincère Gerd, je m'en fous, tu sais bien ! Enfin, t'as raison, le désir, c'est plus excitant... Bon, et Sascha alors, il est comment ?

Christina : Tu verras, il a une tête... jamais rien vu de pareil ; comme si elle était coulée dans le bronze. Il se plante devant toi... On dirait qu'il veut t'hypnotiser ; je suis jamais arrivée à le regarder en face.

Lotte s'est assise dans le seul fauteuil de la pièce, instinctivement Franz est venu s'asseoir à ses pieds. Elle allume une cigarette qu'elle tend à Franz, puis une autre pour elle-même. Ils sont un peu à l'écart du rond de la conversation. Pas de véritable intimité entre eux, mais de la part de Franz un besoin animal de soumission et de protection auprès de plus puissant que lui.

Franz, de loin : Oh, t'exagères ! Il était drôlement sympa avec nous. Il nous filait toujours des cigarettes quand on lui en demandait. Un chic type. Sûr qu'avec son crâne rasé et son bras en moins, j'aimerais pas le croiser la nuit au coin du bois... N'empêche, je serai drôlement content de le revoir.

Beate : Alors il est tondu... et manchot en prime, votre Sascha !

Gerd : Tout gamin, il a essayé d'assassiner le Tsar. Ses copains ont été pendus... Lui, à seize ans on l'a envoyé au bagne... Et puis là-bas, en Sibérie, ils leur ont tous rasé le crâne. Alors, avec une bande de camarades ils ont juré qu'ils se laisseraient jamais repousser les cheveux... La dernière fois en tous cas, lui avait tenu parole.

Eike : Il tient toujours parole Sascha. Vous pouvez dire ce que vous voulez de lui, mais ça, il tient toujours parole. Une fois j'avais un ami qui avait plus un rond ; il voulait aller voir des copains marins à Rostock ; et je peux vous dire, ça avait rien à voir avec la Révolution, Kronstadt et le toutim... Sascha a promis de lui payer le billet, comme ça ; faut dire, ils avaient beaucoup bu. Eh bien, le lendemain il a travaillé toute la journée dans la rue, c'était l'hiver, ça caillait comme jamais, et le soir il lui a apporté l'argent, tout ce qu'il avait gagné. Je m'en souviens comme si c'était hier.

Beate, naïvement : Et ton ami, il pouvait pas travailler, lui ?

Eike : Oh, cherche pas ! Lui, il a décidé qu'il ne travaillerait jamais.

Anton : Son bras à Sascha, comment c'est arrivé ?

Gerd : Si j'étais toi, je ne lui en causerais pas. Un camarade russe m'a dit que c'est arrivé pendant une tentative d'évasion. Ils leur ont tiré dessus ; Sascha s'est fait reprendre et il a fallu l'amputer.

Anton : Les salauds!

Gerd : Te fais pas d'illusions, avec les Rouges, ça a pas l'air mieux. Ils font pas de cadeau ; Makhno est à bout de force. Il ne reviendra pas de Paris. À la fin ils auront eu sa peau. Et en vingt-et-un, ils se sont gênés peut-être ?

Eike : J'ai un copain, au *Drapeau Rouge*, quand tu parles avec lui entre quat-z-yeux, il te dit que les ouvriers c'est rien que des petits bourgeois qui voudraient bien mais qui n'y arrivent pas. Tiens, j'te parie que chez les Soviets, ils auront des p'tits jardins comme chez nous, style Schreber, histoire de les calmer, leurs ouvriers !

Gerd : Des jardins, tu parles ! Ça a complètement regelé chez eux. Il paraît qu'ils ont ouvert un camp, là-haut, dans un monastère, aux Solovki. Et vous savez quoi, Rachel, l'ancienne femme de Sascha, ils l'ont envoyée là-bas avec Dodik, leur fils, un même de quatre ans ! Sascha a essayé de les en sortir, mais pas moyen.

Franz — timidement au début : Y m'avait raconté une histoire, Sascha, une fois. On était dans la rue à se geler et à taper des pieds pour se réchauffer, et puis d'un coup... (comme pour s'excuser) elle est pas drôle, vous savez, cette histoire... Faut dire, Sascha, les histoires drôles, c'est pas trop son truc et moi, les histoires, d'habitude, j'm'en souviens pas trop. Mais bon, là...

Eike, le coupant : Vas-y, nous fais pas languir !

Franz : Bon, comme vous voulez. Mais... elle est pas drôle hein... c'est juste une histoire... comment dire ? ... vraie... ben oui, c'est une histoire vraie, voilà tout.

Eike : Bon, vas-y alors, accouche!

Franz : Oh, c'est qu'y faut pas me brusquer moi ; les mots y viennent pas si facilement. Enfin voilà : Sascha, y s'trouvait comme ça, à Odessa. C'était vers la fin du communisme de guerre, il m'a dit. Je sais pas trop pourquoi ils appellent ça comme ça, vu qu'y avait plus la guerre. Enfin, ici en tous cas... Là-bas Sascha m'a dit que des fois y avait des cadavres qui traînaient dans la rue et que même, à force, les gens passaient devant sans même y jeter un œil. (réalisant soudain) Ben, tiens, somme toute, un peu comme si moi j'crevais, quoi... ça pourrait pas bien intéresser grand monde.

Beate : Moi, j'irais porter des fleurs sur ta tombe, Franz.

Franz : Oh, ça c'est rudement chic, ma petite Beate ! Remarque... faudrait déjà qu'on m'enterre.

Gerd : Allez Franz, tu sais qu'on t'aime bien. Vas-y, continue ton histoire.

Franz : C'est pas mon histoire, c'est celle de Sascha. J'en étais où déjà ? Ah, oui... un jour, Sascha, il avise une grande affiche pour un cirque. Ça lui faisait un peu bizarre d'aller au cirque, mais il se dit...

Eike : Bon, il y va, et alors ?

Franz : Alors, au cirque y avait un clown. Un clown, quoi... vous imaginez ?

Eike : Pas trop. Enfin, continue.

Franz : Son numéro, y s'passait comme ça. Il traînait une vieille carriole d'enfant en bois, toute déglinguée, toute miteuse, avec quatre roues, une vieille poupée de chiffon assise dessus et puis des bouts de tissus et des machins cassés dedans. Enfin, vous

voyez, quoi... Il rentre sur la piste en tirant sa carriole et il se met à tourner lentement ; comme ça, quoi...

Il mime la scène en tournant lentement autour de la table, les mains derrière le dos, comme s'il tirait quelque chose derrière lui. Son manège se prolonge un moment, en silence.

Eike : Et alors ? Quoi ?

Franz : Alors rien. C'est fini. C'est ça l'histoire.

Eike : Comment, c'est fini ? Tu t'fous de nous, ou quoi ?!

Franz : Justement. Au bout d'un long moment — paraîtrait qu'ils sont drôlement patients là-bas — y a un type qui s'lève et qui crie au clown : « Tu t'fous de nous, ou quoi ?! Pourquoi tu fais rien ?! » Alors le clown y s'arrête, il regarde le public, comme ça (il promène lentement son regard sur l'assistance) et puis il fixe le type qui s'est levé droit dans les yeux et il lui dit, très lentement, clairement : « Et pourquoi *vous*, vous ne faites rien ? » Alors il y a un silence, il reprend sa carriole et il sort de la piste.

Eike : Et ensuite ? Et puis quoi ?

Franz : Sascha, y m'a dit qu'il s'était dit : « Il est complètement cinglé ce type !! » Il a bondi de son siège et il est descendu en courant dans les coulisses. Seulement, là-bas, y avait déjà deux types de la Tchéka — ce serait un peu comme nos Sipos, mais en plus méchant, a dit Sascha — ils ont embarqué le clown devant ses yeux. Même Sascha n'a rien pu faire.

Eike : Et après, ensuite ?

Franz : Ben là, c'est vraiment fini. Le lendemain Sascha a été se renseigner au portail de la prison. Le clown était plus coffré dedans, on lui a dit. Le lendemain, par un copain, il a appris qu'il avait été fusillé la veille.

Un ange passe.

Beate : Elle est pas drôle cette histoire, Franz. Pas drôle du tout.

Franz : J'vous avais prévenu. En tous cas il aime pas les Bolchéviks, Sascha. Ah ça non ! Et puis ça date pas d'hier, cette affaire. Déjà en 1905, ils étaient à peine nés et

lui aussi qu'ils voulaient déjà le zigouiller, il m'a dit.

Christina : Bon, c'est pas tout, je vais retrouver Redy et Margot. On doit bien ça à Felix. Vous venez ?

Mouvements divers. Beate, Franz et Katarina se joignent à Christina.

Lotte : Je repars au journal ; sinon ils feront tout de travers avec cet article. Christina, tu veux un article nécrologique pour Felix ?

Christina : On va voir. Gerd veut écrire quelque chose... (se tournant vers Anton et Eike) Vous venez ?

Eike, décidant pour les deux : Non, nous on reste avec Gerd.

Personne ne lui répond, le groupe sort, suivi de Lotte. Restent Gerd avec Eike et Anton qui forment un couple un peu ambigu, du moins du côté de Eike. Ce dernier aimerait aller au-delà l'amitié, mais Anton paraît insensible à ce désir.

Eike : Je sais, Gerd, tu vas nous engueuler ; t'auras raison d'ailleurs. Ça fait du bien quand tu nous engueules !

Gerd : Attends, je n'ai encore rien dit !

Eike : Oh, t'as pas besoin ! Tu ferais mieux d'économiser ta salive ! T'as complètement raison... C'est vrai qu'on est devenu des loques ; c'est vrai que ça peut pas durer. Mais... comment dire ?... Tu perds ton temps, Gerd... Tu peux pas comprendre ! Tu peux pas comprendre !!

Anton : Il a raison Gerd, tu peux pas comprendre et voilà tout,... Tu te bats, t'es vivant toi ; nous c'est pas pareil...

Eike : Tu sais, c'est pas si terrible d'être mort ; je ne m'y attendais pas moi, vraiment pas. C'est comme une bonne cuite, ou alors, le froid en montagne, ça ne fait plus mal au bout d'un moment. On te retrouve gelé, on te coupe deux orteils, une jambe, un bras, et toi tu sens rien, rien de rien... rien du tout.

Gerd : Mais qu'est-ce que vous me chantez là, tous les deux ?! (Il se plante devant Eike, le secoue violemment par les épaules.) Tu es vivant bougre d'idiot ! Vivant, tu entends !! Si je te donne un coup de poing dans la gueule, tu verras un peu si ça fait pas mal !

Anton : Tu vois, il t'avait bien dit Eike ; tu t'énerves pour rien. Tu parles de chanter...  
Tiens, écoute !

Il chante soudain, d'une voix travaillée de chanteur, une phrase de Pamina, transposée pour ténor. Le contraste entre voix parlée et chantée est frappant, douloureux. Mais la voix n'est plus ce qu'on imagine qu'elle a été.

Anton : « *Ach, Ich fühl's, es ist verschwunden, ewig hin mein ganzes Glück* »...

Gerd : Oh mon Dieu, c'est beau, c'est si beau...

Eike : Oh, oui, oui ! Oh, Anton, tu vois, tu entends ?!

Il applaudit, s'approche d'Anton, fait mine de vouloir l'embrasser ; celui-ci s'esquive distraitemment.

Anton : Oui c'est beau. Magnifique. Merveilleux. (Il reprend, enchaîne quelques mesures.) Mais écoutez, nom de Dieu ! Vous êtes sourds ou quoi ?! Réveillez-vous ! Je voulais *chanter* moi, sur une scène, pas sur le trottoir ! Alors, quoi ? C'est nul, dégueulasse, une espèce de vibrato ridicule qui ressemble à un gémissement de soulard. Foutez-nous le camp, et que ça saute ; comment ils disent ça déjà ? Dans le genre : « Cher monsieur, nous vous remercions d'avoir bien voulu vous déplacer ; vous pouvez maintenant céder la place au candidat suivant ». Ça oui, maintenant je peux aller les vendre tes journaux, Gerd, dans le brouillard, sur la banquise si tu veux, cette voix, elle risque plus rien. Qu'est-ce que ça peut foutre ? Autant qu'on soit tous frères ! Tiens, ça lui aurait plu à Mozart, tes idées. Dommage qu'il ait pas connu ça.

Silence. Gerd et Eike ne savent pas trop quoi dire. Ce dernier risque de nouveau un geste un peu tendre ; sans succès. Gerd se dandine d'un pied sur l'autre.

Gerd, à mi-voix, à Anton : On peut faire du nouveau, Anton, du vraiment, vraiment nouveau, du jamais vu.

Anton : Arrête tes conneries, Gerd, tu veux bien ! Pas avec une voix comme ça ; tout le monde te le dira, avec une voix comme ça, on ne fait pas (parodique) du « vraiment, vraiment nouveau ». Oui, on peut plutôt faire ça... (Il chante un couplet d'une des chansons de cabaret à la mode. Eike et Gerd applaudissent prudemment.)

Tu sais où on a entendu ce truc ? Pas mal d'ailleurs, dans le genre... (sans attendre la réponse) au *Romanisches Café*, pas plus tard qu'hier. Eike a insisté pour y faire un tour, saluer tous ces beaux petits messieurs.

Eike : J'ai pas résisté Gerd, c'est plus fort que moi. (Il prend le cahier de Gerd et le feuillette pensivement.) J'ai pas résisté Gerd, on était dans la *Tauenzienstrasse*, à deux pas...

Gerd, froidement, presque méchamment : Si ça t'amuse ; après tout ce n'est pas mon problème, Eike, c'est ta vie à toi ; si tu veux la foutre en l'air, vas-y... je t'aurais prévenu, c'est tout.

Eike, sèchement : Pas de morale, tu veux bien. Des pasteurs sans Dieu, les rues en sont pleines. J'en ai par dessus la tête de vos bons sentiments. La Révolution, avec majuscule, ça se fait pas avec de la charité ; ça se fait avec des mitrailleuses.

Gerd : Qui te parle de Révolution ? Laisse-la tranquille la Révolution ; laisse-la à Sascha. Tu n'en as rien à foutre de la révolution, Eike ; c'est le cadet de tes soucis. Tu sais bien de quoi je parle.

Eike, toujours prétendument absorbé dans le manuscrit : Tu en es où ?... Ah oui... il agonise et elle lui rend visite, dans sa mansarde. *La bohême* à l'envers... dans tes mots à toi. Tu les tiens, tu les serres entre tes grosses paluches d'ours tes personnages, tu peux les faire souffrir, les marier, les tuer, les faire tomber amoureux. T'as pas besoin du *Romanisches Café*. Dire que je me faisais tout un cirque, que je croyais que sans une table là-bas je ne pourrais jamais rien écrire. Ou alors je me voyais à Montparnasse, à une terrasse, par une matinée frémissante de printemps, avec sous le coude une liasse de feuilles aux bords dentelés, d'où s'échappe une profusion de vie...

Anton, le coupant : On a croisé Rudolf Leonhard ; toujours le même, avec son monocle et sa canne gainée de peau de rhinocéros, à pérorer sur les dernières nouvelles de Vienne et de Montparnasse. Il m'a fait un grand signe, comme s'il avait passé sa semaine à penser à moi.

Eike, continuant sans tenir compte de l'interruption : Bilan : deux années sans écrire une ligne. Je finirai comme Redy, couché sur le dos à contempler les taches de soufre

au plafond, les bras croisés sous la nuque. La liberté déteste les faibles, Gerd, la liberté c'est pour les forts ; à la fin, tu auras beau dire, c'est pas plus compliqué que ça. Tiens, la première fois que j'ai vu Redy avec Lotte, je n'en croyais pas mes yeux : une punaise rampant sur un tapis de brocart, je me suis dit. C'est dégueulasse, cette image, mais j'y peux rien. Chaque fois que je croise Redy maintenant, elle me revient. C'est pas un mauvais bougre, mais... c'est quand même un cafard quelque part, un cafard disert, si tu veux. Crois-moi Gerd, on est du même monde. Je peux pas me tromper, là ; comme quand deux putes se rencontrent. Elles se repèrent depuis l'autre bout de la rue.

Gerd : Arrête Eike, ça suffit maintenant !

Eike : Ah, ah ! Je t'emmerde, hein Gerd, avec mes pleurnicheries ?!

Gerd : Exact. Tu m'emmerdes !

Eike : Peut-être, mais tu sais, ce que j'ai appris ici, c'est quand même toi qui me l'a appris. Les hommes ne sont pas nés égaux, Gerd, tous ces beaux discours, c'est des conneries ! Avec tout ce que tu peux dire, toi t'es un maître, Gerd, tandis que moi, et Anton, et Redy, on est des médiocres, des serviles, des esclaves, voilà tout. On peut toujours la distribuer notre feuille de chou, on peut toujours s'engueuler sur Bakounine, Makhno, Kropotkine ou Lao Tseu. Ça n'y changera rien, Gerd, rien !

Gerd, ému sans le montrer; à voix très basse : Tais-toi maintenant, ça ne sert à rien non plus de se faire du mal...

Anton : Ne t'en fais pas une montagne, Gerd, il est comme ça, Eike. Il a pas tort, mais tu n'y peux rien, Gerd. Il n'y a pas à regretter. (Inopinément, avec un visage qui s'éclaire.) Et puis c'est beau ici. (Il tend la main vers la bande de ciel qu'on aperçoit au niveau de la rue et qui vient de s'éclairer d'un rayon de soleil.) Regardez, on a même un coin de ciel à nous tous seuls...

Gerd fait les cent pas, sombrement, tandis que Eike, accoudé à la table, la tête entre les mains, lève machinalement les yeux vers le soupirail. Tous trois sourient, chacun à sa façon, unis par l'instant et terriblement seuls.

\* \* \*

Cher Sascha, je dois dire qu'à ton inimitable façon tu as formidablement bien préparé ton entrée ; très bientôt ce sera à toi mais... attends encore un instant, s'il te plaît. J'ai à te dire trois mots avant que tu ne paraisses en chair et en os, avec ta gueule coulée dans le bronze, ton allure d'empereur romain et ta démarche étonnamment féline.

Tu viens de loin, tu viens d'ailleurs, du pays aux grands bulbes d'églises reflétés dans la glace des étangs, dorés comme leurs icônes, des moujiks courbés sur la glèbe, des fols-en-Christ vagabonds et des terroristes éclairés comme les éternels étudiants qu'ils sont. Mais tu abrites aussi en toi l'antique fureur du désert, celle d'Amos, celle d'Osée, toi le petit prophète — désolé, mais à cette aune tu ne joues pas dans la cour des grands, avec Isaïe ou Ézéchiël. Elle couve, elle bout cette colère, cette rage, jusqu'à ce qu'elle éclate et transmette le message de Celui dont on tait le nom parce qu'Il est le nom, ou plutôt le Nom, *haShem*, et que « sous Ses pas, les montagnes se liquéfient et les vallées se crevassent, comme la cire fond sous l'action du feu, comme les eaux se précipitent dans la pente » (Michée I.4). À la maison vous parliez russe, yiddish aussi peut-être, mais c'est dans cet hébreu que tu as bien dû entendre dans ton enfance que tu devrais prophétiser, de cette voix rocailleuse qui naît au plus profond de la gorge pour mieux porter au loin le tonnerre.

Écrivons-le tout net, comme Soljenitsyne n'hésite pas à le faire dans son livre *Deux siècles ensemble* ; on l'a assez accusé d'antisémitisme — un mot que tu ne connais peut-être pas — mais est-ce si sûr ? Lui vous a accusé, et mes grands-parents avec vous, d'être sortis de la zone de résidence pour prêcher le feu et le sang, allumer l'incendie, coloniser la Duma depuis sa première institution en 1906, et puis disparaître, à Berlin, à Paris, à New York ou à Jérusalem. Certes il y a de la colère dans son livre, mais il y a aussi des regrets infinis pour ce départ, presque un abandon de poste à l'en croire, un départ qui a privé la Russie d'une Alliance, une vraie, pas un pacte avec le diable Hitler-Ribbentrop, une alliance qui l'irriguait en secret, un contrepoids aux fols-en-Christ et aux longues soutanes noires balançant l'encensoir, éternellement, dans l'air du soir saturé d'encens et d'échos slavons, tandis qu'une

vieille femme presque bossue à force d'être courbée, le visage perdue dans les plis de son châle, murmure sans trêve, dans l'ombre épaissie de fumée, « *Gospodi pomilui, Gospodi pomilui...* » en embrassant l'iconostase noircie avant de reprendre le balai. « *Gospodi pomilui, Gospodi pomilui...* » chaque jour repris par des millions de bouches. Et pourtant Dieu n'a pas cru devoir épargner la Russie, cette Russie que les prophètes ont fini par quitter. Mais étaient-ils jamais revenus après que Ieshuah, le Sauveur, Issous, Jésus, avait dit sauver le monde et qu'ils se refusaient à le croire ? La même fureur qui faisait fondre les pierres du désert a enflammé la steppe, faisant fi de tous les sacrifices, de la vie elle-même, prétendant redresser les torts et les échines. Kamenev-Rosenfeld, Zinoviev-Apfelbaum, tout un étrange verger empierre, planté de roses, de pommes et de poires, mais surtout peut-être Bogrov-Herschkovitch, l'assassin de Stolypine, celui qui, à en croire Soljénitsyne, a fait ce jour-là basculer l'histoire russe, l'a précipitée dans le fossé, dans une congère glacée, pour des décennies. Avec des si... Mais qui saura jamais ?

C'était du temps que tout brûlait, que les poètes traversaient un ciel de neige comme des étoiles filantes, précipitant leur chute pour mieux s'en retourner au firmament : Essénine trouvé pendu à trente ans, Maïakovski se tirant une balle dans le cœur à trente-sept ans, Blok, mort à quarante ans de n'avoir pas vécu, Mandelstam, un vieillard, agonisant dans une congère à quarante-sept ans pour avoir commis un médiocre sonnet sur notre Petit Père à tous, Goumilev, fusillé à trente-sept ans, Khlebnikov, vagabond et poète, mort à trente-six ans, Marina Tsvetaïeva enfin, la doyenne, suicidée par pendaison à quarante-huit ans. À tous Roman Jakobson a dédié son requiem pour « une génération qui a gaspillé ses poètes ». Mais qui donc empêchera une étoile de se consumer, un feu d'artifice de retomber en ombrelles de flammes, en coupoles d'étincelles ? Ils étaient vos frères et vos sœurs, descendus un instant sur terre, un instant seulement, pour mieux témoigner de l'éternité.

Siècle mien, ô mienne bête, qui saura  
Fixer le fond de tes prunelles ?  
Qui de son sang recollera

Des deux siècles les vertèbres ?  
[...]  
Pour arracher la vie aux fers,  
Pour commencer un monde nouveau,  
Il faut lier avec une flûte  
Les articulations noueuses des jours.  
Le siècle fait frémir la vague  
D'angoisse humaine,  
Et dans l'herbe la vipère respire  
À la mesure d'or du temps.  
Les bourgeons gonfleront encore,  
Les pousses vertes jailliront,  
Mais brisées sont les vertèbres,  
Ô mon beau, mon triste temps !  
Et souriant stupidement  
Tu te retournes, cruel et faible,  
Tel un fauve qui fut souple,  
Vers la trace de ses pas.

(Le siècle, Ossip Mandelstam, 1923, trad. N. Struve)

Oh, encore une minute, attends ton tour rien qu'une petite minute, le temps qu'ils t'introduisent proprement, l'air de rien, et puis cette fois tu entreras en scène pour de bon : *er kommt, er kommt*, il vient le seigneur de notre éternel crépuscule. Bonne chance à lui !

\* \* \*

Été 1924, toujours dans la fameuse cave, les mêmes, sans Lotte. Nuages de fumée et d'alcool, entrecroisement confus de conversations.

Gerd : Oh, silence une seconde ! Cette fois c'est sûr, Sascha arrive ce soir ! Il sera ici sous peu ; il est déjà en route ! (Exclamations de surprise et de joie de la part des anciens, plus interrogatives chez ceux qui ne l'ont pas connu.)

Redy : C'est pas trop tôt ! Je commençais à me demander s'il existait vraiment celui-là, à force d'en entendre parler comme d'un demi-dieu.

Eike : Un titan plutôt. Mais t'inquiète pas, Redy, tu vas voir un peu s'il existe. En attendant, montre les photos ! (Redy a un geste de retrait, histoire de se faire prier.)

Anton : Allez, nous fait pas languir, tu as promis l'autre jour, hein Franz ? (Franz est confortablement affalé dans le fauteuil à l'écart de la table.)

Franz : Sûr ! Je suis témoin ; les photos de la reine ! La sorcière si tu préfères.

Eike, à Franz : Qu'est-ce que tu fous vautré là-dedans ? Viens un peu par ici.

Franz : Peux pas. Suis commis à la garde du trône, moi ; des fois que l'un de vous s'avise de vouloir y poser ses sales pattes. Bon, d'accord, j'arrive, mais pas touche, hein ? Tiens, Beate, assieds-toi, va... toi tu peux, y a pas de mal.

Il se lève et laisse le fauteuil à Beate qui s'assoit et commence à étaler des petits papiers sur les accoudoirs, avec un air de contentement enfantin. Redy sort trois photos qu'il étale sur la table. Eike, Anton et Franz se penchent dessus, puis Gerd, enfin Christina et Katarina viennent jeter un œil. Beate reste assise à l'écart.

Redy, avec un air de défi : Alors ?

Eike, tenant une photo à bout de bras : Tu as vu, ce profil, cette épaule qu'on devine à peine, dans l'ombre...

Franz : Y manque que la couronne.

Christina, s'approchant : Un animal sauvage vous voulez dire ! Une jument lâchée dans la steppe. Elle n'a jamais connu le mors ni la selle. Et il n'est pas né celui qui la lui mettra sur le dos!

Gerd : Voir...

Christina — ironique : Tu voudrais essayer peut-être ?!

Gerd n'a pas le temps de répondre, il aperçoit la silhouette de Sascha dans l'embrasure de la porte. Il s'exclame. Tous se tournent vers l'entrée.

Gerd : Sascha !!

Sascha : Lui-même.

Eike : Ça fait un bail ! Et ça fait du bien de revoir ta gueule de terroriste, qu'aurait de

quoi faire sangloter de trouille un aveugle. T'as pas changé d'un poil — ça fait drôlement plaisir. Alors comme ça, t'es revenu, en chair et en os ?

Sascha : Tu l'as dit, Eike. Tenez, pour fêter les retrouvailles ! (Il dépose une bouteille de vodka sur la table.) Tu nous sers ça, Franz ?

Franz : Et comment ! (fièrement) Vous avez vu les gars comment il se souvient de moi, Sascha !

Gerd : Quel bon vent t'amène à Berlin ? Si tu suis la Révolution à la trace, autant te dire tout de suite que tu t'es trompé d'adresse.

Sascha : C'est ce que disent les camarades. Comme si le train de l'histoire devait rouler en ligne droite. De toutes façons, je ne suis pas venu pour ça.

Gerd : Et pourquoi alors ? Ne me dis pas que c'est pour nous revoir.

Sascha : Une mission Gerd, une mission... (murmures) Oh, je ne vous aurais rien dit bien sûr ! Seulement, c'est déjà fini ; il aura suffi de ça ! (Il jette un pistolet sur la table, dédaigneusement.) Un vulgaire jouet, acheté trois marks en arrivant à la gare ce matin. Ce type nous avait bien trahi, ils avaient raison à Paris. Et le voilà qui craque sous la menace d'un jouet. Ils n'avaient pas tort les gardiens, en Sibérie — bande de révolutionnaires à la manque ! Ils ne valent pas le plomb pour les abattre. Toute cette racaille qui se traîne à vos pieds en demandant pardon et qui trahira de nouveau à la première occasion. À vomir ; une pure perte de temps. Autant repartir demain pour Paris... Entretemps, trinquons !

Ils trinquent, puis boivent ; rumeurs d'où émergent des exclamations : « À Sascha, à ton retour ! » Tout à coup Franz s'exclame : « À Lotte, à Lotte ! »

Sascha : Lotte ?

Redy : C'est ma femme ; elle va venir d'un moment à l'autre.

Franz, impérieux, à l'opposé de son ton habituel : Redy, montre-lui les photos.

Redy s'exécute non sans une certaine mauvaise grâce, tend les photos à Sascha. Celui-ci les examine silencieusement, avec une grande attention. Il les rend à Redy et soudain, comme malgré lui, à mi-voix, lentement et en articulant.

Sascha : Redy, tu sais quoi ? Je vais te prendre ta femme... (Silence. Tous se tournent vers Sascha qui se reprend.) Oh, excuse-moi ! J'ai dû trop boire déjà — ou pas assez ! Franz, encore un verre, tu veux bien ! (Un ange ou un diable passe, puis Franz sert une autre tournée.) Et toi, Gerd, tu en es où ?

Eike, répondant pour Gerd : Il écrit, Sascha, tu entendras ça... Un roman... magnifique. Et pourquoi pas tout de suite ! Lis-lui quelque chose, Gerd.

Gerd : Pas ce soir. Ce soir c'est... autre chose.

Sascha : Oui, tu me liras. Mais il suffit de te regarder, de t'écouter parler. (Avec un profond sérieux, inattendu et passablement hors de propos.) Je le savais bien, Gerd, que tu entrerais dans la voie profonde de la véritable littérature.

Gerd, au fond ravi, mais gêné : Tu exagères, Sascha ! (Pour couper court.) Et tes manuscrits, Sascha, où sont-ils eux ?

Sascha, sombre et sérieux : Perdus ; quelque part entre Paris et Bruxelles. (un temps)

Non, je n'exagère pas. J'ai confiance en toi, Gerd, c'est tout. (Pris par une sorte d'inspiration ; changeant de ton du tout au tout.) D'ailleurs... et ta guitare ?!

Gerd, joyeusement : Vendue ! Regarde un peu... (il fait un geste circulaire de la main) convertie en étagères. Mais tu n'as rien dit sur notre intérieur... (devançant une protestation de Sascha qui en fait ne vient pas) oh, je sais, c'est pas ton truc, tu es au-dessus de tout ça !

Pendant ce temps Anton a aperçu la guitare de Lotte dans un coin, il s'est levé, l'a prise et il commence à pincer quelques cordes.

Franz : Eh, bas les pattes!

Redy : Non, non, allez-y... C'est celle de Lotte. Elle meurt d'envie d'être jouée. (Il prend la guitare des mains d'Anton et la tend à Gerd.) À toi, Gerd !

Gerd commence à plaquer des accords, très simples, de plus en plus rythmés. Peu à peu les autres se mettent à l'accompagner de toutes les manières possibles, en frappant de la main, du pied, sifflotant, chantonnant, etc.

Gerd — avec un sourire de complicité à Sascha : Qu'est-ce que tu penses de ma balalaïka, hein Sascha ?!

Sascha ne répond pas mais tout à coup se lance dans un kazatchok (hopak) effréné. Tous battent la mesure en un lent crescendo de rythme et de volume. Pendant ce temps Lotte se profile dans l'embrasure de la porte, s'adosse au chambranle et observe sans que personne prenne garde à son apparition. Sascha s'arrête brusquement, de manière décidée ; il ne paraît pas épuisé, à peine haletant. Il verse une tournée dans les verres dépareillés qui s'alignent sur la table et commence à les distribuer lui-même à la ronde.

Sascha : Buvons ! *Vypiom* !

Gerd : Oui, c'est ça, c'est ça ! *Vypiom* ! *Vypiom za Saschu* !

Tous lèvent leurs verres et hurlent : « *Za Saschu* ! *Za Saschu* ! ». Sascha continue sa tournée, tous le suivent du regard, découvrant Lotte debout dans la pénombre lorsqu'il arrive près de la porte. Exclamations. Redy balbutie des présentations formelles qui se perdent dans le brouhaha général.

Sascha, tendant un verre à Lotte, martial et élégant : *Otchen'rad* ! Enchanté

Madame! (À la cantonade, levant son verre.) À Lotte ! (Les autres reprennent avec plus ou moins d'enthousiasme ; Katarina et Christina en manquent singulièrement. Puis Sascha reprend, sérieux et concentré.) Ah, mais j'ai oublié de vous présenter mon nouvel outil de travail...

En silence Sascha se dirige vers l'entrée et revient avec son appareil photo, lourd et encombrant (*Fotokanone*). Il le manie difficilement avec son bras unique, mais aussi avec une décision qui décourage toute velléité de lui prêter main forte.

Gerd : Qu'est-ce que tu veux dire ? Tu es devenu photographe ?!

Sascha : Photographe de rue. C'est un camarade qui m'a donné l'idée, à Bruxelles. Une excellente idée. C'est la liberté Gerd, la liberté dans la rue !

Gerd : Je ne suis pas sûr de te comprendre, Sascha.

Franz : Peu importe ! Prenons plutôt une photo, ici, tout de suite, une photo de nous !

Sascha : Non Franz, ça non.

Franz : Pourquoi non ? Toujours non... Oh, laisse tomber ! Pas la peine d'expliquer. Tu sais bien que je ne comprendrais pas.

Gerd : Ça te dirais de rencontrer des matelots ? Je peux m'arranger avec eux ; des types bien, tu sais. La flamme de la Révolution, elle ne brûle plus très fort ici, ne te fais pas trop d'illusions ; elle s'est réfugiée dans les ports...

Katarina, entre le sérieux et l'ironie : Et dans les caves, tout de même.

Gerd : Mettons... En tous cas, ils auraient sacrément besoin de toi. Sascha, voilà un champ à bêcher, de la bonne terre à travailler ! Ils se disent rouges mais au fond ils savent seulement qu'ils veulent que ça change, ils n'ont pas de programme, pas de statuts, rien.

Sascha : Toujours les mêmes ! Quatre ans de passés et vous réclamez encore des programmes, des couleurs, des statuts. Si nous avions pensé aux programmes et aux statuts, nous en Russie, vous croyez que nous aurions pu allumer l'incendie ?!

Gerd : Peut-être aussi que les Bolchéviks ne l'auraient pas éteint si vite.

Sascha : La flamme noire de l'anarchie s'est déployée sur la steppe un instant. Elle a claqué au vent et puis elle est rentrée sous terre. C'est dans l'ordre des choses, Gerd.

Gerd : Tu iras les voir ces matelots ? Ils ont soif, tu sais, soif de toi sans te connaître!

Sascha : Bien sûr que j'irai les voir!

Redy, un peu inquiet : Je croyais que vous... que tu partais demain.

Sascha, posé et sérieux : Apparemment je ne pars plus. Mais je dois travailler alors (il point un doigt vers l'appareil photo)... avec lui...

Eike : Ah, ah ! Tu t'es regardé dans une glace, Sascha, avec ta gueule de bagnard évadé ?! Tu l'entends, ton accent de moujik ?! Le premier Schupo que tu croiseras t'embarquera illico : « *Ausweis* ? Autorisation de résidence, permis de travail ? » Tu te retrouveras à la frontière française avant d'avoir eu le temps de dire ouf !

Lotte est assise dans le fauteuil, hors du cercle de lumière et de l'attention générale. Elle intervient de loin, de but en blanc, sans regarder la scène, sans quitter son monde et sans appeler la réplique.

Lotte : Vous parlez polonais?

Sascha : Un peu.

Lotte : Ça devrait suffire. Demain je dois rencontrer un monsieur Bubeling. Il vous fera une carte de presse temporaire — trois mois. Elle donne le droit d'habiter Berlin et de prendre des photos ; prenez garde en vous faisant payer, vous serez censé être en reportage. Et puis vous serez un Allemand de Pologne. Certains Schupos en viennent, ne l'oubliez pas ; évitez-les.

Sascha : Merci.

Lotte : Vous n'avez pas à me remercier.

Sascha : Vous êtes journaliste ?

Lotte : J'écris pour les journaux.

Sascha : Vous ne devriez pas.

Lotte : Et pourquoi, je vous prie ?

Sascha : Parce que ça détruira votre style, lentement mais sûrement ; à supposer que vous en ayez un, bien sûr. Si vous persistez vous n'écrirez jamais que des articles fades dans ces feuilles à trois kopecks — ou trois Groschen, peu importe.

Redy : Charmant ! Et Gerd ? Et Katarina ? Et moi ? On ne compte pas, nous ?

Sascha : Gerd s'est enfoncé dans la voie de la littérature, je l'ai dit.

Gerd : Sascha ! Arrête ; tu ne peux pas, comme ça, de but en blanc...

Lotte : (à Gerd) Si, il peut. (à Sascha) Vous prenez bien des photos dans la rue, vous... En somme vous... quémandez.

Sascha, sèchement : ça n'a aucun rapport. vous m'avez très bien compris d'ailleurs. Pensez plutôt à Gerd.

Gerd : Sascha, tu ne crois pas que tu vas trop loin ?

Sascha : Je ne vais pas trop loin Gerd. Jamais. Je dis la vérité, voilà tout ; ce sont les gens qui ne veulent pas l'entendre. (à Lotte) Promettez-moi de ne plus écrire pour les journaux.

Lotte : Et si je refuse ? Je vous rappelle que je dois aller trouver un certain Bubeling pour une carte de complaisance. Si ça ne vous intéresse plus...

Sascha : Là non plus, ça n'a rien à voir. Faites comme vous l'entendez. Si vous refusez nous n'aurons plus rien à nous dire. C'est tout. Assez parlé pour aujourd'hui d'ailleurs. (à Gerd.) Gerd, tu te souviens ? (il fredonne.) *Nié dni, nié mesiatsy, no beskonetchnye gody... Nicht Tage, nicht Monate, sondern endlose Jahre...* Non des jours, ni des mois, mais d'interminables années...

Pendant qu'il chantonne Gerd cherche des accords sur la guitare, sans grand succès, tandis que les anciens commencent à crier: « La chanson du baigneur ! Sascha, la chanson du baigneur ! » ; et ils reprennent en cadence, qui en russe, qui en allemand.

Gerd, désolé de sa maladresse : Excuse-moi Sascha, je suis vraiment rouillé.

Lotte : Je crois que je saurais accompagner ça, Gerd.

Franz se lève, prend la guitare des mains de Gerd et l'apporte à Lotte qui s'est tournée vers Sascha. Avec décision elle plaque immédiatement quelques accords et Sascha entonne la même chanson, plus brillamment. Tous reprennent avec force, dans un capharnaüm vocal. À la fin on entend des exclamations confuses : « Vive Sascha ! », « Vive Lotte ! », puis tout se calme peu à peu.

Sascha, à Lotte : Merci.

Franz, le visage illuminé d'un sourire naïf : En deux ans je n'avais jamais entendu Sascha dire merci. Voilà qu'il a dit merci à Lotte deux fois en un soir ! Avant que Sascha ait prononcé trois mercis...

Lotte, un peu gênée, cherchant à détourner l'attention, ironiquement solennelle : Avant que le coq ait chanté trois fois... Non Franz, non ! Je ne sais pas de quoi Sascha a les clefs, mais je ne crois pas qu'il se prenne pour Saint Pierre !

Franz : Bon, bon ; avant que le verre se soit vidé trois fois alors...

Il s'active à remplir les verres sur la table et commence à les servir à la ronde. Pendant ce temps :

Lotte, pensive : C'est étrange, je n'ai pas vu le baigneur, mais un pêcheur, sur une barque, avec un grand filet...

Franz, interrompant sa besogne, triomphant : Qu'est-ce que je disais ?! Ça se passait bien en Galilée au moins !

Lotte, sans se laisser interrompre, comme à elle-même : Une barque, la nuit, sur un lac dominé par une haute montagne, et un chien, ou un chacal... non, un loup peut-être, qui contemplait la pleine lune en silence, sans hurler, la tête légèrement penchée. Je sentais battre ses flancs...

Anton, mû par une impulsion soudaine, exalté : Oh, et moi, vous savez à quoi j'ai pensé tout d'un coup ?! À ma dernière audition, il y a dix ans, à l'opéra de Halle. Ils n'avaient pas dit non ; ils auraient peut-être dit oui. Je *sais* qu'ils auraient dit oui. La guerre a éclaté un mois après. Je m'en souviens comme si c'était hier. Oui, hier...

Il se laisse tomber lentement à genoux sur le sol crasseux comme s'il implorait les autres qui, un peu interloqués, murmurent « Anton, Anton... » Mais lui se lance dans l'air de Florestan, au deuxième acte de Fidelio: « *Gott ! Welch Dunkel hier ! O grauenvolle Stille !* ». L'imploration de Florestan jaillit continuellement de la sienne, puis brusque changement d'atmosphère : « *Und spür' ich nicht linde, sanft säuselnde Luft ? Und ist nicht mein Grab mir erhellet ?* »... Il chante la dernière phrase tournée vers Lotte (« *Der [ein Engel] führt mich zur Freiheit ins himmlische Reich !* ») et termine, épuisé. Sascha apporte deux verres ; il donne à Anton une longue accolade à la russe, chacun buvant dans le verre de l'autre, l'unique bras de Sascha noué avec le bras gauche d'Anton. Gerd est affalé sur la table, il a l'air perdu au loin, un peu abruti par l'alcool. Un rythme semble monter à travers lui, il se met à asséner des coups de poing sur la table comme sur un tambour, avec une cadence appuyée et lente. Un air — que tous reprennent — sourd de ce grand corps massif, comme s'il entreprenait de rédimmer les misérables, les damnés de la terre :

*Wir sind das Salz der Erde,  
Leuchtet die Freiheit hervor,  
Brüder, zum Lichte empor !*

*Wir sind das Salz der Erde !*  
*Wir sind das Salz der Erde !*

Nous sommes le sel de la terre,  
La liberté luit dans le lointain,  
Frères, hissons-nous vers la lumière !  
Nous sommes le sel de la terre !  
Nous sommes le sel de la terre !

\* \* \*

Ainsi se sont-ils rencontrés, Hanka et Sascha, la sorcière et le prophète, et les étincelles ont jailli, tout comme les hommes ont frappé et frotté entre eux des silex depuis l'aube de l'humanité, allumant un feu qui parfois flambe et grandit jusqu'à dévaster des forêts entières, incendie qui ne laisse dans son sillage que des terres noircies, lesquelles deviendront pourtant les plus fertiles. Le premier à en être conscient, c'est Redy bien entendu. Nous le quitterons bientôt sans retour mais rien ne presse et il vaut qu'on s'y attarde un instant ; même, il mériterait davantage, comme tant d'autres dans cette histoire que j'ai dû passer sous silence ou dont les vies nous échappent tout à fait.

Malgré des simagrées qui ont bien quelque chose de simiesque, malgré une mine qu'on est tenté de dire chafouine, Redy gagne souvent notre sympathie, ainsi lorsque sa passion de l'eau et de la mer l'amènent à rafistoler avec un ami un vieux raffiot trouvé ou dérobé dans on ne sait quel port, puis à mettre cap au nord, fuyant l'Allemagne du national-socialisme. Transformés en pirates des mers, interceptés le long des côtes du Danemark, brièvement emprisonnés, ils échouent, ou peut-être s'échouent, non sans y adjoindre la verve emphatique, quelquefois comique, d'une plaidoirie trop alcoolisée. Mieux vaut corsaire que voleur ! observe Redy à cette occasion, avec une joyeuse résignation qui est presque sagesse. Il traverse ainsi une vie qui longtemps le mène d'échec en échec, écrivain qui n'écrit pas (de ceux-là nous en rencontrons beaucoup sur notre chemin) militant communiste qui ne milite guère, résistant moins résistant que son père Paul Raddatz à qui on doit tresser des couronnes pour avoir donné sa vie en s'opposant avec fermeté au régime, jusqu'à la

torture qui aura raison de lui. Alf-Redy, le fils, ce héros pas héros, ce zéro pas zéro, connaîtra tout de même au début des années quarante le goût d'un assez bref séjour en prison, va longtemps d'un taudis à un autre sinon, par manque d'argent, de bistrot en bistrot, de *Kneipe* en *Kneipe*. Sa vie prend l'allure d'un gué incertain qui vous entraîne à sautiller de pierre en pierre, quelquefois glisser, se tremper, se noyer ou presque, quelquefois aussi ressortir vivant, et plus vivant que jamais. Mais il est temps de le quitter. Après guerre, à la fin des années quarante, cette existence nous échappe, sinon que deux femmes y sont entrées par des portes dont l'une au moins dérobée, jusqu'à ce que Alf Raddatz, inopinément, s'éteigne, en 1958, dans un quartier bourgeois, du côté de Charlottenburg, emportant comme tout un chacun ses secrets avec lui. Il méritait plus qu'un paragraphe.

Qu'il repose en paix et quant à nous reprenons la route, en amont, revenant à 1925, à Berlin, à Sascha et Lotte-Hanka, qui par l'effet d'un charisme naturel dont ils ne sont que trop conscients, occupent le devant de la scène. Cependant je n'oublie pas que c'est ton chapitre Sascha, celui dans lequel il convient de poursuivre d'abord le fil de ton histoire, jusqu'à la fin qui est ta fin à toi. Inutile d'entretenir un semblant de suspense. Cette fin sera lamentable avant de devenir tragique. Méritais-tu un tel dénouement ? Avec tes façons de grand seigneur, avec tes airs d'aristocrate en guenilles, tu aimais te targuer d'avoir gagné au cours de ta vie exactement trois personnes à l'anarchisme. Trois — je ne sais à qui tu songeais — pas une de plus ni une de moins, trois personnes que tu avais touchées, disais-tu, jusqu'au tréfonds de leurs âmes, sans retour possible. Elles sont mortes toutes trois aujourd'hui ; sans doute sont-elles recensées quelque part dans le fichier excellemment tenu du Centre International de Recherches sur l'Anarchisme de Lausanne. Les dossiers y sont magnifiquement en ordre, les fauteuils d'une profondeur et d'un moelleux helvétique.

On aura beau dire et tu ne te faisais pas d'illusion là-dessus, Sascha, le capitalisme saura toujours tout récupérer, à commencer par son envers absolu, en y mettant les formes, sans rien brusquer, presque sans y toucher, de sorte à ce que toi-même tu ne puisses résister à un accueil aussi bienveillant. Vous leur vendrez peut-être la corde

pour les pendre, mais eux vous retourneront comme de vieux gants, touchants d'être si usagés et inutiles. Si tu vis encore dans les mémoires de certains, s'il t'arrive de retenir l'intérêt de quelques uns, c'est d'abord pour avoir donné naissance, à ton insu, à un génie mathématique ; c'est aussi grâce à ces officines aux catalogues soigneusement compilés avec le soutien très discret, presque inavoué, de quelques grandes banques bardées de bonnes intentions. Car, excuse-moi d'y insister, vous ne représentez plus une menace pour personne, Sascha, toi et les tiens. C'est même devenu un plaisir innocent que de conter vos aventures, presque une distraction bienvenue dans un monde de satiété et d'ennui, l'assurance d'un accès au rêve, à un doigt de bonne conscience, que de recenser ainsi les misérables et les illuminés de toutes espèces, leur offrant une étincelle de vie posthume. Vous vous êtes terrés dans d'in vraisemblables gourbis et dans des caves aux murs suintants d'humidité, vous êtes à moitié morts de faim et de froid, vous avez été trahis par les puissants de la terre, vous avez crevé comme des chiens sur les champs de batailles que vous haïssiez et auxquelles en vérité vous étiez impuissants à participer, vous avez porté haut la hampe de l'étendard noir de vos songeries et de vos fantasmes, vous avez brûlé les planches, vous avez écrit ou rêvé d'écrire, et tout ça pour quoi ? Le sais-tu seulement ? Peut-être avez-vous eu raison après tout, peut-être ton séjour sur terre y a-t-il trouvé un sens que d'autres ont cherché en vain. Seulement peut-être.

Et la tendresse ? Et ces sentiments moyens, aristotéliens pour ainsi dire, qu'un cœur plus serein manifeste en des heures ni glacées ni torrides ? Jamais ils ne se sont immiscés entre Sascha et Hanka, jamais ils n'ont trouvé leur place. Le mol oreiller du juste milieu n'est pas leur fait. Leur amour détruit tout sur son passage, il déferle, il enflamme, il consume : la glace ou le feu, sinon rien ! La glace : « *Wir gehen voneinander* », « nous nous séparons », scande comme un refrain obstiné un amour dont l'intransigeance est sans limite, ou son envers qui est la même chose, un amour qui consume tout, ne laisse rien intact, torture les têtes et les corps jusqu'à ne laisser derrière lui qu'un paysage de cendre lunaire. Un soir, un ami de longue date de Sascha, anarchiste russe comme il se doit, fait son apparition, impromptu, sur le seuil

de leur taudis du moment. Sascha immédiatement lui fait toute la place et ils parlent, interminablement, jusqu'au cœur de la nuit. Sans doute refont-ils le monde une fois encore, c'est la moindre des choses. Lotte écoute, vaillamment, des heures entières, elle écoute ce discours qui se déroule, sans fin ou presque, dans une langue dont elle ne saisit pas un traître mot, ou presque. À la fin l'ami s'en va, « prend congé » si l'on préfère, après que Sascha naturellement lui a vainement offert le gîte et le couvert dans cette chambre misérable et exiguë en diable. À peine la porte refermée la voix de Sascha tonne, dans son allemand lourd et accentué : « *Wir gehen voneinander !!* ». Mais pourquoi ? Pourquoi ?! supplie Lotte. « Mais parce que tu lui as tendu ta main nue, sans aucun gant ! » vient la réponse, évidente, réflexe d'aristocrate en guenilles ou plus vraisemblablement souvenir atavique du spectacle des *hassidim* de son enfance, eux qui entre hommes et femmes dansent follement, à *simhat torah*, des heures entières, mais à bonne distance et toujours avec, entre partenaires, des foulards fermement tenus aux extrémités.

Se chercher un maître, l'affronter, s'y soumettre pour mieux à la fin le transformer en sous-maître, qu'il ploie et soit réduit à une passive, presque vile obéissance, ex-grand seigneur devenu humble serviteur, maître changé quasiment en esclave, esclave d'une passion, d'une âme supérieure et d'une volonté de fer. Voilà ce qui arriva entre Sascha et Hanka ; elle qui avait si longtemps cherché, finalement trouva. Certains voudront y reconnaître le parcours de l'hystérique. Passons. Pourtant, à la fin ou presque, une douzaine d'années après leur rencontre, l'aventure espagnole n'y étant pas pour rien, c'est la sorcière qui l'emportera. Et le prophète de baisser assez misérablement pavillon. Peut-être s'incline-t-il plutôt devant la tempête de l'histoire ? Car que faire face au déchaînement de ces éléments-là ? Comment lutter contre Nabuchodonosor ? Réponse : attendre. Les empires passeront. Ils finissent toujours par passer. Quant à *Lotte-die-Hexe*, beaucoup moins concernée par la politique, elle demeure telle qu'en elle-même, jusqu'au bout, entière, indomptable, insupportable aussi, à en croire ceux qui l'ont connue. Un autre Alexandre, Alexandre Alexandrovitch, et un autre diminutif, Schurik, prendra la place de Sascha auprès

d'elle — toute la place, jusqu'à ce qu'elle l'entraîne, lui aussi, dans la ronde infernale, tourbillon d'amour et de haine, enlacés à étouffer, à en crever.

Mais ça, ce sera dans vingt ans, après une guerre — encore une. Il n'est pas temps encore. Pour l'heure c'est Sascha qui, en sous-sol, enseigne à Gerd-Theodor, avec une belle assurance, à écrire l'allemand. Avoue que c'est un peu étonnant, pour toi qui continue à estropier le berlinois avec tes vieux souvenirs de yiddish. Laissons-les donc ; après tout Theodor Plievier n'est pas celui qui s'en est le plus mal tiré, très loin s'en faut, il est même le seul d'entre vous qui a réussi à convertir les fantasmes d'écriture en un ample flot de livres bel et bien édités, imprimés et... vendus à des centaines de milliers d'exemplaires. Plantons-les là, risquons-nous un instant à avancer d'une grosse douzaine d'années quitte à revenir bientôt en arrière, au chapitre suivant, pour assister à la naissance de ton fils unique, d'abord Alexander Raddatz pour l'État Civil, puis Alexandre Alexandrovitch Schapiro après que tu l'auras reconnu, Alexander voire Alexandre Grothendieck enfin, lorsque tu auras disparu et que Hanka aura pris définitivement le pouvoir.

\* \* \*

Ariège, camp du Vernet, été 1939 : dans *La lie de la terre*, un livre écrit à chaud, en 1941, Arthur Koestler a décrit avec des mots irremplaçables sa propre *Lagererlebnis*, son expérience de l'internement au Vernet, dans une baraque voisine de celle où Sascha dépérissait. Je ne saurais faire mieux que lui céder lui parole :

« Si la section des pauvres dans notre baraque [numéro 34] était un purgatoire, le numéro 32 était un véritable enfer. L'obscurité était complète et l'odeur épouvantable. Aucun de ses habitants n'avait de chemises ou de chaussettes de rechange et la plupart avait vendu leur dernière chemise contre un paquet de cigarettes. Ils allaient nus sous un mince veston déchiré. La baraque était infestée de vermine et de maladies. En dehors des heures de travail, ils lavaient notre linge en échange de quelques tranches de pain, réparaient nos chaussures et les ciraient. Ils ne recevaient jamais de lettres et n'écrivaient à personne. Ils traînaient dans le camp, cherchant des mégots dans la boue et sur le sol cimenté des latrines où ils avaient plus de chance

d'en trouver. Même les plus malheureux des autres baraques les considéraient avec un mélange d'horreur et de frayeur. Ces cent cinquante hommes de la Baraque des Lépreux étaient ce qui restait des Brigades Internationales, jadis orgueil du mouvement révolutionnaire européen, avant-garde de la gauche. Ils avaient été la matière première de la première expérience faite depuis les Croisades pour former une armée de volontaires qui combattît pour le triomphe d'une foi internationale. [...] Au début ils recevaient des lettres, plus tard la correspondance se fit rare, lentement tous les liens avec l'extérieur devinrent ténus et se brisèrent. Communisme ? Démocratie ? Fascisme ? Un mégot dans le ruisseau était une réalité tandis que les idées politiques perdaient graduellement leur sens : mais aucun ne voulait l'admettre. La haine sectaire entre Stalinistes, Trotskistes et Réformistes existait encore. Il y avait encore des petites conspirations et des dénonciations ; on rappelait à mi-voix des histoires de controverses politiques qui avaient été réglées par une balle dans le dos sur un champ de bataille d'Espagne. Il y avait des légendes, il y avait des faits vrais et la silhouette noire du tchékiste, de l'apparatchik ou de l'agent de la Guépéou avait remplacé les symboles autrefois brillants et vivants de la lutte pour un monde meilleur. Un monde meilleur ! Quelle dérision pour les habitants de la Baraque des Lépreux ! L'essence de la politique est l'espoir et l'espoir avait disparu. Mais les partis avaient jeté des ombres, et les ombres étaient restées, et les ombres continuaient à s'entre-détruire après la défaite. Dix ans de perpétuelle défaite les avaient réduits à ce qu'ils étaient. [...] Ils n'avaient rien fait que mettre en pratique ce qu'ils avaient prêché et cru ; ils avaient été admirés et adorés, puis ils avaient été jetés sur un tas d'ordure comme un sac de pommes de terre avariées, abandonnées à la putréfaction. »

\* \* \*

Enfin, pour Sascha comme pour d'autres qui souffraient de la même maladie, il y eut le transfert à Drancy puis le voyage en train, interminable, vers Auschwitz, un transport parti le 14 août 1942. Sans doute Alexandre Tanaroff n'a-t-il jamais pénétré dans le camp proprement dit. Tanaroff ? Oui, Tanaroff comme on écrivait alors, ou

Tanarov, un nom de clandestinité que tu as souvent utilisé et sous lequel tu es enregistré à Yad vaShem. Pourquoi Tanarov, un nom qui sonne faussement slave ? Sans doute parce que dans la cursive cyrillique traditionnelle et soignée que ma grand-mère odessite s'efforçait jadis de m'enseigner, de Schapiro à Tanarov il n'y a que quelques traits à changer. Pratique pour un faussaire. En effet tu n'as jamais pénétré dans le camp. Le temps de descendre la rampe, tu étais un cas facile, presque évident ; cinquante deux ans, manchot, l'affaire est faite, le verdict tombe : inapte au travail. Un doigt qui se tend vers la file de gauche, à sinistre ; déshabillez-vous, déshabille-toi, *schnell*, à la douche !

*Schluss*. Fin de partie.

#### 4. Alexander : quand l'enfant paraît

Avril 1928 : Sascha a loué une espèce d'atelier. Loué, oui, absolument ! Aurait-il donc capitulé devant le capitalisme et ses charmes capiteux ?! Non ! Ça, jamais, plutôt mourir. Il y a eu une scène, énorme, toute de bruit et de fureur... *Wir gehen voneinander !* tonné au sommet de la voix et au tréfonds du désespoir. Tu t'es rebellée, tu as catégoriquement refusé d'accoucher sur le plancher que Gerd vous offrait, ni même sur le matelas douteux qu'il se proposait d'y étendre pour le confort de la reine, et pas davantage de revenir te terroriser, au retour de la clinique où tu exigeais d'être conduite, derrière le drap sale tendu entre les poutres qui aurait fait office de symbolique cloison.

Ne serait-ce pas le petit être que tu portes en toi qui t'a prêté la force d'oser affronter Sascha en terrain découvert, front contre front, volonté contre volonté, comme deux taureaux jetés dans l'arène ? Il y avait de l'hystérie dans ta voix, tu l'entendais, mais Alexander, qui te bourrait de coups de pieds, Alexander, naïvement pressé d'affronter le monde, t'a forcé à résister. Tu n'as pas cédé. Pour lui. Et tu as vaincu. Lui, Sascha, le maître, a reculé dans un affreux emmêlement de cornes et de cris, tu as maté le chef de la horde, ce maître qu'à toi-même tu avais passionnément voulu te donner. Il y avait de l'hystérie dans cette voix primitive que tu entendais comme du dehors, tu pressentais un inévitable tournant, tu as entr'aperçu une limite, tu as touché à une frontière secrète, quelque chose s'est courbé qui ne se redressera plus, brisé peut-être. Le pouvoir tient à peu de chose ; cette fois ton désir, sur lequel rien, jamais, ne te fait céder, ce désir l'a emporté, comme il fallait que vienne un jour où cela serait. Pour toujours.

\* \* \*

« Atelier » est un bien grand mot que tu abandonnes volontiers à Sascha. Presque un lot de consolation. Il faut dire que tu jouis de sa manière de manger les mots allemands, de les mâchouiller avec application, comme ce *Werkstatt* qu'il attrape à

belles dents. *Werk*... comme il se délecte du *e* qu'il mouille, dans lequel il se trempe avant de s'enrouler dans le *r* jusqu'à s'en draper, pour mordre ensuite méchamment dans le *k* ! Rien ou presque ne subsiste d'un « travail » qu'il renie sans cesse en son principe sans pourtant jamais le quitter. Travailler, trimer, encore et toujours ; pourvu que ce soit pour rien, condition vitale, *sine qua non*, à moins que, pour les camarades peut-être. Mais pour elle, pour elle ?! Et puis vient ce *Statt*, ou peut-être *Staat*, avec le *a* qui s'allonge dans une voix qui se fait plus profonde, se réfugie curieusement au fond de la gorge russe ou lui colle au palais, et Sascha en oublie pour cette fois un « État » qu'il a rarement oublié de haïr, par principe encore, en vertu de tout ce qu'il a enduré contre lui et qu'il n'est plus question de renier. Atelier, promesse de création qu'un simple hangar dénie, *Lagerschuppen*, *Lagerhalle*... *Lager*... ce petit mot qui poursuivra Sascha de la naissance à une tombe qui ne lui sera pas accordée.

Enfin, un hangar tout de même, absolument vide ou vidé d'on ne sait trop quel bric-à-brac industriel, murs sommairement chaulés, poutres métalliques au plafond, très haut, et de grandes baies vitrées qui pourraient laisser entrer des flots de lumière, sauf que de lumière il n'en pénètre guère ; elles donnent au nord. Sol de béton brut, une porte immense qui devait laisser le passage à on ne sait quels véhicules, pourquoi pas une voiture de pompiers toute rouge, de celles que tes frères recevaient à Noël, joliment enrubannées, et qu'ils se disputaient illico alors qu'ils possédaient en principe chacun la sienne. La mère était déjà malade ; quant à toi, pourquoi toujours des poupées ? Mais le regard aimant de papa remettait tout en place, il éloignait la maladie, il faisait taire les doutes et les querelles, il imitait la rumeur de la rue, les cris, les craquements angoissants de l'incendie, l'arrivée des deux voitures de pompiers (pin-pon, pin-pon, pin-pon !), les exclamations ravies des badauds. Il faisait bon devant la cheminée et ses deux grosses bûches qui brûlaient toute la matinée. L'après-midi, il nous emmènerait peut-être sur les hauteurs, il oublierait les chaussures à cirer dans le sous-sol de la gare, il nous ferait admirer la majesté de l'Elbe, large, paresseux, il nous raconterait la mer, la Baltique qui lui manque, il nous ferait taire pour réécouter le cri des mouettes remontant le cours du fleuve. Ici le froid

est humide, pénétrant, il te mine lentement, tu te dis que seul Alexander est au chaud, en toi, à l'abri, à peine sorti de ton corps qui lutte, tu te rapproches du petit brasero que Sascha a été dénicher ou qu'il a emprunté, volé peut-être, mais non, il ne vole jamais rien, il respecte sans trop s'en rendre compte ce qui est à César, la loi du royaume est sa loi, à défaut de la Loi qu'il a quitté depuis longtemps et qui attend son heure.

\* \* \*

Le hangar, ou plutôt l'atelier, ne désemplit pas, les camarades se précipitent, l'hiver est glacial, ils ont froid, ils se réfugient, chacun contribue son écot ou alors n'apporte rien, trop content de ne plus grelotter. Sascha les accueille, lui ne demande rien, jamais, il n'a jamais rien demandé pour lui-même, il ouvre tout grand des mains vides d'où ruissellent les cadeaux. Certains viennent déposer leurs offrandes au pied du trône de la reine. *Die Königin* ? La mère plutôt, l'icône ; ils sont les rois mages, venus de très loin, comme dans les images pieuses d'une enfance, que toi, Lotte, tu ne tentes même plus d'éluder. Combien de grossesses déjà ? La première fois Redy s'est affolé, il a couru la ville entière, il a ramené un certain Dr. Faustus — ça ne s'invente pas — par le col de sa veste de pyjama ; peine perdue, l'enfant est mort huit jours plus tard, pauvre petite chose impuissante, ratatinée, ridée comme une pomme tombée d'un arbre trop haut. Un ange lui aura soufflé à l'oreille de retourner au ciel. Des anges, il n'en a jamais manqué. Tout s'est toujours bien passé de ce côté-là avec Lotte ; bien, c'est-à-dire très mal. Via les *Kontrollmädchen* elle s'était constitué un réseau, forcément, sauf que les magnifiques articles où elle dissertait sur la contraception, sur les avortements des autres et sur leurs malheurs à elles, sur une société abjecte qui les maintient en lisière, tout cela qui était bel et bon, si convaincant sur le papier, si profondément « senti », assuraient ses lectrices, tout cela n'a pas toujours empêché ses histoires à elle de se conclure dans le sang, la honte et un accès de nausée qu'aucune prose n'exorcise. Devant la cuvette de céramique rayée, grisâtre, et qui pue une mort dérisoire — mort de quoi ? de qui ? — les mots sont aussi impuissants que la fausse bonhomie, l'humour douteux ou la tendresse apitoyée d'une faiseuse

d'anges qui vous arrange ça vite fait, assurait-elle, de façon inodore, incolore, indolore, et presque pour rien encore, ou si peu. Qu'elle disait ; il n'empêche, à la fin tu n'en excrètes pas moins pour autant toutes les humeurs de ton corps martyrisé, le sang, les larmes, les voilà, elles ne se laissent pas oublier, et le reste. Heureusement il y a eu la petite Frode, alias Maïdi, toute fripée mais bien vivante, éclatante de vie dans son misérable berceau, qui valait bien les allers et retours à Hamburg, la retraite plus ou moins piteuse dans la maison des parents, retraite pas plus avouée que dans les communiqués militaires des armées au bord de la déroute, refuge qui ne dit pas son nom mais refuge tout de même, fragile abri hors de la dureté des temps. Une longue marche la première fois, puis plus tard le train, dans le froid et l'absence de ton lait qui s'était tari, la grande ville glacée sous le ciel gris d'hiver, où là encore manque le lait salvateur, au moins pour les pauvres, parce que les riches, eux, ils s'en sortent toujours. Pauvre, toujours pauvre, l'argent n'est jamais là, il est diabolique et il manque, il fait défaut — toujours.

\* \* \*

Car te voilà pauvre, Lotte ; tu auras beau te cabrer devant la réalité, te targuer d'être riche par devers toi, en vérité te voilà nue sous les orages de grêle comme d'acier, pauvre ballottée au hasard des capricieuses folies de l'époque. Pourquoi donc, en ton fond comme dans le regard des passants, es-tu demeurée irréductiblement cette bourgeoise qui rejette la bourgeoisie, vomit tes deux tantes, les sœurs mieux dotées de ta mère qui fronçaient un sourcil soupçonneux lorsque, de guerre lasse, se substituant à une sœur déclassée et impuissante, elles se résolvaient à t'emmener goûter dans leur pâtisserie favorite, tâchant de t'enseigner, enfin, les premiers rudiments des usages du monde ? Sascha, lui, se moque de ces histoires que tu n'oserais jamais lui raconter ; il est au-dessus de tout ça : qui devant lui fait mention explicite d'argent se voit foudroyé du regard. Et pourtant il a perdu au passage de la frontière belge un gros manuscrit d'économie politique qui aurait révolutionné notre monde. Se peut-il donc que tu sois devenue pauvre, toi, Lotte ? Une reine peut-elle être pauvre ? Es-tu pauvre comme Job ou plus simplement comme le père qui à

présent s'en va cirer les chaussures dans les relents d'urine et le jour blafard d'un hall de gare, après avoir dirigé un palace ? Ou bien comme ta demi-sœur, celle dont on ne parle pas, qui a payé de sa personne avant de se supprimer ? Ou encore comme Margot qui vit là-haut, dans sa chambre minuscule, délabrée, en compagnie d'un cadavre de radiateur, compacte masse de fonte qui ne délivre plus aucune chaleur, n'étant plus relié à aucun tuyau, tandis que son dernier amant a brisé du poing, en sortant, le carreau de la fenêtre, en bas à droite, il y a des années. La date exacte ? C'est celle du journal qui depuis lors s'effrite, bouche le trou sans arrêter pour autant les courants d'air glacé qui vous transpercent.

Toutes les nuits, t'en souvient-il, Maïdi sanglotait sous sa mince couverture bleuâtre, mitée, mordant son petit poing jusqu'au sang, Maïdi affamée, Redy angoissé, parcourant la ville une bouteille vide en verre blanc à la main, affolé, sous la pluie battante d'un éternel crépuscule en haillons. Mais aussi Maïdi source de vie, recroquevillée contre ta poitrine, flammèche qui se bat, qui lutte pour ne pas se trouver renvoyée dans un monde inaccessible que son âme n'a pas encore tout à fait quitté. Quant à toi tu n'as rien oublié et d'abord pas cette promesse faite à toi-même : jamais plus la cuvette ensanglantée à l'émail rayé. Jamais. Et Alexander dans tout cela ? Personne n'a vu de fée se pencher sur son berceau. Quel berceau ?! Petit paquet enveloppé de linges souillés qui eux aussi protègent mal du froid grisâtre et pénétrant de la grande ville. Et quelles fées ?! Des compagnes de misère, précairement juchées à cheval entre des mondes qu'elles abhorrent. Mais Margot est venue, elle a écarté le fantôme des mages, son cœur est grand et lumineux autant que le gourbis qu'elle hante est petit, sombre. Alexander, Schurik, la baguette magique qui t'a fait ce que tu es devenu presque malgré toi, l'un des plus grands mathématiciens de tous les temps, c'est peut-être elle qui l'a posée sur ton front en même temps qu'un baiser, c'est peut-être l'innocence enfantine de sa bénédiction qui a chassé l'hydre de la jalousie et celle de l'envie dont Margot est bien incapable, c'est elle qui t'a offert cette fantastique capacité à regarder les choses comme elles sont, cette merveilleuse aptitude à aller *zu den Sachen selbst*, cette audace en même temps

que cette patience qui t'a fait guetter sans relâche le murmure de la nature mathématique, presque inaudible aux mortels, mais aussi... mais aussi cette indignation, ce cri de détresse devant la hideuse méchanceté des hommes, quand eux mettent tout leur soin à couvrir leurs oreilles et détourner la tête du Mal qui hante la planète.

Ou ne serait-ce pas plutôt le fantôme de Tolstoï qui s'est penché sur toi, dans tout l'éclat de vos quatre yeux bleus écarquillés ? Avoue que tu l'as un peu vite négligé celui-là, plus tard, beaucoup plus tard. N'aurait-il pas au moins mérité de figurer au nombre de tes Mutants ? Peut-être t'a-t-il semblé trop chrétien ou curieusement trop rationnel, ou les deux à la fois, qui sait ? Pourtant, sans nul doute il t'aurait aimé, lui qui après tout ne dédaignait pas même les... mathématiques. Mathématiques ? Rien ou presque n'est plus loin de l'esprit de ceux qui s'inclinent moins devant toi qu'ils ne viennent faire allégeance au pied du trône, à la reine Hanka d'abord, puis à Sascha, devenu malgré lui archonte paradoxal de cette petite société anarchiste, ou alors chef naturel — comme sont les enfants — d'une drôle de horde : *überlebensgross, larger than life*, plus grand que la vie elle-même, murmure-t-on de lui avec effroi. Les années de pénitencier, la solitude de la steppe glacée, la demie folie de l'isolement forcé, la mort qui rôde au creux des congères, ce sont là des diplômes plus impressionnants que ceux qui concluent les plus brillantes études. Tu n'oublieras jamais. Les misérables, les destitués seront toujours ta famille, avec tous leurs défauts, leurs ridicules mêmes, leurs larmes précieusement contenues ou au contraire affichées, complaisantes, le souvenir de leurs échecs, des bifurcations, des catastrophes de la vie, des amantes enfuies, des amitiés interrompues, toute cette matière nocturne qui hante les rêves et les insomnies de celles ou ceux qui, au soir, s'étendent à même un sol qui ne leur appartient pas, sur un antique plancher aux lames disjointes et fendues.

\* \* \*

Pour l'heure buvons, que diable ! Buvons au printemps qui arrive sur la pointe des pieds en ce mois d'avril. Buvons aux bourgeons qui commencent à percer et à toi qui

souris — tu n’auras plus tant d’occasions de sourire dans ta longue existence, ou tu les éluderas soigneusement —, buvons à la furie de l’amour qui flotte entre Hanka et Sascha, buvons aux mânes de Rosa Luxemburg et de Karl Liebknecht, assassinés à trois pas d’ici, à nos amours et nos héros, à Emma Goldman en route vers l’Espagne, à Alexander Berkman, à Trotski pourchassé par Staline, à tous les exilés et les damnés de la terre, à tous ceux que les Bolchéviques ont supprimés. Mais surtout au printemps ! Et à notre Sascha !

Mais toi, dans ton berceau ? Qui viendra te visiter sinon Margot, encore elle, qui invite Lotte à prendre le thé dans sa mansarde ? Oui, le thé, comme quoi les rites de la bourgeoisie ont la vie dure. — Vous savez, ou plutôt tu sais où j’habite. (S’autorisera-t-elle jamais à tutoyer Lotte naturellement ?) Demain vers cinq heures, avec le petit bien sûr. Elle se penche une dernière fois vers toi avant de s’éclipser, embarrassée d’être née, d’être là, gênée d’être cette Margot qui n’est rien du tout et qui est tout, qui jamais ne geint et toujours félicite, qui a tout perdu, bonne camarade à côté de qui les hommes passent sans un frisson, qui a toujours les mains pleines de cadeaux et à la bouche de ces mots qui vous ressoudent une famille. Ce doit être elle, la bonne fée. Quant aux mathématiques... elles les a quittées avant d’avoir fait leur connaissance !

\* \* \*

Avril 1933 : Cinq années déjà ont passé, les premières, les plus belles de ton existence, les seules auxquelles tu aies souri, les seules qui t’aient souri, les seules qui aient vu la petite famille réunie, avant son explosion à jamais. Les souvenirs sont puissants ; ils déferlent comme les vagues qui naissent dans les grands fonds marins pour s’en aller submerger une rive lointaine. Ils fuient la lumière trop crue des mots trop clairs, qui les exposent comme des papillons colorés piqués sur une planche, ne souffrant que les modulations rêveuses de l’énigmatique mélodie qui toute la vie nous accompagne, en sourdine. Cependant la marque s’est imprimée pour toujours dans la paume de ta main gauche ; à preuve, trois quarts de siècle plus tard elle est demeurée brûlante de nostalgie, douleur lancinante d’un impossible voyage de retour.

Ce dimanche d'avril 1933 le soleil est éclatant sur Berlin en gloire, tu marches à côté de Père, tu lui donnes la main, tu te tiens à portée de ce bras puissant qui tantôt t'entoure, t'enveloppe, toujours impérial et pourtant désormais soumis, ce que tu ignores, que peut-être vous ignorez tous deux, et qui s'apprête à te trahir. Par habitude ou par instinct tu te places à sa droite, tu ne veux rien savoir de cette manche vide qui bat de l'autre côté, dans l'ombre. Derrière vous, Mère, sûre d'elle-même et de cet homme qui est le sien, porte le lourd *Fotokanone*. Exceptionnellement. Ce n'est jamais arrivé, cela n'arrivera plus jamais. Aujourd'hui seulement, ce bel, cet unique aujourd'hui, Sascha t'a cédé son unique main, pour un glorieux matin père protecteur avant que d'être empereur, révolutionnaire ou martyr. Est-ce parce qu'il sait qu'il te trahira bientôt qu'il a cédé aux instances de Hanka ? Mille fois depuis lors tu t'es posé la question. Sans trouver de réponse.

L'atelier a disparu : trop grand, trop cher. Redy, le père de ta sœur, s'en est allé. Lui aussi semble avoir disparu et Sascha avoir adopté Maïdi ; parfois il lui passe la main doucement dans les cheveux. Est-ce lui qui se laisse prendre aux apparences à moins qu'il ne les cultive, ou bien est-ce toi qui t'y accroches ? Rien ne t'échappe, tu as tout vu et pourtant tu n'en as rien su, du moins tu ne sais pas que tu sais, déjà, que tout cela s'est imprimé dans ta chair sinon ailleurs, quelque part, dans les nuages, à déchiffrer plus tard, beaucoup plus tard, passé un demi-siècle, dans le monde de demain, dans une autre langue. Tu ne sais pas que la petite famille est près de voler en éclats, à cinq ans tu ne voudrais pas le savoir, mais ces deux messieurs qui discutent là-bas, sur le trottoir ensoleillé, se doutent-ils que le pitre autrichien, comme il l'appellent légèrement, ne partira pas de sitôt, qu'il ne retournera jamais à ses aquarelles ? Désireraient-ils seulement le savoir ? Décidément tu n'es pas seul à fermement ignorer l'avenir, tu n'es pas seul à fermer les yeux dans la première douceur d'un dernier printemps.

Sascha fait halte. L'endroit, un triple carrefour, est propice. Maintenant, au travail. Le *Fotokanone* est mis en place, c'est le mot, pas en batterie, rien à voir avec l'artillerie. En ce début d'avril le soleil, à l'approche de midi, ne monte pas encore au

zénith, Sascha prend garde à l'éclairage, il affiche, bien en vue, le permis qu'il a obtenu des autorités municipales, son autorisation de séjour est en règle elle aussi, aujourd'hui il ne sera pas expulsé du pays, comme il l'a été plusieurs fois dans le passé ; c'est miraculeux, presque suspect, ce soudain respect de la loi. Sur le trottoir, au centre du trépied, il pose soigneusement le petit pot qui contient le révélateur et à côté un petit bac métallique rempli d'une eau claire qu'il est allé chercher à une fontaine publique toute proche. Le voici qui explique à une dame bien mise, qui s'est approchée par curiosité :

— Voyez-vous madame, il est important de rincer les tirages, d'en ôter soigneusement l'acide jusqu'à la dernière goutte, sans quoi vos photos disparaîtraient après quelques mois. Je change l'eau très fréquemment, certains collègues sont moins regardants. Et pour quelques *Pfennig* supplémentaires, j'ajuste même un verre protecteur.

Sûr qu'un brin de publicité ne fait pas de mal. Cela dit, avec l'allemand lourdement accentué de Sascha et ses bonnes manières, la dame doit penser qu'elle a affaire à une personnalité de l'ancien régime en exil, un ex-ministre peut-être, sinon un prince déchu. Pas trace chez lui de condescendance ni de révolte contre cette *Spiessigkeit* joyeusement, presque complaisamment étalée au premier soleil par ces familles de la petite ou moyenne bourgeoisie, ses clients naturels. Tout semble oublié, les théories, les imprécations et le reste ; Père se montre excellent professionnel et un vendeur d'exception tant son charisme naturel, sans effort apparent, rassure et convainc les passants. Hanka seconde son homme de tout son cœur, retrouvant au passage les soucis commerciaux d'un père autrefois magnifique, à Hamburg, avant la dépression et le grand déclin. La petite famille, pour cette fois, exceptionnellement, est de sortie. L'orage reviendra avec la nuit.

– Sascha, trente-cinq *Pfennig* le tirage, c'est trop. Ils n'ont plus un sou. Je les vois réfléchir et puis partir.

Effectivement, ils sont séduits mais presque tous ne s'en éloignent pas moins, un rien gênés, sur la pointe des pieds, comme honteux d'avouer que trente-cinq *Pfennig*,

au bout du compte précisément, ce n'est tout de même pas rien ; tu y réfléchis à deux fois avant de les sortir de ta poche pour une photo souvenir, surtout si les enfants se mettent en tête de se faire immortaliser chacun pour soi, de sorte qu'à la fin il y a monsieur, madame, le fils, la fille, et puis toutes les combinaisons possibles si tu ne veux vexer personne. Trop cher décidément. Sascha réfléchit :

— *Ach, Meine Herrin*, je commencerai par Schurik et Maïdi. On verra ensuite.

Il te fait signe de t'approcher, à toi. Décidément ce n'est pas une journée comme les autres. Tu te tiens devant l'appareil, tu clignes des yeux dans la lumière, la mère t'a affublé d'une ample marinière avec un large col à revers, sur tes boucles noires elle a posé de guingois une drôle de calotte abandonnée par on ne sait qui sur une étagère, dans le caveau de Gerd : drôle de *yarmulke* a marmonné Sascha. D'une légère pression du genou celui-ci s'assure de l'équilibre du trépied ; ses mouvements sont sûrs, précis, il paraît presque trop concentré au vu des exigences somme toute modestes de cette tâche, habité, mû par une boule d'énergie incandescente qui dans d'autres circonstances s'est révélée terrible, s'est faite avalanche. « Un, deux, ... et trois ! », c'est fini, il n'a pas été question du petit oiseau qui va sortir, tu t'approches, le père te montre comment faire barboter la photo dans le petit bac en dessous du gigantesque soufflet de la chambre noire. Tandis qu'il te laisse rincer le tirage, des forces obscures te soufflent un désir irrésistible que ce moment se fige pour l'éternité, ou alors que cette main te soulève, t'emporte et te dépose dans une flaque de lumière déchiquetée par l'ombre de la ramure des tilleuls, au jardin de ton enfance.

Trois quarts de siècle plus tard, le miracle est là. Tes yeux de myope fixent le cliché gondolé, tâché, aux bords dentelés, édentés par endroits, qui suspend le vol d'un petit garçon qui marche sur le trottoir d'une large rue berlinoise, comme lui disparue. Des mondes se sont écroulés entretemps, au dedans autant qu'au dehors, des immeubles ont été rasés, des vies oblitérées atrocement, sans raison. Cependant le petit garçon évanoui fixe ta barbe blanche, si drue il y a quelques années et qui lentement s'éclaircit, ses yeux perçants se noyant dans les tiens, protégés par des verres épais de l'incessant assaut du Mal, que personne ne soupçonne seulement.

Tu regardes tes parents, c'est au tour de Maïdi, ta grande sœur adorée dont Sascha à présent prend soin comme de sa propre fille. Son père, Redy-Alfred, ne l'a-t-il pas abandonnée — ou presque ? Tu te tournes vers elle qui ne minaude pas devant l'appareil ; personne ne minaude jamais dans la famille ; est-ce qu'on minaude dans l'Iliade, que Mère a commencé de te lire quelquefois, le soir ?! Il est vrai qu'on rit rarement aussi, mais où trouver de quoi rire dans ce monde en folie ? Elle est belle, Maïdi. Une fois, une fois seulement vous vous êtes disputés, Maïdilein t'a lancé qu'elle ne te parlerait plus, que tu n'étais plus son petit frère, sa poupée chérie. Tu t'es décomposé. Mais aujourd'hui le soleil brille à nouveau. Pourtant les nuages s'accumulent au-delà de l'horizon ; ils n'ont pas encore crevé.

— Tu as raison, trente-cinq *Pfennig*, c'est trop, beaucoup trop.

Maître en sa demeure, Sascha efface l'ardoise avec un bout de chiffon mouillé ; *10 Pfennige*, trace-t-il d'une main ferme. Lotte-Hanka a envie de se récrier, mais qu'est-ce que l'argent pour Sascha ? Moins que rien. Déjà un attroupement se forme, qu'il organise, — Prenez la file, pas d'inquiétude, il y en aura pour tout le monde. Ils obéissent, vous travaillez jusqu'au crépuscule, « Un, deux, ... et trois ! », plus de deux cents fois, tu tombes de fatigue, les enfants dorment sur la pelouse, dans le parc, Sascha est imperturbable. — Venez, madame, il ne manquait que vous ; tous le suivent, subjugués, *dein Mann*.

\* \* \*

Hanka monte lentement la volée de marches blanches qui mène à une belle maison de Blankenese, un quartier cossu sur les hauteurs de Hamburg qu'elle n'a guère fréquenté depuis le temps de la dégringolade familiale. Il n'y a plus beaucoup de marches ; Hanka n'a plus beaucoup de forces. Serait-ce plutôt le tumulte des sentiments qui la retient à cette heure, elle, d'ordinaire assurée jusqu'à l'impertinence ? Ou encore l'effet d'une sourde mauvaise conscience qu'aucune fuite en avant ne soulagera jamais ? Ou bien le poids d'une vie dans un entre-deux pour échapper à un entre-soi qui l'étouffe, vie entre deux mondes, entre deux villes, entre la femme distante, hautaine, et la mère aimante qu'elle est devenue presque malgré

elle, entre bourgeoisie et anarchisme, aujourd'hui entre une Allemagne qui s'éveille aux drapeaux, aux flammes, au gigantisme des orgueilleuses parades païennes et une France qu'elle ignore, fragile, frileuse, hantée par les fantômes de l'hécatombe encore toute proche, enfin plus loin peut-être, avec lui, pour son dernier combat, sa dernière défaite, en Catalogne.

Noël 1933, il est près de midi. Parfois la petite fille aux allumettes doute, s'y perd : pourquoi toujours demeurer de ce côté de la vitre, pourquoi refuser à toute force cette fête rassurante et bourgeoise qui s'obstine à tendre les bras à l'enfant prodigue, se rappelle sans cesse à son bon souvenir, avec les cantiques de Noël dont elle attrape au vol quelques notes haut perchées, qu'elle ne peut se retenir de fredonner à son tour. Parfois le feu intérieur s'éteint et le tiède foyer, de l'autre côté de la fenêtre, paraît un peu moins impossible, un peu moins détestable. Qu'est-ce donc qui, un instant, un instant seulement, la retient de sonner ? Serait-ce la rumeur, une fois encore, d'une fête de Noël pleine de couleurs, de joie et de rires d'enfants ? Peut-être. Elle te tient la main, à toi, malgré tout le fruit de ses entrailles, toi qu'elle a failli abandonner peu après ta naissance mais qui peu à peu est devenu son fils, au gré d'une nature plus forte que la colère noire qui jamais ne l'a quittée, nature plus puissante que l'orgueil qui l'habite face à une adversité réelle ou bien voulue, parfois fantasmée.

Voici pourtant qu'elle s'apprête à te trahir, cette mère aimante, une fois de plus, une fois de trop, celle qui te marquera davantage que toutes les autres, s'imprimera à jamais sur la plaque photographique de ta petite grande âme ; elle serre ta main dans la sienne, elle, longue silhouette sombre couronnée d'une haute toque de fourrure saugrenue, toi, boucles noires, lèvres charnues, veste de velours côtelé ornée de trois gros boutons nacrés, le nez un peu retroussé — souvenir de Russie ? —, le regard trop présent, trop acéré pour jamais être trompé, serrant dans ton autre main un vieux filet à provisions d'un bleu passé qui renferme toutes tes possessions terrestres, une paire de chaussons de feutre en lambeaux, un petit ours blessé au flanc d'où s'écoule lentement la sciure, quelques pauvres jouets et ce qui tient lieu du pyjama de tes cinq ans.

Hanka se décide à tirer le cordon de la sonnette. Des pas résonnent à l'intérieur, sereins, et une imposante silhouette se profile en contrehaut, celle d'une dame à n'en pas douter, Madame Dagmar Heydorn, la quarantaine robuste, tout de noir vêtue, la mâchoire volontaire, les pommettes marquées, en cheveux, avec la coiffure à rouleaux de ce temps-là. Hanka se crispe, se rencogne pour ainsi dire intérieurement, songe déjà à s'enfuir. Dès le premier moment, sans le vouloir, sans même le savoir, elle se prend à détester celle qui par sa simple présence fait sans effort vaciller son trône, menaçant de réduire une reine de cour des miracles à l'état de piteuse fugitive :

— Bonjour madame. Joyeux Noël ! (On ne se refait pas.) Je vous amène le petit.

Vous entrez, pour quelques minutes encore Mère tient ta main dans la sienne. À peine avez-vous pénétré dans le long couloir sombre qui mène au salon que déjà les mots se bousculent, en panique :

— Rien de ce que je vous ai écrit n'est vrai, rien. Nous ne pouvons vous régler aucune pension, nous n'avons plus rien, mon mari est déjà parti vers la France et, pour payer le voyage jusqu'ici depuis Berlin, j'ai dû vendre tout ce qui restait, jusqu'à mon propre lit.

— ... le brocanteur n'a pas voulu prendre mon lit à moi, il a dit qu'il y avait trop de punaises dedans...

Tu n'as pas pu t'empêcher d'ajouter cette précision inutile, de ta petite voix flûtée. Dagmar se penche, te jette un regard dans la pénombre, presque conquise. Hanka, elle, continue de parler, très vite, comme essoufflée, comme si les mots se pressaient dans sa gorge au hasard d'une plaidoirie improvisée pour une cause perdue, mêlant inextricablement le vrai et le faux, le raisonnable et l'improbable :

— Mon mari est apatride, il était russe, après l'incendie du Reichstag « ils » ont voulu l'embarquer, il leur a échappé de justesse en filant par la porte de derrière, il a fui, il doit se trouver à Paris à l'heure qu'il est (elle omet le projet espagnol), enfin je l'espère, vous comprenez madame, je dois le rejoindre, il le faut, ce soir même, je dois aller à la gare, il n'a qu'un bras, et tant que je ne trouverai pas une famille d'accueil pour l'enfant...

Elle te montre du doigt, te voilà redevenu « l'enfant », le fardeau. Il y a déjà trois semaines que Maïdi a atterri tu ne sais comment dans une maison qui accueille surtout des enfants handicapés, elle qui est aussi handicapée que toi. Par hasard et par bonheur, elle est tombée dans les mains expertes et aimantes de Hilde Wulff, une espèce de sainte comme il en éclôt dans les temps troublés. En prime, celle-ci va emmener très bientôt tous les enfants à Volksdorf, dans la banlieue de Hamburg. Pour un peu elle en aurait accompagné certains jusqu'en Palestine. Maïdi pourra te rendre visite, ce n'est pas bien loin. Mais pour l'instant c'est Hanka qui reprend, elle en rajoute, elle se répète, comme ces avocats trop prolixes qui finissent par accabler malgré eux leur propre client :

— Je dois partir, ce soir, absolument, et si je ne trouve pas une place pour le petit, « ils » m'ont dit qu'ils ne me rendraient pas mon passeport.

Et voilà, ça y est, à présent tu es une monnaie d'échange contre un passeport. Sans parler de la scène du grand amour entre Père et Mère, celle qui revient toujours à un moment ou un autre, comme une invocation, une incantation, malgré la grande scène du IV, le *wir-gehen-voneinander* et les cris, les hurlements plutôt. Avec Maïdi, vous êtes coincés entre la Révolution et le Grand Amour, entre le Grand Soir qui tarde et le froissement des draps dans le brasier de la nuit éternelle. Le moyen de vous en sortir ?

Dagmar Heydorn vous a prié de l'attendre un instant pendant qu'elle sort consulter son mari. Toujours des rires d'enfants, cliquetis métallique, le déjeuner approche, rumeurs de conciliabule :

— Si tu crois que nous aurons assez pour tous, on ne peut pas l'abandonner, le laisser à la merci de ces gens-là.

— Merci Wilhelm, je sais que nous ne le regretterons pas. Je l'ai lu dans ses yeux sombres et profonds comme le malheur des temps, ceux de la race de son père peut-être ; il a l'air si mûr, il en a tant vu à cinq ans, on ne peut pas le laisser, il s'apprivoisera, tu verras.

Elle revient : ils acceptent, ils s'occuperont de toi, Schurik, pour rien, parce qu'ils ne peuvent rien faire que d'être eux-mêmes. Un silence, aucun mot de remerciement ne vient à la bouche de Hanka. Décidément la gratitude n'est pas une spécialité familiale. Tu ne feras pas mieux. Et maintenant, le comble : c'est à Madame Grothendieck de poser ses conditions à elle ! *Sine qua non* !

— Si vous gardez le petit j'ai trois requêtes à vous adresser : d'abord ne lui parlez jamais de Dieu ; mon mari et moi ne lui avons pas menti à ce sujet. Et puis, ne l'envoyez pas à l'école, enseignez-lui vous-même — et votre mari. Enfin, ne lui coupez jamais les cheveux !

— Mais madame, vous sentez bien vous-même qu'en mon âme et conscience je ne peux pas vous promettre d'accéder à ces demandes. En ce cas, il vaut mieux que vous repreniez le petit avec vous.

Ne poser aucune borne, aucune limite, jamais. Exiger d'un pasteur et de sa femme qu'ils ne mentionnent pas le nom de Dieu ! Leur interdire de recourir à l'enseignement de l'école où eux-mêmes ont enseigné. Incompréhensible. Qu'à cela ne tienne ; tout de suite faire machine arrière, raturer à la hâte, s'enfuir dans la panique pour aller le rejoindre :

— Oubliez ce que je viens de dire. Vous verrez, c'est lui qui ne vous écouterait pas.

Dagmar, elle, n'écoute plus, elle se penche vers toi, tu es adopté, elle va te montrer ton lit. Et Mère ? Tu te retournes. Elle est loin déjà, elle a filé à la gare sans un au revoir, sans un baiser. Pendant six longues années tu ne prononceras plus un mot sur elle dont tu ne recevras en tout et pour tout qu'une maigre carte postale annuelle, à peine quelques mots forcés, raidis, dénués d'amour...

Le spectre hideux de la trahison t'accompagnera ta vie durant mais cette trahison-ci, la première, la vraie, la plus terrible, la matrice de toutes les autres, elle se trouve là et nulle part ailleurs, éclatante aux yeux de tous. Pourtant il te faudra noircir des milliers de pages jetées au feu avant de la reconnaître enfin. Rien, aucune autre rupture, aucun théorème, ne te coûtera jamais un tel effort. L'impardonnable, l'incompréhensible, c'est Père qui s'enfuit une nuit, sans un au revoir, en catimini,

c'est Mère qui te dépose pour ainsi dire sur un parvis d'église, en implorant, sans un mot de remerciement parce qu'implorer oui, implorer avec orgueil, parfois c'est possible, ce n'est pas toujours un oxymore, mais remercier, ça jamais. Oh, il s'en trouvera bien d'autres des trahisons ! Par exemple celle du Petit Père des Peuples abandonnant le maquis des anarchistes et des Brigades en rase campagne. Il est vrai que Sascha n'a jamais rien attendu des Bolchéviques et du Parti, mais quand même... Ce lâchage de tes parents pour le coup, il est vrai aussi militairement efficaces qu'une certaine Simone Weil, ou bien encore Jung trahissant Freud et puis bien sûr, plus tard, un certain Pierre Deligne, le disciple que Jésus... non pardon, le disciple que tu aimais, et qui trahit lui aussi — du moins à t'en croire. Des traîtres, partout, toujours. Mais l'originelle, la seule, la vraie trahison...

Comment clore ce premier chapitre de ta vie autrement que par le cri que tu as poussé encore et encore, de toute ton âme blessée à mort, un demi-siècle plus tard, dans le silence : Mère ! Et toi, Père ! Pourquoi m'avez-vous abandonné ?!

\* \* \*

Vinrent des temps nouveaux. Tandis que la nuit s'apprêtait à tomber sur l'Europe, une grande famille t'ouvrait les bras, s'offrant à remplacer « la petite famille » à jamais dissoute. Dagmar en particulier se prit bientôt d'affection et de tendresse pour « le petit Russe » comme elle t'appelait, toi qui à vrai dire n'avait pas grand-chose de russe. À moins que... Serait-elle « russe », cette rébellion qui te porte et t'emporte, chevillée au corps, et qui jamais ne t'a quitté ? Peu importe. Après tout le servage et la révolte sont également russes, tout comme ils sont humains : slave, *slava*, entre l'esclavage et la gloire, dit-on.

Dagmar t'attribue des traits fins, un front haut et dégagé, des boucles d'un noir brillant, des yeux pétillants, des lèvres carmin. Soixante ans après les faits, la maman de substitution transparaît encore dans sa description. Les photos du temps, elles, te montrent bien nourri, bien en chair, presque un peu enveloppé. Chez les Heydorn tu n'as manifestement jamais souffert de quelque restriction alimentaire que ce soit. À vrai dire, un terrible soupçon s'insinue devant ces photos sages qui montrent un

enfant « comme les autres », photos de classe à l'école primaire fréquentée par des enfants bien éduqués, garçons et filles, Helmut, Kurz, Heinz qui deviendra un acteur célèbre, ou encore Elfriede, enfants de parents pour la plupart intelligents, cultivés, souvent généreux, Juifs et non Juifs mêlés sans discrimination ni même que l'on y prenne garde. (Pourtant, moins de cinq ans plus tard, le père de l'un de tes camarades de classe, un industriel juif fortuné ayant aidé de nombreuses familles à émigrer, se suicidera. Ce sont des enfants, d'anciens copains à toi peut-être qui, en jouant au bord de l'Elbe, découvriront son corps sans vie gisant sur la glace.) Un soupçon, donc, à la vue de ces photos, s'empare du lecteur naïf de tes œuvres, au-delà et en dépit de tes dires : à Blankenese, dans ce havre suspendu en surplomb du large fleuve, piqué de grandes et belles demeures, de prairies d'un vert riant, de bosquets, de sous-bois qui tamisent la lumière printanière et de forêts profondes, durant ces cinq longues années que les Heydorn t'ont offertes, n'aurais-tu pas, comme jadis Hanka en Poméranie, mordu par inadvertance dans le paradis de l'enfance, n'aurais-tu pas aussi, quelquefois, souvent, été... heureux ?

Difficile de hasarder ce mot que plus tard tu rejetteras violemment : il est vrai qu'abandonné par tes parents, tu ne reçois aucune lettre d'eux, pas plus que de visite de tes grands-parents. Tous ils paraissent t'avoir — presque — oublié. Tu n'es pas non plus, c'est vrai, un enfant « comme les autres », surtout pas comme les autres petits protégés des Heydorn, Franz par exemple, dont vous avez tous compris sans comprendre qu'il est le fils naturel (!) d'une servante empressée ou forcée. Lui reçoit la visite de sa mère, certains dimanches au moins, quand elle « a congé » comme elle dit. Elle emmène Franz manger une glace, toujours la même glace à la vanille et à la fraise, toujours sur le même banc au bord du fleuve. À son arrivée Franz semble un peu honteux et sa mère, elle, un rien obséquieuse vis à vis des Heydorn qui hébergent son fils, par déformation professionnelle aussi sans doute. Oui, oui, oui, *natürlich Herr Heydorn, ja, ja, ja, gnädige Frau...* tandis que toi... ni bonjour, ni merci, ni pardon, tous ces mots-chevilles qui règlent la vie d'une société que tu ignores. « Laisse-le tranquille, Wilhelm, il est intelligent, il s'adaptera de

lui-même » lance tante Dagmar quand Wilhelm, irrité, entreprend de t' « éduquer ». Sans succès. Tu ne t'adapteras jamais. Tu as honte pour Franz qui a honte pour sa mère tout en reprenant inconsciemment ses mots : *natürlich, gerne, mit Vergnügen...* Herr Heydorn... lui mange à la table des enfants adoptés ; enfants pleinement adoptés mais adoptés quand même. Toi tu t'es insurgé dès le premier jour, tu as hurlé, rué dans les brancards dès qu'il en est apparu, tu serais délégué syndical si les enfants en élisait un. Alors ils ont cédé et tu prends tes repas à la table familiale, avec les enfants de la maison, mais surtout avec les adultes. La conversation des enfants ne t'intéresse pas beaucoup. Celle des adultes à peine davantage.

\* \* \*

Parfois le dimanche, à la belle saison, ou l'été, pour les vacances, tante Thea, une très riche amie de jeunesse de Dagmar, vient te prendre pour t'emmener en excursion ou en villégiature dans sa magnifique propriété d'Ahrensburg, à une vingtaine de kilomètres de Blankenese. Si Maïdilein est venue en visite, elle l'emmène aussi. Elle arrive au volant d'une incroyable automobile, comme personne ou presque alentour n'en a rêvé, une interminable Mercedes décapotable bleu acier qu'elle conduit elle-même ; sur les garde-boue avant, dans le reflet du ciel, tu pourrais faire du toboggan. Vous vous asseyez tous les trois sur le siège avant qui sent bon le cuir crème, livrés aux caprices du vent qui fait voler tes boucles dans le soleil et apporte l'odeur des pins. Parfois, même, tante Théa te fait monter sur ses genoux, caresser l'énorme volant de bois précieux de tes petites mains encore potelées. Mais pourquoi donc te traitent-ils en petit roi ? Il faut croire que ta sauvagerie — ni dangereuse, ni compromettante — leur plaît, ou mieux, ce mélange d'une certaine hauteur, subtil retrait hérité de Mère, de sauvagerie et d'une bonté non feinte à l'égard des pauvres, des faibles, des rejetés de la société, cette solidarité vraie avec les humbles qu'à jamais Père t'a chevillée à l'âme et que les bons Pasteurs, ordonnés ou non, apprécient sans réserve, tout comme leurs ouailles.

\* \* \*

Ton véritable domaine c'est l'école. Cette école, tu l'as aimée de tout ton cœur, tu y as été heureux — pourquoi en avoir honte ? — dans ce lieu d'un savoir pour toi restreint qui déjà te promettait des océans à explorer, les futures expéditions que tu étais destiné à entreprendre. Puis, au Gymnasium dont tu ne connaîtras que la première année, tes bulletins — premiers et derniers — étonnent qui connaît le futur : certes tu es doué, écrivent tes professeurs, certes tu te montres capable de composer en guise de rédaction une remarquable nouvelle sur un sujet imposé aussi mince qu'une excursion de classe au jardin zoologique de Hamburg. Il n'empêche que tu serais porté à une hâte suspecte, que te voilà même taxé d'une forme de superficialité volatile, un comble quand on sait le soin inlassable, intransigeant, épuisant pour tes étudiants et collègues, que tu mettras à polir dans leurs plus minimes détails d'interminables textes mathématiques. Ton agitation perpétuelle donne lieu d'ailleurs à de multiples réprimandes, spécialement en éducation physique. Toujours prêt pour l'action tu éprouves des difficultés à te contrôler, écrit ton professeur. Ces jugements au fond bienveillants mais hâtifs ou extérieurs ne te correspondent guère ou laissent du moins tout un pan de côté. Car sans trop te soucier des notes ni des contraintes scolaires, tu découvres autrement, par toi-même, le monde fascinant des signes et des structures, les nombres, les rythmes, les mots, le secret des rimes qui un temps t'émerveille dans sa simplicité trompeuse, les problèmes de mots croisés que tu passes des heures à composer, les rudiments de la musique de Bach ou les couleurs mêlées du soleil couchant. Et tu bois avec tes camarades les paroles de ton professeur préféré, Herr Petersen, qui s'interrompt parfois au beau milieu du cours, s'assoit sans façon sur le bureau et empoigne son violon pour vous régaler de chansons populaires, des contes de la sorcière de la colline du Süllberg, à deux pas de l'école, ou encore des exploits de Sörtebeker, le pirate légendaire, défiant l'autorité jusqu'au-delà de son improbable trépas.

Il n'empêche que dans la cour de récréation tu ne dédaignes pas de faire le coup de poing et que tu n'y vas pas de main morte. Ton charisme naturel entraîne tes camarades, comme Napoléon commandait — dit-on — de fameuses batailles de

boules de neige dans la cour de l'école, à Brienne. Avec ce Störtebeker tu te sens une certaine affinité. Tu l'incarnerais bien, sauf pour sa fin, alors tu décides d'élire un souffre-douleur pour jouer le pirate. En général ça tombe sur Helmut, vous ne savez trop pourquoi. Il n'a rien fait Helmut, il est plutôt sympathique en fait ; n'empêche qu'à tous il apparaît taillé pour le rôle, celui de souffre-douleur sinon de bouc émissaire. Tu le désignes sans vergogne à la vindicte populaire et tes camarades suivent. Pour incarner le bourreau, les volontaires sont pléthore. L'heureux élu gagne le droit de décapiter Helmut, après quoi la troupe se met en rang derrière lui tandis qu'il fait lentement le tour de la cour, les yeux bandés à l'aide d'une chaussette douteuse, la tête baissée qu'il tient dans ses mains comme si elle était détachée de son corps. Les autres rient bruyamment. Quand ils passent devant le bourreau, Heinz le plus souvent, celui-ci les décapite à leur tour, un à un, en riant lui aussi. Sûr que tu ne t'es pas montré là sous ton meilleur jour, ni juste, ni magnanime, petite âme d'enfant que la méchanceté n'a pas épargnée, ni la forfanterie d'ailleurs, comme quand tu racontes à tes copains, pour « leur en boucher un coin », que Mère, en Espagne, a reçu un éclat de shrapnel dans la cuisse gauche. Pure invention de ta part, mais qui les a fait taire et aussi, un instant au moins, la frustration de voir les Heydorn recevoir de temps à autre un courrier de tes parents — et toi jamais rien ou presque. C'est tout juste si Mère recommande à Dagmar et Wilhelm de prendre bien soin de toi — comme si c'était nécessaire ! — et de te donner un bisou de sa part.

Maïdilein vous rend parfois visite ; elle aussi n'a rien reçu ou pas grand-chose, depuis les deux lettres envoyées par Père depuis Paris, juste après son arrivée là-bas, quand vous viviez encore à Berlin tous les trois avec Mère. Dans son drôle d'allemand, Père demande surtout à sa petite fille de neuf ans de... lui écrire. Lui se promène dans la grande ville, aussi grande que Berlin, plus grande que Hamburg, écrit-il. Sur toi, rien. Par contre Sascha conseille à Maïdi d'aider Mère au *Haushalt*, à tenir la maison ! Qui parle d'anarchisme ? ! Pourtant il fréquente Makhno qui résiste, qui crache ses poumons dans les rues de Paris, qui ne veut pas savoir que l'année suivante il crèvera comme un chien à défaut d'être assassiné, comme beaucoup

d'autres. Sascha attendra en vain une réponse à sa première lettre, alors il réécrit (« *Ich habe gewartet bis du mir schreibst, aber, aber...* ») ; comme la première fois il signe « *dein Vater* ». Et toi ? Depuis l'Espagne ou même avant, depuis que tu vis chez Dagmar et Wilhelm, rien ou peu s'en faut, deux ou trois lettres par an tout au plus, brèves, raides, contraintes, presque gênées, qui ne rompent pas le silence.

\* \* \*

Heureusement, pour te réchauffer, il y avait Rudolf et Gertrud Bendt ! Lui surtout, un être solaire comme tu n'en croieras aucun autre dans ta vie pourtant riche en rencontres de toutes sortes. Tu te souviendras toujours de cet homme d'une merveilleuse simplicité que par miracle le monstre de la vanité a épargné, sur lequel il n'a jamais eu aucune prise. Il semblait né pour offrir et rayonner l'amour. Quand il ne lui restait plus rien à donner, il récupérait dans les caves tout un bric-à-brac qu'il transportait dans sa petite carriole et semait à tous vents, de ses mains toujours ouvertes d'où tombaient des vêtements, des bouteilles vides, des rubans multicolores, des sucreries et des monceaux de papier, des chutes qui provenaient de son petit atelier d'imprimerie, avant que les Nazis ne l'obligent à mettre la clef sous la porte. L'amour était en lui, inextinguible, inépuisable, il se déversait à flots sur les enfants qui faisaient cercle autour de lui et qu'il enrichissait pour la vie, comme une chaleur qui venait se nicher en des lieux très secrets où elle resterait à jamais cachée et disponible. Certains adultes, et même sa femme Gertrude, le traitaient en « grand enfant », simple d'esprit, espèce de fol-en-Christ qui n'y croyait pas — mais qui sait ? —, ils s'adressaient à lui avec un mélange de sympathie et de condescendance qui ne t'échappait pas. Lui se contentait de sourire, irréductiblement étranger à la vanité, proche, tout proche d'un Ciel vers lequel il n'avait pas même besoin de lever les yeux tant il lui faisait confiance.

Tu n'as jamais oublié Rudi. Sa petite carriole, son visage, son sourire, ses mains tendues vers les autres pour des dons perpétuels, paumes ouvertes ou tournées vers les cieux, t'auront accompagné toute ta vie. Seulement, pour y revenir, dans la cour de récréation tu étais loin, très loin de ce modèle solaire. Tu t'es montré parfois, à t'en

croire, non seulement injuste mais surtout partie pleinement prenante de l'universelle foire aux vanités, dévoré de complaisance, de fatuité et de mépris. À cela tu ne trouveras nulle excuse. Ce sont de véritables crimes, et qui défient toute prescription. À preuve, soixante-quinze ans plus tard, au début du vingt-et-unième siècle, Alexandre Grothendieck trouve enfin le chemin de Canossa, celui d'une sincère repentance, d'un « aplatissement dans la boue » selon son expression, trop longtemps différé. Depuis sa retraite ariégeoise, non loin du Vernet, il monte dans le train, passe en coup de vent à Paris, continue sur Hamburg et vient implorer le pardon de ses anciens camarades de classe. Certains sont morts, les autres vont sur leurs quatre-vingt ans, on les excusera peut-être d'avoir oublié les honteux forfaits commis par Schurik dans la cour de récréation de la *Volksschule* de Blankenese, trois quarts de siècle plus tôt. Et puis, ils ignorent pour la plupart qu'ils ont affaire à un immense mathématicien, ce qui n'excuse rien. Alexandre s'en retourne en Ariège, déconfit, écrasé ; le Mal a triomphé une fois encore de ses meilleurs efforts, les plus sincères, les plus honnêtes.

\* \* \*

Mais as-tu jamais compris qui étaient véritablement les Heydorn, au-delà d'un satisfecit qu'il t'arrive de leur décerner au passage, sans que l'on perçoive ni réelle reconnaissance ni sincère enthousiasme ? As-tu ouvert un jour les mémoires de Wilhelm, ce livre au titre apparemment si modeste, *Nur Mensch sein*, n'être qu'un homme, un être humain, rien de plus mais rien de moins non plus, en accord avec ce « Parti de l'Humanité », *Menschheitspartei*, qu'il avait fondé et refondé après un premier échec, un parti qui n'a jamais pris, dont les adhérents se seraient recrutés partout et nulle part, à l'écart seulement des grandes parades et des autodafés ? C'est ce parti-là que Wilhelm et Dagmar ont embrassé jusqu'au bout contre vents et marées, sans même le conditionnel que Primo Levi fut contraint d'ajouter à propos d'Auschwitz – *Se questo è un uomo*, si, si cette chose informe, cette loque, est encore un humain, si la flamme ne s'est pas éteinte pour toujours, dans ce monde-ci au moins. Pour eux, en particulier pour lui que les églises avaient renié, il était juste

question d'être un humain, *ein Mensch*. J'ignore même si la charge de ce mot en yiddish, incarnant la plus haute des ambitions, leur était présente à l'esprit. Toujours est-il que sur le tard, le très tard, au crépuscule de ta vie, tu n'y as plus trouvé que demi-mesures et faux-semblants, tu y as repéré une autre victoire du Mal, seulement plus sournoise, plus dissimulée que d'autres.

\* \* \*

Tu viens de fêter tes onze ans. Dagmar et Wilhelm ont tenu à organiser une petite fête pour ton anniversaire, le 28 mars. Le vendredi précédent, le Reichstag a voté les pleins pouvoirs à Hitler, « *zur Behebung der Not von Volk und Reich* », « pour la réparation de la détresse du peuple et du Reich » ; si je t'oublie, Versailles... Il y a deux mois, cinq agents sont venus fouiller la maison, ils ont tout mis sens dessus dessous, ils ont posé mille questions sur les enfants et ordonné la confiscation de la belle bibliothèque qui commençait tout juste à faire tes délices. Dagmar et Wilhelm craignent que bientôt la garde des enfants ne leur soit enlevée — ou pire. C'est presque une certitude. Cette fête d'anniversaire, c'est aussi la dernière, c'est encore pour ton départ, c'est enfin pour tous les enfants qui vont sûrement être bientôt dispersés. Tu ne le sais pas, ni eux, seulement toi tu es le petit canard chéri mais boîteux, d'une jambe au moins : « Vous devez le reprendre, il souffre de la même maladie que son père », a écrit Dagmar à Hanka dont elle a réussi à trouver l'adresse, à Nîmes. Difficile d'être plus clair. Déjà après *Kristallnacht* ils voulaient te trouver une cachette, ailleurs, ils pensaient à toi, pas à ce qu'ils risquaient, eux. Alors à présent...

L'an dernier tante Dagmar vous a emmenés, tous les enfants, au cinéma. Tu as vu aux actualités les femmes allemandes des Sudètes saluant les troupes allemandes, le bras droit levé, les yeux mouillés de larmes, un mouchoir dans la main gauche. La France et l'Angleterre pourront-elles laisser passer ça ? Toujours est-il que la guerre n'est pas déclarée. Pour l'heure il a fallu lever les objections à ton départ ... en vacances ; patiemment, une à une. Encore une bataille administrative, remportée haut la main par les Heydorn. D'abord un tuteur a été nommé — comme si Wilhelm et

Dagmar ne s'étaient jamais occupés de toi. Il faut dire qu'ils ne sont pas exactement en odeur de sainteté là-haut. Pourtant ils conservent le sens de l'humour. La preuve ? Ils ont éclaté de rire en apprenant le nom du tuteur qu'« ils » t'ont assigné : *Herr Finsterbusch* – Monsieur Sinistre-Buisson. Conclusion de Wilhelm : ce n'est pas possible, ce monsieur n'existe pas, « ils » l'ont inventé de toutes pièces, comme sa correspondance nourrie avec l'administration... *in der Vormundschaftsache...* dans l'affaire de la tutelle... bla, bla, bla... sera en permanence supervisé par nos organes, — disons, notre organisme — ... *von unsern Organen laufend überwacht wird*. Non, il n'existe pas ce monsieur, ils l'ont inventé, il *est* l'administration et voilà tout. C'est bien plus simple et plus commode. Il est *F.*, comme un jour il y eut *K.*

Le directeur des études de ton école, lui par contre il existe, tu le croises même tous les jours, et il assure que du côté de l'école non plus il ne s'élèvera pas d'objection à ton départ pour la France à la Pentecôte, pourvu que tu continues d'étudier le programme de l'école « pendant tes congés ». Non seulement il existe, *Herr Oberstudiendirektor Prof. Dr. Schramm*, mais en plus il fait sobrement précéder sa signature d'un « *Heil Hitler* » plus convaincant que toutes les vieilles formules. Ce qui en soi ne constitue pas une preuve d'existence, note sarcastiquement Wilhelm, qui le connaît bien. Ah, et puis tout de même il ne faudrait pas oublier l'attestation *des Deutschen Jungvolks in der Hitler-Jugend Jungstamm VII/31 (Altona-Untereibe)*, rien de moins, organisation à laquelle tu appartiens bel et bien, serait-ce à ton insu. Eh bien Wilhelm, que certains s'obstinent à appeler « Pastor Heydorn » bien qu'il ait été depuis longtemps démis de ses fonctions, Wilhelm, jamais las, s'est fendu d'une belle lettre, toute lisse, dans laquelle il assure que tout se déroule au mieux, se référant à une correspondance nourrie et fort urbaine avec tes parents, lesquels sont aussi prospères économiquement qu'ils sont recommandables moralement, l'une à Nîmes, l'autre à Paris, prêts tous deux à t'accueillir pour les vacances et à remplir les fonctions et devoirs parentaux que la bonne conduite de la société exige. Belle missive pour quelqu'un qui a été démis de ses fonctions ecclésiastiques puis interdit d'enseignement, y compris en privé, dont la bibliothèque a été récemment confisquée

mais qui n'en continue pas moins, avec l'aide et le soutien de sa femme, à assurer bien-être et éducation et qui, disons-le, s'efforce d'apporter du bonheur à une bonne demi-douzaine d'enfants. Tout cela tu l'ignores bien sûr, tout comme sans doute l'ignore le *Führer des Jungstammes VII/31*, Wolfgang Krohn, *Fähnleinführer*, lorsqu'il accorde sa nécessaire... bénédiction à ton départ. D'autant que le rapport détaillée et discret du consulat général allemand à Marseille au sujet de Mère, Frau Raddatz née Grothendieck, est lui aussi des plus rassurants. Aucun doute, tu pourras partir en vacances à la Pentecôte, peut-être même à Pâques.

\* \* \*

Deux mois ont passé. En ce 27 mai 1939 le ciel est bleu, de bon matin tante Dagmar a tenu à descendre avec toi les escaliers qui mènent jusqu'au bord de l'Elbe. Elle était tout essoufflée au retour, à la montée. Plusieurs fois vous vous êtes arrêtés à l'ombre des larges érables et des tilleuls. Dagmar est demeurée muette, elle te serrait sur sa poitrine, beaucoup plus généreuse que celle de Mère, que tu as presque oubliée ; toi aussi tu te taisais et tu ne voulais pas perdre le compte des marches. Maintenant, à la gare, vous parcourez une fois encore, la dernière, ce même couloir sombre et crasseux, puant l'urine et la sueur des pauvres, où ton grand-père Albert le Magnifique s'était résolu à se faire cireur de chaussures, magnifiquement. Au fait, durant ces cinq longues années de ta vie, ce beau cadeau des Heydorn que jamais tu ne reconnaîtras explicitement à sa juste valeur, durant tout ce temps-là, tes grands parents t'ont-ils jamais rendu visite, quasiment en voisins ? Se sont-ils seulement enquis de votre sort, à Maïdi et à toi ? Très peu. Après tout, tu n'es pas vraiment un Grothendieck, ils te l'ont fait sentir. Au point que tu as fini par rêver ces horribles scènes entre Mère et son père, qui se terminaient régulièrement par des insultes. Hanka se faisait un malin plaisir de lui rappeler que lui, Albert, s'était marié alors que la promise était enceinte, et enceinte d'elle-même, Hanka. Alors, quelles leçons de morale avait-elle à recevoir de lui ? D'ailleurs, sa vie, elle l'avait prise en main depuis longtemps. Albert explosait ; terminés la fille chérie et les tendres, quelque peu ambigus rapprochements :

— Formidable ma fille, en ce cas pourquoi es-tu ici ? Fous-moi le camp, et plus vite que ça !

Alors toi, toi qui aurais dû t'appeler Raddatz, qui aurait pu sans doute t'appeler Schapiro, que veux-tu que ça lui fasse à Albert, ce qui vous arrive, à Maïdi et à toi ?! Au moins elle s'appelle Raddatz, elle, et elle a habité chez eux, à trois pas, quand elle était bébé. Mais grand-mère est morte, tu ne l'as jamais connue, et *Grosspapa* Albert doit être si fatigué, avec cette troisième épouse dont personne ne parle jamais.

Herr Finsterbusch vous accompagne ; mieux, il vous chaperonne. Finalement il existe donc, celui-là, puisque le voici en chair et en os, sanglé dans son bel uniforme bien propre et repassé. Vous l'ignorez avec ostentation. De temps à autre, lorsque vous croisez une patrouille, il lève le bras droit, haut et raide, *Heil Hitler*... Il prend son rôle de tuteur très au sérieux ; d'ailleurs il prend tout au sérieux, même le baiser qu'il veut te coller sur la joue au moment de monter dans le train. Tu te réfugies dans la poitrine de tante Dagmar, tu emmagasines de cette bonne chaleur que tu ne retrouveras plus. Le train s'ébranle, le quai s'éloigne, la haute silhouette sombre se fond dans la foule, le train prend de la vitesse. Où t'emmène-t-il ? *Wohin* ? Tu es seul, le froid te saisit dans la tiédeur du wagon enfumé.

## 5. Nous partions parfois bivouaquer dans la montagne

Nous pénétrons dans la baraque des Allemandes. Mère arbore cet air hautain qui est le sien. Si elle a foi en l'homme et en l'humanité, elle regarde de haut ses misérables représentantes. Celles-ci le lui rendent bien. À douze ans je n'ai pas tout à fait oublié Margot. Seulement je ne les touche plus, je ne me réfugie plus dans leur giron, elles se méfient, elles sont gênées, elles ne veulent croire qu'à moitié en mon innocence. Mère, elle, est suspecte autant que déchue ; de reine lointaine elle est devenue une bourgeoise, presque une ennemie du peuple pour certaines, et puis elle trimbale avec elle cet enfant qui n'en est sans doute plus tout à fait un, qui n'a que faire dans cette baraque de femmes souvent débraillées, parfois à moitié nues. Weimar est morte et enterrée. Certaines sont inscrites au Parti, mère est une vaincue d'Espagne ou de la Catalogne, une bourgeoise arrogante et une traîne-la-faim des Brigades tout à la fois. Pourtant nous entrons, mère ignore superbement leur désir, et tout de suite les contradictions s'estompent : si Staline a abandonné les Brigades, si Molotov a pu s'entendre avec von Ribbentrop, être une reine hautaine et une mendicante vaincue, pourquoi pas ? Dernière pantomime, tour d'honneur de cette théorie trop rigide, le grotesque reprend ses aises :

— Croyez bien que nous sommes désolées, chère Madame, de ne pouvoir vous offrir, à vous et votre honorable fils, le confort que votre classe prescrirait.

Esquisse de révérence à l'appui :

— Sur ce, nous vous suggérons humblement de vous adresser au Ritz.

La voix est dure, d'une ironie pesante, déplaisante, les rires éclatent. Mère ne sait que répondre, elle est retranchée sur les hauteurs, comme dans la cave, il y a quinze ans de cela. Elle est belle encore, l'Espagne n'a pas ravagé sa confiance. Père, lui, est brisé. Je ne le sais pas encore mais j'emporte à jamais l'image de cet homme devenu presque timide, comme le sont les bannis de l'histoire, timide avec ce fils qu'il a aimé à sa façon sans savoir l'élever, un mot impossible, absurde :

— Nous ferons mieux la prochaine fois...

C'était dérisoire, il savait que je savais, à douze ans sa détresse est entrée en moi comme une lame brûlante ; je la redécouvrirai, des décennies plus tard.

\* \* \*

Elles se seraient volontiers passées de nous, elles essayaient à toutes forces de nous envoyer à la baraque 19, celle des Berlinoises, chez ces « dames », comme les appelle Silvia. C'est à côté, j'y suis allé sans le dire à Mère, pour voir ; il fait froid, très froid, là-bas, elles m'ont emmitouflé, frotté, bichonné... partout, absolument partout, fort, très fort, en riant aux éclats. Trois amies du Kurfürstendamm, inséparables ; elles se disputent sans cesse, comme des chiffonnières. Je n'ai pas tout compris, à la fin elles ont explosé de rire une dernière fois, en me montrant du doigt. Je suis adopté, à moins que ce ne soit mon anatomie qui est adoptée. J'ai promis de revenir. Mère m'a expliqué ; je lui ai expliqué que je n'ai pas besoin qu'on m'explique. Elle ne veut pas déménager. Dora aussi se lance dans un discours sur les dames et les ... d a m e s. Je n'avais pas besoin de ses explications mais j'aime bien Dora. Elle a un fils de mon âge qui est resté en Allemagne, Dora ne sait pas s'il est encore vivant, ni si son père est vivant. Elle est juive, elle m'a parlé longuement de mon arrière grand-père rabbin. C'est mère qui lui avait raconté. Pour toutes ici je suis désormais « le petit Russe ». C'est idiot mais j'en suis fier quand je repense à père. Quelques jours ont passé, déjà je suis devenu la mascotte de la baraque et nous sommes mieux que tolérés, encore que Mère refuse de faire étalage de sa religion qui n'existe pas ou plus depuis longtemps, ni de son engagement politique, qui n'a jamais existé. *Ich bin wer ich bin*, clame-t-elle très haut. Mais qui est-elle ? Une déesse qui peine à descendre du ciel ? Mère. Maman. Parfois je me roule en boule, très profond en elle, jusqu'à ce que nous ne fassions plus qu'un. Souvent Lena m'attire dans un coin. Elle désire urgemment « me montrer quelque chose » dit-elle ; je résiste parfois — parfois. Heureusement la baraque est aussi pleine d'artistes qui insistent toutes pour croquer mes boucles noires — pas comme à la 19, précise Silvia en riant. J'ai aimé ce rire qui retentissait, libre comme l'oiseau des neiges, violent comme le goût des stalactites qui pendent des

arbres figés. Ni Père ni Mère ne rient jamais ; la vie est une affaire sérieuse. Ils ne m'ont pas enseigné le rire.

\* \* \*

14 janvier 1941 : On nettoie le poêle de la baraque pour la dixième fois. C'est Ursula qui l'a exigé. Dehors il gèle à pierre fendre, dedans aussi. Le tuyau est bouché quelque part sur la terrasse et personne ne veut sortir retirer les détritiques qui l'obstruent, tandis que la fumée se répand à l'intérieur. Mes yeux piquent affreusement ; j'entends Sylta expliquer que nous pourrions tous (ou toutes ? elles se moquent du français et de moi, le seul « homme » de la baraque, sauf que non, il y a aussi un petit Miguel de sept ans), Sylta explique donc qu'une nuit nous pourrions mourir d'empoisonnement. — À quoi ? demande Silvia, aux carottes mal cuites ? — Au monoxyde de carbone, répond Sylta qui a fait des études de chimie. Curieusement tout le monde ou presque s'en fiche : gazées, entassées dans cette pièce aussi close que possible, personne n'y croit et puis après tout, en finir comme ça ou autrement... Silvia dit qu'elle ira danser sur nos tombes. Dora rétorque qu'elle mourra avec nous et que d'ailleurs elle, Dora, ne veut pas d'une tombe. Ursula se lève, furieuse : la vie est un don de Dieu, pas un embarras ! Vous n'avez pas le droit ! Ce n'est pas à vous à en disposer ! Elle se tait, personne ne lui répond, elle-même semble surprise de cette virulence, presque gênée, elle ignore d'où ces mots lui sont venus. Je suis content de sortir bientôt à l'air libre. L'air de rien, Ursula promet qu'elle me donnera une leçon de dessin quand je reviendrai du collège, à Mende. Pour une fois Mère a tenu à m'emballer mais je conserve mes sandales et Dora dit à Mère qu'elle est folle de me laisser marcher pieds à moitié nus dans la neige. Mère répond qu'elle n'a pas le choix : je ne possède aucune paire de chaussures fermées et d'ailleurs je refuse d'en porter.

\* \* \*

Chaque matin, le grand portail en fer forgé du camp s'ouvre devant moi, je salue la sentinelle assoupie, je m'évade pour aller au collège, du côté de Mende. Évasion est un bien grand mot. On accorde des permissions pour tout et pour rien : aller chez le

dentiste, aller chercher un papier officiel chez monsieur le maire et même aller acheter du pain. Mère est déjà allée trois fois à Mende avec Dora. Sylta aimerait que son mari s'y installe ; ensuite ils partiraient tous les deux. Où cela ? Elle n'en sait trop rien. Elle rêve de l'Union Soviétique, elle m'a fait un grand éloge de Staline et de sa moustache en brosse. Seulement il faudrait traverser l'Allemagne, ou alors passer par la Turquie. En attendant elle discute pendant des heures avec ses Camarades, ses *Genossen*. Elle me rappelle Père quand j'étais tout petit. Le camp n'est ni ouvert ni fermé, dans la prairie, au fond derrière les baraques, vers le bois, ramper sous les barbelés serait un jeu d'enfant auquel Miguel m'a entraîné l'autre jour. Je préfère passer par la porte, j'aime cette marche solitaire dans la froidure du petit matin ; elle me ravit. Hier j'ai enfin, tout d'un coup, découvert le secret de la rime. C'est bête comme chou et pourtant je n'y avais jamais songé avant que le professeur ne nous fasse lire Racine :

Qui l'eût dit, qu'un rivage à mes yeux si funeste  
Présenterait d'abord Pylade aux yeux d'Oreste ?  
Qu'après plus de six mois que je t'avais perdu,  
À la cour de Pyrrhus tu me serais rendu ?

Aujourd'hui j'essaie de me parler à moi-même en rimes, je compte les pas, je compte les pieds, mon souffle peu à peu se règle sur l'alexandrin. Hiver comme été, la nature est là, immense et à portée de main, silencieuse et bruissant de cent mystères. Elles sont là pour toi, ces branches de saule chargées de neige que tu redresses sur ton passage et qui en retour te saluent d'un nuage cristallin, scintillant et glacé. Ils ne t'abandonneront jamais ces ruisseaux aux rives paresseuses, ces cerisiers qui rougissent parmi les herbes folles, dans la lumière viride d'un printemps qui annonce l'aube d'un monde toujours obstinément renouvelé, indifférent à la folie des hommes. Une heure de marche, c'est long, très long dans une tête ; sans trêve surgissent des pensées fracassantes. À moins qu'il ne s'y passe rien ou presque. Sans fracas, sans bruit, dans un murmure, la graine se dérobe à la lumière trop vive, s'enrobe de couches infiniment minces indispensables à la nourriture d'une plante qui

croît au plus intime de toi-même. Quelle forme prendra-t-elle ? Il est trop tôt pour le dire. Tu marches, tout autour ça remue, ça parle, ça s'agite... Tu écoutes ces failles d'un silence qui ne trahit pas.

\* \* \*

Messieurs les inspecteurs nous ont prévenus que demain ils inspecteraient. Un groupe de femmes est décidé à leur refuser l'entrée de la baraque. Ils adorent fureter disent-elles, ils regardent partout, entre les draps, sous les lits, à défaut d'autre part. C'est ce que prétend Ursula en tous cas : *frustriert und gemein*, frustrés et méchants, voilà ce qu'ils sont. Moi je suis assis dans un coin sombre, j'y resterais toute la journée si on ne me dérangeait pas tout le temps. Courbé sur le châlit inférieur, j'essaye de penser en alexandrins et j'écris des vers français pour la première fois de ma vie. Dehors un pâle soleil s'est montré, il fait un temps d'hiver magnifique. Je m'applique ; douze pieds et la rime, voilà tout le secret ou presque. Je repense à l'étang gelé et aux traces de biches sur la neige, j'essaye de m'en former une idée la plus exacte possible.

Maria m'interrompt, elle s'inquiète de ma solitude. Si seulement... et si seulement je pouvais lui dire que je n'ai qu'une mère et que c'est une déesse. Je montre mes vers à Maria qui ne semble pas plus émue que cela. Elle ne peut rien dire de mes essais poétiques, surtout en français. C'est peut-être un prétexte, elle est en France depuis bientôt dix ans. Je suis vexé, je le lui cache. Elle m'a dit qu'elle enseignait les mathématiques. Aujourd'hui elle veut me parler d'un nombre étrange, très ancien, un nombre nommé  $\pi$ . Je lui demande de m'enseigner plutôt l'alphabet grec que je ne connais pas ; elle le fait à contrecœur, après m'avoir expliqué que ça ressemble au russe que Père m'a appris un jour, et à l'allemand ou au français :  $\alpha$ ,  $\beta$ ,  $\gamma$ , etc. jusqu'à  $\omega$ . J'avoue qu'il n'y a pas grand chose à apprendre. Retour au cercle et à  $\pi$ , le quotient du périmètre du cercle par son diamètre m'explique Maria. Quel diamètre ? J'ai parlé trop vite. — N'importe quel diamètre. Je réfléchis, je comprends que ce nombre ne dépend pas du diamètre du cercle. Le lendemain, sur le chemin du collègue,  $\pi$  ne me lâche pas. J'ai compris, enfin ; deux jours après je reviens vers Maria :

$\pi = 3 !$ , je lui lance, triomphant. Ma tête est farcie d'hexagones, de Pyrrhus, de Bach et de lapins qui déboulent au revers d'une congère. Elle rit, elle m'embrasse.

\* \* \*

Camp de Brens, août 1942 : Dora est partie. « Dans la nuit, un chandelier brûlait. J'étais entourée de condamnés politiques et de nombreux Juifs étrangers. Il faut que chacun se prépare... il n'est pas nécessaire d'emporter quoi que ce soit... Et si je rencontre la mort en chemin, Fauchant parmi nous les rangs des gueux, Oui, je serai prête pour un dernier adieu Je pars pour un très long voyage. »

Je suis parti aussi. Une dame de la Cimade est venue, elle a parlé à mère. Je devais jouer dans une pièce de Molière, mon costume était prêt déjà. Je l'ai dit et redit cent fois, dans un cri ou dans un murmure, en articulant ou furtivement : « Le petit chat est mort ». Comme si nous étions ici à court de nouvelles ! Il paraît que la zone libre pourrait disparaître et que la VI<sup>e</sup> armée vient d'atteindre Stalingrad. Tout le monde sait que Charlotte souhaite en secret la victoire de la Wehrmacht. Elle a dit, comme à regret, qu'elle ne pouvait pas s'en empêcher. Elle est allemande avant tout, c'est plus fort qu'elle. Depuis ses déclarations — elle était en larmes — tout le monde la laisse tranquille mais personne ne lui parle plus. À moi on m'a coupé une jolie robe, Silvia m'a expliqué que j'étais le seul à pouvoir jouer Agnès. Elle avait peur que je mue avant la représentation, le 22. Je ne voulais pas de la robe, je ne voulais pas monter sur scène, sauf que toutes riaient autour de moi et, moi qui ne sais pas rire, j'ai fini par céder.

On verra bien, ou plutôt on ne verra rien du tout. Ils sont venus, en pleine nuit, sans prévenir, ils ont fait le tour du camp. De chez nous ils ont emmené Dora et quelques autres que je ne connaissais pas. Dora m'a regardé, elle m'a tendu une belle bougie qu'elle avait fabriquée avec du suif et qu'elle allumait chaque vendredi soir, puis elle est sortie dans la nuit ; je ne l'ai jamais revue. Les policiers se moquaient bien de la prétendue résistance qu'Ursula et Sylta leur opposaient. Ils avaient des listes. Un seul, le plus jeune, avait très honte, il nous a parlé de son devoir, de sa famille restée à

Paris qui en subirait les conséquences s'il n'obéissait pas. Ursula a fait mine de lui cracher dessus, il aurait pu l'embarquer mais il ne l'a pas fait. Au lieu de cela, en silence il a fait mine de s'essuyer le visage. Le lendemain matin, mère a accepté que la dame de la Cimade m'emmène au Chambon.

\* \* \*

La ville dort, le Collège dort. Le pasteur Trocmé dort, son épouse à ses côtés. Il rêve. En allemand parfois, il rêve de cet épicier qui l'a servi, du charron qui tourne les roues, du forgeron qui forge, de ces justes anonymes qu'il côtoie, de la révocation de l'Édit de Nantes. Il a plus de chance que ce pasteur Heydorn qui lui ressemble et qu'il ne connaît pas : lui, sa hiérarchie l'approuve, elle lui envoie même de l'argent depuis Nîmes, nouveau bastion de ceux qui sont redevenus des protestants ; finie la *RPR*, à nouveau ils protestent, ils s'opposent, ils résistent quand ne rien faire, ne rien dire surtout, est souvent déjà résister, et passible de mort. Le pasteur n'a jamais eu à convaincre ses ouailles. Toutes et tous ont retrouvé de vieux réflexes, il n'y a jamais eu aucune incertitude, aucun dilemme à trancher : l'injuste est injuste, *Deus scripsit*, « l'ennemi est l'ennemi », Londres *dixit*. De Suisse aussi l'argent arrive, plus que jamais le nerf de la guerre, sa guerre, celle qui a assassiné son cousin Daniel parmi tant d'autres. Le pasteur refuse de s'adresser en allemand au major Schmähling. Pas un mauvais homme cependant le major, avec son horrible accent en français. C'est lui qui commence à prendre peur, le major Schmähling. Il n'est pas idiot, comme tout le monde il sait que la Wehrmacht s'est perdue dans la tourmente glacée de Stalingrad et que l'Allemagne tôt ou tard perdra la guerre. Il a peur, il voudrait juste rentrer à la maison, peur de se faire envoyer sur le front de l'Est s'il se montre trop conciliant. Conciliant ? Pourquoi conciliant ? Il n'a rien contre les Espagnols, les communistes, les Juifs même. Les Slaves, c'est vrai, il les méprise un peu, au fond de son cœur : — Regardez leurs pays ! Pardon mais quel bordel ! Un peuple incapable de construire son propre pays, forcément on le méprise un peu. C'est humain, non ? Chez nous, on ne laisserait jamais faire ça. Ces champs en friche, ces paysans, ces moujiks ignares qui obéissent aux mensonges de commissaires enjuivés. Pas chez nous.

Il n'empêche, Barbarossa ? Il essaie de ne pas trop y penser, le major Schmähling, comment pourrait-il même songer à oser pénétrer la pensée du Führer ? Tout de même, à mi-voix, ça traîne des pieds dans la Wehrmacht : mais qu'est-ce qu'on allait foutre là-bas ? Encore, jusqu'à Smolensk c'était une promenade de santé, comme la Grande Armée de Napoléon. C'était l'été, la guerre était belle, joyeuse le long des routes ensoleillées et des champs de blé, on chantait et on a fait place net, au lance-flammes, à la mitrailleuse, au gaz dans les camions qui suivaient ; on leur a montré, à ces moujiks, à ces Juifs, à ces dégénérés. Mais après, l'automne est venu, ensuite la neige ; des bruits ont couru... Ce pasteur Trocmé, il sait que je sais, et puis c'est un protestant de chez nous après tout. On ne va pas le fusiller parce qu'il cache quelques Espagnols et quelques Juifs, ou parce qu'il refuse de me parler l'allemand.

La ville dort. Katarina enseigne les mathématiques, cette après-midi encore elle a posé une drôle de question à sa classe : — À votre avis c'est quoi un cercle ? Comment est-ce que vous définiriez un cercle ? Silence. — Un cercle, *Kreis*, *circulo*, *krug*, je vous le dis en quelle langue ? — Mais madame, pourquoi un cercle, pour quoi faire un cercle ? Ils ne comprennent pas, ils ne veulent pas comprendre, ils s'en fichent. Je les comprends, moi, c'est vrai, quand tu ignores si tes parents sont morts, quand tu dois choisir entre l'enfer et la Palestine, quand tu fréquentes les... cercles sionistes, forcément, la définition du cercle...

— Notez : Un cercle  $C$  est le lieu des points équidistants d'un point  $c$ , appelé son centre.

Silence. Ils sont gentils, ils s'en fichent mais ils sont gentils, très intelligents souvent, seulement la définition d'un cercle, forcément... Madame, *was heisst* « équidistants » ? — Les points du cercle sont tous à la même distance du centre, par définition... *im gleichen Abstand vom Zentrum*. *Verstehst* ? Tu piges ? — Oui... bien sûr qu'ils comprennent. Ils sont intelligents ; ils ont mieux à faire et à penser, voilà tout. Seul, après la leçon, Alex (alias Schurik) : — Madame, moi je m'étais demandé comment définir un cercle, c'est lumineux ce que vous nous avez dit. — Et une ellipse, tu sais ce que c'est ? Oui, enfin, plus ou moins. — Justement, pas « plus ou

moins » : une ellipse c'est l'ensemble des points tels que la somme de leurs distances à deux points fixes donnés, qu'on appelle les foyers, est constante. Les Grecs savaient ça, tous les jardiniers savent ça ; tu peux essayer dans le jardin, avec deux piquets et une ficelle. Si tu veux on le fera ensemble à l'heure du déjeuner, on tracera une belle ellipse et dedans on plantera des tulipes... ou ce qui te plaira. — Des pâquerettes et des boutons d'or, comme dans les champs. — Promis. Et  $\pi$ , tu connais ? — Je connais, même qu'un jour au camp, j'avais cru montrer que  $\pi = 3$  ! Maria m'avait dit que ce n'est pas vrai, que c'est beaucoup plus compliqué mais elle n'a jamais eu le temps de m'expliquer. Elle est partie, on l'a emmenée je ne sais pas où. Je l'aimais bien ; je pense souvent à elle. — Moi, je pense souvent à mon frère... dans un maquis... du côté de Lyon. Et maintenant ?  $\pi$  ? — Maintenant je ne sais pas, c'est un nombre mystérieux. — Mystérieux, c'est sûr. On peut quand même l'approcher ; écoute : « Que j'aime à faire apprendre un nombre utile au sage »... Compte les lettres des mots... 3,1415926524... et ça continue... « Glorieux Archimède, artiste ingénieux »... 8979, j'ai oublié la suite... — Ça continue combien de temps ? Pour toujours. Mais le poème, lui, s'arrête. Les poèmes finissent toujours par s'épuiser. — Même L'Odyssée ? — Malheureusement. Certains nombres, eux, ne s'arrêtent jamais. Comme  $\pi$ .

La ville dort. M. Friedel, dort. Il est exténué, notre admirable professeur de sciences naturelles, il s'est beaucoup fait chahuter aujourd'hui, cette fois ils ont exagéré. Il a voulu, il a osé leur parler de désir, de ce corps qui réclame son dû, il croyait bien faire, il espérait préparer ces adolescents à un choc qui l'a tant marqué, lui en qui la foi, la raison et les sens se livrent depuis toujours un combat sans merci. Sauf qu'il avait malencontreusement oublié que certains parmi eux en ont tant vu, tant connu, qu'ils ont vieilli avant l'heure, qu'ils sont plus vieux que lui. Ces presque enfants ont vomi au spectacle de l'entassement des corps souffrants, dénudés, suants, excrémentiels, couchés dans la paille souillée, à même le plancher de wagons bondés, surchauffés ou glacés au contraire, pestilentiels toujours ; ils ont résisté ou cédé aux impératifs de ces corps mis à mal, torturés, honteux, ridicules, pâles jusqu'au

verdâtre, auxquels de toutes leurs âmes d'enfants ils ont voulu rester étrangers. Le désir, la fusion de l'amour, l'accouplement, la fécondation, l'engendrement, la reproduction, les excréments, ces enfants qui en ont tant vu, ils les ont repoussés au plus profond de leurs mémoires déchirées, ils les ont exclus, forclos, éliminés, ils n'en veulent plus rien savoir. Ils préfèrent chahuter, ils se fichent des dinosaures, des grandes forêts primaires, de la mousson comme de la rosée préhistorique. Ils se rient des follicules des fougères. Leurs forêts à eux seront toujours celles d'une Europe lointaine, celles d'où ils ont été chassés, celles dont il ne reste rien, plus rien qu'une ruine fumante, là-bas, au bord de la rivière.

Pourtant M. Friedel ne se décourage pas, sa foi ne le quitte pas, elle est chevillée à son corps malingre, elle ne l'abandonne jamais, au contraire elle insiste, elle le tient, elle le précipite à notre rencontre au travers des rires, des plaisanteries douteuses, des moqueries. Je l'admire. J'ai connu beaucoup de personnes qui se réclament d'une foi un peu trop voyante, qu'elles exhibent comme une bannière éclatante flottant dans le vent. Ici les gens de la Cimade m'ont pris en charge, ils seraient bien en peine d'agir autrement, le devoir, inflexible, leur dicte une conduite, jusque parfois entreprendre de baptiser ou convertir des femmes et des hommes qui avouent volontiers leur peu de foi s'ils ne s'en font gloire. Ils sont admirables à leur façon, ces guerriers du Bien, souvent je sens que nous ne leur en sommes pas assez reconnaissants. Pourquoi cette relative ingratitude ? Je ne sais pas. Peut-être simplement sommes-nous las des guerriers, tous les guerriers, même les plus admirables. Je pressens chez M. Friedel autre chose encore, au-delà du devoir impérieux à accomplir coûte que coûte. Je l'admire ; je crois que je l'envie un peu.

\* \* \*

Fiche établie au nom de l'élève Alexandre Grothendieck :

« Né le 28 mars 1928 à Berlin, de Hanka Raddatz, née Grothendieck, actuellement internée au camp de Brens, dans le Tarn, et d'Alexandre Schapiro, actuellement interné au camp du Vernet, en Ariège [sans nouvelles depuis plus d'un an, à réactualiser ; peut-être transféré après la disparition de la zone libre]. Enfant reconnu

par son père : à preuve un certificat établi à Berlin en date du ... [non fourni]. Porte le nom de jeune fille de sa mère ; diminutif usuel : Alex [pour Alexandre]. Hébergé seul chez le pasteur Heydorn et son épouse, près de Hamburg, entre 1933 et 1939 [parents à Paris puis en Catalogne, dans les Brigades], passé ensuite rapidement par Paris [accueilli par son père ?] puis Nîmes, chez sa mère. Contacts protestants nombreux, à Hamburg puis à Nîmes (Cimade) mais parents tous deux très opposés à la religion. Le père ne suit pas les traditions juives ; la mère refuse de mettre en avant des origines protestantes qui faciliteraient l'obtention de sauf-conduits. Peu politisée cependant. Mère et fils internés ensemble au camp de femmes de Rieucros, près de Mende, avant le déménagement de ce camp à Brens, début 1942. Soustrait de Brens par la Cimade avec l'accord de sa mère, Alexandre est arrivé seul au Chambon à la fin de l'année. Enfant très intelligent et rêveur, français étonnamment correct. N'hésite cependant jamais à s'affirmer dans une discussion et à soutenir son point de vue jusqu'au bout, avec les poings si besoin est. Dispute avec M. Friedel, dont il apprécie manifestement la compagnie, interminables parties d'échecs. S'est mis au piano récemment, progrès rapides malgré l'absence de leçons [à ma connaissance la maison n'héberge pas de professeur de piano]. Tous les professeurs louent son intense curiosité et précisent qu'Alexandre ne s'en laisse jamais conter. Sa liberté lui est plus précieuse que tout. Aime arpenter les couloirs du Collège en toutes saisons, souvent pieds nus. »

\* \* \*

Une voix dans le récepteur téléphonique ; laconique, non identifiée, non identifiable : « Allo, allo, attention, demain, attention, demain... » C'est tout. Un clic lointain et puis le bourdonnement sur la ligne désertée. Quelques mots pour sauver des vies :

— Demain, les enfants, nous partons en excursion dans la montagne, nous passerons la nuit dans la vieille cabane. Préparez vos sacs, n'oubliez pas un vêtement chaud. On va bien s'amuser !

Approbatons, rires, joie démonstrative. Pourtant personne n'est dupe, sinon les très jeunes. Ils savent tous ou presque ce qu'il en est. Leurs parents sont à l'autre bout de

l'Europe, ou ailleurs, ou on ne sait trop où, ou partis en fumée, sinon que cela, ils l'ignorent encore. La guerre est perdue pour les Allemands mais Radio Paris ment, Radio Paris est allemand, peut-être ne reverront-ils jamais leurs mères ni leurs pères, demain la Gestapo montera au village. Pourquoi demain ? Personne n'en sait trop rien. Il y a quelques mois, en juin 43, ils ont fait une descente à l'hôtel des Roches, déporté dix-huit élèves et le directeur, Daniel Trocmé, un cousin du Pasteur. Les cinq Juifs ont été gazés à Auschwitz, récemment on a appris que Daniel était mort à Majdanek. Des treize autres on ne sait rien mais depuis lors, le major Schmähling a eu beau se montrer conciliant et parfois fermer les yeux, au Chambon, on se méfie. On les sait aux abois. Mais de quoi la bête, de quoi la Gestapo n'est-elle pas capable, en désespoir de cause, l'expression est si juste... en désespoir de cause, tout ne peut-il pas arriver ? Les Juifs hongrois n'atteindront jamais le Chambon.

La vie sans garde-fous, la vie et rien d'autre. Le bord, *borderline*, ligne fine tracée au bord de la falaise, au bord de l'abîme, à une balle — quelques grammes de plomb — du grand néant qui nous contemple, noir comme l'étang qui grouille en silence, au bord du tombeau, frange de la catastrophe, marge de la félicité, explosion d'ombre et de soleil, bord de l'humain réduit à ses ultimes secrets. Le cœur mis à nu, bannis les faux-semblants, percés les calfeutrages de l'existence, brûlés, arrachés les papiers peints des intérieurs bourgeois jamais fréquentés, aperçus parfois depuis la rue, à travers les festons d'une fenêtre givrée. La blessure est là, béante, avec pour seuls diktats ceux du corps martyrisé, torturé, de l'amour, des déchets, des sécrétions en tous genres. Il n'est plus d'inconnu quand aucun connu ne fait plus ni foi ni loi. À l'horizon un point qui grossit, lentement, comme un interminable lever de soleil, jour après jour : l'avenir, la liberté. Paris ? Montevideo ? New-York ? Un *kibbutz* dans le Negev ?

\* \* \*

La guerre n'est pas terminée. Jadis, il y a si longtemps, elle tardait à commencer ; « Bercent mon cœur d'une langueur monotone » a épilé Londres l'autre soir, par deux fois, lentement. Un beau décasyllabe. Certains savaient ; mais pas ici.

— Verlaine, a cru bon de préciser quelqu'un, bêtement. Ils ont débarqué. Il y a longtemps Rosa et Karl sont morts, père m'avait raconté. Ils sont morts, on a jeté leurs corps dans le canal, ils ont dérivé au fil de l'eau, avec Ophelia, et le monde a continué de tourner. Ils ont débarqué, Schmähling a peur, peut-être fait-il ses bagages en cachette, et le monde continue toujours de tourner, quoi qu'il arrive. Est-ce cela qu'ils appellent la science, le persistant, le toujours là qui se moque du temps qui passe, des morts, des assassins, du Mal qui rôde dans le monde pour y désigner ses victimes ? Les gestes quotidiens qui ignorent les livres d'histoire, ne les lisent-ils pas ? Hier j'ai mis le café sur le feu et je l'ai oublié en partant, mais lui n'a pas oublié de déborder. J'ai dû tout essuyer à mon retour. Les hommes oublient leurs propres lois, la nature, morte comme vivante, n'oublie jamais les siennes. Comment est-ce possible ? Ce qui vit n'oublie jamais de mourir pour sans doute revivre ailleurs, autrement. Comment est-ce possible ? M. Friedel a toutes les réponses. Est-ce que je m'y résoudrai jamais. Quant aux mathématiques... vivent-elles ailleurs, dans une autre nature ? Une nature toujours disponible, un éternel refuge ?

Un jour, Mère est arrivée. Elle habite là-bas, au Coteau fleuri. Souvent je lui rends visite. Elle ne sait rien de Père, elle n'en parle pas. Moi non plus. Je me blottis en elle, je suis trop grand à présent, on nous regarde d'un drôle d'œil parfois. Jeanne Sénat, la directrice, a même fait une remarque à mère : je suis un homme à présent, lui a-t-elle dit ; c'est vrai et nous avons ri avec maman, aux éclats. C'est si rare. Mme Kahn m'a adopté. J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans — pas moi, Baudelaire. Ou alors je n'ai rien vécu encore, ou si peu. Je ne sais pas. Mme Kahn me serine que ma vie est devant moi quand la sienne s'en est allée, au loin, derrière elle. Joukov approche de Berlin, Roosevelt agonise, Staline ordonne, Patton piaffe, Truman tergiverse, Hitler a disparu. Bientôt nous partirons d'ici avec mère. Pour aller où ?

En ce point le récit se rompt. Son et image se dissocient, la pellicule fond, elle craque, on entend la bobine tourner à vide, avec le cliquetis précipité du film déchiré, aux franges jaunies, éclairs zébrant les bords de l'écran. Blanc.

\* \* \*

« Les marins surent alors que Jonas fuyait la face de l'Éternel, comme il le leur avait raconté. Et ils lui dirent : 'Que faire de toi qui puisse calmer la mer autour de nous, car elle grossit jusqu'à la furie ?' Jonas leur dit : 'Prenez-moi et jetez- moi à la mer ; elle se calmera. Car je sais que c'est par moi que vous essayez cette grande tempête'. »

[...]

« De grâce, ô Éternel, ne nous fais point périr par la faute de l'âme de cet homme, ne fais pas retomber sur nous un sang innocent ! Car c'est Toi qui as fait cela, lorsque Tu l'as voulu. Alors ils se saisirent de Jonas et le jetèrent à l'eau. La fureur de la mer s'éloigna. »

\* \* \*

— Les gens normaux ferment leurs oreilles à la petite musique continue, entêtante, au discours qui nous poursuit, nous submergerait si nous le prenions en compte.

— Normaux ?!

— Oui, normaux. Pourquoi se refuser le luxe de ce mot de « folie »? Et en ce cas qu'est-ce donc que l'envers de la folie, sinon la normalité ? Ne nous refusons pas ce dernier mot, il fait bien de l'usage.

— La petite musique de nuit, la grande part d'ombre de notre esprit ?

— Celle-là même. Celle qui double chaque minute de notre vie.

— Les gens normaux, ce sont donc ceux qui se mettent du coton dans l'esprit ?

— Ceux qui se détournent, refusent de repasser la bande, l'effacent en permanence.

D'un certain discours proliférant, ils n'en veulent rien savoir, les gens normaux.

— Les gens qui ont peur ?

— Les gens qui ont peur, oui. Vous et moi.

— La normalité est donc une lâcheté ?

— Une lâcheté bienvenue, une lâcheté nécessaire, inévitable, une lâcheté supérieure.

— Lorsque le navire est pris dans la tempête, il faut jeter du lest.

— Que faire d'autre ? Nous sommes tous toujours pris dans la tempête.

— Alors il faut toujours jeter du lest ?

— Il faut, il faut...? Qu'est-ce à dire ? Les gens normaux jettent du lest, voilà tout ; c'est peut-être que personne ne leur a adressé la parole. Seuls les fous choisissent de garder Jonas à bord et de couler avec lui. Est-ce tellement supérieur ? Héroïque ? Admirable ? Un conseil, si vous m'en croyez : balancez Jonas à la mer et n'écoutez pas les railleurs.

\* \* \*

Il fait chaud, très chaud, d'une chaleur lourde. Le goudron de la route poisse, partout l'air est immobile, les oiseaux se sont tus et la poussière paraît coller aux feuilles des arbres qui sussurent leur soif. Les nouvelles du Pacifique parviennent lentement au Chambon, avec retard. Les Américains progressent d'île en île, « au prix de lourdes pertes », lit-on. Au Coteau, les Stiglitz ont épinglé une grande carte au mur de leur chambre. Parfois il monte les voir, rêver ensemble à ces endroits de feu, de sang et de mort, dont ils ignorent presque tout. Et puis, soudain, le 6 août, aux heures mortes de l'après-midi, la nouvelle « tombe ». Une ville dont jamais ils n'avaient entendu le nom, Hiroshima, cette ville a été transformée en glacie, pétrifiée comme ils le sont parfois eux-mêmes. Cependant les langues se délient vite, presque trop vite. La ritournelle reprend ses droits : il y aura un avant et un après de ce jour, dit-on, qui restera comme un monolithe noir barrant le chemin de l'histoire de l'humanité, dit-on. Tu pressens que tout cela est vrai, d'une vérité que cependant tu restes impuissant à enregistrer, une vérité qui demeure terrée, intacte, inexplorée, devant la porte close de son esprit.

L'été avançait, l'automne pointait, le Japon avait capitulé, six années de guerre s'étaient achevées, le cadavre du Duce était depuis longtemps descendu du réverbère, le Führer s'était sans doute suicidé dans sa tanière, Paris était redevenu Paris, Berlin était en ruines.

\* \* \*

Les longues marches solitaires vers son collège de Mende, le murmure du feuillage et de la rivière au printemps, les épines des stalactiques brisés en hiver, tout cela avait laissé place à d'interminables discussions, en allemand le plus souvent, auxquelles il ne participait guère. Il n'avait aucune intention de partir en Palestine. Joachim un jour lui en fit l'amer reproche. Il ne comprenait rien à la politique, Thomas ne s'était pas privé de le lui confirmer. Il n'en voulait rien savoir. Il pensait que sa vie était à lui, il savait déjà qu'il aimait mieux prêter une oreille infiniment patiente à la musique des choses plutôt que de se précipiter à nouveau dans le brasier de l'histoire qui les avait tous happés pour en recracher quelques uns, les plus chanceux, nus, sur une grève ignorée. Les autres, tous les autres, n'étaient plus. Au milieu cependant, au centre du centre, un trou. Il en faisait quelquefois le tour, arpentant sans rien aux pieds les couloirs de la Guespy ou du Collège, une *Invention à trois voix* plein la tête.

\* \* \*

Le trou, le blanc — ou était-ce le noir ? — c'était cet instant hors d'atteinte, sinon parfois, durant une insomnie, insistant. Alors tu revois les rues de Paris, tu revis cette marche vers la gare de Lyon, le temps d'une dernière discussion. Père avait refusé le métro, alléguant le danger, la possibilité d'un contrôle d'identité, quand vous ne désiriez en vérité tous deux que cette conversation. Père t'entraîne dans la rue, sa main a rapetissé, elle s'est flétrie au soleil de Catalogne. Il paraît fragile, frêle, résigné. Où est passé l'épais manuscrit perdu d'économie politique qui allait transformer le monde plus sûrement que le *Capital* ? Où les futures victoires des Brigades dont les restes pourriraient au Vernet ? Où les dix-neuf révolutions auxquelles Père s'enorgueillissait d'avoir participé (mais la bonne était toujours la prochaine) ?

Il a hâte d'arriver mais surtout de se délester d'un fardeau. Il te parle sans arrêt dans son allemand cassé. Il dit qu'il était heureux de prendre soin de toi, qu'il viendra vous voir à Nîmes avec Mère dès que possible, qu'il t'aime, qu'il t'aimera toujours. Pour la dixième fois il demande des nouvelles de Maïdi, tu lui dis pour la dixième fois que tu n'en as pas, qu'elle est restée près de Hamburg chez une dame merveilleuse qui

s'occupe d'elle et d'enfants handicapés, que Maïdi l'aide à tenir la pension, que tu y es allé et que vous avez cueilli des champignons dans le bois de derrière. Au fond il s'en fiche et toi aussi, il sait tout ça et toi aussi. Un jour tu auras treize ans ; il dit que tu es grand, que c'est à toi de prendre soin de Mère maintenant, que c'est la guerre et que Staline les a lâchés, qu'ils feront mieux la prochaine fois. Il parle de Makhno, de leurs conversations, de sa mort, ici, à Paris, avant son départ, leur départ. Il n'y croit pas, il sait qu'il n'y aura pas de prochaine fois, pas de Révolution, pas de Grand Soir, rien. Le futur, l'après, s'est évanoui. Il a peur, il refuse au silence de s'installer entre vous, il bute sur les mots, un sanglot s'est glissé dans sa voix, une larme qu'il n'entend pas, sa main est molle, prête à te lâcher, prête à se défaire, se déprendre de la vie, il marche, ses pieds sont fatigués de l'asphalte étrangère, le bras absent hurle cette absence.

Ils étaient sur le point d'arriver, ils descendaient le boulevard Diderot, la grande horloge de la gare de Lyon était en vue, ses aiguilles marquaient précisément 4h23, l'heure de l'éternité, ton train partirait dans vingt minutes. Le temps était beau, à peine frais, Paris en gloire s'appliquait à ignorer l'Occupation. Sascha avait fait glisser sa veste sur son épaule droite d'un ample mouvement de son bras. Il n'avait jamais sollicité aucune aide de ce côté-là ; cette grande fierté, devenue petite, lui était restée. Chacun sait que les minutes fécondes de la vie souvent se glissent et s'accrochent dans l'imminence d'un vide, entre deux portes ou à la vitre entr'ouverte d'une voiture au moteur ronflant. C'est ainsi que Sascha s'était brusquement lancé, dans la précipitation, butant sur les mots allemands, truffant sa confession bousculée de russe et de yiddish. C'est alors qu'il t'avait conté à haute voix son année au cachot, cette seule fois, jamais avant ni sans doute après, sinon peut-être au cours du dernier transport, par dessus les chaos et le vacarme du train, à un voisin recroquevillé et agonisant. Ultime secret, du plus profond de l'obscurité quelqu'un lui était apparu... Quelqu'un, *Kto-to*, quelqu'un qui n'était pas une femme, qui n'était pas Léonore, avait inondé son tombeau d'un éclair d'une lumière aveuglante, Quelqu'un s'était invité que Sascha n'avait pas convié, qu'il pensait même avoir rudement

congédié. Il n'en avait pas dit plus. Il s'était tu, à la recherche insensé de cette lumière. L'envers d'Hiroshima, songerais-tu bien des années plus tard.

Chez lui, à Novozybkov, dans l'intérieur petit-bourgeois de la famille, D.ieu était un familier à qui cependant on n'ouvrait la porte que dans les grandes occasions, pour les fêtes de *tishri*, à *purim*, à *pessah* : c'était à peu près tout. Les *maskilim* se déchiraient, entre ceux qui voyaient la lumière en Palestine et ceux qui juraient par le peuple, ce grand peuple russe qui ne demandait qu'à être instruit, rédimé aussi. Mais à la maison le sionisme était mal vu, le peuple, ou les peuples, les *goïm*, suspects. Les *hassidim*, eux, indifférents à l'*Aufklärung*, les prétendues « Lumières », n'en fustigeaient pas moins l'austérité de l'étude des *rabbanim*. Certains parmi les plus enthousiastes, ceux-la mêmes qui l'avaient parfois entraîné dans la folie de la danse, sur la grand place, devant le marché aux chevaux, le cœur plein de la joie qui les submergait à *simhat torah*, certains allaient jusqu'à suggérer que l'enseignement du Baal Shem Tov avait rendu le Talmud caduc, que l'étude de la *guemarah* n'était plus de saison. Le grand-père de Sascha était furieux. Il vitupérait contre ces contempteurs de l'étude sérieuse, pour un peu il aurait voulu les battre. L'amour sans bornes qu'ils portaient à leur *rav* confinait à l'idolâtrie. Chaque jour que faisait le Seigneur — béni soit son Nom — lui le passait à la *schul*, à étudier justement, et depuis le temps lointain du *heder*, son trajet était presque immuable. De jour en jour, de *daf yomi* en *daf yomi*, d'un feuillet quotidien à l'autre, il avait déjà effectué sept fois le tour du Talmud de Babylone. Il espérait que le Seigneur — béni soit son Nom — lui accorderait de boucler son huitième parcours. Sascha avait très tôt choisi son camp. Ce serait le peuple, rien que le peuple. Rien, pas même Dostoïevski et ses *Démons* qu'il avait lu très jeune, en cachette, ne l'avait détourné de la voie que balisaient quelques glorieuses victoires : 1861, 1881... Très tôt il s'était engagé, pleinement. Il avait répété Dostoïevski, comme lui il avait connu une première maison des morts, ignorant qu'un jour il approcherait d'une seconde, plus terrible, dans laquelle il ne lui serait pas donné de pénétrer vivant. Ils avaient échoué. Il avait payé son engagement,

très cher. Jamais il ne l'avait ni renié, ni regretté. Mais eux l'avaient brisé. Et toi tu approchais de tes treize ans, l'âge de la *bar mitzvah*.

Il t'embrasse, son haleine est lourde, sa peau sèche, une peau comme celle des vieux, il se penche, il te murmure à l'oreille — jamais il ne t'a rien murmuré — *tseleyu... obnimayu... beregi sebia*, garde-toi bien. Tu enregistres ce baiser que ses lèvres ont été impuissantes à offrir, cette étreinte qui n'en est pas une, tu grimpes sur le marchepied du train, deux marches trop hautes, tu empêches une vieille dame de monter, elle te rabroue, Père lui monte sa valise, elle remercie, il fait un signe du bras, il agite longuement la main qui t'a lâché, impuissante. Elle ne te tiendra jamais plus.

Le train était parti. Il quittait Père, il allait trouver Mère.

L'émotion avait débordé de cet instant comme le lait s'échappe d'une casserole trop longtemps posée sur le feu. Il n'en restait rien. Il avait franchi la barrière trompeuse des sentiments. Au-delà, *jenseits*, était le seul mot qui le circonscrivît tant bien que mal. Au vu de l'avenir, l'humain lui était devenu étranger. Instant vide qui cependant résonne au loin comme un puissant coup de gong. Sans y avoir accès il sait qu'il ne pourra s'en libérer, qu'il y est rivé, qu'il lui faudra des décennies pour en prendre la mesure. Il repense à Hiroshima vidée de sa substance, à l'image d'une charpente métallique tordue, torturée, à une ombre portée sur une ruine de mur, à l'instant *t*, inaccessible, par qui le scandale arrive. Scandale, obstacle placé en travers de la route de celui qui, martyr obligé, s'interdit de fermer les yeux, est voué à les garder grand ouverts, aveuglés, la pupille brûlée. La silhouette de Mère aperçue depuis le perron des Heydorn, Mère fuyant sous la pluie glacée de décembre, et puis la main de Père, au bout de son bras unique, s'abaissant lentement, comme vaincue, résignée à laisser s'éloigner le train qui t'emporte : autant d'éclairs d'une lumière noire, qui foudroient à jamais les couleurs fragiles du printemps d'une vie.

\* \* \*

Carl est arrivé hier soir de Pologne, à pied. Il avait refusé le train pour Paris que les Américains et les Français lui proposaient, il avait quitté son lit tout neuf et les étonnants draps blancs, il était sorti de l'enceinte du camp la nuit, à plat ventre, il

s'était éclipsé comme un coupable, passant au travers de rangs de barbelés qui n'étaient plus électrifiés et que quelqu'un avait cisailé par endroits, anxieux de retrouver le silence et le couvert des grands arbres. Pendant des jours il s'était traîné, parfois à quatre pattes. Il se nourrissait de baies et de champignons nouveaux. Une fois, à la lisière d'un champ, il avait été aperçu par des paysannes qui l'avaient pris pour un démon. Demeurant à distance, elles lui avaient néanmoins porté un plein bol d'une soupe grasse aux relents de viande de porc, sans doute dans l'espoir de le voir s'éloigner au plus vite. Il avait comblé cet espoir, tremblant de tous ses membres. Par la suite il avait marché au hasard, droit devant lui, des jours durant, traversant des clairières baignées de la lumière de mai et piquetées de bleuets ; il aurait voulu s'égarer, se perdre, en finir, enviant ceux qu'il avait perdus.

Il était seul au monde ; il refusait le monde. Un soir il était tombé sur un feu et les restes d'un bataillon de résistants qui n'avaient plus contre quoi résister. Par habitude ils parlaient bas, alimentaient le brasier avec parcimonie, nettoyaient avec application leurs armes inutiles. Quelques uns n'entendaient pas s'en séparer, se préparant à marcher jusqu'à la Grèce ou la Turquie pour rejoindre le *yishuv* et continuer une lutte, la leur. Curieusement, c'était ce soir-là, au fin fond de la forêt polonaise, accroupi devant le feu, que Carl avait entendu parler du Chambon pour la première fois et qu'il avait compris qu'un frère de son père s'y était réfugié. Il n'était donc pas tout à fait seul au monde ? Mais qu'étaient les liens du sang devant le sang répandu à flots ? Il n'avait jamais rencontré cet oncle, ou peut-être une seule fois, dans son enfance. Ce seul mot d'enfance, que ses lèvres n'avaient pas articulé, amena un sourire que sa bouche se refusa à former. Enfance... un mot devenu étranger, un mot qui sonnerait désormais comme une grotesque clownerie. Non, il était bien seul au monde. Que lui faisait cet oncle, cet étranger ? Pourtant, roulé en boule dans une mauvaise couverture, il attendit l'aube. Quand les premières lueurs lui eurent désigné l'est, il se mit en route dans la direction opposée.

Carl l'ignorait mais il avait très vite pris pour Alex les traits de l'antique messenger, d'un mystérieux auxiliaire d'Hermès. Cela tenait en quelques mots qu'ils avaient

échangés le lendemain matin : un camp que tous ou presque avaient cru de travail et qui ne l'était pas ; quelqu'un, un ami d'un ami d'un ami, l'avait aperçu sur la rampe d'arrivée, lui-même, oui, enfin peut-être, un grand front dégarni, oui, des lunettes à l'épaisse monture ronde, non — elles s'étaient brisées ou perdues dans la puanteur du wagon —, un nez légèrement tépâté, oui, un regard qui vous transperce, non, il s'était éteint en route ou bien avant, et puis surtout, surtout, ce bras droit qui manque, oui, là c'était certain. Personne ne l'avait revu ensuite, dans le camp. Les cheminées fumaient, au loin. On n'avait pas voulu y croire. Et puis si. Hitler suicidé sous terre, Père dans les airs, parti en fumée. Sans doute.

Un autre instant fait écran, a disparu. Ressassement. Sur le seuil de la grande maison des Heydorn qu'il connaissait si bien. C'était cela, il était revenu du dedans où l'avait attiré la musique d'une fête enfantine, il avait à peine aperçu la silhouette de Mère qui déjà s'éloignait. Pourquoi si rapidement ? Pourquoi ? Tante Dagmar avait tenté de le rassurer. Il avait cinq ans. Mme Raddatz, ta maman, elle reviendra. Elle m'a confié mille baisers à te distribuer, un pour chaque soir que Dieu fait. Mille baisers n'avaient pas suffi, il était demeuré près de deux fois mille jours chez les Heydorn, n'avait reçu de Mère que des miettes de lettres empesées comme une chemise du dimanche. Mais il l'avait retrouvée enfin, avec ce désir fou de retourner en elle, couloir sombre de la maison, s'enfoncer dans la chaleur de ce corps, désir qui le tenaillait, ne l'avait jamais quitté. Il était toujours là.

\* \* \*

Un jour de la fin de l'automne il sut qu'il entreprendrait des études de mathématiques. Celles-ci, soudain, lui apparurent avec une grande clarté comme une science achevée — du moins le croyait-il en ce temps —, une science finie, science simple — *einfach* était le mot si juste — toute occupée d'objets stables et lointains, habitants d'une nature qu'il aimait passionnément écouter, sonder, explorer. Si les manuels ne l'avaient jamais intéressé, le temps n'était plus compté lorsque cette nature mathématique elle-même venait à murmurer à son oreille, le requérant à mi-voix. Et puis c'était une belle propédeutique, tout le monde en convenait depuis les

Grecs. Il étudierait les mathématiques et il en ferait le tour avant de se plonger dans plus incertain, plus dangereux, l'écriture probablement ; alors il ressusciterait le rêve noyé de Père, exaucerait l'antique désir de Mère.

## **6. Faire les vendanges et quarrer les nuages**

Fin 1945 : la guerre s'est achevée, il faut tenter de vivre, plonger dans le vaste sein de cette liberté offerte, bras largement ouverts, nu au milieu des ruines. Tout est brisé, brûlé, calciné, déraciné, écartelé, effacé, détruit. Tout, fors la vie qui vous entraîne et vous enlace. Rien n'est fait, tout est possible. Oui, mais... certes le rideau se lève à peine ; pourtant la pièce est déjà gravée quelque part et elle se déroulera comme elle est écrite, en dépit des cahots de la route.

Génialité mathématique : nul n'est au courant encore, pas même le premier concerné qui ignore que les mathématiques ne sont pas achevées et qu'existe bel et bien ce que l'on nomme « recherche en mathématiques ». D'elles il ne sait encore rien ou presque, et surtout pas qu'il les approche comme personne avant lui. Il douterait plutôt si elles sont prêtes à se laisser séduire, elles ressemblent à la belle du village qui néglige les soupirants au milieu desquels elle a grandi, trop assidus et prévisibles, pour se donner corps et âme à l'étranger de passage, naïf et décisif, qui se profile au loin sur le chemin, débarqué de nulle part depuis les lointaines collines et qui l'enlèvera au nez et à la barbe des sages et des forts en thème.

Forclusion du père : comment ne pas imaginer cette rampe maudite, Sascha tout juste sorti des miasmes d'un train surpleuplé, hagard, multiplement défait, ébloui de soleil et de colère impuissante, qui lentement descend ? Comment ne pas entendre, en bas, cet aboiement fatal – *nach links* ! – aussi sec que le claquement des ciseaux d'Atropos coupant le fil de la vie ? Au-delà rien, rien de dicible, rien, le vide, le néant, à moins que, dit-on... L'administration française est l'une des meilleures du monde, pourvu qu'on lui laisse le temps d'agir. Plus de quinze ans après les faits, Alexandre recevra du Ministère des anciens combattants et victimes de guerre une notification officielle, un peu courte, un peu sèche peut-être mais fort claire encore que pas tout à fait décisive : « J'ai l'honneur de vous faire connaître que Monsieur Tanaroff a été déporté le 14 août 1942 en direction du camp de concentration d'Auschwitz. » Ce fut tout. Hanka, décédée le 16 décembre 1957, n'a jamais eu cette lettre, datée d'août 1958, sous les yeux. Purs délais administratifs ? Forclusion ? En

quoi ? Mystère. Du père, durant des décennies, il sera peu question, à peine quelques courts récits à la teinte presque objective. Les interminables analyses psychologiques qu'affectionnera Alexandre ne lui seront pas consacrées. Père s'en est allé et ne hantera plus guère les textes. Les paroles peut-être ? Toujours est-il que *verba volant*, envolés les mots, s'ils ont existé, tout comme lui. Il ne ressortira de sa boîte, il ne fera retour, et ce sera alors avec tout un convoi, qu'à l'extrême fin, dans les moments ultimes. Il sera le dernier cauchemar après une si longue absence.

Père & Mère : Il se sont aimés dans le bruit et la fureur, la rage au cœur et la rage de vivre. Ils ont affronté le monde, ils se sont plongés dans des luttes que Hanka n'avaient pas toujours rêvées ni désirées. Et puis ils se sont séparés et un temps, entre Berlin et Paris, avant le désastre espagnol, et puis après, entre Paris et Nîmes, ils se sont écrits, longuement, avant de se perdre à jamais. Quarante ans plus tard Alexandre se plongera dans leur correspondance avant de la brûler. Décidément, tout s'envole vers des cieux obscurcis, dans un grand sacrifice à on ne sait trop quelle divinité. Serons-nous jamais invités au banquet ? Alexandre, lui, du tourbillon de ses méditations graphomaniaques aura fini par extraire l'unique question qui vaille, tragique, lancinante et demeurée sans réponse : Pourquoi, mais pourquoi m'as-tu, m'avez-vous, abandonné ? Et peut-être aussi, interrogation préliminaire obligée : Mais vous êtes-vous vraiment, vraiment aimés ?

Succinctement à présent, en forme de pense-bête, pour autant que le plus secret, si même toujours déjà là, se chuchote pour n'éclater qu'à son heure, laquelle n'est pas venue encore.

Le Nom de la mère d'abord, ou serait-ce plutôt ce nom de Mère, l'unique, celle qui se fera déesse après avoir été l'incomparable objet parmi tous les objets, giron toujours accueillant, unique salut, source de toute création véritable.

L'écriture : ce songe familial, cette impossibilité partagée d'une famille dont la vie par certains côtés ressemble à un long filet d'encre noire qui bifurque, se détourne, se perd dans les sables mais jamais ne s'assèche. Le rêve de Hanka, ce ne fut pas de changer le monde mais de l'écrire. Écrire comment ? Dans un roman, interminable

bien sûr, le sien, celui de Hanka-Lotte, une femme prise dans la tourmente de sa propre vie, *Eine Frau*. Et ce roman elle va l'écrire, nul ne sait comment car son fils ne nous le dit pas et pour une part l'ignore lui-même, elle va l'écrire du moins en partie, entre la fin de la guerre et l'année 1953 peut-être. Elle y consumera ses dernières forces ou presque et le mènera jusqu'à l'hiver 1928, lorsque l'enfant paraît. Quelle sera la ferme résolution d'Alexandre, fin 1957, après la mort de Mère ? Mener à leur terme en une ou deux années quelques projets mathématiques, puis parachever l'œuvre de Mère. Les projets : une douzaine d'années seront nécessaires pour bâtir ce qui ressemble à la cathédrale de Beauvais. Mais alors le livre de Mère sera devenu caduc, presque objet de mépris : Mère n'avait pas fait le travail. À suivre.

La prophétie : dire ce qui est, dire la gigantomachie du Mal et de la Vérité, dire ce devant quoi tout le monde passe sans le voir, en détournant la tête, soucieux de l'ignorer. Dire le scandale du monde et toutes les nuques raidies. Mais aussi : mars 1944, existence d'un Dieu créateur. Il ne repartira plus Celui-là, Il est venu soudain mettre en doute l'inanité du vide institué par Père & Mère, Il ne se lassera plus de frapper à la porte, d'abord légèrement, puis de façon plus insistante ; un demi-siècle plus tard Il aura tout envahi... le Malin aussi.

La folie : pourquoi se refuser le luxe de ce mot ? Un jour elle éclatera, ou ce que les hommes tiennent pour tel. Nous rencontrons-nous jamais nous-mêmes autrement que par la grâce de ces éclairs qui se fraient un passage enflammé au travers des défenses que nous avons si habilement, si consciencieusement disposées, heureusement, quelquefois en vain — sans quoi il n'y aurait rien, ou si peu. Oui, elle viendra toquer à la porte, à son heure, encore lointaine. Laissons-la en paix, dans l'ombre, sur l'autre scène.

\* \* \*

Pour un peu Mère a tout oublié d'il y a seulement quinze ans, dans un autre monde : les luttes, les cavalcades dans la neige, les chaussures trouées, la bouteille en verre pleine de lait répandue sur la chaussée humide un soir de brume, la cave de Gerd, les camarades, le coup de tonnerre de l'irruption de Sascha, trop grand pour leur petit

monde souterrain, le petit garçon sur le perron, frêle silhouette écrasée par celle de l'opulente dame en noir, le petit garçon qui regarde, interdit, une vague forme qui s'éloigne, la forme de la mère disparue. Fin décembre 1933, naissance du loup. Il mettra près d'un demi-siècle à se montrer au fils dans le réel, mais pour Mère tout doit paraître d'abord sur la feuille, métamorphosé en et par l'encre. Elle trace à la craie, à même l'asphalte, un rectangle. Dedans, la scène et ce qui s'y énonce, hors le monde. Le petit d'homme ressemble à un homme à présent, quand l'homme, lui, s'en est allé. Il ne reviendra pas. La place est vide, d'un vide qui n'est plus, un vide qui repousse la pensée qui s'y hasarde. Rieucros, Brens, Gurs, le Vernet, ce n'est pas le vide, c'est le commun du tragique humain. Mais ce qui est impensable n'est pas à penser ni à réfléchir. La glace a perdu son tain. Le regard à son tour s'y perd sans retour.

Pas tout de suite. À quoi serait-ce bon ? Les fleurs sont là, cueillies, offrande au pied du lit ; Mère les y a trouvées, de simples fleurs des champs qui disent mieux l'amour que toutes les orchidées. Lentement la majuscule grandit : Mère. Un tunnel de sentiments, de sensations, d'émotions qui se bousculent, hésitent sur le seuil de l'éclat : le giron, le sein, la matrice protectrice, le refuge ultime comme la source originelle, l'alpha et l'oméga, le départ et la fin de toute recherche, la moiteur nécessaire à toute création authentique et fragile. Alexandre le répètera sur tous les tons, inlassablement, comme la seule et grande vérité : tout procède du Giron de Mère. Il n'est d'authentique création qui ne naisse de cette moiteur fertile. Et cette création est une et indivisible ; elle ne tient que de se joindre au concert de la Création. Il y a des baies qui poussent sur les buissons, des lapins qui courent dans les halliers, il y a des saules endormis qui secouent leurs panaches poudrés de glace, il y a des volcans, des glaciers, des séracs, il y a des rocs qui jettent leurs ombres sur les vallées torrentueuses, « il y a des cristaux de toute espèce de substance : des cristaux de soude, de soufre, de modules, d'anneaux, de schémas relatifs, etc. » De ce que l'homme récolte, les fleurs des champs en fête, le blé des moissons de l'été expirant, les raisins vendangés charriés en larges paniers d'osier au pressoir ruisselant, les

champignons de l'automne à la lisière des forêts brunissantes, comme les catégories galoisiennes de l'hiver laborieux et pluvieux, rien qui vaille hors de cette grande poussée qu'est la Nature, rien qui y échappe. Si jamais il fut un homme de l'authentique *phusis*, si chère à certains, c'est bien Alexandre, c'est lui qu'il faut pointer du doigt à ces dieux qui continuent peut-être de hanter les sources esseulées. Cette poussée aveugle, irrésistible, de la Création, porte chez les hommes un nom simple et redouté : *désir*.

\* \* \*

La guerre est finie, terminée ; enfin, ce qu'on appelait encore la guerre, qui était déjà loin et n'était plus la nôtre depuis longtemps. L'a-t-elle jamais été ? La grand rue de Mairargues est déserte. Hier soir j'ai vu une femme courir dans la rue, être rattrapée, hurler, pleurer, demander pardon, supplier. En vain. Un vieux monsieur est venu ensuite balayer des touffes de cheveux sur le trottoir. C'était peut-être un employé de la mairie. Il n'avait l'air ni fier ni gêné, juste un peu ennuyé. Il aurait aussi bien pu nettoyer n'importe quelles ordures traînant sur la voie publique. Mais elle, cette femme, pourquoi aurait-elle dû se cacher pour aimer ?! Curieusement, à nous on n'en veut pas. Comme quoi mieux vaut être ennemi que traître. En ce moment j'écris une longue lettre à l'oncle Wilhelm, je lui parle de théorie des ensembles et de l'axiome du choix ; fallait-il vraiment l'accepter, cet axiome ? Il est vrai que sans lui le monde serait bien petit, trop sans doute. Mère voudrait rentrer en Allemagne. Elle a demandé à Siegfried de nous héberger le temps de trouver un logement et un travail. Il a refusé, il s'excuse mais sa maison a été à moitié détruite dans un bombardement, il n'est pas sûr de retrouver un travail lui-même, sa femme est malade, déprimée. Ce qu'il raconte est terrible, ils ont presque tout perdu, la femme du voisin a disparu avec ses enfants, une pièce entière a été soufflée. Depuis, le voisin reste prostré sur un bout de mur, il refuse de s'alimenter, il somnole jour et nuit. Pourtant Siegfried aimerait que nous venions les voir, il est d'accord avec Mère qu'en principe notre place est en Allemagne — mais pas chez lui. Il n'a rien demandé à propos de Père qu'il a à peine connu. Mère est déçue de la réaction de son petit

frère chéri ; elle lui a répondu qu'en ce cas nous resterons ici. Je ne suis pas mécontent. Après tout l'Allemagne est loin tandis que les mathématiques sont partout. Je ne sais plus exactement quand je les ai découvertes, les mathématiques, ou plutôt quand elles sont venues à moi comme une évidence, comme des connaissances de toujours. Sûrement elles en ont assez de végéter dans ces manuels qu'on nous distribuait à la rentrée.

Chaque année je me suis jeté dessus avec une faim de loup, disaient mes professeurs un peu agacés. Pourtant j'ai vite compris que même au restaurant on est censé faire semblant de ne pas avoir faim. Là, tout le monde avait l'air rassasié. Les autres s'en fichent pas mal, même Rudy qui ne m'avait jamais déçu. Je lui ai parlé longuement d'un problème qui m'a occupé pendant des heures : comment déterminer les angles d'un triangle quelconque quand on connaît les longueurs de ses côtés ? Ensuite j'étais passé au tétraèdre ; pas facile cette fois. Je ne lui demandais rien pourtant, je me parlais à moi-même, il faisait semblant d'écouter, il faisait semblant de comprendre, il faisait semblant de s'y intéresser. Cette nuit-là j'ai compris qu'ils font tous semblant tout le temps. Tous, sauf monsieur Friedel bien sûr. Rudy a fini par avouer — il était deux heures du matin :

— Excuse-moi de te le dire comme ça, mais tu sais que tu m'emmerdes ? Je te le dis parce que ça pourra t'être utile un jour, peut-être. Je ne suis pas le seul. Les angles des triangles, des tétraèdres ou de n'importe quoi d'autre, je suis désolé Alex, mais je n'en ai rien à foutre. C'est comme ça. Mon père n'est plus là, il était à Majdanek — le tien non plus, tu te souviens — ma mère n'est plus là, ma sœur et mon petit frère non plus. Alors les angles des triangles... »

Il a éclaté en sanglots. J'ai passé le restant de la nuit à le consoler. Je l'ai porté dans son lit. Il m'a embrassé. Jamais un garçon ne m'avait embrassé comme ça ; ni une fille d'ailleurs. Deux jours plus tard il est venu me voir : « Je suis allé fouiller dans la bibliothèque du Collège. Tu sais qu'il y a une formule pour ton truc ? » Ça ne me serait pas venu à l'esprit de regarder dans les livres. Pas par honnêteté mais parce que ça n'aurait aucun intérêt. J'ai remercié Rudy tout de même ; aussitôt ses yeux se sont

embués. En retour, comme par réflexe, je lui ai promis que jamais nous ne nous séparerions. Après coup je m'en suis voulu. À quoi bon faire semblant, moi aussi ? Je me suis promis à moi-même que c'était la dernière fois. Je tiendrai parole.

Parfois j'imagine une rue de Berlin, ou de Hamburg plutôt. Je cours sous la neige, mes jambes sont courtes, si courtes, et la neige continue de tomber de plus en plus dru. Je glisse, je trébuche, je tombe dans une congère. Les boucles de mes cheveux sont gelées. Je lève les yeux, c'est le crépuscule, j'aperçois une foule de gens qui s'éloignent, ils n'ont pas de visage, ce sont des silhouettes grises, elles courent elles aussi, très vite, elles sont affairées, il est clair qu'elles savent où elles vont. Le soir tombe. Je sens le froid qui monte et pénètre mes membres, me paralyse, je voudrais me lever, les suivre, hurler, leur demander vers où elles courent, les mots me viennent bizarrement en français, je me dis qu'elles ne comprendront pas mais aucun son ne sort de ma bouche. Je finis par m'endormir, ou m'évanouir, je ne sais plus.

\* \* \*

Septembre 1946, c'est la fin des vendanges, les paniers débordent, les pressoirs ruissellent d'un jus acide promis à la fermentation, tandis que les nuits sont chaudes, grosses de toutes les expériences sur des couches de fortune qui couvent des couples éphémères, fragiles comme des ailes de papillons, couples d'un couple de nuits qui pour certains, défaits, s'apprêtent à « remonter » vers un Paris d'où les tickets de rationnement n'ont pas disparu. Hanka et Alexandre se blottissent l'un contre l'autre, à l'écart du monde, et la vie du ménage n'est pas facile aux entournures : paire de lunettes pour Hanka, de souliers pour Alexandre, rien ne va de soi, et quand Maïdi, un beau jour, apparaît sur le seuil, la foudre s'est déjà accumulée, l'orage est tout près d'éclater. Maïdilein devenue grande, ivre de vie et d'avenir, qui raconte en hoquetant sa rencontre avec deux soldats soviétiques saouls — pléonasme ? — dans Berlin occupé, accoudés à leur tank. Que s'est-il vraiment passé ? Mystère. Personne n'en saura jamais rien. La seule chose certaine, c'est que pour un peu elle jubilerait d'un rire un peu fou, à faire danser les spectres. De son père elle n'a guère de nouvelles et au fond peu lui importe. Elle aimerait tant que sa mère comprenne ! Mais comprenne

quoi au juste ? Mère ne comprend pas, elle s'emporte. La petite famille, sans Père, tourne à la querelle de ménage, bientôt à un enfer terrestre. Maïdi s'en va servir chez une comtesse des environs.

\* \* \*

Quant à Alexandre, le voici qui retourne à ses mathématiques et nous avec lui. Déjà il a senti qu'elles, du moins, ne le trahiront pas. En cela il ne variera jamais. Souvent, après un quart de siècle d'un mariage fusionnel, une intense vie commune de chaque jour et de chaque nuit, les mathématiques lui sembleront en un sens dérisoires, nimbées de brumes et cependant bonnes filles, toujours fidèles, qui l'attendent, lui, sans le trahir jamais. Elles seront son refuge secret, toujours elles se donneront à lui quand il les appellera, chaque fois différemment, que ce soit en suivant une habitude invétérée, ou bien par caprice, ou même par désespoir, toujours elles seront là, vieillissante épouse parfois, ennuyeuse maîtresse peut-être, mais jamais traîtresse, comme le sont souvent les humains. Souvent ? Non, bien pire, toujours ou presque, comme s'en persuadera lentement Alexandre.

Mais octobre 1946, c'est le temps de la passion naissante et le début d'une deuxième année de licence pour Alexandre à Montpellier, deux événements quasiment disjoints tant il ne fréquente guère une Université à laquelle l'adjectif lui-même désuet de « provinciale » va encore comme un gant. La preuve ? L'un de ses professeurs, un certain Monsieur Soula que cette remarque a rendu presque célèbre, fit savoir à Alexandre au détour d'une conversation que la recherche en mathématiques était en somme terminée, ces dernières ayant trouvé leur clôture définitive dans l'œuvre admirable d'un certain Henri Lebesgue, quelques décennies plus tôt. Cet auteur avait publié dès 1904 le livre définitif, après lequel il n'était plus guère question de possibles découvertes. Mais pourquoi diable Monsieur Soula attribuait-il à la théorie de la mesure mise au point par Lebesgue le douteux honneur de clore définitivement les mathématiques ? Le hasard de ses connaissances personnelles ? Les remarquables théories récentes ne faisaient pourtant pas défaut, ni les grands mathématiciens (comment laisser ce mot au masculin en songeant à la

singulière et admirable Emmy Noether ?) depuis l'orée du siècle, du coup d'envoi de la topologie à la théorie du corps de classes, de l'appareil mathématique de la mécanique quantique aux représentations des groupes de Lie compacts en passant par tout ce que l'on se plaira à imaginer. Sans doute l'assertion amusante de Monsieur Soula, qu'il est un peu facile de traiter avec un brin de condescendance, tient-elle plutôt à ce qu'Alexandre lui avait touché un mot de ses efforts pour bâtir précisément une théorie de la mesure, auquel cas, dans ce domaine très particulier, il faut avouer que Monsieur Soula n'avait pas entièrement tort (ni bien sûr tout à fait raison !).

Il est vrai qu'en ce début de siècle la lumière mathématique tardait encore à se propager, n'atteignant pas toujours Montpellier ou même, au risque de fâcher, les îles britanniques, comme Bertrand Russell finit par se l'avouer assez tardivement. Quant à l'Atlantique il était, pour quelques années encore, diablement large, tandis que plus au nord ou à l'est, Stockholm, Moscou ou Petersburg naissaient aux mathématiques, en français ou en allemand dans le texte. En somme on restait d'ordinaire — presque — entre soi, dans la vieille Europe savante du dix-huitième siècle ou d'avant, entre France et Allemagne, ou mieux entre Paris, Berlin, Göttingen, Heidelberg, Halle et j'en passe. Ainsi, exemple entre cent, Jacques Herbrand était mort en 1931, à vingt-trois ans, dans un accident de montagne. D'abord élève à l'École Normale Supérieure à Paris, comme il se devait, il avait eu le temps dans sa très courte vie de contribuer substantiellement à la logique et à la théorie du corps de classes avant d'entreprendre la traditionnelle tournée allemande. Ses professeurs allemands lui promettaient un avenir exceptionnel. Ils savaient de quoi il parlaient. Ils ne savaient pas que notre avenir à tous était sombre, très sombre, ni toujours que pour certains ils en seraient eux-mêmes, victimes ou bourreaux, étroitement partie prenante.

Et Alexandre ? Lorsqu'il se montre dans un amphithéâtre, c'est-à-dire rarement, en short et en sandales, comme tout juste sorti de l'été, d'une grange ou du vignoble, insoucieux d'aucun protocole comme il le sera toute sa vie, il écoute d'une oreille distraite des cours dans lesquels il est question d'ennuyeuses intégrales simples, doubles ou triples, et des procédés pour calculer celles-ci. Il ignore d'ailleurs que dix

ans et un cataclysme plus tôt, c'est précisément ce genre de cours, mais cette fois à Paris, en Sorbonne, qui avait incité André Weil à fonder Bourbaki. Alexandre pose des questions non pas saugrenues mais profondément différentes de celles auxquelles ses professeurs apportent des solutions bien rodées, glanées dans les livres. S'il se reconnaît une qualité (Est-ce là fausse modestie ou véritable fatuité ? Ce dilemme l'occupera tant et plus quarante ans plus tard.) c'est bien celle d'oser se pencher plus bas que les autres, c'est toujours et encore de rejouer l'enfant du conte des habits neufs de l'Empereur. Et puis après tout, pour faire du passé table rase, quoi de mieux que de l'ignorer, ce passé ? Bref, il se demande simplement pourquoi ces objets existent, ce qui cette fois ne se résoud pas en une formule. D'ailleurs les formules, ce ne sera jamais son fort à Alexandre (encore que...). Faut-il s'en convaincre que l'on remarquera que son seul échec, le seul examen qu'Alexandre ait jamais manqué (oui, Alexandre Grothendieck a été recalé à un examen de licence à l'Université de Montpellier), ce fut à cause d'une erreur dans un calcul de trigonométrie sphérique, science aujourd'hui presque disparue, alors précieuse aux astronomes et aux marins. Pour l'heure, le voici donc à s'interroger sur ce qu'il nomme encore à peine « théorie de la mesure ». Comment définir proprement la longueur des méandres d'une rivière excessivement paresseuse, la surface d'un lac aux berges incertaines ou le volume d'un nuage aux bords effrangés ? Autant de questions oiseuses pour presque tous les mortels, mais questions qu'Alexandre se pose à lui-même avec une brûlante acuité, nul ne saurait dire pourquoi (encore que...), et auxquelles il entreprend de répondre sans en informer quiconque. Mais s'il faut dire un mot de cette œuvre d'extrême jeunesse, un petit retour en arrière s'impose.

\* \* \*

*Da capo* : Henri Lebesgue, nommé professeur au Collège de France en 1921, est mort dans l'exercice de ses fonctions en juillet 1941. Il considérait de son devoir d'assurer ses cours qu'il tenait à ne préparer qu'en partie, laissant au hasard le soin de lui offrir l'occasion d'amusantes saillies, de profondes réflexions et quelquefois de grosses bêtises. De santé fragile comme la plupart de ses aïeux, il se faisait porter les

derniers temps dans ce qui ressemblait à une antique chaise à porteurs, dans le Paris de l'occupation dénué des moyens de transport publics qui auraient pu mieux convenir. Par intérêt mathématique, quelques officiers allemands assistaient au cours. Lebesgue avait développé dans sa thèse, soutenue à Nancy en 1902, une théorie de la mesure, donc aussi de l'intégration, puissante, souple et fort générale, dans le prolongement des travaux de son mentor et ami Émile Borel, théorie destinée à concurrencer voire même à supplanter celle du génial mathématicien allemand Bernhard Riemann. Ainsi chacun sait-il que la limite simple d'une suite de fonctions continues n'est pas nécessairement intégrable au sens de Riemann mais l'est bien au sens de Lebesgue. Les officiers allemands présents au cours de ce dernier et qui pouvaient s'amuser à l'occasion de ses facéties n'ignoraient naturellement rien de ce genre de propriétés. On peut gager qu'ils n'avaient cure de ce qu'elles pointaient vers une certaine supériorité de la théorie de Lebesgue, théorie bien française jusque dans ses antécédents.

Pourtant, lorsque Henri Lebesgue mourut d'épuisement et des suites de ce qu'il considérait comme une forme de résistance à l'Occupation, le Führer avait lancé l'opération Barbarossa depuis un mois. Des escadrons motorisés de la Wehrmacht caracolaient sur la route de Smolensk au soleil d'un magnifique été, nettoyant la grande plaine russe de ses races inférieures au lance-flammes et au fusil mitrailleur. Et là-bas, demeurées au pays dans des logis propres et bien tenus, les femmes de soldats et d'officiers aux rutilants uniformes recevaient des cartes postales passionnées, dégoulinantes d'amour et de devoir. Dès la fin septembre 1941, trois mois tout juste après son lancement, Barbarossa avait atteint et englouti Novozybkov où Sascha avait vu le jour, un demi-siècle plus tôt. Très vite les troupes au nom à peine codé de *Sich.* (pour *Sicherheit*) sont à pied d'œuvre dans ce gros bourg jusque là assez tranquille. Y ont-elles rempli leur mission : faire régner la terreur pour mieux faire le ménage ? On peut le supposer. Ajoutons que, tandis qu'Henri Lebesgue s'éteignait à Paris, Oswald Teichmüller, très brillant jeune mathématicien, soucieux, lui, des débuts de l'analyse  $p$ -adique autant que de la classification conforme des

surfaces introduites par le même Riemann, par ailleurs indéfectible soutien du Führer et chef de la S.A. de Göttingen, ignorait que la mort l'attendait quelque part sur le front de l'Est, où il se porterait volontaire après l'insupportable échec devant Stalingrad. Ce serait pour l'année suivante, après la première chute de neige, après aussi que l'immensité plate et battue par les vents se sera faite beaucoup moins accueillante aux grandioses desseins du Führer.

Et Alexandre ? Il est étonnant de constater combien il est proche des histoires précédentes et de quelques autres, dans une Europe saturée de beauté, de science et d'horreur soudain mise à nu. Qu'on en juge seulement. C'est d'abord dans une complète ignorance de la théorie de Lebesgue qu'il élaborera en deux ou trois ans une théorie générale de l'intégration, consignée dans un gros manuscrit qu'il emporta en « montant » à Paris à l'automne 1948, puis à Nancy lorsque la vie et les mathématiques l'y auront conduit. À vrai dire, le verdict du sévère, parfois brutal mais juste Jean Dieudonné fut à cette occasion sans appel : ladite théorie était plus ou moins équivalente à celle de Lebesgue précisément, et ne valait donc pas d'être publiée. Moins encore pouvait-elle faire office de travail de doctorat. Il n'empêche que ce premier exploit mathématique d'Alexandre est à l'évidence très remarquable : dans une totale solitude mathématique il avait retrouvé, à l'âge tendre de vingt ans, une théorie qui avait fait la gloire de Lebesgue et valu en substance à son auteur une chaire au Collège de France. Tout aussi remarquable est le fait qu'il se montra à peine déçu de cette entrée somme toute frustrante dans le monde mathématique. Il se contenta d'oublier un manuscrit qui depuis lors est demeuré introuvable et sur lequel il serait amusant de remettre la main. Ne rappelle-t-il pas ce manuscrit perdu de Sascha, dont la théorie de l'économie politique devait émouvoir le monde davantage que ne l'avait fait le *Capital* ? Ne fait-il pas songer à *Eine Frau*, le roman de Hanka jamais achevé ni publié ? Quant à Alexandre, il avait trouvé Jean Dieudonné et Laurent Schwartz à Nancy, précisément là où était née la théorie de Lebesgue et où celui-ci avait brièvement enseigné, dans le lycée qui porte le nom illustre d'Henri Poincaré. Teichmüller, lui, reviendra *post mortem* avec ses espaces sur lesquels

Alexandre fera plusieurs exposés au séminaire Cartan, à Paris, au début des années cinquante, et dont il se souviendra des décennies plus tard pour élaborer une théorie qu'il nommera de Galois-Teichmüller, dite aujourd'hui théorie de Grothendieck-Teichmüller. Drôle d'appariement dont sans doute il vaut mieux conclure une fois de plus que ce monde-là est décidément bien petit.

Les fils qui relient Alexandre Grothendieck et Albert Einstein sont délicats, parfois ténus et il faut se garder d'abuser de certaines analogies tentantes. C'est ainsi que le slogan « tout est relatif » leur est en un sens commun. Au premier abord on est frappé et amusé de cette communauté ; au second on se dit qu'il y a là une sorte de coïncidence purement verbale qui ne mène qu'à un brillant mais facile malentendu. Et pourtant, et pourtant, on finit aussi par pressentir là une consonance profonde qui rejoint la chambre d'échos d'un certain *Zeitgeist*. À voir, mais pas ici. Plus simplement il est difficile de ne pas rapprocher l'épisode de la jeunesse de Grothendieck, retrouvant en substance la théorie de la mesure de Lebesgue, d'une aventure toute semblable d'Einstein, à peine plus âgé, avec la mécanique statistique, plus précisément la théorie de Gibbs. Car en 1902, 1903 et 1904, autrement dit juste avant son *annus mirabilis* (1905), Einstein, né en 1879, publia trois articles dans lesquels il retrouve bel et bien « en substance » l'essentiel d'une théorie que Josiah W. Gibbs avait élaborée durant sa vie entière et qui a fait — à juste titre — sa gloire. Tout comme Grothendieck, à ceci près que ses articles ont été publiés et demeurent donc accessibles (et même commentés par les historiens des sciences), Einstein rangera pour ainsi dire cet épisode dans un tiroir et n'y fera plus guère référence. Pire, il sera le premier à dénigrer à l'occasion son propre travail, concédant volontiers qu'il avait bien retrouvé l'essentiel de la théorie de Gibbs, mais sans la développer dans tous ses détails. Le génie est parfois pressé. Et les fils du parallèle entre Einstein et Grothendieck sont à tirer sensiblement plus loin.

\* \* \*

Les mathématiques, pour peu qu'on les prenne au sérieux, tendent à rompre, cela est vrai, les fils du conte ; non qu'elles bâillonnent tout à fait l'inconscient comme on

le croit trop fréquemment, mais assurément elles l'aiguillent dans d'autres directions, lui indiquent d'autres sommets, lui interdisant *ipso facto* certaines promenades dont les buts ultimes demeurent ensevelis dans le brouillard. Induisent-elles par là-même une forme de « stagnation spirituelle » ? Alexandre Grothendieck l'a dit et redit, s'agissant de lui-même. Tâchons ici d'avancer un instant sur d'autres chemins.

\* \* \*

Aujourd'hui est un grand jour ; Mère m'a parlé de son roman, qu'elle a repris. Il ne lui reste que deux raisons de vivre, dit-elle : moi et le roman, dans cet ordre. Au demeurant elle ne se fait guère d'illusions. Le médecin a confirmé que l'infection avance, que ses poumons ne résisteront plus très longtemps si l'on ne fait rien. Et qu'y a-t-il à faire ? Rien. Il a prescrit du repos au grand air, voilà tout. Pourquoi pas une bonne saignée ? Enfin, après tout l'air d'ici est à coup sûr plus sain que celui de Berlin — sans parler du voyage dans un train bondé. Mère a commencé au commencement, à la matrice de tout : sa naissance à elle. Elle m'a fait lire le premier chapitre que j'avais parcouru il y a des années sans trop comprendre. J'aurais mille remarques à lui faire mais il y a beaucoup de vrai dans tout cela. J'aime qu'elle ne triche pas — enfin, pas trop. Je crois que je sens les quelques décrochages, les glissades minuscules, mais je n'ai pas pour les lui pointer l'autorité de Père quand il l'a rencontrée, moins encore pour les lui faire corriger. J'aime aussi le titre auquel elle s'est fixée : *Eine Frau*, difficile de faire plus simple et c'est la vérité même. Mère est bien femme, la femme, la seule ; elle a toujours voulu rencontrer un homme ou plutôt l'homme, l'unique, et il est arrivé un jour, dans la cave, il est là, je le vois dans ses yeux, je suis lui, je suis celui qui est parti.

Hier je suis allé voir un « western » au cinéma du quartier, je ne sais pas pourquoi. Pour rien. Je ne le referai sans doute jamais mais l'arrivée du héros m'a rappelé celle de Père dans le roman de Mère. J'ai souri dans le noir ; immédiatement la sensation est venue que je n'avais quasiment plus souri depuis une certaine fête d'anniversaire, à Blankenese, il y a dix ans de cela. Et puis j'ai pensé à Père, à notre dernière marche dans Paris, aux Brigades, à son air de chien battu, de loup abattu, au grand vide.

Quand je suis revenu Mère était furieuse. Je n'ai pas compris pourquoi. Elle a dû penser que je la négligeais. Je ne pense pourtant qu'à elle.

C'est alors qu'elle m'a montré à nouveau le début du roman. Elle a exigé que je le prenne en main, comme le signe d'une allégeance dont elle doute toujours. Père nous a abandonné. Je suis là, elle a besoin de fierté. Elle pense terminer son livre d'ici cinq ans m'a-t-elle dit — une éternité. Où serons-nous en 1953, quand le médecin ne lui donne même pas tout ce temps-là à vivre ? Elle s'est calmée, et puis la fureur est revenue en elle, j'étais désespéré. Le mot de *Verbindung* résonnait sans cesse, elle le répétait avec furie, avec désespoir, il a envahi mes oreilles, mon cerveau tout entier ; comme s'il n'y avait pas dix mots allemands pour dire ce qui nous lie. Comme si les mots pouvaient jamais suffire. Heureusement la nuit est tombée. Elle nous a réconciliés. Jamais nous n'avions été si proches. *Matrix*. Je lui ai juré de terminer *Eine Frau* si jamais elle-même venait à disparaître et je suis déterminé à tenir ma promesse.

\* \* \*

Si l'on en croit le Talmud, le fœtus dispose de tout le savoir du monde, lequel s'envole au premier cri du nourrisson, hurlement primal, désespoir d'être jeté dans ce monde-ci, exposé à l'effroi du diurne, nu, arraché au bain amiotique, à l'humidité bienfaisante de la matrice. Et cependant les petits d'hommes créent, tous autant qu'ils sont, ils jouent, comme Dieu lui-même, et ils créent comme Lui, librement. Et puis un jour le rideau tombe sur la merveilleuse pièce de l'enfance, une porte claque et les hommes, presque tous les hommes hors une poignée de Mutants, se métamorphosent lentement en mannequins, en figures de cire impuissantes et muettes, en fantômes reparcourant mille et mille fois des chemins mille fois parcourus. Le jeune homme de génie songe-t-il déjà, au sortir du chaos, à cela qu'il écrira beaucoup plus tard, qu'il arrachera de haute lutte à un océan de papier envahi d'indéchiffrables pattes de mouches ? Toujours est-il que le décor est planté, la pièce écrite, cette fois c'est Clotho, la fileuse, qui s'y est collée. Reste à la jouer, sans quoi elle demeurerait lettre morte. Les tréteaux de la vie sont irremplaçables.

Ainsi donc, il vint — et les hommes connurent qui il était. Il se lança dans des travaux que nul n'avait osé rêver, il dénoua des nœuds que l'on croyait trop serrés pour jamais céder sous les doigts d'un mortel ou encore, nouvel Alexandre, il trancha d'un trait de plume des dilemmes que la race humaine avait toujours tardé à affronter : personne avant moi ne s'était penché assez bas, dira-t-il plus tard, dans cette inextricable confusion d'humilité et d'orgueil qui le poursuivra toute sa vie, ayant posé en l'espèce qu'un schéma affine n'est rien d'autre que le spectre d'un anneau, un anneau quelconque, sans s'embarrasser d'aucune de ces subtiles propriétés additionnelles que d'illustres aînés avaient cru nécessaire de préciser et broder avec soin.

Il voyagea : Paris, Nancy, Sao Paulo, le Kansas, Paris à nouveau. Peut-être connut-il la mélancolie des paquebots, comme sur celui qui le ramenait du Brésil à Hamburg, avec Hanka, pour une visite aux Heydorn qui pour celle-ci serait la dernière. Nul ne le connaissait ; il devint célèbre, il renversa des monstres, il bâtit des édifices aux formes inédites, il traversa l'analyse fonctionnelle, y laissant une empreinte de feu, un trait de lumière qui n'était pas près de s'éteindre. Mais le terrain lui parut trop lourd, trop étriqué pour ses bottes de sept lieues et il opta alors pour les grands espaces qui allaient l'occuper le restant de son existence, les immenses plaines qui s'étendent à l'infini, qu'il se mit à arpenter, muni de divers mètres cohomologiques et d'un sûr instinct qu'il désespérait de jamais partager. Espace : il n'est pas de mot qui soit si consubstantiel à son œuvre. Espace, *Raum* : il a bouleversé la panoplie des images que depuis vingt-cinq siècles ces mots évoquaient, il leur a fait franchir la frontière subtile qui sépare l'imaginaire du symbolique. En plein tournant langagier, il les a promus, paradoxalement, au rang de signifiant, tel un cheval de Troie introduit nuitamment sur les terres du *logos*, leur conférant la puissance et les vertus de la métaphore. Cependant il est trop tôt encore. Le rideau est à peine levé. Nous voici rendus en l'année 1957, baignée encore par la lumière matutinale d'un après-guerre qui annonce l'étonnante et glorieuse décennie à venir.

\* \* \*

L'année centrée autour de l'anniversaire de ses trente ans, le 28 mars 1958, fut comme de juste très spéciale pour Alexandre Grothendieck. Elle sonne d'abord la fin des années d'apprentissage, la conclusion d'un *Bildungsroman* dont Freud nous a génialement convaincu qu'aussi banal ou aussi extraordinaire puisse-t-il extérieurement paraître, il est au fond toujours voué à l'échec. C'est peu dire qu'Alexandre Grothendieck, jeté au milieu des horribles tourments d'un monde, ne fait pas exception. Nous voici confrontés à une partition à plusieurs voix, à laquelle la linéarité du récit peine à rendre justice. Seule une écriture authentiquement musicale, contrapunctique autant que criblée d'affreuses dissonances, pourrait donner une faible idée de cette tempête sous un crâne qui nous demeure mystérieuse, quand elle ne l'était guère moins pour l'intéressé, lequel a fini, après il est vrai près d'un demi-siècle de vie trop souvent vouée à explorer les cercles de l'enfer, par couvrir des dizaines de milliers de pages pour tenter de percer ou du moins approcher ce mystère, des pages qui ont invariablement fini par alimenter un insatiable brasier de souffrances. Je ne sais si, chez le jeune homme sympathique que d'aucuns décrivent assez naïvement, Satan était déjà à l'œuvre, comme Alexandre s'en convaincra beaucoup plus tard. Certainement des forces telluriques — démoniaques, dirait peut-être un Grec — guidaient déjà une errance en son fond aussi noire que celles de Goya ou Beethoven. Dissociation paranoïaque ou du moins paranoïde conclueront certains, avec peut-être une pointe de résignation blasée ; au vu de l'avenir il serait difficile de leur donner tout à fait tort. Mais trouverons-nous là le dernier mot ?

Ostensiblement, le 13 juin 1957 dans la matinée, Alexandre Grothendieck donna l'exposé inaugural du premier *Mathematische Arbeitstagung*, organisé à Bonn, ville de Beethoven et capitale de la nouvelle République Fédérale d'Allemagne depuis moins d'une décennie. Il était l'hôte de Friedrich Hirzebruch, jeune et très brillant mathématicien de son âge, dont il est permis d'estimer qu'à cette occasion il se montra particulièrement généreux. Car ce dont Alexandre traita, ce fut d'un résultat nouveau, étincelant, qui démontrait à un public conquis sinon médusé la puissance et

l'effectivité d'une vision authentiquement fonctorielle des mathématiques en même temps que l'extraordinaire virtuosité technique, la sûreté de la main et la force de conviction illimitée de celui qui, *eo ipso*, projetait cette vision sur le devant de la scène. Un peu plus précisément il était question du théorème ou de la « formule » que la postérité a retenu sous le triple nom de Riemann-Roch-Grothendieck, rejetant ce faisant dans une ombre relative le nom précisément de Hirzebruch, lequel en avait démontré peu auparavant une version elle aussi très belle, quoique nettement moins générale, par des voies plus classiques, moins dynamiques, moins fonctorielles. Il n'est pas exagéré d'affirmer que ce jour-là le nom de « Grothendieck » y gagna pour ainsi dire des guillemets, se para d'une aura qui ne le quitterait plus, même si auparavant les analystes fonctionnels avaient déjà pu éprouver cette même impression d'une extraordinaire puissance technique mise au service d'une vision d'une nouveauté intimidante. Le nom de Grothendieck commença alors d'effrayer les mathématicien(ne)s, condamnant cette fois Alexandre à une solitude toujours plus profonde, parfois en dépit d'apparences assez triviales, une solitude que seule une petite poignée d'amis de tous bords pourrait jamais songer à un tant soit peu pénétrer.

Autre événement, sur une autre portée, griffé, incisé dans une veine sombre, souterraine comme le feu de l'enfer autant que matrice de toute créativité : le 16 décembre 1957 Hanka Grothendieck s'éteignit à Bois-Colombes, dans la banlieue de Paris, victime à retardement des privations et des vicissitudes qui avaient marqué sa vie quasiment toute entière, depuis les caves de la République de Weimar jusqu'aux camps de l'exil. Elle n'avait pas soixante ans. Que dire de cet événement-là, indicible s'il en fut, sinon qu'il marqua un éboulement radical, la fin d'un monde comme aussi celui d'un cauchemar, un raz-de-marée, un tremblement de terre dont nous ne percevons que des répliques ? Ce qu'en écrit Alexandre, du moins ce qui a échappé au feu, n'a au fond pas grand intérêt, comme les confessions hâtives d'un patient trop bavard. Ce qui serait à en écrire demeure largement mystérieux. Cependant le grand mégalithe noir se dresse là, qui nous défie, et nous ne ferons en somme que tourner autour, inlassablement.

\* \* \*

Revenons pour l'instant à l'air libre, quitte à replonger plus tard dans le caveau ou le puits, la source sombre de toute créativité, avec cette fois le Congrès International des Mathématiciens (*ICM*) qui s'est tenu en août 1958, à Édimbourg. Alexandre y est invité, et plutôt que de s'étendre sur le théorème ou la formule qui a déjà fait sa célébrité et constitue par ailleurs le thème de l'intervention de Friedrich Hirzebruch, il expose un vaste programme visant à fonder la nouvelle géométrie algébrique, voire « géométrie arithmétique » comme on ne l'appelait pas encore, par des méthodes cohomologiques, « avec une généralité maximale ». Pour peu que l'on soit un minimum familier du contenu ou au moins du plan d'ensemble des *EGA* et *SGA*, dont pas une ligne n'était écrite à l'époque, le texte de cette conférence, intitulée *The cohomology theory of abstract algebraic varieties*, est proprement époustouflant. En 1958, aux oreilles d'un mathématicien « normal », l'exposé de Grothendieck devait tenir franchement de la science-fiction.

Sans entrer sérieusement dans le contenu proprement dit, ce livre n'étant pas destiné à rappeler des histoires depuis longtemps passées dans la grande histoire des mathématiques et qu'il est facile de trouver plus ou moins n'importe où, quelques brèves remarques peuvent donner une faible idée, presque indépendamment de la matière elle-même, de ce que ce programme avait alors de révolutionnaire. L'article s'ouvre sur un hommage appuyé à Jean-Pierre Serre, de deux ans seulement l'aîné d'Alexandre Grothendieck, et dont l'influence en mathématiques — en mathématiques seulement — perdurera durant toute la période d'intense activité mathématique d'Alexandre. Dans les mots de ce dernier, en 1958 : « All we can do here is to sketch briefly some of the ideas and results. None of these have been published in their final form, but most of them originated in or were suggested by Serre's paper » (l'article en question, c'est le fameux *Faisceaux Algébriques Cohérents*, « universellement » connu par son acronyme, *FAC*). Suit paradoxalement un compte-rendu succinct des efforts infructueux du même Jean-Pierre Serre pour trouver une définition acceptable d'une « cohomologie de Weil », après quoi les

prémices des fondements de la cohomologie étale, qui occuperont quelques années plus tard littéralement des milliers de pages, sont évoquées, l'idée initiale étant suggérée par un article de ... Jean-Pierre Serre, article devenu lui aussi presque célèbre (Mexico, 1956). Tout ceci en deux petites pages, avant de se tourner dans une autre direction pour dresser au pas de charge un catalogue impressionnant — voire à l'époque incompréhensible au commun des mathématiciens, y compris géomètres algébristes — de résultats énoncés effectivement dans une très grande généralité et largement inspirés par des idées de ... Jean-Pierre Serre, résultats qui dans cette généralité-là n'étaient alors pas vraiment énoncés, moins encore démontrés et sûrement pas rédigés. Après quoi l'article se clôt sur la promesses que lesdits résultats feront l'objet du traité de Géométrie Algébrique que l'auteur annonce devoir être écrit dans les années suivantes en collaboration avec Jean Dieudonné. Rappelons simplement que ce traité deviendra les *EGA* (*Éléments de Géométrie Algébrique*) auquel les volumes des *SGA* (*Séminaire de Géométrie Algébrique*) auraient en principe dû être incorporés à mesure, formant ainsi ce qui sera un temps désigné familièrement comme le « multiplodoque », monstre de papier potentiellement infini comme en témoignent assez les milliers de pages effectivement rédigées. Mais c'est là anticiper sur l'avenir.

\* \* \*

Plus significatif pour nous peut-être, est le fait qu'à cette époque Alexandre pensait honnêtement employer deux ou trois années à rédiger proprement ce qui se rapportait au théorème de Riemann-Roch-Grothendieck et à quelques bricoles attenantes, produisant effectivement un manuscrit qui ne sera rendu public qu'une dizaine d'années plus tard, dans [SGA 6] (dès 1958 cependant, on dispose d'une remarquable rédaction du théorème et du matériel nécessaire, fruit d'un séminaire à Princeton et d'une collaboration entre Armand Borel et Jean-Pierre Serre, à compléter éventuellement par l'exposé de Friedrich Hirzebruch à l'*ICM* 1958). Alexandre quant à lui, mettra son énorme énergie et celle de Jean Dieudonné, qui n'était guère moindre, entre autres au service de la rédaction du traité promis en conclusion du

« programme d'Édimbourg ». Deux ou trois petites années de labeur et pas beaucoup plus pensait-il sincèrement, les mathématiques faisant figure de diversion obligée et presque importune, après quoi il se consacrerait à ... l'écriture bien sûr, réalisant enfin la vocation familiale, et tout d'abord à polir et achever *Eine Frau* dont il conservait le manuscrit tel un dépôt sacré.

Sauf que ni Notre-Dame, ni même Saint-Étienne-du-Mont ne furent bâties en un jour et deux ans plus tard le brasier était à peine allumé, avec dix fers au feu rougeoyants qui attendaient les ouvriers. Après douze années cependant, Alexandre quitterait bel et bien brutalement, presque du jour au lendemain, un chantier qui avait grandi à la taille de celui de la cathédrale de Beauvais. Mais quel formidable monument de l'esprit humain avait-on donc entrepris d'ériger sur ce chantier dont Alexandre Grothendieck fut l'incontestable — et incontesté — initiateur, architecte et maître d'œuvre ? Cependant nous avons brûlé les étapes, comme souvent Alexandre donne l'impression de le faire lui-même, sans trop nous appesantir sur les années d'apprentissage. Un « flash back », un retour en arrière s'impose. Ne nous laissons pas dévorer par les mathématiques comme elles ont, un temps, dévoré Alexandre, lui apportant une gloire qu'il aurait aimé pouvoir dire importune.



## 7. La ville dont le prince est un enfant

Un titre désastreux — mais si tentant. Rien, assurément, qui tienne aux relations troubles entre les élèves adolescents d'un collège jésuite. Mais sait-on toujours que l'attrait de cette expression biblique ne tiendrait qu'à une étonnante, populaire mais douteuse traduction, *qohélet* songeant moins, si l'on en croit certains, à nous mettre en garde contre le règne d'un enfant que contre celui d'un esclave ? Pour l'hébreu comme pour le latin, *na'har*, *puer*, enfant ou esclave, c'est tout un ou presque, n'étant tous deux, dans l'Antiquité, que des sans-droits parmi bien d'autres. Sauf qu'ici (*Qoh.* 10.16), certains le suggèrent du moins, il serait question du serviteur, de l'esclave ; de l'enfant on ne soufflerait mot. Malheur au pays qu'un *esclave* gouverne ; heureuse en revanche la cité dont le prince est fils de la liberté (*Qoh.* 10.17). Voici ce que très haut proclamerait *qohélet*, voici contre quoi il nous mettrait en garde, voici ce qu'il exalterait. Malheur à la cité dont le prince a prêté allégeance à d'autres puissances terrestres, heureuse celle dont le prince a les mains libres et tournées vers le Ciel. Revenons-y toutefois, à ce titre pour nous inévitable avant que désastreux. Cette fois l'enfant joue sur le sable ; c'est celui d'Héraclite ou de Nietzsche aussi bien ; et puis c'est d'abord... toi.

1945-1970, un quart de siècle, *a posteriori* à peine plus du quart d'une vie, les années durant lesquelles les mathématiques s'emparent d'Alexandre, l'accaparent tout entier. Elles investissent son cerveau comme lui s'investit en elles sans compter, sans reste, s'y plonge jusqu'à provoquer, dans ses propres mots, une longue, une interminable, « stagnation spirituelle » — et stagnation du conte à la même enseigne. On trouvera ailleurs le récit fidèle, détaillé et compétent de ces années, les premières, d'apprentissage, couvant la décennie miraculeuse dont l'histoire nous offre à peine une petite poignée d'exemples. Les mathématiques d'Alexandre Grothendieck, tout comme la physique d'Albert Einstein, auront précipité une véritable révolution, une mutation de l'esprit humain qui sera autant et mieux célébrée dans un siècle

qu'aujourd'hui, quelques années seulement après le décès, en novembre 2014, du maître d'œuvre.

\* \* \*

Quittant brutalement le sentier du conte pour rejoindre les hauteurs d'un autre rêve, les Athéniens s'atteignent. Je suis forcé d'y insister, que ça en deviendrait presque gênant, pour me glisser un instant dans le style très direct d'Alexandre : sans son génie mathématique, ce livre n'existerait tout simplement pas, ni davantage la douzaine d'ouvrages qui ont fleuri depuis son décès, lui assurant, pour le meilleur parfois, plus souvent pour le pire, un début de douteuse notoriété *post mortem*. Et de quoi n'est-il jamais question dans lesdits ouvrages ? De mathématiques. La substance de l'œuvre s'y abîme dans un trou noir. Elle n'est ni caricaturée, ni détournée, ni horriblement malmenée et mécomprise comme c'est trop souvent le cas pour les très grands physiciens, Einstein en premier lieu. Elle demeure tout bonnement hors d'atteinte, hors champ. Pourtant, sans cette œuvre, rien n'aurait pu assurer à Alexandre Grothendieck une gloire ou même une survie au-delà d'un cercle familial et militant très restreint. Rien. L'histoire de sa famille, aussi prenante soit-elle, histoire d'un enfant du siècle dont je me suis efforcé plus haut de conter quelques bribes, est certes extraordinaire à sa façon. Pas davantage cependant que des milliers d'histoires familiales qui se sont envolées en fumée ou bien reposent au creux de mémoires sur le point de s'éteindre elles aussi, ou encore perdues parmi les pages de cahiers quasi indéchiffrables, rédigés dans des langues qui elles aussi ont failli disparaître.

Pour mille et une raisons, à celles et ceux qui ont rédigé ces cahiers, ou au contraire s'en sont abstenus, la possibilité ou l'occasion de faire œuvre n'a pas été offerte, à moins que ces œuvres ne soient elles-mêmes tombées dans le puits sans fond de l'indifférence du monde. Qu'il y ait du prophète en Alexandre n'est pas douteux – j'y reviendrai par d'autres voies – sauf que chacun sait que le temps de la prophétie est clos ; celle-ci s'est éteinte, en fait comme en droit, et sans le génie mathématique la voix d'Alexandre se serait perdue dans le désert comme celle de tant d'autres. La

lettre en eût été mort-née. Qui donc, hors d'un cercle étroit et pour cette fois chrétien, fréquente encore les volumineux écrits de Marcel Légaut, l'un des Mutants de la liste d'Alexandre, et qui fut à son dire l'un de ses « maîtres en spiritualité » ? Personne ou presque. Lui fut pourtant aussi, dans sa jeunesse, mathématicien — quoique sans génie particulier.

\* \* \*

Mais qu'a donc accompli Alexandre Grothendieck qui passe même l'extraordinaire usuel de ces « exploits » dont l'histoire des mathématiques est emplie et friande, quelque chose qui, pour tout dire, passe les mathématiques, encore que Pascal nous prévienne que « tout ce qui passe la géométrie nous passe », manière de dire que sans la grâce ou sans la folie nous sommes à jamais confinés, comme le fut censément Archimède, dans l'ordre somme toute assez étroit de la raison ? Il est étonnant combien les trois ordres et leurs seuils si difficilement franchissables sont présents, prégnants dans la vie et les écrits d'Alexandre — avant que la kabbale ne finisse par l'envahir à son insu — chant d'une basse suggérée, discrète mais insistante : *libido carnis*, la chair, rarement tout à fait absente, puis la chaire, ses savoirs, la science qui l'assiège, l'obnubile, ce qu'il appelle l'ordre « intellectuel », toutefois exempt du discours universitaire, obsédante *libido sciendi* qui ne le laisse pas en repos, pointant le doigt vers l'inconnu, d'un bras étendu et d'une main ferme, tout en se mêlant inextricablement à la *libido dominandi* — laquelle va justement de pair, chez Pascal, avec le pouvoir de la chair — , ce désir haï et moult fois dénoncé, longuement, très longuement sondé, et puis enfin, chez Alexandre, à défaut de la grâce, le « spirituel » pour reprendre son mot à lui, très discutable, la « méditation » lui offrant, au sortir d'une nuit d'octobre 1976 qui ne fut pas tout à fait de feu, une étroite lucarne sur une liberté chèrement gagnée ou du moins promise.

Toujours est-il que nous voici rendus au pied du mur, confrontés brutalement au génie mathématique, en tant aussi qu'il est responsable d'une longue, très longue « stagnation spirituelle », laquelle menace de barrer l'accès à un autre ordre, retrait de la charité et de la grâce qu'effraie le gouvernement écrasant d'une raison trop

puissante à laquelle on a lâché la bride, jusqu'à l'obfuscation, l'oblitération, menaçant d'écrasement, toujours, cet enfant songeur devant la mer, qui joue sur le sable à esquisser et pétrir la matière du rêve. La « science », ou mieux ce qui se donne pour tel, sans trêve lamine l'irrationnel, cependant que celui-ci, indomptable, resurgit, seulement exaspéré par la nécessité de se réfugier toujours plus loin, en compagnie du miracle, devant la montée inéluctable et ennuyeuse des flots d'une raison trop souvent ratiocinante. Quel Mal secret est donc à l'œuvre au cœur de cette « rationalité occidentale » ? Quel sombre désir de pureté abrite l'âme de celles et ceux qui s'en défendent ? Se pourrait-il — Platon, déjà, ne le suggère-t-il pas ? — que le Bien conditionne le Vrai, tandis que le Mal prend le visage du mensonge ? Pour Alexandre, ces questions qui envahiront la scène viendront en leur temps, celui de la souffrance et de l'éternité. Elles ne sont encore que nuées d'orage à peine visibles sur l'horizon.

\* \* \*

*Bis repetita...* avec la même interrogation, encore, toujours : qu'a introduit Alexandre dans le domaine, aristocratique jusqu'au lointain exil, quasi ésotérique dit-on, de ces mathématiques qu'on n'ose qualifier de « pures » mais qui du moins ne s'appliquent guère qu'à d'autres mathématiques, impuissance ou retrait du monde tel qu'il va, absence supposée d'applications — militaires du moins — ce qui longtemps eut le don de le rassurer quelque peu ? Je me suis risqué à avancer une réponse, forcément partielle, à cette interrogation pressante, plus que légitime, en vérité obligée, réponse qui fait l'objet de l'*Annexe* à ce texte. Que le récit en ce point se brise, que crève la bulle d'aucune prose, que cette réponse, difficile, incertaine, très incomplète, forcément contestable, soit reléguée en annexe, voilà qui est hautement symptomatique. A-t-on jamais vu le sort d'un livre, son existence même, reposer sur... une annexe ? Quant à celui-ci, rien de plus certain cependant. Au lecteur, à la lectrice attentionnée de s'y reporter, en ce point, et de ne revenir ici qu'après, peut-être, s'y être égarée et retrouvée. Pause. Retrait. Brisure. Ou bien passer, continuer,

oublier, comme il nous arrive, trop pressés par la vie, de passer notre chemin devant les mendiants, les violoneux et les arcs en ciel.

\* \* \*

Ainsi allégés d'un fardeau incontournable, glissons-nous à neuf dans une eau qu'on dit moins froide et rejoignons le cours des choses. Nancy, novembre 1949, les cartes d'alimentation n'ont pas tout à fait disparu. Il y a quatre ans de cela le Palais du Gouverneur, place Carrière, abritait encore le siège de la Gestapo. Aujourd'hui, à trois rues de là, à cent pas de l'endroit où jadis des loups dévorèrent le corps de Charles le Téméraire, dans la rue Saint Michel, en contrebas du cours Léopold, Jacqueline s'affaire. Accroupie auprès de l'inévitable arsenal du seau et de la serpillère grise, elle lave le parquet à grande eau, elle frotte, elle rince, elle murmure, elle susurre, elle chantonne. J'habite chez elle depuis deux mois. Je suis fasciné par sa crinière blonde et par sa large croupe qui oscille lourdement en cadence. Elle frotte, elle frotte, elle frotte et elle me parle. Elle a mis un moment à me tutoyer. Depuis elle me parle : de ses enfants, de leurs pères, de ses hommes, de sa vie. Elle est toute vie, parfois elle emploie des expressions que je n'ai jamais entendues, je les devine, ce sont celles du peuple de ce pays, le seul qu'elle connaît, celui qu'elle aime comme elle aime la vie. Elle crée. Elle est faite pour ça. Créer des enfants, les mettre au monde.

Je pense aux rares filles du Chambon. Brunes, toutes ou presque, décharnées ou presque, sombres, les joues creuses, elles ont connu la mort, certaines du moins, ou mieux la mort les a reconnues, celles-là n'ont plus de parents, de frères, de sœurs, elles en veulent à la vie, certaines n'en veulent plus, de la vie, d'autres ne veulent plus d'elles-mêmes, quelquefois des soldats allemands, ou polonais, ou bien estoniens, lituaniens, ukrainiens ou russes, les ont « prises », comme disent les Français, et ils les ont abandonnées là, dans leurs haillons, à même le sol à moitié gelé, sur le trottoir des ruines, à moitié trempées, gisant à côté des cadavres de leurs frères, parmi les éclats des vitres brisées ; depuis elles se voient en putains, si c'est ça que la vie leur a réservé, des putains orphelines, voilà ce qu'elles sont, avec leurs

longues tresses noires dans le dos. Il fut un temps... des filles à marier, trésor caché, préservé, mystérieux, réservé, de leurs pères abattus d'une balle dans la nuque, voilà ce qu'elles étaient, quand leurs mères ramenaient à elles, lentement, dans le cercle de leurs bras aimants, la lumière tremblante des bougies de shabbat. Maintenant ? Maintenant la mort ; la mort ou bien la renaissance, un *kibbutz* à l'autre bout d'une mer ignorée.

Jacqueline, elle, continue de frotter. Le soleil envahit la pièce, si sombre d'ordinaire, avec ses meubles lourds, chantournés, des grosses pièces de bois sombre et lisse comme les sculptent les paysans, l'hiver, quand les récoltes sont rentrées et que la neige tombe au dehors, comme ceux que j'ai connus, loin, là-bas, à Blankenese, près des bords de la Baltique. Je parle allemand, au Chambon le pasteur parlait l'allemand aussi, sauf qu'il refusait de le parler, il y avait ceux qui parlaient allemand, et puis ceux qui parlaient yiddish et faisaient semblant de ne pas comprendre. Il y avait Léa, qui m'entraînait dans les champs, qui voulait vivre malgré tout, vivre, danser, chanter. Désirer ? Je la désirais, elle me désirait aussi, elle attendait que le rabbin nous marie, sous la *hupa*, avec l'accord de son père, qui m'aurait légué son épicerie, dans un *shtetl* de Galicie. Sauf qu'il n'y avait plus de père, plus de rabbin, plus de *shtetl* ; il y avait une prairie française au grand soleil, une tresse noire qui flottait au vent, les pieds nus, le jeu de l'amour et du hasard, des baisers hasardés, le vent qui passait sur les blés — et nous cachés dedans.

Jacqueline frotte ; sans fin elle imite, elle répète les gestes de l'amour, elle m'appelle. Jamais il ne lui viendrait à l'esprit de se prémunir contre la merveille de l'apparition d'un enfant, comme appelé du néant ; elle a été envoyée sur terre pour mettre des enfants au monde, peu importe si ce monde lui renvoie une image d'horreur. Ses enfants sont tous de pères différents, des hommes qu'elle congédie, qu'elle dévore. Je n'ai peur de rien. J'ai lu Rimbaud, j'ai plus vécu que si j'avais mille ans, j'ai plus vécu que lui. Je m'approche, il y a trois jours Jacqueline me vouvoyait, aujourd'hui, dans une tache de soleil, à même le parquet encore humide et déjà presque tiède, nous faisons l'amour ; longuement je me laisse guider par elle,

incomparable geisha, je me glisse dans la fluidité câline qui guide ses membres experts. Mère, amante, compagne, elle est tout cela et bien davantage encore, tour à tour Héra et Aphrodite, Rébecca et Judith, Marie et Madeleine.

Je me relève, pantelant, j'arpente la grand rue, pensée pour Charles, 1477, station à la porte de la Craffe. Des vers allemands me trottent dans la tête. En même temps, il est vrai, sur le produit tensoriel de deux Banach il y a deux normes naturelles. Pourquoi ? Pourquoi ? Cette histoire me turlupine depuis une bonne semaine. Il faut qu'il y ait une bonne raison à cela et qu'elle ait à voir avec ces questions tératologiques qu'affectionnent tant Dieudonné et Schwartz — pour ne pas dire qu'ils me « bassinent » avec elles. Pas stupides ces questions ; seulement ils s'entêtent, ils veulent absolument parvenir au sommet en empruntant le sentier le plus raide, ils s'essoufflent, ils en oublient ce vaste paysage que je découvre ou plutôt qui lentement se découvre à moi. Jacqueline est plus directe, la séduction ici moins évidente, le désir plus caché. Et cependant, quelle différence ? Ces choses mathématiques me murmurent à l'oreille, discrètement, comme faisait Léa. Où est-elle Léa ? Sur une plage, à Haïfa ? Elle en rêvait ; elle rêvait de m'y entraîner. J'ai résisté, je ne sais pourquoi. Si, je sais. Mère, c'est elle qui m'a retenu. Tiens, après tout  $\otimes$  est l'adjoint de  $\text{Hom} \dots$  donc pour comprendre  $X \otimes Y$  autant comprendre  $\text{Hom}(X, Z)$  — ou  $\text{Hom}(X, Y)$ , peu importe. Et pour comprendre  $X$ , le mieux est peut-être de regarder  $\text{Hom}(X, Y)$  pour tous les  $Y$  ; à moins que certains  $Y$  tests suffisent — un bon paquet d' $Y$  en tout cas. À voir. Plus tard. Cette nuit. Écrire, il faudra écrire. Le corps de Jacqueline, si lisse, si merveilleusement tiède, ses montagnes, ses vallées, ses ombres. Pourtant, jamais je ne pourrai m'y blottir comme je me suis blotti au plus intime de celui de Mère. Giron, matrice de toute création véritable, donner la vie à un être nouveau. Ça, Jacqueline sait y faire. Avons-nous, cette après-midi même, créé un être neuf, avons-nous donné la vie ? Serions-nous donc des magiciens ? La pierre philosophale serait peu de chose à côté de cela. Moi père ? Alors que Père nous a quitté depuis longtemps et que Mère est loin à nouveau.

\* \* \*

Dix années ont passé depuis Nancy, Alexandre va sur ses trente ans mais pour l'heure c'est dans ce pavillon de la banlieue parisienne, ni mieux ni pire qu'un autre, que petitement se clôt le parcours cahoteux et chaotique de Hanka-Lotte. Une allée de graviers qui crissent comme crissent d'ordinaire les graviers, un jardinet. Veillée funèbre malgré qu'elle en ait. Alexandre est seul ; Maïdi est partie il y a très longtemps. En fin de compte elle avait eu raison de les quitter, eux deux, le couple infernal, d'abord pour servir chez sa comtesse, il y a des lustres, et puis traverser l'océan, enfin traverser un continent pour se mettre à l'abri sur les bords du bien nommé Pacifique. Loin, très loin, se refaire une vie avec un GI tchèque, et puis divorcer, comme de bien entendu, sans toutefois revenir en Europe, jamais.

Alexandre est seul, seul avec ce corps étendu que ne borde ni ne protège une absence de cierges. Les traits sont tirés, la bouche dure, inapte à la miséricorde. Il ne voit plus la Mère, il voit le masque qu'on est venu prendre il y a quelques minutes à peine. L'homme n'avait fait que son travail et pourtant il s'en excusait, il lui demandait pardon, pour un peu il aurait sollicité les excuses de la morte, d'avoir appliqué du plâtre sur ces traits tirés, cette face à jamais réduite au silence dont la bouche avait asséné tant de demi-vérités cruelles, avec ce pli presque haineux qui était apparu dans les dernières années, puis s'était creusé comme le sillon d'un démon laboureur. Toute la vaisselle y était passée. D'ordinaire, lui préférait sortir. Un enfer sur terre, voilà ce que leur relation était devenue peu à peu, voilà ce qu'il avait vécu. Presque une décennie en enfer, à tourner entre Paris, le Brésil, le Kansas, et même un retour à Blankenese avec une gifle reçue sans broncher devant la famille stupéfaite. Décidément, Maïdi avait eu raison de s'enfuir. Lui revient en mémoire le portrait de Père, peint par un codétenu du Vernet qui n'a oublié ni le menton orgueilleux, masque devenu transparent d'une volonté à jamais brisée, ni la manche vide et qui a, de son propre chef, discrètement, presque en catimini, ajouté sur la toile les franges d'un improbable *talith katan*. Il lui écrirait une longue lettre, à Maïdi, une lettre exempte de ce ressentiment qui, montant, débordant tel une eau noire et viciée, avait tout envahi. Aux Heydorn aussi il écrirait, à tante Dagmar et à Wilhelm, et puis qui sait,

peut-être cette fois trouverait-il les mots justes pour articuler son amour ingrat, une reconnaissance impossible pour ces cinq années qu'ils lui avaient offertes et qui lui avaient procuré une assise pour la vie. Seulement, chez les Schapiro comme chez les Grothendieck, l'humour et la reconnaissance n'étaient pas de mise. Quant au masque et à la toile, ils l'accompagneraient toute sa vie. Les lettres aux Heydorn, il les écrivait. Jamais cependant comme peut-être ceux-ci eussent mérité d'en recevoir. Heureusement, ni les bienfaiteurs ni les héros n'ont jamais attendu aucune récompense.

Involontairement, inopinément, ces Banach depuis longtemps quittés faisaient parfois retour. Depuis il s'était émerveillé des paysages touffus et ensoleillés que la géométrie avait ouverts devant lui, il était revenu vers ces bourbakistes qui l'avaient accueilli comme l'un des leurs, malgré ses manières ou grâce à elles, ses plages d'ignorance qui les faisaient sourire (« C'est quoi une suite spectrale ?! ») ses inepties politiques d'après congrès qu'ils pardonnaient à l'apatride qu'il était demeuré. Même lui n'avait jamais franchi le pas, il ne s'était jamais décidé à tutoyer Henri Cartan, monsieur Cartan comme beaucoup l'appelaient encore, quand Pierre Samuel et Claude Chevalley étaient devenus de véritables amis ou ce qui s'en approchait du plus près possible. Quand il avait montré son dernier manuscrit — *Tohoku* dirait-on plus tard — à Jean-Pierre Serre, celui-ci avait glissé dans un demi-sourire : « Voilà, moi j'ai algébrisé Leray il y a quelques années, toi maintenant tu as faisceautisé Cartan-Eilenberg ». Il avait pris ça comme un compliment ; en somme ils étaient quittes. Quittes de quoi il ne savait pas trop. Pas plus qu'il ne savait trop pourquoi André Weil paraissait l'avoir discrètement pris en grippe. Et pourtant son allemand était impeccable, rien à dire là-dessus, pas trace de yiddish, et pour cause.

Tout cela il n'aurait pas osé le répéter à monsieur Cartan, un protestant dont le frère, élève brillant de Louis de Broglie, avait été décapité par les Allemands pendant la guerre, pour faits de résistance, comme Cavaillès avait été fusillé, mais ils s'en étaient un jour amusés avec Samuel Eilenberg, *alias* Sammy dans le petit monde de Bourbaki. Enfin quelqu'un dont l'histoire lui rappelait la sienne, y inclus la menace

très réelle d'un camp, un vrai, un camp d'extermination, *Vernichtungslager*, de ceux dont on ne revenait pas. Comme Sascha. *Beregi sebja*, prends garde, prends soin de toi ; ce conseil de Père, administré dans cette langue qui était la sienne mais qui à Alexandre demeurait largement étrangère, ce conseil, ils ne l'avaient suivi ni l'un ni l'autre. Jamais Sascha n'avait cherché le confort ni l'abri d'une tanière, jamais lui-même, Alexandre Alexandrovitch, ne s'était détourné, ne s'était gardé d'un quelconque danger. Les vagues de la vie l'avaient atteint de plein fouet, il était resté campé sur ses deux pieds, ou peut-être il les avait ignorées, préférant rêver de son côté pendant que le monde s'écroulait alentour. Sammy, lui, avait été sauvé par Salomon Lefschetz qui lui avait fait traverser l'océan, Lefschetz qui avait lui-même perdu l'usage de ses deux mains en les fourrant stupidement dans un poste de transformation électrique, là-bas, en Russie, tout comme on pouvait perdre un bras à la manière de Sascha, en tâchant de fuir les gardes dans la taïga, ou autrement, par exemple, comme mon grand oncle, en glissant sur une pente herbeuse, près d'Odessa, tout juste descendu du train pour honorer un pari stupide, alors qu'un bras traîne trop longtemps sur les rails et se fait sectionner par les roues d'une machine qui ahane en montant la pente.

Sammy et sa rencontre avec Mac Lane. À eux deux ils avaient amorcé la théorie des catégories, presque par hasard. Sammy en souriait encore, comme d'une bonne farce perpétrée *ad usum mathematicorum*. Après tout il n'avait voulu au départ que doter d'un peu plus de naturel cette récente histoire de la cohomologie des groupes, qui l'amusait. Le succès imprévu de la toute nouvelle « théorie des catégories », comme on disait maintenant, l'amusait tout autant quand elle ne l'attristait pas. Car il se serait vu plus à sa place à Los Alamos, avec Stan Ulam et les autres. Ce n'était pas sa faute après tout s'il n'était pas physicien, ni d'un naturel très calculateur. Ses calculs à lui n'avaient jamais servi à rien, ou pas à grand-chose, et il admirait Stan d'avoir contribué à la mise au point du dispositif contrôlé et incontrôlable à la fois de la réaction en chaîne qui avait libéré à point nommé l'énergie de *la bombe* — ils en avaient parlé, souvent, à l'abri du bon côté de l'Atlantique, lui et Stan le pacifiste qui

avait plus qu'un autre contribué à souffler une ou plutôt deux villes entières avec leurs dizaines, leurs centaines de milliers d'habitants. Vitrifiées. Restait une silhouette sur un mur, le souvenir, l'ombre imprimée d'un éclair aveuglant qui certes n'était pas celui dont on dit qu'il aurait accompagné la Passion. Lui, Sammy, au fond il était paresseux, adorait collectionner les œuvres d'art, celles des autres, et pour le reste contempler de drôles de combinaisons et des structures que certains disaient abstraites et qui lui parlaient, il se demandait bien pourquoi, autant ou plus que les *midrachim*. C'est ainsi qu'il avait inventé ou introduit ces fameuses catégories, avec Saunders Mac Lane. Sans doute épris de structure mais d'abord paresseux. Les catégories, elles lui avaient épargné quantité de calculs devenus inutiles, redondants.

\* \* \*

Il faudra bien avouer un jour que la tendresse, Alexandre n'y a jamais compris grand-chose... Oh, certes, bien des femmes et quelques hommes ont tenté de la lui faire entrevoir, la lui expliquer, mais ça ne s'explique pas. Il était né dans un monde sans tendresse ni humour, voilà tout. Il avait parfois tâché d'y mettre un peu du sien, il n'avait pas toujours vitupéré contre ces vertus moyennes, presque nécessairement *spiessig*, si peu prisées pour ne pas dire franchement méprisées par Sascha et Hanka, cette dernière non sans que perce à l'occasion une nuance de nostalgie. Mais c'est à peine si tante Dagmar, à l'aube de sa vie, avait réussi à lui faire parfois apercevoir un petit quelque chose, un petit bout de quelque chose qui dépassait des draps fripés. Clairement « ça ne passait pas », pour emprunter l'une de ses expressions favorites.

Jacques était ton seul ami français qui ne fût pas mathématicien. Les parents de Jacques étaient français, ses grands-parents itou. Jacques aimait à dire, en ne plaisantant qu'à moitié, que si le berceau de sa famille se situait quelque part en Auvergne, ses ancêtres avaient beaucoup voyagé, jusque même à se fixer en Bretagne avant d'émigrer à Paris. À ton oreille c'était vertigineux, presque incompréhensible, cette sédentarité tranquille. Le père de Jacques le battait. Non seulement Jacques n'en gardait pas rancune à ce père depuis longtemps décédé mais il le remerciait intérieurement : sans ces épisodes de violence nue, jamais Jacques ne serait devenu

analyste. Plus tard, inévitablement, il avait lu Freud et Lacan, il avait joué avec ce « on bat un enfant », « il me bat », « un enfant est battu », « s'il me bat c'est qu'il m'aime » *e tutti quanti*, davantage encore qu'avec les beaux yeux de la fameuse marquise. Il était devenu analyste.

De son bras unique, Alexandre, lui, n'avait jamais battu Alexandre. Il avait disparu quelque part, dans l'Est glacé de l'Europe. Alexandre n'était pas devenu analyste. Un jour qu'ils se promenaient ensemble du côté de la tour du saint du même nom, Jacques t'avait demandé le mot pour « tendresse » en allemand : *Zärtlichkeit*. Puis il s'était comiquement évertué à le prononcer, faisant mine d'étouffer ou d'éternuer. « Tu vois, comment peux-tu comprendre ce que c'est quand voilà le mot qui te vient en tête, et pas, disons, tendresse ou *tenerezza* ? Aucune chance, mon vieux ! Ce serait comme essayer de faire sentir à un pingouin — ah, tiens, ou à un manchot, je te la laisse celle-là ! — le grand soleil de midi sur une île de la mer ionienne. Pascal aurait dit que tu es condamné à ne connaître que la besogne, façon gymnastique ! Tu n'étais pas trop sûr d'avoir bien compris, sauf qu'entre les draps humides et collants, plusieurs femmes t'avaient dit tout autre chose. Parfois ça leur plaisait, parfois non, c'est vrai. Et puis un jour tu avais battu l'un de tes propres fils. C'était là-bas, dans la banlieue sud, du temps que tu menais un vie presque familiale avec Mireille et vos trois enfants. C'était un soir, Mireille, qui portait encore haut son menton en galoche, s'occupait du dîner des enfants. Tu étais retranché au premier étage, dans ton « bureau », le sanctuaire. Une vie presque familiale : il y avait tout de même cette jeune journaliste norvégienne qui était venue interroger ta notoriété alors fraîche. L'entrevue s'était terminée comme souvent : vous aviez fait l'amour longuement, en silence, sur le divan du bureau, et c'est vrai qu'il y avait de la gymnastique là-dedans, on ne pouvait pas donner complètement tort à Jacques ni à Pascal. Elle s'était éclipsée par la porte de derrière. Mireille fermait les yeux, comme toujours.

T'étaient alors revenu en tête certaines remarques de Serre, dans une conversation téléphonique de l'après-midi — il n'avait pas trouvé le temps de descendre par la ligne de Sceaux, ni toi d'aller à Paris — lors de laquelle il avait attiré ton attention sur

les complétions proalgébriques. Il était le seul à vrai dire qui pût attirer ton attention mathématique sans discussion. Lorsqu'il te disait que tu aurais intérêt à penser à ceci ou cela, tu le croyais. Tu ne t'en étais jamais mal porté, au contraire. Alors ce soir-là tu avais commencé par le cas abélien : les protores algébriques s'ébattaient joyeusement sous ton crâne. Et, c'est vrai, Serre avait eu raison comme toujours, tu leur découvrais, à ces protores, des charmes auparavant insoupçonnés ; ils ne devaient pas être étrangers à ces « motifs » qui te turlupinaient : « motifs », le mot était simple, il te plaisait, il valait d'être conservé. L'autre jour tu avais dit à ce jeune Michel Raynaud, un peu intimidé à la veille de son premier exposé Bourbaki, que tu étais en train de penser à des choses qui occuperait les mathématiciens un demi-siècle plus tard. Il n'avait pas répondu. Il était trop occupé à songer à son exposé ; pourtant il se bornerait le lendemain à exposer le cas modéré, ce qui t'avait fait sourire et finalement lui aussi. Plus tard il se réservait de pénétrer dans la cage aux lions, *hic sunt leones*, la sauvagerie ne le lâcherait plus, il vouerait sa vie à son exploration. Cette après-midi-là cependant il s'était contenté de te raconter entre deux portes le contenu de son exposé Bourbaki du lendemain.

Les protores algébriques, les complétions proalgébriques, les motifs... et les cris, ces cris aigus, stridents, qui montaient depuis le rez-de-chaussée ; Mireille était décidément incapable de les tenir. Tu avais explosé. Il y avait une telle violence en toi, comme une digue toujours au bord de céder, un quelque chose toujours prêt à la détonation. Un ami t'avait parlé de Nabokov, et qu'en arrivant à Berlin celui-ci s'était inscrit à un club de boxe. Est-ce que tu ne devrais pas, toi aussi ? Tu étais descendu, tu avais saisi aux cheveux le premier qui te tombait sous la main, tu l'avais traîné au jardin, il y avait une vieille cabane, basse, déglinguée, genre maison de baba yaga sans les pieds de poule, que vous appeliez la niche ; vous y rangiez quelques outils. Tu l'avais battu, oui battu, lui — qui ? Matthieu ? Alexandre ? tu ne te souvenais pas — tu étais aveuglé par cette colère qui débordait, tu l'avais traîné dans la cabane et tu l'y avais enfermé. Il sanglotait. C'était infâme, dégoûtant comme un filet de morve, ridicule aussi. Tu étais parti te promener, marcher sur le bord de la rivière, tu étais

revenu tard dans la nuit. La maison était silencieuse. Maintenant tu savais par où commencer : les diverses cohomologies définissaient autant de foncteurs fibres dans une  $\otimes$ -catégorie à préciser. Au moins c'était un début raisonnable. Tu souris en toi-même. Tu avais enfin entendu un petit quelque chose de ce que la nature mathématique te soufflait depuis longtemps à l'oreille.

\* \* \*

Un jour, il y a quelques années de cela, quand tu appartenais encore au groupe, et même tu t'étais encombré de cette absurde rédaction sur les « variétés » qui n'en finissait jamais, un jour tu avais amené Jacques à une réunion de Bourbaki ; pas un séminaire, juste une réunion de travail. C'est lui qui te l'avait demandé, il ne connaissait rien aux maths, ça l'amusait, c'est tout. C'était entièrement masculin, l'ambiance était détendue, ils étaient comme en eux-mêmes, Weil, Dieudonné, Serre, Godement, Cartier et tous les autres qui t'avaient généreusement accueilli comme l'un des leurs, avec ton ignorance abyssale (« C'est quoi une suite spectrale ?! »), tes gros sabots pour ainsi dire et tes façons de mêtèque mal dégrossi. Tout le monde s'interpellait joyeusement d'un bout de la pièce à l'autre, vous prépariez un volume sur les groupes de Lie. C'était joyeux et emmerdant. Au dîner, à l'auberge réservée comme de juste par Dieudonné, ils en avaient parlé. De quoi ? De la guerre d'Algérie pardi ! Ils disaient « la guerre » et pas « les événements », ce qui suffisait à leur procurer un petit sentiment de rébellion, leur assurait une touche d'indépendance en face de cet insupportable de Gaulle qui nous mènerait tout droit à l'abîme du césarisme plébiscitaire si l'on ne trouvait pas rapidement le moyen de l'arrêter. Enfin, ça s'était la tonalité générale, qui avait d'ailleurs le don de faire éructer Dieudonné. Bien entendu ils n'étaient jamais d'accord sur rien, ils s'étaient copieusement engueulés, bien entendu personne n'avait changé d'avis sur quoi que ce soit. Cela allait presque sans dire. Pour une fois tu étais resté plus ou moins muet, à écouter ces histoires françaises. La fois précédente tu étais intervenu et pour une fois tu avais réussi à faire l'unanimité : ils étaient tous d'accord que tu n'y comprenais rien, mais là vraiment rien du tout, que tu ne disais que des conneries.

Dans le train qui vous ramenait vers Paris, tu avais demandé à Jacques ce qu'il avait pensé de la journée. « Tu veux que je te dise ? D'abord je me suis bien amusé, merci, et en plus on a bien bu et bien mangé. Tes copains, ils sont amusants, on croirait une cour de récréation. Jamais ils ne s'appellent par leurs prénoms, pas d'André, de Jean, de Jean-Pierre, de Roger ou de Pierre, alors que chez les filles c'est juste l'inverse, il n'y a que les prénoms. Ça donne à penser, non ? Et puis, tu sais quoi, franchement, à les écouter, ça en devient évident ce qu'ils font, que c'en est presque ennuyeux, ou drôle si tu préfères. — Ah bon, ils font quoi selon toi ? — Ben, ça crève les yeux, comme s'ils lisaient du Freud dans le texte : mon vieux, ils sont sans cesse en train de mesurer leurs pénis et comparer les tailles ! » Il faut dire que même toi, ça t'avait un peu étonné ce résumé, presque interloqué. Décidément, Jacques n'était pas devenu analyste par hasard.

\* \* \*

Alexandre, tel qu'en lui-même : ni Rastignac, ni Frédéric, on lui prêterait plutôt la dégaine d'un personnage d'Agnon, en short et en sandales sur champ de sable nullement héraldique, un volume de Hegel ou les *EGA* dans une main, une pelle rouillée dans l'autre, planté là au beau milieu du désert, déterminé à le faire fleurir et à y édifier d'improbables cités :

« Me voici, je créerai des choses nouvelles, déjà elles éclosent : ne les remarquez-vous pas ? Je tracerai une voie dans le désert, et dans l'aride solitude des cours d'eau » (*Isaïe*, 43.19).

Il est vrai que les villes que bâtitra Alexandre ou dont il tracera les plans demeureront invisibles à presque tous les yeux mortels ; et cependant il se montrera toujours assuré et fier de leur solidité, fier de les avoir parcourues en tous sens, d'en avoir peaufiné le plan jusqu'à la moindre venelle et d'y avoir édifié des maisons spacieuses, aux fenêtres grand ouvertes sur le monde, aux vastes pièces lumineuses, fier de les avoir rendues habitables, de les avoir pourvues d'une collection de meubles soigneusement tournés et polis.

Le véritable savoir, celui qui dirige les yeux vers d'inaccessible lointains, celui qui s'est authentiquement mis en quête de vérité, celui-là ne s'arrête pas à spéculer, il ne se contente pas de se faire le miroir d'un monde, reflet, représentation finie d'un en-soi à jamais finiment inconnaissable ; il agit, il est pouvoir, autant dire *Macht*, magie, il est aussi dangereux que d'épeler les soixante-dix syllabes du Nom jalousement gardé. Ce pourquoi tant d'astronomes et de physiciens de génie ont fini, jadis, par se tourner vers le Grand Œuvre. Mais d'où naît-elle, cette force, cette magie, sinon au plus secret de langes tachés de sang, gluants d'un reste de placenta, dans le souvenir de cette science suprême dont le Talmud assure qu'elle s'efface à la première inspiration terrestre du nourrisson, au premier battement de ses paupières, emportée par son premier hurlement ? Le mystère de la naissance est premier pour Alexandre. Non pas la naissance d'un concept nouveau, mais bien la naissance des corps les plus terrestres. Il a résolu à sa façon le grand mystère cartésien de la communication de la substance spirituelle avec la substance étendue ; pour lui le tiers terme se nomme *création* et il n'est pas de création si profonde ni si haute que celle qui se conclut par la miraculeuse mise au monde d'une âme nouvelle. Quant au seul moteur de toute création vraie, son nom ne fait pas mystère, son nom est *désir*.

\* \* \*

Désir, vous avez dit désir ? Le seul moteur — ou presque — en ce monde ? Léon Motchane était d'origine suisse, d'une famille d'entrepreneurs, il avait grandi à Saint Pétersbourg et il désirait, d'un désir obstiné, non, passionné, se lancer à l'aventure dans des contrées mathématiques aussi lointaines que celles qu'on lui avait contées tout au long de son enfance, des contrées aussi immenses que cet Empire défunt où de larges et interminables fleuves, pourtant veinules imperceptibles rayant des océans terrestres, charrient chaque printemps, dans un fracas inouï, des troupeaux de rocs glacés qui s'entrechoquent en déshérence. Le père d'Alexandre, lui, était né dans la zone de résidence, près du point triple actuel de la Biélorussie, de l'Ukraine et de la Russie ; chacun sait qu'un point triple favorise toutes sortes d'ébullitions. Tandis que son père avait attendu le Grand Soir de l'anarchisme, Alexandre Alexandrovitch, lui,

arpentait les paysages mathématiques chaussé de bottes de sept lieues descendues du ciel, acheiropoïètes autant que ces icônes devant lesquelles ses ancêtres avaient soigneusement détourné la tête. Et puis, pourquoi ne pas le glisser ici, il avait toujours eu un faible, non, il avait toujours désiré certaines femmes réputées laides, celles du moins dont la laideur, incompréhensiblement, lui parlait. Le désir ne connaît pas de loi, sinon celle du manque : de fait un menton un peu fort si ce n'est en galoche n'avait jamais rebuté Alexandre qui tout au contraire, allez savoir pourquoi, souvenir de Mère peut-être, s'en trouvait quelquefois étrangement excité.

Toujours est-il que Léon et Alexandre étaient faits pour ne pas s'entendre, celui qui croulait presque malgré lui sous les biens les plus terrestres et celui que le ciel avait couvert de cadeaux qui n'en finissaient pas d'être déballés. Pourtant, une décennie durant — et quelle décennie ! — ils n'eurent d'autre choix que de se supporter, parfois se déchirer, sans que jamais l'amitié ou du moins un sentiment de reconnaissance ne l'emporte ni ne les réunisse. Qu'est-ce donc alors qui les liait, à leurs corps défendants, sinon, bizarrement, les mathématiques ? Sans doute Léon Motchane aurait-il aimé être Euler ; il n'était pas Euler. Mais, en homme énergique et entreprenant jeté dans une époque d'enthousiasme et d'ouverture, quelques années après sa guerre admirable, il comprit très vite, grâce entre autres à Jean Dieudonné et Laurent Schwartz, qui était Alexandre. Alors il traversa l'Atlantique et prit conseil auprès de Robert Oppenheimer, créateur et directeur de l'Institute for Advanced Studies (*IAS*) à Princeton après avoir présidé aux destinées du fameux et peut-être décisif *Manhattan project*. Oppenheimer, encore une histoire presque typique de ces Juifs allemands si vite et si bien acclimatés sur le sol américain : superviser la construction de la première bombe atomique, accueillir Einstein le fugitif, pacifiste dans l'âme mais résigné à la construction de ladite bombe, plus tard s'opposer au développement de la bombe H, passer pour communiste — *horresco referens* — se faire interdire l'entrée d'une institution militaire qu'il avait naguère dirigée, etc., etc. Il y aurait trop à dire qui heureusement l'a déjà été, et fort bien. Si Robert Oppenheimer avait accueilli Albert Einstein devenu apatride, Léon Motchane

accueillerait Alexandre Grothendieck, depuis longtemps apatride et alors fermement décidé à le rester. Ce que Léon fit. En 1958 l'*IHÉS* (Institut des Hautes Études Scientifiques) vit le jour ; modestement, l'heure n'était pas aux fastes : un directeur, Léon Motchane, deux membres à part entière, Alexandre Grothendieck et Jean Dieudonné, quelques arpents de terrain ou plutôt quelques pièces d'un bel immeuble haussmannien gracieusement allouées par la Fondation Thiers, il n'en fallait pas plus. Les grandes aventures américaines naissent, dit-on, dans les garages de banlieue ; en France on recherchera plutôt des lambris pour nourrir ses ambitions, seraient-ils défraîchis. Façon de dire que ni la Révolution ni la démocratie ne sont tout à fait accomplies. Monsieur Thiers eût apprécié. Toujours est-il qu'il n'en fallait pas davantage non plus pour amorcer un séminaire, *SGA 0* si l'on veut (dont un témoignage demeure à la bibliothèque de l'ENS, à Paris), le temps d'explorer les catégories abéliennes, inventées par d'autres, c'est vrai, mais magnifiées par l'œil de celui qui déjà effrayait, Alexandre le déjà grand, fraîchement libéré par la mort de Mère, adoubé par la communauté unanime après le magnifique théorème de Riemann-Roch auquel il faudrait bien adjoindre son nom — passant celui de Hirzebruch sous silence — fort de son exposé de science-fiction à l'ICM d'Édimbourg. Sans compter le sillon de feu qu'il avait laissé dans les champs labourés des espaces de Banach, qui n'en finissait pas de flamber en l'absence même du grand incendiaire. Il venait d'avoir trente ans.

\* \* \*

Retournant un instant en arrière, il faut avouer que 1954 fut une année difficile ; Alexandre connut une mauvaise passe, expérimentant un état fort désagréable qui lui avait été auparavant, et lui demeurera ensuite, tout à fait étranger : durant quelques mois il se vit dans la position peu enviable d'un chercheur qui cherche ... et ne trouve pas. Heureusement, confronté à cet étrange désagrément, une idée enfantine et lumineuse lui vint, dont l'application lui fut depuis lors éminemment profitable, savoir que dans la recherche en mathématiques rien ne vous contraignait à « sécher », autrement dit à s'obstiner à la résolution de questions à l'aspect rébarbatif, qui se

dressent devant vous comme autant de murs ne présentant à l'œil et à la main que des aspérités microscopiques. Il était infiniment plus profitable de nouer quelques uns des innombrables points qui composent lentement l'infinie tapisserie du concept ; il n'y avait qu'à tirer : cela dépasse toujours de partout.

Goethe aimait à dire qu'il aurait pu se faire potier ; peut-être aurait-il pu ajouter qu'il suffit de poser une boule de glaise sur le tour pour en tirer un poème, et qu'il serait assez stupide de s'obstiner à travailler une boule trop sèche ou mal conformée, quand une infinité d'autres sont là qui vous attendent, ne demandant visiblement qu'à être pétries de la main de l'homme pour révéler leurs secrets. En somme, Alexandre se décida à émuler Picasso. Inutile de chercher, surtout pas à conquérir un douteux impossible sous les espèces de tel ou tel sommet, alias on ne sait trop quelle conjecture, Fermat, Riemann, ou autre (glissons tout de même, en *a parte*, que ni bien entendu les conjectures de Weil ni, beaucoup plus secrètement et un quart de siècle plus tard, le « dernier théorème de Fermat », ne laissèrent Alexandre de marbre). Mieux vaut *trouver*, découvrir d'abord ce qui s'offre d'emblée et sans trêve sous vos pas pour peu que l'on sache écouter le bruissement de la nature mathématique et prendre garde à son incessant chuchotis, trouver et s'appliquer à dérouler cet interminable tapis qui s'étend à l'infini, en direction d'on ne sait quel océan. Et pour cela d'abord prendre congé des monstres quasi indomptables de l'analyse fonctionnelle pour aborder les riantes prairies de la géométrie, algébrique en l'occurrence, noethérienne à quelques colimites près, s'il faut l'avouer, avant que d'aller peut-être, mais la vie en décida autrement, se promener du côté des monts brumeux de la géométrie analytique.

\* \* \*

1960, 1961, 1962, 1963, ..., 1968, *EGA1*, *SGA1*, *EGA2*, ..., *SGA2*, *SGA3*, *SGA4*, ..., *EGA3*, *SGA5*, ... , *EGA4*, *SGA6*, ... une avalanche de concepts, de notions, de définitions, de scholies, de lemmes, de propositions, de théorèmes, de corollaires, un monceau de mathématiques finement agencées, polies, qui ne laissent place à aucun flou, n'épargnent aucun vague, fouillent les moindres recoins, épuisent les listes les

plus exhaustives et les bonnes volontés les plus motivées, les plus aguerries, les plus décidées ; des mots, des mots, encore des mots, toujours plus de mots, de signes qui couvrent des pages, encore des pages, toujours plus de pages, des milliers de pages qui s'envolent depuis Bures, sur la chétive Yvette, modeste ru qui serpentait jadis paresseusement dans les grasses prairies, des pages qui s'en vont conquérir le monde, ô certes un tout petit monde retranché ici dans un ultime ermitage, au Bois Marie, où Léon Motchane a déniché une vieille propriété pour y installer *son* institut.

Au Bois Marie, un nom magnifique qui semble nous mener directement au cœur du petit village nocturne de Dylan Thomas, *Under milkwood* ; *Au bois lacté* traduit le français, nullement en reste de poésie :

Hush, the babies are sleeping, the farmers, the fishers,  
the tradesmen and pensioners, cobbler, schoolteacher,  
postman and publican, the undertaker and the fancy woman,  
drunkard, dressmaker, preacher, policeman, the webfoot  
cocklewomen and the tidy wives. Young girls lie bedded soft  
or glide in their dreams, with rings and trousseaux,  
bridesmaided by glowworms down the aisles of the  
organplaying wood. The boys are dreaming wicked or of the  
bucking ranches of the night and the jollyrodgered sea. And  
the anthracite statues of the horses sleep in the fields,  
and the cows in the byres, and the dogs in the wetnosed  
yards; and the cats nap in the slant corners or lope sly,  
streaking and needling, on the one cloud of the roofs.  
You can hear the dew falling, and the hushed town breathing.

Au Bois Marie il arrive que l'on rencontre, au détour d'un sentier, un ancien refuznik, géomètre génial qui ne craignit pas de travailler jadis dans une usine à chaussures soviétique à seule fin de s'y purger au fil du temps, jusqu'à leur évidente quoique fictive péremption, de prétendus « secrets d'État » qu'il était censé détenir et qui le privaient naturellement d'un visa de sortie. À ses heures le géomètre se

transforme en danseur de corde raide ; Nietzsche aurait-il pu rêver mieux ? Au Bois Marie, comme dans le petit village gallois, chacun rêve que les rêves s'entrechoquent et que les solitudes seront un jour partagées.

Au Bois Marie jadis s'est élevée une voix moins villageoise, légèrement gutturale, autoritaire comme malgré elle, parfois presque haut perchée, au français grammaticalement parfait joint à de très reconnaissables intonations germaniques ; cette voix professait, énonçait, disait tout uniment le vrai, ce qu'il en est d'un monde nouveau qui sans cesse s'agrandissait et dont on n'aperçoit pas les limites, pas davantage un demi-siècle plus tard qu'alors. Une barrière alors se rompit, le torrent de l'esprit humain, avec toute sa force et sa ductilité, se précipita dans la brèche, pour le meilleur d'abord, surtout et le plus souvent, quelquefois aussi, mais plus tard, beaucoup plus tard, pour le moins convaincant, mué en esprit menacé de tournoyer indéfiniment sur lui-même, labourant l'océan, traçant en sillons éphémères d'inutiles ronds dans l'eau. Pour l'heure la tribu se trouva nantie d'une panoplie de mots aux acceptions toutes neuves, mots empruntés aux artisans, aux maraîchers, aux paysans ou aux poètes, quelquefois à un grec réputé « ancien » qui souvent tient plutôt à des collages récents : champ, plat, étale, faisceau, gerbe, lien, modéré, sauvage, tant d'autres encore...

\* \* \*

Au commun des mortels les mathématiques d'Alexandre, celles de ces années-là du moins, la période dorée et « classique », les années soixante, ces mathématiques apparaissent hermétiquement scellées, inaccessibles. Au commun des rares mathématiciens qui s'en approchent tant soit peu, elles semblent débordantes et implacables à la fois. Débordantes car toujours plus vastes, s'élevant sans effort visible toujours plus haut, telle une montgolfière ayant rompu les dernières amarres, jamais rassasiée d'altitude, de vent et de lumière, manœuvrée par un nouvel Icare que nul soleil ne brûle ; mais implacables aussi, comme un raz de marée qui ne laisse jamais rien de côté, submerge tout sur son passage, ne laisse en paix, dans une ombre

paisible, ni une futaie, ni un taillis, ni un bosquet, tel un immense feu de forêt qui n'épargne aucun recoin, vient tout consumer et tout régénérer d'un même geste.

Cependant, à y regarder d'un peu plus près on décèle naturellement quelques intuitions maîtresses, des lignes de forces et parfois même de fracture, des carrefours plus ou moins secrets où il est rare de ne pas rencontrer un certain Jean-Pierre Serre : faisceaux algébriques, catégories tensorielles et galoisiennes, platitude, sites, cohomologies, topos, représentations galoisiennes, dualité, courbes stables, motifs et j'en passe — beaucoup ! À quoi ce dernier n'est-il pas mêlé, plus ou moins discrètement, le plus souvent de fort près ?

Lire Grothendieck, les textes de ces années-là du moins, c'est un peu comme lire Hegel. La même force, le même élan et, curieusement, paradoxalement, la même absence de mansuétude à l'égard de ces choses mathématiques dont pourtant il guette génialement jusqu'au moindre écho, au plus secret tressaillement : une compréhension tout à fait hors du commun qui n'exclut curieusement pas une certaine absence d'empathie, avec le lecteur comme avec l'objet du discours. Ne croirait-on pas aussi, parfois, reconnaître ici un certain Jacques Lacan ? Toujours est-il que les amateurs d'allusions, d'ellipses, de concision, de surprises ou d'humour n'y trouveront pas leur compte : récurrent, exaspérant, interminable bombinage que tout cela, avancent même certains dans le creux d'oreilles qu'ils savent accueillantes. Pourtant, Alexandre possède une capacité infinie d'émerveillement et jouit de ce don si rare qu'il dit lui-même de *solitude*. Sans crainte il abolit le passé, pressent le neuf et le peint sous des couleurs toutes nouvelles, avec une ampleur à nulle autre pareille, insoucieux d'un monde que l'on croyait usé. Il écoute, avec une attention unique en son genre, la rumeur du monde mathématique : cent fois il nous répète que la recherche ne tient qu'à cela, que toute *création* n'a d'autre ressort que l'émerveillement du petit enfant jouant sur la plage avec quelques cailloux aux formes et aux couleurs étranges, comme l'ont fait Héraclite, Archimède, Newton, Einstein et une poignée d'autres élus qui d'âge en âge ont su préserver la fraîcheur et l'émerveillement de l'enfant devant la Création — sans même préjuger du Créateur.

Alexandre fut, durant sa longue vie, un constant contempteur de la chose « biblique ». Et pourtant, et pourtant... à distance d'un demi-siècle, même les séminaires *SGA* du Bois Marie, sans doute son chef-d'œuvre le moins contestable, le plus évident et le plus cité, ne sont pas sans évoquer obliquement ses parents — tout athés que, hautement, ils se proclamassent — autant à travers l'« Ancien Testament » de Père que le « Nouveau Testament » de Mère.

Alexandre est d'abord un prophète ; il le deviendra toujours davantage, chantre attardé d'une profession officiellement disparue. Or chacun sait que les prophètes ne se mêlent pas d'avenir, ou pas d'abord. Au fil de leurs admonestations ils disent ce que du présent nul n'a été capable d'apercevoir, victime de la grossièreté d'esprits faussés. Les hommes sont aveuglés par leurs craintes, leurs angoisses, leur moi : ils vont les yeux bandés, ignorant jusqu'au cri désespéré de l'évidence : le prophète, si son verbe est plus haut, s'il s'emporte davantage, n'en marche pas moins main dans la main avec l'enfant du conte des habits neufs de l'Empereur de Chine. Il est vrai qu'ayant proféré l'évidence, il produit le châtement et, parfois, du fond d'un excès de malheur et d'aveuglement, il promet, tel Isaïe (en 40.4) : « The crooked shall be made straight » ; « Les chemins tortus seront redressés » traduit de Sacy dans le français du temps, avec plus ou moins de bonheur. De fait Alexandre a tracé de larges avenues dans les déserts et dans les jungles, parfois il a pointé un doigt, souvent nul ne s'est conformé à ses objurgations. Cela dit, ne l'oublions pas et Alexandre ne l'a pas oublié, Mère, dans son enfance, allait chaque dimanche écouter le sermon au Temple voisin, sa petite main nichée tel un oisillon dans celle d'un père alors réputé tout puissant et presque trop aimé. Nouvel Hillel, à moins que nouveau Jésus, Alexandre naturellement sermonne sur la montagne qu'il a bâtie. Oh, certes la Bible est emplie de violence et de non sens, ce qui n'empêche pas Alexandre d'assurer que nous serons tous prisonniers dans le poing du Diable durant six mille ans, qu'ensuite seulement, peut-être, celui-ci desserrera son étreinte. Six mille ans... pourquoi ce laps de temps, pourquoi ce nombre qui fait écho ? Et pourquoi pas ? Alexandre a patronné douze « thésards », douze doctorants. Douze... et pourquoi pas ?

\* \* \*

Les années soixante expiraient dans un feu d'artifice planétaire sur une terre qui continuait de tourner tandis qu'Armstrong et Aldrin viendraient bientôt rendre une courte visite à sa compagne de route, que Berkeley fêtait la paix et l'amour sans soupçonner les futurs bombardements sur Haiphong, que Paris était en liesse, qu'il était interdit d'interdire, que sous les pavés on découvrait encore la plage, Saint Tropez, la bande à Bardot, Sagan, Greco et les autres, qu'un beau jour de fin d'été les chars russes entreraient dans Prague, que la Pologne songeait à expulser « ses » Juifs, que l'OPEP prenait lentement conscience de sa force et que les Trente Glorieuses silencieusement tiraient à leur fin... Alexandre Grothendieck, lui, un jour de 1970, quitta cet IHÉS jadis créé pour lui, qui lui devait son prestige, où il avait cru pouvoir ou devoir vieillir en paix. Il avait quarante deux ans ; à l'Université d'Orsay voisine, des étudiants en sandales et en short, sa tenue favorite, l'avaient traité de mandarin. C'était insupportable. Lui s'était contenté de protester contre une manne très modeste que le ministère de la Défense faisait parvenir en soutien à l'IHÉS. Il avait menacé de tout quitter. Léon s'était réjoui en son for intérieur. Pire, Pierre avait conservé un silence éloquent ; il ne l'avait pas soutenu, il s'était tu, il n'avait pas jeté son poids dans la balance, avec un fin sourire il l'avait... abandonné. La trahison, l'abandon, bientôt l'enterrement, le silence d'une tombe à peine prématurée, voilà donc quel était le lot d'Alexandre, à quoi il était voué. Une vie sombrait. Il en avait tellement connu, des vies, jamais il ne lui serait venu à l'esprit de se protéger, se nicher, se rencogner à l'approche d'une tempête. Lorsque le vent forcissait il aimait à s'attacher au grand mât pour mieux scruter l'horizon. À chaque fois une nouvelle vie n'avait pas manqué d'apparaître.

## 8. Quand le temps des tâches est révolu

### *Georgio Pompidolio consule*

Telle était en ce temps lointain l'épigraphe obligée et quotidienne de nos très sages devoirs de latin. Je vivais les années Pompidou au « petit lycée », années à peine troublées par des « luttes » presque toujours vaines qui cependant égayaient ou écourtaient souvent les trimestres scolaires de printemps, luttes sans aucun danger contre des lois qui ne nous concernaient pas directement, portant des noms qui n'avaient guère d'autre sens que de s'adapter vaille que vaille au rythme de slogans braillés à tue-tête dans de joyeux cortèges : Debré (Michel) fut sans doute le plus scandé d'entre eux, celui qui déchaînait les haines les plus violentes comme les plus abstraites. Cela dit, l'ablatif demeurait toujours aussi absolu et le Président continuait de résider quai de Béthune dans un immeuble que l'un de mes grands oncles avait naguère restauré, ce dont je n'étais pas peu fier. Tandis qu'il collectionnait des poèmes anciens, sa femme Claude le tirait du côté de l'art le plus contemporain. Un jour, un architecte italien y consacrerait un musée parisien, exposant au grand jour les entrailles colorées d'un vaste bâtiment. Cette fois-ci les Trente Glorieuses tiraient bel et bien à leur fin mais nous l'ignorions, comme nous ignorions que le Président souffrait d'une maladie de Hodgkin qui bientôt l'emporterait, et avec lui ces années de calme relatif. Et pourtant, et pourtant, au même moment Mai 68 se refusait catégoriquement à expirer. Je n'y comprenais décidément rien, trop jeune pour éprouver la force de la confusion qui continuait de tourner dans l'air d'une époque par bien des côtés sœur de celle dans laquelle j'écris ces mots, un demi-siècle plus tard. Et pourtant, et pourtant, pour Alexandre et pour d'autres, ce furent des années bouleversantes de colère et d'un espoir qui se refusait à mourir, d'une révolte frénétique et réfléchie tout à la fois, qui se heurtait à un mur, impuissante devant l'égoïsme impavide des humains et la puissance implacable des États.

\* \* \*

Montréal, 20 juillet 1970

Fondation de l'association *Survivre, mouvement international pour la survie de l'espèce humaine*, rebaptisée par la suite *Survivre et Vivre*. Décédée on ne sait trop quand, d'un commun accord et par épuisement, courant 1973. Alexandre figure en bonne place parmi les fondateurs et prend la tête de l'association, malgré quelques protestations anarchisantes contre toute idée de hiérarchie et d'organigramme.

Les textes qui suivent sont cousus au moyen de citations quasiment littérales mais partielles, tirées d'articles du journal de *Survivre et Vivre* ainsi que du *Bulletin de Liaison* qui en constituait un complément pendant les trois années d'existence de ces publications. Les articles eux-mêmes sont disponibles en intégralité sur le site [grothendieckcircle.org](http://grothendieckcircle.org).

\* \* \*

*Survivre et Vivre*, n° 9, août-septembre 1971

### **Le credo du scientisme**

Mythe 1 : Seule la connaissance *scientifique* est une connaissance 'véritable' ou 'réelle', parfois appelée connaissance 'objective', valable en tout temps, tout lieu et pour tous, au delà des sociétés et formes de culture particulières.

Commentaire : Les sensations et expériences comme l'amour, l'émotion, la beauté, sont rayées du royaume de la connaissance valable, pour autant du moins qu'elles ne sont pas englobées dans une théorie scientifique. Ni Jésus ni Sapho ne savaient rien de l'amour !

Mythe 2 : La vérité (avec son contenu de valeur traditionnel) est *identique* à la connaissance, c'est-à-dire identique à la connaissance scientifique.

Commentaire : La guerre et nombre de ses aspects peuvent être insérés dans des théories scientifiques diverses : économie, stratégie (probabilités et optimisation), psychiatrie, médecine, psychologie. Une nouvelle science, la polémologie, a même été créée par des pacifistes bien intentionnés.

Mythe 3 : Conception ‘mécaniste’, ‘formaliste’ ou ‘analytique’ de la nature : le rêve de la science.

Mythe 4 : Le rôle de l’expert : la connaissance doit être coupée en de nombreuses tranches ou spécialités. Pour n’importe quelle question appartenant à un domaine donné, seule l’opinion des experts de ce domaine particulier est pertinente ; si plusieurs domaines sont concernés, seule l’opinion collective des experts de tous ces domaines l’est.

Mythe 5 : La science, et la technologie issue de la science, peuvent résoudre les problèmes de l’homme, et elles seules. Ceci s’applique notamment aux problèmes psychologiques, moraux, sociaux et politiques.

Mythe 6 : Seuls les experts sont qualifiés pour prendre part aux décisions, car seuls les experts ‘savent’.

Pour toutes ces raisons, nous tenons que l’idéologie la plus dangereuse et la plus puissante aujourd’hui est le scientisme, bien qu’elle n’ait généralement pas été reconnue comme une puissante idéologie par elle-même. Elle peut être considérée comme un solide fond commun à l’idéologie capitaliste et l’idéologie communiste sous la forme en vigueur dans la plupart des pays dits socialistes. Nous pensons que de plus la principale ligne de partage politique se trouvera moins dans la distinction traditionnelle entre la ‘gauche’ et la ‘droite’, que dans l’opposition entre les *scientistes*, tenants du ‘progrès technologique à tout prix’, et leurs adversaires, i.e. grosso modo ceux pour lesquels l’épanouissement de la *Vie*, dans toute sa richesse et sa variété, et non le progrès technique, a priorité absolue.

Extraits d’un article collectif signé de la rédaction de *Survivre et Vivre* (manifestement imprégné des idées d’Alexandre G. et Denis G).

\* \* \*

*Survivre et Vivre*, n° 9, août-septembre 1971

### **Échec aux experts !**

C’est quoi, ces fameuses données dont on a soif ?

.....

Mais alors le problème dépasse celui du chercheur ‘pur’, lorsqu’il voit avec dégoût ‘sa science’ dévoyée, détournée à des fins politiques qui servent l’ordre bourgeois.

.....

C’est la nature et la fonction même de ce ‘savoir scientifique’ qui sont en cause.

.....

Le spécialiste qui *savait* naguère est mis en position fautive, non seulement par rapport à son ‘objet de savoir’ qui lui glisse entre les doigts et entre en dissidence, mais aussi par rapport à lui-même. Il s’aperçoit, s’il est honnête, que son savoir est plutôt dérisoire, qu’il le place dans une position abstraite et intenable, exclu de la vie réelle qui se passe sous ses yeux et dont il ne peut saisir que des notations, des signes. Là vient se briser la prétention tyrannique de la logique formelle (et celle d’une position formelle de la logique, assez typique de l’Occident et de sa civilisation). Dès lors, quiconque prétend savoir en liant savoir et désir, se voit mis en jeu lui-même dans sa propre vie.

Signé : Daniel S.

\* \* \*

*Survivre et Vivre*, n° 9, août-septembre 1971

### **Remous au Collège de France**

Un mathématicien pourra-t-il consacrer une partie de son cours aux questions de la survie ?

Question mise au vote à la réunion du 27 juin 1971 de l’Assemblée des Professeurs du Collège de France ; elle suscite un « débat fort intéressant, extrêmement vif et révélateur » auquel prennent part MM. Jean-Pierre Serre, Jean-Claude Pecker, Anatole Abragam, Jacques Monod, Raymond Aron, Francis Perrin, François Jacob, Jean Leray. Sont également présents MM. Étienne Wolff, Administrateur du Collège de France et Alexandre Grothendieck. Entre autres plusieurs interventions

« alarmées » de Francis Perrin : « Comme la mathématique n'est pas une science à proprement parler, étant par essence séparée de l'observation de la nature, le fait qu'un mathématicien prenne sur lui de traiter critiquement de la science lui semble 'particulièrement fâcheux' ».

Réponse finale négative après un vote séparé, d'abord sur la deuxième partie du cours, puis sur la première. Résultats détaillés :

II. Théorie de Dieudonné des groupes de Barsotti-Tate :

25 oui, 12 non, 6 abstentions, 2 nuls.

I. Science et technologie dans la crise évolutionniste actuelle : allons-nous continuer la recherche scientifique ?

32 non, 9 oui, 1 abstention, 1 nul.

Signé : Alexandre G. (pour plus de détails, en particulier à propos du nombre étonnant de votes négatifs sur le sujet II, consulter l'article original).

\* \* \*

*Survivre et Vivre*, n° 10, octobre-novembre 1971

### **Discours de la méthode ou discours de la vie ?**

La masse des hommes se laisse mener par des impératifs techniques qui sont vécus comme une parole respectable mais étrangère, dans laquelle on ne se reconnaît pas.

Cette parole se donne comme vraie et la vérité qui la garantit se trouve ailleurs, notamment dans les temples secrets de la Science et de la Technique.

C'est ainsi que la vie elle-même se trouve menacée et que la nature entre les mains des experts est transformée en débris.

Et, comble de cynisme, cette même technique, aux mains des mêmes gens, se repointe à nouveau pour résoudre les problèmes qu'elle a elle-même posés, par son pouvoir absolu ; elle déclare même être la seule apte à 'arranger les choses'.

Subordonner la technique à l' 'homme' et la méthode au sujet qui l'applique ...

écarter l'illusion humaniste ... ne pas courir derrière la technique pour la supplier

‘allons, venez vous soumettre à l’homme’... promouvoir non la technique *pour* le peuple mais la technique *du* peuple.

Signé : Daniel S. et Denis G.

\* \* \*

*Survivre et Vivre*, n° 10, octobre-novembre 1971

### **Allons-nous continuer la recherche scientifique ?**

Surspécialisation ... stratification de la société suivant des critères dits ‘objectifs’... conservatisme de la caste scientifique ... la *méthode* des sciences, dans leur pratique actuelle, engendre des relations aliénantes (compétition, hiérarchie, népotisme, ...)

Vers une nouvelle culture, vers une nouvelle science ... le principal effort de la recherche se portera sur des tâches comme l’agriculture, l’élevage et la pisciculture, la production d’énergie décentralisée pour de petites communautés, la ‘médecine populaire’, le développement des technologies ‘légères’ utilisant peu ou pas de matériaux non renouvelables... Chacun est potentiellement, dans son activité principale, un ‘*scientifique*’ ... notre travail, rendu à sa fonction première, pourra se transformer en une ‘*praxis*’, une *activité créatrice* complète, se rapprochant de plus en plus du jeu, qui est à lui-même sa propre fin. La nouvelle science est l’un des moyens pour dépasser radicalement la simple critique, réaliser notre désir de construire une autre vie, et pour détruire les bases mêmes des rapports de puissance et d’exploitation.

Signé : Alexandre G. et Denis G.

\* \* \*

*Survivre et Vivre*, n° 11, printemps 1972

### **J’ai quinze ans...**

Camarades,

J’ai quinze ans ; après avoir lu *vivre et survivre*, j’ai décidé de vous écrire car peut-être pouvez-vous m’aider.

Je suis dans un collège commercial ; malgré tant de refus mes parents ont voulu m'inscrire. Dans cette caserne on 'tape' sur une machine ; je ne veux pas devenir une machine. [...] Pour mon métier je n'en veux pas, je ne veux pas servir une société. Je voudrais cultiver la terre mais sans machine, en sortir un fruit et le regarder avec espérance.

Signé : Martine (lettre manuscrite datée de décembre 1971)

\* \* \*

*Survivre et Vivre*, n° 11, printemps 1972

### **Accident — Occident**

[...] On en arrive donc à ce que l'accident n'ait plus rien d'accidentel. Ce qui est accidentel, c'est que ce soit Durand plutôt que Dupont qui y passe, mais que quelques-uns, souvent pas mal, doivent y passer, c'est prévu, intégré, normalisé, programmé. [...]

Signé : Daniel S.

\* \* \*

*Survivre et Vivre*, n° 12, juin 1972

### **Vers un mouvement ... de subversion culturelle**

[Long article consacré au projet de subversion culturelle, dite aussi « subcul », qui résume à la fois la position la plus travaillée de l'association et son ultime et vaste ambition avant une lente dispersion, mise en sommeil, puis dissolution. Il est signé collectivement par le Comité de Rédaction. Le directeur de la publication était alors, pour quelques mois encore, Alexandre Grothendieck. Je reproduis ci-dessous les titres éloquentes des diverses sections.]

1/ Une crise des valeurs, 2/ Mentalité technicienne et désir de puissance,  
3/ L'aliénation culturelle, 4/ L'aliénation du travail, 5/ Fonction sociale du travail,  
6/ La mentalité écologique, 7/ Subversion culturelle et révolution culturelle,  
8/ Critères d'une action de subversion culturelle, 9/ Signification politique de la

subversion culturelle, 10/ La subversion par la parole, 11/ Caractères d'un débat subversif.

\* \* \*

*Survivre et Vivre*, n° 12, juin 1972

### **L'OTAN, les matheux et les GENS**

*Même si vous n'êtes pas* un illustre mathématicien, ni même un 'savant' petit ou grand, casé ou en herbe, mais postier, ou balayeur ou femme de ménage ou n'importe quoi... *raison de plus* pour venir exprimer votre avis, non technique et d'autant plus nécessaire. [...] à l'école d'été de l'O.T.A.N. (Organisation du Traité de l'Atlantique Nord), université d'Antwerpen (Belgique), sur les *Fonctions modulaires arithmétiques*, du 17 Juillet au 2 Août 1972. Parmi les mathématiciens qui ont donné leur accord pour y participer officiellement, on note des noms connus, comme ceux de : P. Deligne, W. Kuyk, G. Poitou, J-P. Serre, E. Bombieri, P. Cartier, N. Katz, G. Shimura, J. Tate et d'autres.

J'ai écrit une lettre circulaire à *tous* les participants prévus, le *6 juillet 1971*, dans l'espoir de les faire réfléchir à leur participation prévue et pour leur dire mon intention de venir à ce colloque pour « exprimer dans des discussions personnelles et publiques, et tout autre moyen civilisé que moi-même, ou d'autres pourront imaginer, notre désaccord avec ce que nous considérons comme une corruption de la science ».

Je n'ai reçu aucune réponse à ce jour.

Signé : Alexandre G.

\* \* \*

*Bulletin de liaison de Survivre et Vivre*, n° 13, automne 1972.

Le bureau politique vous parle : 1/ Réunion des « affaires courantes » du mercredi 29 novembre 1972 (Présents : Henri Cahen, Alain Charlet, Alexandre Grothendieck, Denis Guedj, Michèle et Didier Savard, Pierre et Laurent Samuel, Jacques Bille arrive plus tard).

La dernière réunion remontant à plus de 6 mois, on avait pas mal de pain sur la planche. Les problèmes administratifs (mais oui y'en a !) ont été assez vite réglés. Le siège de l'Association qui était resté à Massy [au domicile d'Alexandre Grothendieck] devient le 5 rue Thorel à Paris [domicile de Pierre Samuel]. Il a été procédé à la nomination du nouveau bureau de l'association. Sont élus à l'unanimité : Alexandre Grothendieck : Président — Pierre Samuel : Trésorier et Directeur du journal — Alain Charlet : Secrétaire. À la lecture des résultats, l'assemblée enthousiaste se lève et chante l'hymne sacré « Dix mille années de vie à nos dirigeants bien aimés ».

On a ensuite discuté de problèmes divers 2/, 3/, ..., 12/ Larzac : information dernière, 13/ La fumée des autres : ou le Problème des « fumeurs passifs »... 14/, ..., 15/ Changer ou disparaître ?

\* \* \*

Mon monde, ton monde, son monde, le monde a explosé. À moins qu'implosé ? Le voici réduit en miettes, pluie de débris, lambeaux épars voletant dans un cerveau hagard. Lui, Alexandre, qu'on croyait d'une solidité à toute épreuve ou presque, quelques apostrophes bien senties l'ont fait voler en éclats sans retour. C'est qu'un jour, vers onze heures du matin, après une nuit sans sommeil peuplée de rêves oubliés et de groupes proalgébriques énormes et élusifs, Alexandre est sorti de chez lui, en vallée de Chevreuse, un chez lui qui parfois prend la couleur d'un enfer sur terre — enfer dont il est d'ailleurs largement responsable s'il ne l'a créé de toutes pièces — et qui à d'autres moments ouvre au contraire tout grand portes et fenêtres pour accueillir les misérables, les malheureux qui peuplent la planète avec leurs facéties ou leur haine recuite, leur humour ravageur ou leur insouciance proprement animale. Ils sont sa famille, ils sont ses amis, ce sont eux vers qui depuis toujours il s'est tourné. Et pourtant, même eux, ils l'ont trahi. Un jour il est sorti, il a longé la rivière mais sans rejoindre, comme à l'ordinaire, le petit paradis protégé de l'IHÉS. Il a voulu revoir le monde, deux années ou presque après les rue délavées, les barricades parisiennes, la « chienlit » dans la ville, la liberté à folle portée d'amour, le grand bluff des blindés

qui font semblant d'ouvrir la gueule et les coups de sang du Parti qui n'y trouve pas son compte, se refuse à reconnaître « son » prolétariat dans cette masse d'étudiants va-nu-pieds lanceurs de cocktails Molotov auxquels il n'a pas davantage pardonné que les Bolchéviks n'avaient en leur temps pardonné au père d'Alexandre, ni Staline au POUM et aux Brigades. Le Grand Soir, la Révolution, « ils » peuvent l'aimer tant qu'ils veulent — à condition de respecter le mode d'emploi et les prérogatives du Grand Frère.

Même alors, Alexandre s'était tu, il avait attendu, il avait battu la campagne. Mais un jour donc, deux ans plus tard, il était sorti de chez lui, il avait bifurqué, il s'était dirigé vers la « fac », à Orsay, dans un de ces endroits où l'on rencontre de vrais étudiants en chair et en os, anonymes sauf pour le bureau des inscriptions, qui n'ouvre pratiquement jamais. Il était vêtu comme d'habitude, en short et vieilles sandales, comme l'automne pour les vendanges à Mayrargues, comme à Nancy pour les balades en vélo, comme pour ses exposés au séminaire Bourbaki, au printemps d'il y a quelques années ; il pensait être des leurs, ils étaient sa famille, bien plus que tous ces universitaires de haut vol qui semblaient parfois lui envier, voire lui reprocher son « génie ». Quel génie en vérité ? Regarder naïvement, d'un œil enfantin, explorer le vaste, l'infini et touffu paysage des idées mathématiques, écouter son murmure. Rien de plus. Enfin, ce jour-là, des étudiants assis en rond sur l'herbe pauvre l'avaient bel et bien reconnu, hélé, ils l'avaient apostrophé, ils l'avaient hué, ils l'avaient traité de tous les noms et même de « mandarin », injure suprême pour les admirateurs du Grand Timonier — et qui ne l'admirait pas en ce temps-là, le Grand Timonier ? Ils le tutoyaient, tout le monde se tutoyait, il tutoyait tout le monde ou presque. Il avait cru leur ouvrir grand les bras, leur tendre la main, leur faire découvrir des beautés mathématiques cachées ; récemment, entraîné par les nécessités de l'enseignement, il était revenu à des objets élémentaires mais inépuisables, il s'était pris de passion pour les polyèdres platoniciens, il avait apporté en cours du carton et de la pâte à modeler avec des cornes de gazelle, il s'était montré consciencieux, ouvert, il avait refusé de les traiter comme des marionnettes du grand

capital — disaient certains — ou de la chair fraîche à diplômes. En vain. S. lui avait confié qu'un certain Jacques Lacan avait fini par sortir d'un amphi où il était pourtant invité, à Vincennes. Il n'avait pas supporté ce tutoiement, ces apostrophes brutales. Mais qui était-il, ce Lacan ? Lui, Alexandre, était différent. Le tutoiement il s'en fichait, il n'avait même pas remarqué. Il les avait tous invités chez lui ; pour toute réponse ils s'étaient esclaffés, ils avaient pris son invitation comme une tentative de corruption : « Te fais pas d'illusions ! Tu ne nous auras pas comme ça avec ton boniment ! On vous connaît, au fond vous êtes tous pareils, cravate ou pas. Ton monde, il est pourri ! » avait lancé l'un d'eux d'une voix mauvaise, aigre, revancharde. Il n'avait pas répondu. À quoi bon ? En un éclair il avait compris que c'était maintenant à lui-même qu'il se devait de répondre. Pour l'heure il s'était contenté de traverser l'Atlantique et d'aller fonder *Survivre*.

\* \* \*

Non, ce n'est pas le monde qui s'est brisé, mais plutôt l'immense structure que dans ta vanité tu avais cru étendre sur lui comme un treillis, dont tu avais cru l'habiller tout entier à la manière d'un filet qui en aurait capturé le sens ultime, l'aurait explicité en des monceaux de papiers noircis, mis à la disposition de tous. Pauvre naïf ! Elle s'est déchirée cette trame, la voilà qui gît, en lambeaux, dans ce tas d'épais volumes bleus inutiles. Ce n'était donc qu'un pauvre filtre, cette prétendue « science » dont tu faisais tant de cas ? Tu as regardé croître lentement les lichens entre les pierres des vieux murs, chaque automne tu as scruté l'or des genêts, le mauve des bruyères et les nervures des feuilles de marronniers. Tu as débusqué les groupes, les anneaux, les modules, les puissances divisées ou non, les schémas, toi, toi, toi, toujours toi, jusqu'à sentir enfin la peur dans les yeux de ceux qui n'osaient t'aborder et le soupçon dans les regards de ceux que tu avais cru traiter en camarades.

Cette science-là, que t'a-t-elle fait avec ses montagnes d'inutile savoir ? Est-il vraiment possible qu'elle t'ait sournoisement poussé vers le dédain des autres si ce n'est vers un terrible exil de toi-même ? Rome ne serait plus dans Rome. S'ils t'ont trahi, c'est que tu t'es d'abord trahi toi-même. Tu t'es absenté à toi-même. Un

trop-plein de savoir, la rage de comprendre, t'auraient-ils fait manquer la vérité dont tu as pourtant dit et redit qu'elle est l'apanage des humbles, ne se laisse approcher que par ceux qui se penchent assez bas ? Perdu, elle t'a perdu, ta *libendo sciendi*, cette terrible fureur de savoir qui quelquefois t'empoigne et te tient tout entier à sa merci. Voilà que tu t'es perdu à coup de schémas, de cohomologie étale, de formule des traces, de motifs. Pauvres leurres, comme ces ballons de baudruche que tu as tenu à gonfler dans la salle du congrès, à Anvers. Car ce qui flottait dans cette salle toute pénétrée d'un sérieux subventionné par l'OTAN, ce qui dérivait lentement vers le plafond dans un silence embarrassé, ce n'était pas un bouquet multicolore, désordonné et dérisoire parmi les volutes de fumée, c'était toi, ce *toi* de l'enfance que tu as quitté depuis trop longtemps, en vérité depuis près d'un quart de siècle, que tu as abandonné, trahi, en dépit de toutes tes magnifiques déclarations. Ta science, pour peu que tu oses la regarder dans les yeux, tu y reconnaîtras sans peine l'autorité, la soif de pouvoir et les invincibles poussées de ta *libido dominandi* ; et ça, c'est nul autre que l'enfant en toi qui te le murmure avec insistance, cet enfant presque mort que malgré toi, en silence, tu as abandonné sur le bord du chemin. Tu voulais amuser le congrès, qu'ils te suivent, qu'ils se voient dans le miroir que tu croyais leur tendre, qu'ils s'amuse, qu'ils rient d'eux-mêmes. Tu as tout manqué, cette fois-là et toutes les autres, avant comme après.

Le congrès ne s'amusait pas. Serre te fixait avec une moue de dégoût, Deligne, le disciple que tu aimais, s'est détourné avec son air de ne pas y toucher (« ... le connais pas, moi, cet olibrius qui prétend nous faire gonfler des ballons de baudruche, comme à des gosses ») et même Cartier, toujours plein de bonne volonté pourtant (« éduquons, éduquons sans faiblir », il en restera toujours quelque chose), lui qui t'avait empêché de barrer la route avec tes tracts et ta table sur la chaussée, à Nice, lui qui avait patiemment parlementé avec la police, le voilà qui remettait ça, à Anvers. Mais qui est aveugle dans cette histoire ? Eux qui ont des yeux pour voir et des cerveaux pour penser, mais ne voient rien, ne pensent rien que des formes modulaires et encore, pas très bien à part Langlands, eux qui multiplient leurs petites matrices

dans un coin, que les militaires ça les fait plutôt marrer, et ils ont bien raison, ou bien eux, les camarades qui ne savent rien ou presque et se passionnent pour la vérité toute nue. Serre n'a jamais mangé avec ses doigts, assis en tailleur sur un tapis un peu sale, dans une assiette ébréchée mal lavée, il n'a jamais couché sur une planche, il se contente de servir le savoir, le savoir mathématique, cela s'entend, et il le sert de son mieux, non sans succès, il faut dire. Comment, mais comment peut-il se contenter de si peu, entre son École Normale — si encore c'était celle de l'an III —, sa médaille, la même que tu as laissé couler dans un marais vietnamien, engluée dans le napalm, et puis maintenant, en prime, sa légion d'honneur, l'Académie il va sans dire, le Collège de France, la cravate où et quand il faut, tout comme et quand il faut ? Mais qu'est-ce qu'ils auraient tous fait à Valmy ? Ou à Rieucros ? Ou au Chambon ? Ou à Woodstock ? Ou à Berkeley bien sûr ? Des formes modulaires probablement.

\* \* \*

Survivre ? Survivre à quoi ? Vivre ? Rêver peut-être ? Survivre aux méfaits du « système », de la grande structure, de l'enrégimentement généralisé, de l'exclusion brutale et de l'esclavage sournois, survivre au savoir des experts, à la guerre du Vietnam, aux centrales nucléaires, au grand arrosage des pesticides, à l'abrutissement du travail à la chaîne, survivre même à la colère du Parti qui entend bien maintenir son monopole des relations avec le prolétariat. Sans oublier cette Chine lointaine et mystérieuse dans laquelle le Grand Timonier a laissé cent fleurs s'épanouir, où la spontanéité créative des Gardes Rouges l'emporte sur le marxisme rigide du Parti, où une ancienne sagesse vient métamorphoser les méfaits de la science occidentale moderne, occupée à destituer le sujet tout en l'assujettissant. À bas cette science honnie, cette « recherche scientifique » à proscrire le plus rapidement possible, qui après quelques siècles ne produit plus que d'insupportables « experts », sûrs d'eux-mêmes et de leur savoir. À bas ces savoirs qu'ils croient posséder, eux qui ne sont rien ! Que vive une vérité qui se rencontre aux carrefours, parmi les misérables et les voleurs, qui s'échappe de la besace d'un dieu au détour d'une phrase ou d'impossibles amours, batifole dans les prairies, s'endort sur les bas-flancs, fait son

lit dans les rivières en crue au printemps, vérité qu'on ne possède pas mais qui parfois, elle, à son gré, à son heure, vient à nous posséder. S'il faut une science, il faut que ce soit celle qui nous tient au corps, une science de chair et de sang, qui ne nous lâche pas, ne nous exile pas, ne nous oublie pas, ne nous dépossède pas, une science qui se garde d'exposer son insupportable orgueil en de vaines théories, de creuses spéculations, des abstractions sans substance, mais bien une science modeste qui écoute le monde sans jamais le contraindre, qui l'accompagne, le soigne, le répare quand il le faut, mais qui jamais, au grand jamais, ne songe à l'exploiter ; ce devrait être la science de tout un peuple, la science éphémère de l'an III qui revive, ici et maintenant, à Paris et ailleurs, à travers, s'il le faut, une institution qui abandonnera enfin ce pseudo-savoir délétère, pourri, ce valet du capital, cet assassin de la nature, pour faire éclore une science nouvelle et cependant merveilleusement accordée à l'antique sagesse des peuples, une science qui nous engagera toutes et tous, chacune et chacun tout entier, et qui vengera pêle-mêle Hiroshima et Nagasaki, les exactions de la CIA, le napalm de Haiphong, le saccage des grandes forêts, les scandaleux profits de Coca Cola et le reste.

\* \* \*

Un matin, échouée sur la grève, une bouteille venue de pays lointains soudain nous requiert. À l'intérieur, une vingtaine de lignes cryptiques confiées à une feuille déchirée, tapées sur une antique machine. Elles racontent ; vue dérobée sur des décennies d'aveuglement, d'illusions, de souffrances, de tourments intérieurs, sur les lueurs aussi d'une aube qui sans cesse fuit ? Tout ou presque y figure. Reste la tâche de les déchiffrer ; ce n'est pas la moins difficile.

- 27 - 30 décembre 1933 : naissance du loup
- juin - décembre 1957 : appel et infidélité
- 1970 : l'arrachement — entrée dans la mission
- juillet - août 1974 : insuffisance de la Loi, je quitte l'univers parental
- juin - juillet 1976 : le réveil du yin

- 15/16 novembre 1976 : écroulement de l'Image, découverte de la méditation
- 18 novembre 1976 : retrouvailles avec mon âme, entrée du Rêveur
- août 1979 - février 1980 : je fais connaissance de mes parents (l'imposture)
- mars 1980 : découverte du loup
- août 1982 : rencontre avec le Rêveur - l'enfance remonte

... à suivre ...

\* \* \*

1973 : quarante années déjà, mais le loup n'est pas pressé. Il attend, tapi au plus secret des plis sinueux d'une âme qui veut encore ignorer sa détresse. Le loup est patient, il attend son heure ; il sait qu'elle viendra un jour, ou sans doute une nuit. Parfois il pousse un hurlement, étouffé ou strident, il se fait entendre, il se rappelle à l'attention de celui qui s'est égaré hors de la moiteur du giron, s'en est allé faire dans le monde l'essai de ses forces, lesquelles, presque à son propre étonnement — mais faut-il le croire ? — se sont révélées grandes, gigantesques même, exceptionnelles. Le loup attend celui qui a tant tardé à revenir plonger son regard dans l'obscur, à se tourner enfin vers lui-même, vers l'intérieur, *einwärts*. Peut-être, lui, a-t-il peur, peut-être sait-il, peut-être a-t-il toujours su que c'est là que le loup l'attend, qu'il le perdra, qu'il l'emportera au loin, très loin des humains, brisé, pantelant. Que seront alors pour lui ces révoltes braillardes, ces rodomontades absurdes, ces interminables feux de camp, ces réunions bavardes, ces résolutions impuissantes, ces coucheries de rencontre, ces camaraderies surjouées ?! Le loup attend, il ne s'approche pas du campement, à peine se laisse-t-il quelquefois entrevoir, ombre noire qui se glisse sous la lune, jette un hurlement glaçant puis se fond à nouveau dans les ténèbres. Il attend l'homme qui une nuit sortira enfin du cercle, ne peut manquer de quitter la compagnie de ces semblables qui lui ressemblent si peu, ignorants qu'ils sont de la trahison quand ils ne trahissent pas eux-mêmes sans vergogne, enthousiastes et insensibles tout à la fois, ratiocinant en vain contre la raison, joyeux fêtards irrémédiablement aveuglés par un ego qu'au fond ils n'ont pas trouvé le courage d'extirper et qui continue à les guider par le bout du nez.

Voici donc qu'un jour d'automne il s'en est allé, laissant loin derrière lui, très loin, les toits aux reflets d'étain de la grande capitale, les gris de ses ciels pommelés, la rumeur et les cris des réunions, des motions et des croisades. Dans son antique deux-chevaux cabossée au siège effondré, crispé sur le volant, il roule vers le sud, scrutant de son regard de myope la Route Nationale 20 dangereusement bordée de platanes ; il fredonne de vieux airs enfantins, jette un œil pas si distrait sur les quelques auto-stoppeuses attardées, en mal de Méditerranée et d'aventures. On pourrait croire à un vacancier à contre-voie ; sans doute sait-il obscurément qu'il se tient à l'orée du bref dimanche de sa vie.

\* \* \*

Trois découvertes qui devinrent autant de passions : les mathématiques, les femmes, la méditation, dans un ordre platement chronologique. Trois éléphants aussi, dans un interminable couloir sombre. Nommons-les donc — et pourquoi se montrer ici avare de majuscules ? — le Loup, l'Écriture et le Rêveur, s'il faut un instant, un instant seulement, les illuminer. Trois ordres enfin : la chair, l'intellect et puis l'esprit, ou la volonté, ou encore la charité, comme on voudra.

Dans le royaume du troisième et dernier, si protéiforme, le Bien dit-on, se confond avec le Vrai, le Faux avec le Mal, dit-on encore. Pascal l'affirme, Freud le confirme, Lacan le thématise, à Alexandre il fut échu d'en vivre douloureusement la Passion. Plus tard. Nous n'y sommes pas encore, occupés seulement à entrer dans le couloir, à nous mettre en marche, à quitter les vastes et chatoyants royaumes des deux premiers ordres lesquels, dans leurs *libidines dominandi*, leurs appétits de domination respectifs, se renvoient leurs images en miroir, s'ils ne vont jusqu'à se confondre. Pascal n'écrit-il pas fameusement à la reine Christine de Suède, en courtisan consommé il est vrai, une fois n'est pas coutume, que la domination de l'esprit n'est peut-être pas si éloignée qu'on croit de celle de la chair et qu'en somme Archimède, tout comme Louis XIV, eut soif d'admiration ? Laissons-lui un instant la parole :

*Lettre de Monsieur Blaise Pascal à la Sérénissime Reine de Suède :*

*Madame,*

*Si j'avais autant de santé que de zèle... Votre Majesté... extraordinaire... la gloire...*

*... Les mêmes degrés se rencontrent entre les génies qu'entre les conditions ; et le pouvoir des rois sur les sujets n'est, ce me semble, qu'une image du pouvoir des esprits sur les esprits qui leur sont inférieurs, sur lesquels ils exercent le droit de persuader, qui est parmi eux ce que le droit de commander est dans le gouvernement politique...*

*... je ne souhaite rien avec tant d'ardeur que de pouvoir être avoué,*

*Madame,*

*de Votre Majesté,*

*pour son très humble, très obéissant*

*et très fidèle serviteur,*

*Blaise Pascal*

Rares sont ceux qui ont éprouvé, avec une violence à peine contenue, cette domination sans partage d'un esprit puissant sur d'autres qui le sont moins, comme Alexandre Grothendieck le fit plus de dix ans durant. Ce fut la période qu'*a posteriori* il qualifiera de presque purement *yang*, période où la *force* qui était en lui se donna libre cours, sans entrave ni concession aucune, période d'infidélité, dit-il, infidélité à une « mission » qu'il désirait ignorer, de stagnation et néanmoins de secrète gestation, dans l'impossibilité d'un arrachement longtemps différé. Ce fut aussi le temps du génie mathématique le plus visible, le plus éclatant, le triomphe de ce cocher impérieux menant une âme tourmentée auquel, davantage pour notre bonheur que pour le sien peut-être, il avait momentanément confié les rênes.

\* \* \*

Les platanes confluaient à l'infini. Il laissa voguer son esprit. Depuis un quart de siècle déjà, ça ne lui était presque jamais arrivé. Des tâches, encore des tâches, toujours des tâches à accomplir, sans repos, sans fin. Il songea à l'enfance de Mère, à son protestantisme prussien envers et malgré tout, à ce sens du devoir qu'elle lui avait léguée malgré elle : tu dois, ... , non, pas ça, ... , ne te laisse pas aller, ... , jamais, ... elle qui se sentait si supérieure à ses semblables, personne ne savait trop pourquoi, elle-même pas davantage. Il n'avait jamais osé lui demander. C'était un décret indéchiffrable ; sûrement pas celui d'un Dieu qui, ça allait de soi, n'existait pas. Une forme d'aristocratie plutôt. Il lui revint que dans quelque jours, à Montpellier, il se trouverait à nouveau devant des étudiants, comme là-bas, à Orsay. Alors, c'était pour ainsi dire la première fois qu'il en rencontrait — les réunions de *Vivre et survivre*, c'était autre chose. Il avait donné ses cours comme il accomplissait toujours scrupuleusement les tâches qu'il s'était fixé ou qu'on lui avait imposées. Comme Mère le lui avait appris ou insufflé. Il s'en rendait compte seulement maintenant. À cette occasion il s'était enfin résolu à demander la nationalité française. Pour lui, ce ne serait qu'une formalité, lui assurait-on de toutes parts depuis des années, et c'était vrai ; à peine rempli le formulaire *ad hoc*, il l'avait obtenue. Il était devenu français. Étrange. Il avait remis son vieux passeport Nansen dans les mains d'un employé éberlué qui ne se souvenait pas en avoir jamais vu et l'avait immédiatement exhibé devant trois collègues respectueux et hilares. L'Algérie était loin derrière eux — derrière *nous* aurait-il dû penser, mais c'était trop demander — et il était vieux, quarante-trois ans alors, on ne lui parlerait plus d'armée, c'était tout ce qu'il demandait. Du coup il était devenu Professeur des Universités, avec majuscules obligées ; le titre l'amusait, ses parents méprisait les titres, détestait la religion, et pourtant... pourtant un jour son père lui avait raconté que là-bas, à Berlin, il y avait eu des Juifs qui auraient vendu père et mère pour ce titre ; certains s'étaient convertis, ils étaient devenus de bons protestants et d'honorables professeurs, d'autres avaient refusé, à Freud lui-même on avait fait, l'air de rien, les pires ennuis. À lui, on n'avait pas demandé grand chose. Une fois par semaine il venait à la fac donner un cours d'agrégation ; il ne préparait rien mais pendant tout le cours il était là, présent tout

entier, ouvert à tous, répondant à toutes les questions, y compris les plus niaises. Au début il n'avait aucune idée de ce qu'était cette mystérieuse « agrégation » ; il en avait vaguement entendu parler, c'est tout. C'est l'un de ses étudiants qui le lui avait expliqué.

Tout à coup il prit peur. À ses yeux de myope, les platanes paraissaient se rapprocher dangereusement, à une vitesse parfois vertigineuse. Et si sa vie allait finir là, en miettes, explosée contre le tronc d'un arbre planté un siècle plus tôt ?! Après tout il n'était pas davantage titulaire du permis de conduire que de l'agrégation. Il conduisait, enfin on pouvait dire ça comme ça, et c'était tout. Si un policier l'arrêtait, il trouverait bien de quoi le convaincre, il l'espérait en tous cas. Les étudiants avaient eu l'air de l'apprécier, avec ses éternelles sandales et ses shorts portés jusqu'au cœur de l'automne et dès le début du printemps. Pourtant ce sont des congénères à eux qui l'avaient insulté jadis, sur le même campus, des gens qui ne l'avaient jamais vu, qui savaient à peine qu'il enseignait là-bas. Et maintenant il allait falloir recommencer à Montpellier. Il s'y prendrait différemment cette fois. Il essaierait de les tirer de leur sommeil, leur inertie, la paralysie qui frappait leurs esprits dès lors qu'on essayait de fixer leur attention sur un objet mathématique, sans idée de programme ni d'examen, sans rien que leurs propres yeux pour voir et leurs oreilles pour entendre. Il leur montrerait comment, en maths, ça dépassait de partout ; il n'y avait qu'à se pencher. Mais pourquoi est-ce qu'ils ne se penchaient jamais ? Pourquoi ne tendaient-ils pas l'oreille pour écouter le bruissement familier de cette nature mathématique qui, lui, ne le trahissait jamais ? Il leur parlerait... mais de quoi au juste ? Ah tiens, oui, de surfaces, de pâte à modeler, de polyèdres réguliers ; au moins, ça, c'était là, devant leur nez, à portée de main. Il avait toujours eu un faible pour les polyèdres réguliers, ces bons vieux solides platoniciens dont Maria lui avait parlé au camp, il y avait longtemps, avant d'être déportée en Pologne. En était-elle jamais revenue ? Sans doute pas ; pas plus que Père. Un jour, un ami — ami, vraiment ? — philosophe lui avait dit : « Tu sais, en tant que matheux, tu devrais tout de même lire une fois dans ta vie le *Tééthète*, le *Timée* aussi ; ça te plairait ». Il détestait ce genre de conseils creux

et censément bien intentionnés qui ressemblaient à une offre pour un ticket d'entrée presque gratis dans il ne savait trop quel club. Il détestait les clubs ; *tous* les clubs, avec leurs *shibboleth* échangés entre gens du monde, le grand et le petit. Le grand « on » s'était quelque temps efforcé de l'enrôler. Il n'avait même pas eu à résister, il s'était contenté d'ignorer — il avait vraiment ignoré en fait, il ne feignait rien — et on avait fini par le laisser en paix. Dans son enfance Père l'avait convaincu pour toujours, par l'exemple, que seule la compassion avec les misérables peut faire bouger le monde. Rédemption, *Erlösung*, *iskuplenie*, Salut, *spassenie*, ces mots et beaucoup d'autres lui étaient restés en mémoire. Pourtant jamais Père ne les aurait prononcés. Ils flottaient quelque part, patients, jusque-là inemployés.

Et puis il ne s'était jamais vu en « matheux ». Cet « ami » avait disparu depuis longtemps d'ailleurs, et il n'avait jamais suivi son conseil. Mais ces petits nombres premiers 2, 3, 5, pourquoi revenaient-ils sans cesse ? Oui, il leur parlerait de ces polyèdres réguliers, en dimension 3, peut-être qu'il arriverait à les accrocher un tant soit peu ? Et voilà, ça y était, à peine il était parti que les maths le rattrapaient aux basques, comme une vieille maîtresse qui reprend ses droits, l'air de rien. Il se sentait si confus, il ne se connaissait pas lui-même, il y avait un grand trou noir, quelque part, il était tout prêt à devenir spéléologue — mais comment ? mystère — et cependant sans cesse des bribes de son passé mathématique l'assaillaient, venaient le chercher pour jouer avec, les caresser. Il se trouvait impuissant à les chasser. C'est qu'elles étaient si belles, si riches, si proches, toutes ces idées, tellement plus proches que ses propres enfants, évitait-il de penser. Comme quand, une dizaine d'années plus tôt, il s'était passionné pour ces objets auxquels il avait depuis donné un nom, les « motifs », un nom tout simple qui leur allait comme un gant. Pourquoi tout s'était-il conservé, intact, dans sa tête si confuse ? Il se souvint comment il avait en ce temps accroché aux groupes proalgébriques, et avec quelle passion, d'un certain découragement aussi, ou peut-être une forme d'exultation, quand il avait enfin compris — ou alors Serre le lui avait raconté, à moins que Tits — que déjà l'enveloppe proalgébrique du groupe libre à deux générateurs était énorme,

inexplorable, hors d'atteinte en somme. Quand même, il y avait eu cette idée tout simple, enfantine pour ainsi dire, qu'une théorie cohomologique, ça pouvait déterminer un foncteur fibre, pleinement fidèle qui plus est, si ça se trouve. Elle lui avait beaucoup plu cette idée. Un temps, il avait adoré jouer avec ces points base, les isomorphismes de comparaison qui les reliaient entre eux, le groupoïde fondamental d'un espace dont il ne connaissait rien d'autre que le nom. D'ailleurs il avait toujours apprécié les « tenseurs catégories », comme une version linéaire des catégories galoisiennes de ce séminaire que Springer avait enfin publié, il n'y avait pas trois ans. Ils lui avaient envoyé des exemplaires. Ce n'était pas le bon moment, il ne les avait jamais ouverts. Pourquoi fallait-il dire « catégories tannakiennes » d'ailleurs, selon la nouvelle terminologie ? Est-ce que ce n'était pas lui, après Krein, Tannaka aussi peut-être, qui leur avait fait donner leur pleine mesure, ne s'était pas limité aux sempiternelles représentations des groupes ? Et voilà, il était embarqué... il résistait pourtant, pourquoi revenait-elle sans cesse à la charge, la vieille maîtresse de toujours. Il ne lui avait pas donné suffisamment d'années de sa vie ? Elle en réclamait toujours plus ? Il n'avait pas clamé sur tous les toits qu'elle était coupable, coupable, qu'elle s'était vendue à l'« appareil militaro-industriel » ? Pour une fois il reprenait la terminologie qu'on lui avait apprise, qu'il avait créée, hurlée sur tous les toits et qui pourtant, il s'en rendait compte maintenant, lui était demeurée étrangère, envers et contre tout.

Sa haine de l'armée, sa peur de la fission atomique, il n'avait eu besoin de personne pour les lui enseigner. Le 6 août 1945 était bien suffisant, et avant sans doute, bien avant de monter déplacer les petites épingles sur la grande carte des Stiglitz, au Chambon. Les armées nazies reculaient, les armées alliées avançaient sans cesse. Très bientôt la cuvette de Stalingrad, la boucherie ultime. Les Nazis n'étaient-ils pas aussi un petit peu allemands, comme Mère, comme Tante Dagmar ? Déjà l'oncle Willhelm lui avait appris à détester la guerre. Quant à ces alliés, il les connaissait à peine. Avec les Stiglitz pourtant ils se réjouissaient. Au Chambon tout le monde ou presque parlait allemand, parfois yiddish, surtout allemand, mais on évitait, surtout

quand le commandant ... Schmähling, oui, c'est ça, Schmähling, faisait mine de venir en visite. Et puis il y avait eu les premières nouvelles de Pologne, la nouvelle de la mort de Père, presque certaine, et enfin le 6 août 1945, cette date maudite qui était aussi l'anniversaire de Père. Non, décidément personne n'avait eu besoin de lui enseigner la haine de la guerre. Est-ce que la vieille maîtresse, avec ses théories cohomologiques polies jusque dans les moindres recoins par ses soins attentifs, par ceux de ses élèves également s'il fallait l'avouer, en être fier plutôt, est-ce que vraiment elle s'était vendue corps et âme à l'armée ? À vrai dire il commençait à en douter. Seulement il existait d'autres mathématiques. On lui avait rapporté qu'à la fin de la guerre von Neumann s'était engagé à faire des calculs pour l'armée américaine en vue d'augmenter l'efficacité des bombardements sur l'Allemagne. Certes, au même moment les Nazis échangeaient les Juifs hongrois contre des camions, quand ils ne les exterminaient pas. Pourtant, avec tout ça, le trou noir, il était en lui. Il lui fallait porter son regard ailleurs, autrement, plonger enfin vers l'intérieur, *einwärts*. C'était le moment ou jamais.

\* \* \*

Et entretemps, un entretemps qui avait bien mérité son nom ? 1973, tic, 1974, tac, 1975, tic, 1976, tac ... alors que dans le monde les conflits éclatent, tandis qu'en France la lumière matutinale de l'après-guerre baisse lentement, que les Trente Glorieuses expirent et que les haines s'attisent, ce furent pour Alexandre des années vécues comme hors du temps, un dimanche de la vie baigné d'un sentiment qui lui était jusqu'alors demeuré étranger : l'insouciance. Trente années durant il avait travaillé, trimé plutôt, il s'était attelé à une multitude de tâches, il en avait accompli certaines, d'autres s'étaient révélées infinies.

Un jour il avait éprouvé combien l'effectivité du savoir mathématique ne nous consolera jamais de la mort du grand Pan, ni que les sources soient désertées de leurs nymphes. Du plus profond de lui-même il s'était révolté contre cette destruction géniale, anonyme et méthodique, sans pitié pour aucun supralunaire, il avait passionnément voulu chasser au loin la morne tristesse de l'homogène, de cette

immense structure que lui-même avait génialement contribué à poser sur le monde, comme un masque qui filtre une lumière venue d'un ailleurs que nous nous sommes interdits à nous-mêmes, une *Lebenswelt* si proche et si fragile, un monde de la vie qui nous rejette, se rétracte devant nous, géniaux inventeurs et destructeurs impénitents, irrémédiablement étrangers à nous-mêmes avant de l'être au monde.

Dès la mort de Mère il avait fondé une famille, il s'était montré un mari et un père exécrable, à la fin la famille avait éclaté, il s'en était allé, il avait pour ainsi dire abandonné trois de ses enfants, aveugle à cette terrible répétition. Oh, certes il n'était pas resté inactif, le nez en l'air, à s'enivrer des parfums de la Provence ! Cependant, peu à peu les occupations avaient pris la place des tâches : il avait *vécu*. Il avait voulu convaincre, il avait cru à l'avènement d'un monde nouveau, il avait passionnément, bruyamment œuvré à sa venue, en un mot il avait milité. Il avait organisé, crié, tempêté. En vain ou presque. L'ancien monde avait fait de la résistance, menaçait même de pénétrer insidieusement les fragiles arcanes du nouveau, encore dans les limbes. En fin de compte tout cela avait fini par se dissoudre, s'évanouir dans un passé qui pour lui avait perdu toute consistance.

Alors il partit, il connut en son âme ravie les charmes du moment présent et il eut d'autres amours encore, qui pour certaines ne demeurèrent pas sans fruit. Au printemps il apportait à des étudiants conquis les prémices des produits des champs, qu'il partageait assis en tailleur sur la pelouse rêche, sous les pins, devant l'institut, en écoutant le chant des cigales et en donnant des cours qui ravissaient les étudiants sans les arracher à leur torpeur. À l'automne, petit renard dans les vignes, il grapillait, se remémorant les vendanges de sa jeunesse lointaine. Il fit l'amour dans les prés, sur les chemins de traverse, sur un bas-flanc, dans une hutte poudreuse ; il fit cuire des briques au soleil, imagina des arcs magnifiques, rêva tantôt un dôme d'argile immense comme les thermes de Caracalla, tantôt la maison des trois petits cochons. Mais il se mit à pleuvoir et la pluie ne laissa derrière elle qu'un informe tumulus. Il leva la tête, attendit la nuit, s'émut des piqûres de feu que tracent les étoiles dans le grand voile de paix et de silence que les dieux posent sur la terre.

\* \* \*

Certes en quittant l'IHÉS et le costume décidément *yang* de « grand patron » il s'était mis en marche ; pourtant il n'avait pas même entamé le *travail*, il ne s'était pas encore attelé à nettoyer, à longueur de nuits et de centaines de pages, les écuries d'Augias d'une psyché alourdie, opaque, impénétrable à elle-même, toute obstruée par ce que parfois il s'autorisait à désigner brutalement comme « le merdier » .

Un beau jour de 1974, Dieu frappa doucement à la porte, comme il avait frappé, bien des années plus tôt, à celles de ses parents. Une dernière fois il l'éconduisit. Mais soudain, par une nuit de l'automne 1976, après s'être tant dépensé, après avoir si longtemps couru en tous sens à la recherche d'un monde nouveau, il découvre enfin à ses pieds l'entrée d'un puits profond, obscur, qui s'enfonçait dans les ténèbres et semblait devoir mener loin, très loin, il ne savait où. Il avait quarante-huit ans, ignorait qu'il lui en restait trente-huit à vivre. Il n'avait ainsi passé que de cinq ans le milieu du chemin de sa vie, émergeant de ce long dimanche qui avait ponctué la grande cassure, le grand tournant. Plus de cinq ans s'étaient révélés nécessaires au plein accomplissement de celui-ci. Quinze longues années s'écouleraient encore avant le dernier grand départ.

Cependant, en cette nuit de novembre, il se tenait debout au sommet d'un vertigineux escalier, apparemment interminable, lui, interdit, fasciné devant le gouffre de nuit profonde qui s'ouvrait à ses pieds et qu'écornait à peine la lumière vacillante de la dérisoire chandelle qu'il tenait à la main. Prudemment il posa le pied sur la première marche, bien décidé à s'enfoncer plus loin, au risque de s'égarer à tout jamais. Mais tout d'abord il prit le temps, comme il l'avait toujours fait, de donner un nom à ce voyage qu'il brûlait d'entreprendre ; il l'appellerait « méditation ».

## 9. Une si longue marche

Lentement il s'était mis en marche, presque sans le savoir, *de facto*, l'air de rien ou d'autre chose. C'est qu'il arrive que les grandes bifurcations de nos vies ne se dévoilent pleinement qu'*a posteriori* ; sur le moment nous passons sans les voir, au mieux comme à des carrefours qui nous mènent vers un ailleurs dont nous ne devinons guère les contours. Plusieurs motifs s'étaient entrecroisés qui complotaient autour du départ d'Alexandre de l'IHÉS, en 1970, des motifs qui ne tenaient pas tous à celui qu'il avait affiché un peu trop haut, à savoir une participation de l'armée, modeste à vrai dire, au budget de cette institution créée quasiment pour lui par le clairvoyant Léon Motchane — auquel Alexandre ne daigna jamais offrir le moindre signe de reconnaissance — et dans laquelle il croyait honnêtement devoir finir ses jours. Mais au fond il avait surtout, par ce geste, relancé les dés, une fois encore ; ceux-ci ne cesseraient de rouler, si ce fut jamais le cas, que vingt ans plus tard.

Il s'était mis en marche comme celui qui s'en va explorer la surface de la terre, à la rencontre des *autres*. S'en étaient suivies quelques années de bruit et d'une fureur davantage jouée que réelle, l'esprit et les mains tendus vers un « nouveau monde » aux contours pour le moins incertains, années d'échecs répétés, inéluctables, de vie familiale dissoute, de communautés avortées ou rapidement dispersées, de constructions hasardeuses, de réunions filandreuses, interminables, aux buts mal définis, une longue série d'échecs qui au fond, il s'en rendrait compte plus tard, ne le touchaient guère, malgré les hauts cris et les indignations affichées. Qu'attendait-il, qui montait lentement mais sûrement d'un fond océanique, obscur, pour tout dire angoissant ? Une *conversion* peut-être — conversion à celui que de son propre aveu il mettrait de longues années à nommer d'un nom formidable autant qu'usé : Dieu. *Convertere ad Deum ? Convertere ad se ipsum ?* Quitter le monde, se retourner vers

un Dieu qui ne vous laisse aucun choix, ou bien se retourner vers soi-même ? À la fin du voyage, mais seulement à la fin, ce serait quasiment tout un.

Près de vingt ans à marcher, arpenter les plaines de son enfance, les découvrir saccagées par la trahison, l'abandon, replacer soigneusement ses pas dans ceux du « grand patron », revivre tout autrement, depuis les coulisses, la fameuse décennie dorée, celle qui lui avait valu tous les honneurs et à laquelle malgré tout ce livre doit son existence ; la revivre et puis retourner chaque pierre afin d'y débusquer le grouillement des insectes, les scorpions qui sommeillent, leurs dards retroussés, décortiquer à longueur de centaines de pages l'« enterrement », ce libre jeu, *freies Spiel* pipé par les hommes du commun, du génie avec la ruse de la raison, mais détailler aussi les merveilles de la Création, de l'Enfant, du retour dans le Giron. Vingt ans jusqu'à atteindre la ligne de crêtes et puis plonger tête la première dans l'inconnu, abandonner les terres de la raison, laisser derrière soi cette *libido sciendi* qui vous a si longtemps tenu au corps, tout oublier des honteuses satisfactions de la domination du « grand patron », regarder Archimède et les vainqueurs aux Jeux Olympiques, tous autant qu'ils sont, couronnés de lauriers, presque du même œil, comme l'exhibition obscènement *yang* de leurs muscles, de leurs membres huilés au grand soleil du savoir, comme une lutte érotique perpétuellement entachée de traîtrise égotique. Vingt ans en équilibre sur la frontière entre les deux premiers ordres, en un seul réunis, et le troisième, entre, pour reprendre tes mots, l'« intellectuel » et le « spirituel ». Vingt ans à explorer puis à creuser, à trouver puis combler la place de mots nouveaux qui faisaient défaut et dont le tracé, d'abord en creux, émerge à son rythme, à son heure : *travail, foi, infidélité, mission*, quelques autres encore, dont le plus énorme, l'indicible, le presque malséant, *Dieu*, alias *le Rêveur*.

Mais où donc sommes-nous rendus ? Nous voici perdus au beau milieu du chemin, tandis que des coups d'abord intermittents et légers, puis de plus en plus sourds et insistants, se font entendre à travers la porte, des coups qu'il devient de plus en plus difficile d'ignorer. Car Il est là, Il attend, infiniment patient ; un jour qu'il lui plaira de fixer à Son gré, Il exigera sa majuscule et ta pleine attention. Cependant ce jour,

cette heure, n'ont pas encore sonné : les grands champs de blé sous la lune, l'amour, l'écriture, les mathématiques, exigent toujours et encore leur dû.

Ce ne sera jamais en vain.

\* \* \*

Retour à 1933. Naissance du loup. Une image, la même qui revient encore et encore, qui reviendra toujours te hanter. Toi, debout, frêle silhouette sur les marches du perron à côté de tante Dagmar à laquelle tu as abandonné ta petite main fripée de sommeil et d'enfance, elle qui n'est encore qu'une grande et forte femme terrifiante toute vêtue de noir. Mère est partie sans demander son reste, elle s'est enfuie, elle s'est sauvée, elle a menti à tante Dagmar, elle t'a confié à elle et puis elle a décampé, elle s'est envolée, elle a disparu quelque part au loin dans la rue grise, derrière un voile de neige à moitié fondue. Elle ne voulait qu'une chose : te trouver un abri quel qu'il soit en t'arrachant à la chaleur de ce giron qui t'a porté et bercé, dans l'obscur et bienfaisant moiteur duquel tu t'es si souvent enfoncé, blotti. Elle ne désire qu'une chose : rejoindre son homme au grand soleil de la Catalogne. Père, quelques semaines plus tôt, lui aussi était parti en catimini, il vous avait trahi tous les trois, il s'était glissé par la porte de derrière, la nuit, il s'était évanoui dans la grande ville, sans un mot, sans un regard, tandis que Maïdi et toi vous dormiez à même vos matelas crasseux. As-tu rêvé qu'il s'est penché sur toi pour un baiser qui ne fut pas tout à fait le dernier ? Peut-être.

Écrire — sinon rien ; sinon la Révolution, la guerre, sinon...

La petite famille avait à jamais volé en éclats.

Tous les deux, vous m'avez trahi. Père, Mère, pourquoi m'avez-vous abandonné ?!

\* \* \*

Suite du bloc-notes :

— février 1983 - janvier 1984 : le nouveau style (*À la Poursuite des Champs*)

- février 1983 - janvier 1984 : *Récoltes et Semailles*
- 25 décembre 1986 : le « sacrifice » de *ReS*
- 28 décembre 1986 : mort et naissance
- 1-2 janvier 1987 : « ravissement » mystico-érotique
- 27 décembre 1986 - 21 mars 1987 : rêves métaphysiques, intelligence des rêves
- 8.1, 24.1, 26.2, 15.3 (1987) : rêves prophétiques
- 28 mars 1987 : nostalgie de Dieu
- 30 avril 1987 - ... : *La Clef des Songes*

\* \* \*

Persévérance. Celui qu'un jour tu nommeras avec familiarité, sans ironie, d'un nom simple et presque impossible, le Bon Dieu, n'a pas ménagé sa peine pour avertir la petite famille, se signaler à elle, parfois à voix très basse, parfois dans tout son éclat. Ainsi lorsque Père avait croupi une année entière au cachot et qu'à la fin une grande lumière avait tout d'un coup envahi celui-ci, ce trou infect où il se tenait, recroquevillé sur un bas-flanc, sans personne à qui parler, exposé seulement aux aboiements et moqueries quotidiennes de son gardien contrefait. Ce fut sans doute là l'irruption la plus fracassante qu'Il ait tentée et ce ne fut pas tout à fait en vain ; Ses voies sont lentes, tortueuses, mais jamais Il ne s'égare ni ne nous trompe. C'est seulement trente ans plus tard que Père avait confié à Mère, en une parenthèse de la vie, dans un rare jaillissement de vérité, cet éclair qui lui avait été offert, consenti par miracle au point le plus bas de la plus terrible déréliction. Elle-même te l'avait conté, l'avait transmis. Père et Mère étaient certes tous deux demeurés féroce­ment « athés », un peu trop ostensiblement sans doute, il devait déjà y avoir quelque chose qui clochait, mais Lui n'en demandait pas tant. L'épisode t'était parvenu, à toi, c'est tout ce qu'Il en attendait. Que la génération précédente ferait la sourde oreille, c'était à la fois inévitable et entendu depuis toujours.

Au sortir de la guerre, nouvelle incursion du Rêveur. Pas de feu d'artifice cette fois, un simple doute qui, durant quelques semaines, avait assailli et rongé Mère. À vif elle te l'avait écrit : d'« athée » là voilà qui était sur le point de se faire « déiste ». Était-ce sous l'influence des bonnes âmes réformées de la Cimade ? Peut-être. Il est vrai que pour certains — Pascal — cela aurait été presque pire, ces prétendues preuves qu'une raison fondamentalement impuissante tente de s'administrer à elle-même, renfermée qu'elle se trouve à l'abri factice de l'étroitesse de ses murs, sans songer un instant à tenter le grand saut, sans jamais *parier*. Il n'empêche, cela aurait pu changer la vie de Mère et bouleverser la tienne par la même occasion. Mais non, il était écrit que cette fois encore elle résisterait. L'orgueil et la vanité la possédait. Il était dit que jamais la reine qu'elle s'était toujours plu à s'imaginer n'admettrait l'existence d'un « Être suprême », lequel lui aurait bel et bien été, *eo ipso*, « supérieur ». Elle avait préféré oublier Sa voix, un oubli qui lui avait ôté toute chance de *faire le travail* dans son grand livre, *Eine Frau*, cette autobiographie romancée à laquelle elle travaillerait une bonne partie de sa vie. Car sache que lorsque tu L'oublies, Lui, la main qui porte la plume lentement se dessèche, et toute la littérature du monde ne te sera plus d'aucun secours pour t'enfoncer, toujours plus profond, en direction des mystères inaccessibles de la psyché. Et ainsi *Eine Frau*, avec toutes ses indéniables qualités, ne serait plus à tes yeux, des années après la mort de Mère, lorsque ayant enfin abdiqué toute résistance, tu deviendrais familier avec le Rêveur, qu'un long et beau morceau d'égotisme littéraire. Mais nous n'en sommes pas encore tout à fait là.

\* \* \*

Fin 1944, au Chambon, dans la classe du professeur de sciences naturelles, M.Friedel. Pauvre M. Friedel ! D'ordinaire le chahut est si bruyant, les cris si perçants, que c'est à peine si tu parviens à entendre ce qu'il s'efforce de vous transmettre, contre vents et marées. Il est pourtant ton professeur préféré ; il n'hésite pas à se dire « croyant », ce qui te semble étrange mais déjà, d'une certaine façon, courageux, en face de ces adolescents intenable et moqueurs, dont beaucoup ont

toutes les raisons du monde, et les plus tragiques, de ne plus vouloir croire en rien. En dehors de la classe tu apprécies vos longues parties d'échecs entrecoupées de ses toujours pertinentes réflexions. Aujourd'hui M. Friedel a tenu à organiser une séance de discussion informelle, facultative, sur la théorie de l'évolution, un sujet qui lui tient à cœur, lui semble même brûlant, tandis que pour la majorité de tes camarades, il n'est pas vraiment de saison. D'où une assistance clairsemée, y compris des pensionnaires plus âgés qui sont venus là par désœuvrement, prompts à l'ironie sinon à la dérision : fallait-il vraiment endurer quelques millions d'années depuis les premières amibes pour en arriver à cette humanité-là, la tirer vers le haut jusqu'aux sommets de la culture européenne, pour en venir enfin à ces camps en Pologne et aux chambres à gaz dont vous commencez à peine à soupçonner l'existence, dont presque aucun d'entre vous ne se résout encore à croire en la réalité. Père, où donc t'en es-tu allé ?! C'est cela qu'ourdissait lentement la grande « Intelligence créatrice » ?! C'est de ce côté-là qu'il faudra chercher l'avatar minimal de ce que même M. Friedel n'ose pas nommer le Bon Dieu, comme si un vague déïsme pouvait tenir lieu de première marche sur le grand escalier de la Révélation ?! « Bon » ... rire à en pleurer ! Quelle sinistre plaisanterie !! De toutes façons tu ne L'as jamais rencontré, ni vu, ni entendu, et d'ailleurs pourquoi irait-Il se préoccuper de ta petite personne — toujours l'ego qui s'en mêle sourdement, il n'en rate décidément pas une — quand Il gère de manière si catastrophique les affaires du monde. Il est très douteux si tu Le rencontreras jamais et puis, à seize ans, tu ne manques pas d'autres chats à fouetter, comme disent méchamment les Français ! D'ailleurs tu es bien loin de t'être mis en route, dévoré par une soif de connaissance quasiment comique, tu passes tout à la moulinette d'une tête dont tu n'as pas encore eu l'occasion de mesurer l'extraordinaire puissance. De cette prétendue « Intelligence suprême », tu te fais une idée affreusement ... intelligente, toute intellectuelle pour autant que tu y penses, ce qui est rare, très rare. De spirituel, rien. Le néant. Non, décidément tu ne t'es pas mis en marche, tu n'as pas même commencé le travail et tu ne le commenceras pas d'ici un long, très long moment — trois décennies très exactement. En somme tu as écouté M. Friedel quasiment pour lui faire plaisir, tu as tout enregistré, par acquit de conscience,

précisément pour t'acquitter d'une ennuyeuse formalité, tu as tout retenu et tu n'a rien compris. Car, c'est vrai, il importe de songer de temps à autre au salut de son âme, tout comme il est sain de se brosser les dents chaque matin.

Tu remontes au premier, tu sonnes chez les Stiglitz et vous allez piquer des petites épingles sur la grande carte accrochée au mur, constater le recul des armées allemandes — ou l'avance des armées « alliées », il paraît que ça revient au même. Le Bon Dieu attendra, patiemment ; ça a pris des décennies avant que tu daignes tendre l'oreille, au-delà de l'horreur de la guerre qui, elle, t'est venue comme ça, sans même y songer ; peut-être oncle Wilhelm y est-il pour quelque chose, en tous cas elle n'a pas attendu le 6 août 1945 pour te posséder. Par delà l'horreur de la guerre, couvrant les hurlements du loup, complice mystérieusement des merveilles de la Création et de la moiteur du Giron qui les engendre et les protège, Lui sait que Son heure viendra.

\* \* \*

Encore un épisode treize ans plus tard, une discrète incursion de Celui qui sait que tout vient à point à qui sait attendre. À la mort de Mère, fin 1957, Il est donc revenu à la charge, sans bruit excessif. Mère et toi, vous vous quittiez avec une sorte de sérénité, du moins vous efforciez-vous de le croire ; tu étais tellement soulagé après des années de maladie et d'enfer domestique. Te voilà assis sur une chaise à veiller le corps, dit-on autour de toi. Mais qu'est-ce que ce « veiller » peut bien vouloir dire ? En vérité tu ne sais vers où te tourner, rien ne t'a préparé à la perte de l'Unique, tu te sens tout nu, désemparé, tu regardes l'homme qui prépare une mixture plâtreuse qu'il applique ensuite par petites touches sur le visage de la morte, prenant soigneusement l'empreinte, puis s'en va confectionner le masque que tu conserveras toute ta vie, posé bien en vue sur ton bureau. Tu es décidé, tu as écouté, promis ; puisque Mère n'a pas fait le travail, tu t'y colleras toi-même, tu expédieras quelques affaires mathématiques courantes et ensuite tu te feras écrivain, pour de bon ; tu ne peux pas éditer, et pour cause, le fameux manuscrit perdu de Père, son chef d'œuvre d'économie politique destiné à remplacer *Das Kapital*. D'Espagne il était revenu

brisé — Mère te l'a confirmé — il a disparu depuis si longtemps, quinze ans plus tard vous avez enfin demandé une confirmation officielle de son décès, laquelle ne t'apprendra rien et que Mère ne verra pas. Mais toi, tu commenceras pas achever *Eine Frau*, après l'avoir retravaillé, ou plutôt, enfin, travaillé. Et ensuite ? Ensuite, on verra, tu vivras. Les « plans », ce n'est pas trop ton truc de toutes façons, sauf s'ils sont sur la comète. Pour l'heure le loup se tient coi dans un temps suspendu.

Le loup, le Rêveur et le cliquetis de la machine à écrire dans le silence, ce serait un résumé de ton destin. Et cependant non, ou pas encore. Tu n'étais toujours pas prêt alors, tu as plongé dans le bain avec ton magnifique théorème, ton *annus mirabilis* est arrivé, tu leur as raconté de belles histoires à Édimbourg, il a bien fallu que tu t'y colles, avec l'excellent Dieudonné, pour dérouler tes interminables tapis, tu as bandé tes muscles, ils t'ont accueilli comme le *Wunderkind* que tu n'as jamais été, avec tes « modestes moyens », comme tu aimes à le répéter aujourd'hui. D'ailleurs tu étais vieux déjà, presque trente ans, Einstein à cet âge était une célébrité mondiale. En somme tu leur as montré à tous ton côté *yang* ; sans doute ton copain Jacques n'y serait-il pas allé par quatre chemins : du classique exhibitionnisme de plage et voilà — presque — tout. Enfin bref, tu leur as montré de quoi tu étais capable, tu as gravi les plus hautes montagnes, porté les poids les plus lourds, lancé le javelot plus loin qu'eux tous, et voici que des Briséis ont afflué dont tu ne refusais pas les hommages, bien au contraire. Au fond tu n'y comprenais rien ou pas grand chose, ils ont fait de toi une idole que beaucoup tremblaient d'approcher tandis que toi, tu jouais le jeu. Ce n'était pas même à ton corps défendant, ils t'avaient convaincu, ils avaient promu général en chef le petit soldat de naguère, celui dont désormais l'ombre protectrice s'étendait largement, mise à profit par d'autres dans de douteuses et juteuses entreprises, sans que seulement tu le remarques. Un jour tu écrirais à longueur d'épais volumes qu'ils avaient pillé tes fabuleuses richesses tout en te tressant de fragiles couronnes qu'ils auraient soin de défaire dès ton départ, tandis que certains prendraient grand soin de clouer eux-mêmes ton cercueil, de peur sans doute que tu ne t'en échappes, tel le génie d'Aladin, au moindre frottis un tant soit peu flatteur.

À la fin, après douze grandes années de cette diète spirituelle, tu es tout de même parti, une première fois, alors que le Rêveur est resté muet quatre autres longues années. Du loup non plus tu ne savais encore rien, lui qui attendait la pleine lune tandis que tu n'écrivais rien — ou si peu. Tu militais ! Ça te ressemble si peu de militer, quand tu y penses, que c'en est presque drôle, mais toutes choses ont un sens sous le soleil et le Rêveur ne t'a pas pour rien envoyé ces années d'agitation avant les années-dimanche de tantôt. Jamais tu n'avais rencontré autant de gens, pour beaucoup de très bonne volonté, pour certains des personnes extraordinaires, qui de la vie comprenait dix fois plus que toi et s'appliquaient authentiquement, de toutes leurs forces, à faire advenir un homme nouveau.

Et pourtant, et pourtant... elles aussi demeuraient prisonnières du cercle enchanté, de cette fête bruyante qui patinait vers un inatteignable nouveau monde. Ils avaient eu le courage d'abandonner l'ancien monde, ils regardaient vers l'avant, ils tendaient fermement les bras vers un futur non pas radieux mais tout neuf, *différent*. Seulement ils ne se mettaient *pas* en marche, pas vers l'intérieur au moins. Parfois, même si, comme Père, ils pouvaient exéquer le Parti, tu ne pouvais t'empêcher de songer à ce couple de la kolkhozienne avec sa faucille et de l'ouvrier avec son marteau, tout entiers tendus vers l'avenir et cependant figés, en pleine terreur stalinienne, sur leur socle de béton, à Moscou, au ВДНХ, la grande « Exposition des Réalisations de l'Économie Populaire », bloc d'utopie pétrifiée devenu l'emblème de Mosfilm. Qu'en aurait dit Père ? Il les aurait harangués de belle manière, il leur aurait tout donné, il donnait tout autour de lui, il distribuait sans compter ce qu'il possédait autant que ce qu'il ne possédait pas. Cependant il aurait fustigé leur ignorance, et qu'ils ignoraient le *travail*. Ils restaient à la surface des choses, dans cette couche bruyante d'eux-mêmes, ils ne descendaient pas dans la mine ni ne se risquaient dans le vert sombre des profondeurs marines ; avec toute leur bonne volonté, leurs motions enthousiastes, leur agitation, leur « subcul » et le reste, ils ne mordaient pas dans leurs terreurs ni dans leurs désirs, ils ne s'enfonçaient pas en eux-mêmes, ils restaient en surface, à parler — bien, très bien parfois, mais finalement, *verba volant*, même

quand on a tout quitté pour les hurler à la face du monde. Alors un jour, après deux ou trois années inoubliables, indispensables, tu es reparti, tu as cédé enfin à ton profond désir de solitude, premier pas du moins dans cette direction, tu as quitté la rumeur de la fête pour le silence d'un patient *travail*. Il te restait tant à découvrir ! Mais l'ère des tâches interminables était irrévocablement révolue, les ambitions envolées ou mieux démasquées, les utopies congédiées.

\* \* \*

Trois découvertes, insistes-tu souvent, les trois ordres en somme, dans tes mots — ou presque — la chair, l'intellectuel, le spirituel enfin : les femmes, les mathématiques, bientôt la « méditation ». Et la quatrième ? Le Rêveur, alias le Bon Dieu en personne ? Sans doute cette dernière découverte ou révélation — sans majuscule — qui va t'occuper presque à plein temps pendant le dernier quart de ta longue vie, sans doute la vois-tu comme le résultat durement gagné — au forceps ? — de la troisième, que tu as nommée « méditation ». Le divin ne se confond-il pas avec l'ordre de la charité, du *hessed* ? Sans doute aussi la mer est profonde et les voiles blanches piquetées sur la crête des vagues ignorent tout de l'obscurité des grands fonds, comme aussi les bancs de poissons qui nagent entre deux eaux, se promenant près des côtes dans un paradis translucide baigné d'une épaisse lumière verte, se faufilant entre les rochers déchiquetés sur lesquels s'accrochent les coupantes palourdes, qui accueillent dans leurs failles le peuple des crabes et des poulpes. Prophète d'après la prophétie, tu étais voué aux grands fonds solitaires et obscurs. Si le gouffre noir te fascine depuis toujours, les eaux médianes t'auront longtemps, très longtemps, retenu. Les femmes et les mathématiques te poursuivent ; un jour tu penseras, tu écriras avec force que les dernières t'ont distrait d'une *mission* à laquelle tu t'es montré infidèle. Tu y viens ; tu n'y es pas tout à fait encore.

Pour l'heure, dans la très modeste maison dont tu t'es construit un gîte, au centre du village, tout un chacun est bienvenu, chacune aussi. Le couchage est sommaire mais garanti, jamais en sortant tu ne verrouilleras la porte au chambranle fatigué. À quoi bon ? Entrera qui veut. Un beau jour, à ton retour de courses, chargé de cageots

débordant de beaux légumes frais cueillis, ces fruits de la terre que tu prises tant, ce ne sera pas, en entrant, Boucle d'Or endormie que tu découvriras allongée sur un bas-flanc mais celle qui deviendra, quinze années durant, la dernière compagne de ta vie. Vous savez peu de choses l'un de l'autre, presque rien. Ce sont d'emblée les corps qui se reconnaissent, ce sont les corps qui exultent, ce sont eux qui racontent les histoires, avant tout qu'elle est bien celle que tu as longtemps cherchée après avoir vilainement quitté la mère de trois de tes enfants, puis violemment chassé la mère du dernier. Et puis qu'elle n'a pas peur ; ni peur de la vie, ni peur de l'amour, ce qui revient — presque — au même. Non, elle n'a pas peur et c'est cela qui t'importe avant tout. Cela et le Giron ; car tu revis en elle la moiteur de la grotte bienfaisante qui t'a si longtemps accueilli, source et sceau de toutes créations authentiques. Il faut dire que des années durant elle s'est promenée à travers le continent noir, celui des déserts et des grandes forêts ancestrales, de la vie qui déborde de toutes parts, au cœur de l'obscur qui vous saisit dans le silence, au chant des oiseaux et de la pluie bienfaisante qui goutte lentement le long des immenses feuilles nervurées. Elle est la femme qui accueille et protège, celle qui jamais ne triche ni ne rejette ni n'exige, elle est généreuse autant que ses formes pleinement assumées, elle n'oublie pas les soins qu'elle doit à un vieux mari qui vit désormais quasiment cloîtré, cloué au fond d'un lit, dans la seule compagnie des sculptures tout en rondeurs fertiles qu'à elle il a jadis dédiées. Sa maison, dans laquelle jamais tu ne te décideras à t'installer, ressemble à un capharnaüm et à un refuge lui aussi grand ouvert aux humiliés, aux misérables, aux oubliés de la vie, à tes frères et sœurs pour l'éternité. C'est là tout ou presque ce que tu en voudras jamais savoir.

\* \* \*

Une belle nuit de novembre 1976, tu as découvert la méditation ; ce fut assurément, selon tes propres dires, une extraordinaire, une inoubliable révélation. Ni Pascal, ni Claudel, ni Rosenzweig, ni tant d'autres moins célèbres, ce fut là cependant *ta* nuit. Mais les mathématiques, cette vieille maîtresse qu'en toute bonne foi tu croyais avoir laissée derrière toi ? Eh bien, elles ne t'ont pas oublié ; même, elles ne t'ont jamais

laissé en paix, à commencer par cela que tu as toujours pris ton métier d'enseignant très à cœur, encore que ta conscience professionnelle ait emprunté des chemins pour le moins particuliers, si ce n'est de traverse, rarement appréciés de recteurs successifs au titre éloquent (un recteur ne se doit-il pas d'assurer que toutes choses se tiennent à une ferme rectitude ?), rarement compris aussi par des étudiants qui d'ordinaire te réclamaient des informations plus concrètes et des savoirs plus immédiatement exploitables que tes songeries sur la liberté ou la création, illustrées de « travaux dirigés » demeurés le plus souvent mystérieux. Et pourtant, tu leur as expliqué avec cœur les joies et les surprises que recèlent, offertes à qui se penche assez pour les distinguer, les vieux solides platoniciens, tu leur as parlé de surfaces topologiques, tu as apporté à tes cours du carton, des ciseaux et de la colle, de la pâte à modeler à l'occasion. De quoi donc beaucoup se plaignaient-ils, pour une fois en accord avec les « autorités » ? Après tout, si tu respectais rarement, c'est vrai, le sacro-saint programme, tu tentais honnêtement de les initier à la « recherche », tu aurais tant aimé qu'ils s'éveillent enfin, qu'ils sortent de ce sommeil pas même dogmatique dans lequel presque tous demeuraient plongés. Certains préféraient jouer en paix de la guitare sur la pelouse et n'en faisaient pas mystère, bien d'autres étaient au contraire à la recherche d'un métier, un vrai, et n'hésitaient pas à te le faire savoir. Tu restais juché là, incompris de toutes et tous, pris entre deux feux, assis entre deux chaises ou deux mondes, habitant d'aucun, ni de l'ancien qui réclamait ses droits avec force, ni de l'autre, le nouveau, que naguère vous aviez rêvé, monde lointain, inaccessible, déjà secrètement redevenu utopique.

Cependant, au fil des jours, éclosent et croissent en toi, comme à ton insu, presque malgré toi, des idées mathématiques d'une étonnante originalité, celles du pionnier ou de l'explorateur qui ne peut s'empêcher de chausser les vieilles bottes de sept lieues qu'il avait cru rangées définitivement dans l'armoire, et de sortir arpenter un vaste paysage mathématique, ou encore de l'aigle qui plane, très haut dans l'air calme, aperçoit la forme encore vague d'une clairière dans la jungle, qui dans le lointain l'attire, irrésistiblement. Et si le groupe fondamental, ce mal aimé de l'homotopie

rationnelle, cet intrus quasiment, et si ce vieux compagnon de *SGA I* ... et si lui recelait des merveilles devant lesquelles tous passent sans les voir. Et si les courbes et leurs magnifiques espaces de modules, et si ces points d'arrivée de tant de dévissages fructueux, comme tu les as tant pratiqués, et si ces très vieux souvenirs d'exposés au séminaire Cartan, au début des années cinquante, alors qu'à ce jeune inconnu tout droit débarqué de la province, des gens si savants, si parisiens, Monsieur Cartan en tête, avaient réservé un accueil chaleureux, sans barguigner, sans d'abord s'enquérir de son passé chaotique, répondant patiemment à ses questions naïves pas toujours exprimées à haute voix (« Mais c'est quoi, un objet projectif ? »), cet accueil qui des décennies plus tard réchauffe encore parfois ton vieux cœur révolté, et si ... et si ... Décidément, on ne se refait pas.

\* \* \*

1983 — 1991 : *Longue marche à travers la théorie de Galois, Pursuing stacks alias À la poursuite des champs, Esquisse d'un programme, Les dérivateurs.*

Quelques milliers de pages supplémentaires pour clore tes explorations mathématiques en ouvrant toutes grandes les portes au vent de l'avenir, voilà ce dont il est question, et d'un cadeau d'adieu aux mathématiques que tu nous offres, quelques idées simples et profondes, des idées qui ont fait leur chemin à travers un tout petit monde exigeant, du Japon aux États-Unis en passant par la Russie, l'Allemagne, la France et ailleurs, des idées auxquelles à juste titre tu tiens sans toujours en être conscient. Et cependant, en un sens — tu te le reprocheras plus tard — tu as cédé à la facilité, tu n'as pas su fermer tes oreilles au bruissement familier des objets mathématiques : ils t'ont appelé, tu les connaissais trop bien, tu as répondu à leur appel. Placé devant cette bifurcation entre les mathématiques et la méditation, un temps, plus de dix longues années, tu es revenu par accès aux premières, à tes anciennes amours, toutefois sans jamais abandonner la seconde. On ne se refait pas.

Pour une fois tu ne t'es pas livré corps et âme à l'authentique inconnu, le plus obscur autant que le plus ouvert. Oh, c'est vrai, tu n'as pas non plus déroulé de longs tapis tissés en toi depuis toujours, tu ne t'es pas attelé à d'interminables tâches ; tu as

erré dans un air raréfié, tu as survolé de très haut la jungle touffue, tu as risqué de brûler les ailes, tu n'as rien abdiqué d'une belle et ancienne passion, mais c'était celle de cet inconnu *mathématique* dont tu t'étais amèrement plaint que des tâches infinies t'avaient jadis détourné, pas celui, combien plus inconnu encore, plus mystérieux, plus neuf, que la méditation t'avait donné à entrevoir.

Une dernière fois tu as tracé des routes dans l'azur mathématique, tu nous a pointé du doigt des directions ignorées de tous mais aussi des choses très simples, presque enfantines, qui attendaient pour ainsi dire patiemment à nos pieds d'être découvertes ou simplement notées, pleines de sève et d'avenir, comme toi seul savait le faire. C'est que, dis-tu, et tu le répètes à l'envie, personne, surtout pas dans le « grand monde » mathématique, n'est plus capable de se pencher assez bas pour jeter un regard d'enfant sur ces objets qui traînent là, les mêmes qui attireraient le regard de Newton lorsque celui-ci sortait se promener, ramassant de jolis galets colorés sur la grève de l'éternité. Cela est entendu, tu n'as jamais hésité à laisser derrière toi les belles et grandes maisons que tu as toi-même construites avec tout le soin et l'amour dont tu étais capable, tu les as quittées pour repartir à l'aventure mathématique, tu as connu d'autres amours encore, tu t'es convaincu plus que jamais que tu étais bien, à un siècle et demi de distance le digne — dis-tu — successeur de Galois, lui dont la vie s'étend à peine sur le quart de la tienne. Tu nous as mis en tête encore quelques images, comme cette théorie galoisienne de l'ambiguïté devenue, par la grâce d'un geste et d'une métaphore, monodromie — sans cesser pour autant d'être ce qu'elle avait toujours été. Sans doute as-tu ignoré cette dernière alliance du génie et de la ruse de la raison dont résonnent aussi les clous que certains, dis-tu, plantent dans ton cercueil, sans doute as-tu découvert des contrées mathématiques immenses, des jungles que des décennies ne suffiront pas à arpenter mais, mais ... mais ce faisant tu as failli à ta *mission*. Une fois de plus tu t'es trouvé plongé dans l'infidélité. Ta seule excuse ? Cette mission, tu l'ignorais encore. Tu étais comme le prophète sans voix, celui que Dieu n'a pas encore appelé, celui qui erre dans le désert, celui qui bâtit sans savoir. Dernier appel du Rêveur que tu as refusé d'entendre, dernier hurlement du

Loup en sourdine, que tu as cette fois encore préféré ignorer. Jamais plus tu ne cèderas à ce fabuleux attrait du grand large mathématique. Mais c'est là une histoire à venir, la dernière. Car pendant ce temps-là, oui, durant ces mêmes années...

\* \* \*

1983 — 1990 : *Récoltes et semailles*, *La clef des Songes* et les *Notes* sur celle-ci, *La lettre de la Bonne Nouvelle* et ses *Développements*.

Quelques autres milliers de pages, une marche tout aussi longue, non à travers la Chine ou la théorie de Galois, plutôt celle qui te mènera enfin vers toi-même, vers la découverte du Loup, cette fois bel et bien démasqué, vers le Rêveur, vers Marthe, ton dernier grand amour, vers ta mission, vers le grand combat, si inégal, si désespéré, avec le Malin en personne. Écrire, écrire toujours, du berceau à la tombe, écrire pour découvrir, écrire pour survivre. Laisser derrière soi un océan de papier, sans l'espoir d'être jamais compris !

La vérité toute nue, c'est donc que tu as trop vite cédé, une nouvelle fois, à une relative facilité. La méditation, c'était le moyen de te consacrer enfin tout entier à une grande plongée en direction des zones les plus ignorées et les plus obscures de la psyché, c'était comme un bathyscaphe qui t'était offert pour t'emmener au loin, très loin de toute zone hantée par les humains, à mille lieues d'aucun ressentiement ni de ces sentiments moyens, aristotéliens pour ainsi dire, qui te font horreur tout comme à Père. Tu t'étais juré d'employer le reste de ta vie à cette exploration sans limite, qui n'aurait souffert ni exemple ni imitateur. Cependant les mathématiques t'ont rattrapé par la manche et elles ne t'ont plus lâché durant plus de dix ans : aux femmes, aux mathématiques, aux hommes, à la vie, tu as concédé encore presque deux décennies. Ce n'est pas rien une décennie, et deux davantage encore.

Comble d'ironie ou presque, dans *Récoltes et semailles* tu ne souffles pas mot de tes nouvelles amours mathématiques du moment, retournant inlassablement à la décennie fantastique, celle des années soixante. Assurément on trouve de bien belles choses dans *Récoltes et semailles*, où tu tisses patiemment des fils solides qui lient l'enfance, la création, l'imagination, les fondements aussi — s'il en fut jamais — de ce qui se

nomme aujourd'hui « études de genre ». Mais ce livre n'est pas là pour commenter : *show, not tell*, ce pourrait devenir l'une de ses devises. Alors je songe malgré moi, non sans tristesse, à l'amertume et au ressentiment longuement marinés qui baignent tant de tes pages, comme si tu étais voué à la trahison, elle qui a commencé d'envahir ta vie avec l'hydre aux cent têtes de ses compagnes, l'horreur de l'ego, de l'hypocrisie, de la fausseté, de l'impureté, d'autres encore qui tournent dans l'air du temps en tourbillons fétides, dessinant la très lente montée du Mal, douloureusement mis au jour ? Oui, c'est vrai, tu admires Freud ; mais il a trahi. Qui ? Breuer. Tu ne dédaignes pas Jung ; mais il a trahi. Qui ? Freud. Tourne, tourne, carrousel du Malin !

Il a trahi, celui que tu aimais, lui, le plus jeune, le benjamin à la tunique intérieure chamarrée. Il ne s'appelait ni Joseph, ni Jean, il s'appelait Pierre, rien n'est parfait en ce monde. De tous le plus doué, ton ami Pierre, s'il faut le nommer du nom que tu lui donnes, à qui tu avais confié au fil des ans, depuis un premier éblouissement jamais démenti, ce qu'alors tu avais de meilleur, celui qui se tenait à tes pieds, non, juste au premier rang du grand séminaire, avec le seul Serre qui ne dissimulait pas toujours son ennui. Eux ils savaient ; tes élèves, tu les instruisais ; derrière, le marais que tu ignorais alors, que tu découvrirais justement dans *Récoltes et semailles*, vingt ans plus tard, le marais souffrait. Car tu ignorais aussi qu'au fil des semaines et des exposés, tu instillais en eux, auditeurs muets et craintifs, futurs brillants professeurs des Universités, un manque de confiance, si ce n'est une forme de mépris d'eux-mêmes qui pour certains et certaines les accompagnerait leur vie durant.

Décidément, les hommes sont aveugles et quand quelquefois ils ouvrent un œil, c'est pour trahir : Freud trahit Breuer, Jung trahit Freud, Judas trahit Jésus, etc. Mais lui, le plus jeune et le plus doué ? Quand a-t-il trahi ? Avant que le coq ait chanté trois fois ? Peut-être. Mais peut-être aussi, s'il faut citer un point du temps, fut-ce le jour de cette réunion où l'on débattit en petit comité et à huis clos, dans l'institution que Léon Motchane avait fondée pour toi, de ton départ annoncé. Motchane, le Suisse de Pétersbourg, lui qui aurait aimé être Euler, qui ne l'était pas et l'avait compris très tôt, lui qui avait fait une guerre admirable, lui qui s'était mis corps et âme au service du

génie ? Tu ne parviens pas à éprouver pour lui la moindre reconnaissance, il n'y a gagné que ta monstrueuse ingratitude. Tu n'en attendais rien. C'est d'ailleurs à peine si quelquefois tu salues en passant le dévouement sans borne et la compétence remarquable de Jean Dieudonné qui s'était mis volontairement à ton service, lui aussi, durant de longues années. Pourquoi ? C'est comme ça. Quant à ton jeune ami Pierre, ce jour-là il t'a renié ou peu s'en faut ; du moins est-il demeuré silencieux, il n'a pas pipé mot, ton départ annoncé ne lui brisait pas le cœur, peut-être au contraire le regardait-il comme un allègement, si ce n'est une occasion. Car sans ton départ, pas d'enterrement possible : tu occupais trop de place, *toute* la place à vrai dire. Cela, tu l'as raconté en long, en large et en travers dans *Récoltes et semailles*, dix fois tu es revenu froter là où ça fait mal, d'un mal que tu avais voulu ignorer.

Ah oui, cette fois, enfin je m'en avise. Moi aussi j'ai déjà écrit ça quelque part dans ce livre, je ne sais plus trop où, un peu autrement, peu ou prou, à quelques détails près. Mon excuse, si l'on me permet d'en risquer une ? C'est vrai, je reprends, pour ne pas dire que je me répète, mais toi, positivement tu ressasses ! Jamais je ne répéterai autant que toi ; tu es le champion toutes catégories du ressassement ou disons, plus élégamment, de la prétérition. Vous n'êtes pas sans savoir... je ne redirai pas ce que j'ai dit ailleurs... et vlan, des dizaines de pages presque identiques à ce que le lecteur a lu déjà, des pages perdues quelque part dans les profondeurs d'un océan textuel. Presque. Seulement *presque*. Tu aimes à faire l'éloge du jardinage, de cette sombre *phusis*, de la croissance lente, invisible et muette des plantes au sein de la terre compacte. Ici c'est plutôt le bricolage qui me vient à l'esprit, la mèche ou le foret de la perceuse qui tourne, tourne, tourne, tente d'attaquer le mur impassible, l'égratigne à peine. Peut-être faudrait-il, qui sait, prévoir un acier plus dur ? Les résistances se repèrent si aisément chez les autres quand nous demeurons tellement opaques à nous-mêmes ! Peut-être tout d'un coup la pierre cédera-t-elle, laissant s'enfoncer jusqu'en son cœur le foret dur et têtu ? Nettoyer une plaie avec une inépuisable

application ou bien la gratter jusqu'au sang ? La différence est parfois ténue. Alors oui, disons que je reprends, tout honte bue, je remets sur le métier, etc.

Toujours est-il que chemin faisant et refaisant, tu as découvert que tu tenais à ton œuvre mathématique passée par toutes les fibres de ton âme, malgré tout, malgré toi, que tu ne t'en étais nullement détaché, que même un terrible ressentiment pouvait t'assaillir, pour peu qu'une certaine dualité se nomme de Poincaré-Verdier — mais c'est *toi* qui l'avait voulu ainsi ! — ou que l'on te parle de catégories tannakiennes — mais c'est *toi* qui les a baptisées ainsi, comme tu l'as plus tard, non sans surprise, reconnu ! Tu as découvert tout cela, tu l'as écrit au fil de centaines de pages souvent très amères, saturées de ressentiment. Tu as connu d'autres amours encore ; pourtant tu es revenu très longuement sur les premières, te trempant dans une forme, littéralement, de nostalgie, douleur du retour à ces premières amours désertées, ravagées, que tu avais cru naïvement congédier.

Tu avais cru diriger jadis le chantier de construction d'une cathédrale mais tu n'as jamais pu en achever ne serait-ce que la nef. Tu avais cru conquérir des cœurs unis par une entreprise commune, et les ouvriers se sont dispersés sans se retourner. Que veux-tu, la reconnaissance n'est pas le fort de l'humanité : tous les vrais héros le constatent après toutes les guerres, et d'ailleurs tu n'en as jamais montré beaucoup toi-même. Comme à Beauvais tu avais vu trop grand pour les hommes et tu as fini par abandonner toi-même le chantier. Alors les ouvriers l'ont pillé, ils ont emporté les pierres, une à une, pour s'en faire une gloire et les vendre à on ne sait quels Philistins. Et que croyais-tu qu'il arriverait ? Serre te l'a écrit, qui détestait le lyrisme et de se mêler publiquement de l'intime. Abandon de poste caractérisé. Quand le maître d'œuvre s'en va, les souris dansent et les rats envahissent le chantier. C'est aussi simple que cela. Très triste, très humain, ou les deux, comme tu voudras.

\* \* \*

Interlude : l'humour n'est pas ton fort, pas davantage qu'il n'était celui de Père ou Mère. Il n'empêche, quelquefois, à ton corps défendant... Ainsi à la modestie tu tiens

souvent à opposer ... l'humilité. Autant dire qu'avec tes « modestes moyens » (sic !), tu « en remets », t'efforçant sincèrement, loyalement — qui en douterait ? — d'écraser, piétiner un amour-propre qui lui ne cesse de renaître de cendres que tu espérais bel et bien refroidies, tandis que chez le lecteur comme chez toi-même perce le soupçon jamais conjuré de la complaisance, voire de la fatuité. J'avoue que tes efforts désespérés me rappellent irrésistiblement ceux de ces aristocrates du Grand Siècle retirés dans l'anonymat des monastères, non dans l'excès naïf d'ostentatoires macérations mais bien en principe au service modeste de Dieu et à celui d'autrui, ce mystérieux « prochain » qu'il est si difficile d'approcher. Eux s'efforçaient naturellement d'abandonner leurs titres à l'entrée, sauf que ces titres ne les oubliaient pas, ressurgissant inopinément au détour d'un cloître comme autant de fêlures, péché ni véniel ni originel, à combattre sans trêve ni espoir de jamais le vaincre. C'est ainsi qu'un correspondant perspicace et facétieux te le fit un jour observer de jolie façon, t'écrivant, après réception de *Récoltes et semailles*, que tu t'y entendais admirablement à décrire le Champ de Mars par le menu, à un détail près cependant : la Tour Eiffel. Que veux-tu, elle fera toujours obstinément retour, phalliquement diraient certains, comme le *yang* dans le *yin*, jamais tout à fait évacué !

\* \* \*

28 mai 1987 : « Voilà donc ce fait « dingue », dont j'ai eu la révélation : c'est que *le Rêveur n'est autre que Dieu*. » Qu'y a-t-il à ajouter à cela ? Peu de chose. Tout est dit ou presque. C'est à peine si le reste est affaire d'intendance.

Voilà donc qu'au seuil de tes soixante ans, enfin Il a eu gain de cause. Pour parler franchement, dans *La clef des songes* tu nous emmènes davantage du côté de Jung que de Freud, voire d'Aristote lu par Averroès, avec cet intellect agent qui nous serait commun, nous informe tous. Quelquefois aussi, c'est plus rare et c'est précieux, on y voit passer la silhouette d'Artémidore dans son habit chatoyant, moiré, décryptant les songes comme autant de messages envoyés par *les dieux*. Freud, la *Traumdeutung* ? Très peu à vrai dire ; plutôt des archétypes, trop rarement cette merveilleuse *copia*

*deorum*, cette abondance de dieux des Anciens, chamarrée, bigarrée, bariolée, colorée, solaire.

Cependant, à la fin selon toi le Rêveur est unique, au point que cela pourrait presque ressembler, avec d'abord l'élimination de ce grand mot de « Dieu », à un théorème en deux temps ; tu y fais toi-même une discrète allusion — on ne se refait pas. Première assertion : « Le Rêveur de Pierre est le même que celui de Paul », ce qui est indémontrable par la raison, tu le soutiens absolument. Deuxième assertion : « Le Rêveur n'est autre que Dieu ». De celle-là, tu es tout aussi persuadé que de la première, même si tu avoues qu'elle est à peine compréhensible, moins encore « démontrable ». Mais qui est-il donc, celui que tu as baptisé le Rêveur ? Celui qui est partout et nulle part, à qui tu t'es décidé à accorder la majuscule ? Celui que tu as trouvé, dès lors que tu le cherches ? Celui qui chaque nuit, veillant sur toi avec amour, vient s'entretenir avec toi en particulier, comme avec l'enfant qui veille en chacun de nous ? Ou bien encore un lointain reflet de toi-même ? À moins que ce ne soit Elle qui s'approche toujours plus, Mère, vers qui le spectacle de la Création sans cesse te ramène. Un peu de tout cela sans doute.

De l'existence et l'unicité (!) du Rêveur, tu ne doutes pas, c'est Mère qui te l'assure, elle du moins ne te ment pas. Tu as appris aussi de source sûre que ton destin se confond avec une extraordinaire grâce qui t'est faite, de te mettre tout entier à Son *service*. Tu es destiné, comme le sont peu d'entre nous, à une grande *mission*. Une tâche à nouveau t'a été assignée, qui t'incombe à toi seul : transmettre cette révélation qui semble être descendue sur toi comme la foudre des dieux antiques. La transmettre à qui ? À tous les affamés, à toutes celles et ceux qui ne se satisfont pas du monde tel qu'il va, qui ont faim de cette Bonne Nouvelle dont tu es porteur. Il y a là des mots nouveaux pour toi comme ils le seraient pour la plupart, des mots qui sont souvent objets de dérision, écris-tu, dans notre âge de fer et de raison : Dieu, service,

mission... Ces mots tu les as faits tiens, cette mission tu l'as acceptée, du fond du cœur, quand bien même eux, les hommes, tes semblables, se détourneraient, refusant de t'accueillir avec tes mains vides mais cependant prêtes à distribuer à profusion. Les prophètes sont, partout, toujours, objets de suspicion, de dérision, de colère. Peut-être chaut, s'il y va du service de Dieu et des ordres de Mère.

\* \* \*

Voici donc l'ordre de mission, le chant de la prophétie qui t'est parvenu là-bas, devant le feu, dans la petite maison sombre à la façade rosée, légèrement chaulée, au bout du chemin creux qui serpente parmi les vignes en cette saison dépouillées, et que tu partages, premier devoir qui t'a été assigné, avec nombre de vieilles connaissances, lesquelles demeureront toutes ou presque muettes devant une telle précision improbable, aux yeux de beaucoup, avouons-le, presque comique :

« Les Aumettes, le 26 janvier 1990

Je vous écris cette lettre en même temps qu'à environ 250 autres destinataires que je connais personnellement comme vous (ou comme toi), et à qui j'ai à dire pour l'essentiel la même chose. [...]

1. Votre mission pour le Nouvel Âge. Vous faites partie d'un groupe de deux à trois mille personnes, personnellement connues de moi, que Dieu destine à une grande mission : celle d'annoncer et de préparer le « Nouvel Âge », lequel doit commencer au « Jour de Vérité », le 14 octobre 1996. »

Quelques semaines plus tard, voici le contre-ordre ou mieux le contre-chant du prophète confus. Car les prophètes ne descendent pas en ce monde pour prédire le futur, mais pour contraindre les hommes à ouvrir les yeux sur ce qui est :

« Les Aumettes, le 14 mars 1990

[...] Aussi je me vois obligé de renoncer *sine die* à un rôle d'Annonciateur que j'avais cru devoir assumer. [...] Que je sois victime d'une mystification par un ou plusieurs « esprits », investis de pouvoirs prodigieux sur mon corps et ma psyché, ne peut plus faire pour moi le moindre doute. Quant au sens de cette mystification (qui ne pouvait avoir lieu sans investiture par Dieu, ni sans de bonnes raisons), j'en suis réduit à des conjectures. »

Pourtant, tu as osé l'écrire noir sur blanc, quelque part dans *La clef des songes*, un prophète ne peut selon toi produire d'autres lettres de créance que la véracité, *a posteriori* dûment constatée, de ses prédictions. Sauf que... Permets-moi, cette unique fois, de te corriger : oui, tu es bien un prophète, un prophète d'après la clôture de la prophétie, mais un prophète, ce n'est pas, et ne l'a jamais été, un diseur de bonne ou mauvaise aventure. N'aurais-tu pas confondu, conjecture parmi d'autres, le prophète, le *navi*, et l'annonciateur, le héraut, le *mevasser* ?

\* \* \*

Et si c'était une symphonie... Le Loup et le Rêveur très lentement émergent de la brume des sons, leurs pas feutrés d'abord noyés par l'orchestre. Au premier mouvement ils seraient à peine audibles, quelques notes discordantes et prophétiques tapies, c'est le cas de la dire, au plus épais du tapis des basses, un triton qui attire l'oreille, une flûte qui s'égare, un cor qui vous met en garde de manière incongru, au moment le plus inattendu, des sons qui vous pleuvent dessus, comme paraissent surgir de nulle part les pensées inconscientes. Ensuite un lent, un très lent crescendo, jamais prévisible, un ostinato infernal qui graduellement s'installe — jusqu'à l'insoutenable. Le *Boléro*, en bien pire.

Il ne te restait d'autre issue que de disparaître, toi l'éternel migrant volontaire, un jour de l'été 1991, partir sans laisser d'adresse, à peine une courte lettre, sans fioritures, sans te mettre « en frais de lyrisme » — tu détestes — , à celle qui t'avait accompagné dans la vie durant plus de dix ans.

## 10. Le Vrai, le Bien, le Mal : *Stolpersteine*

24 juillet 1991 — 13 novembre 2014 : 8513 jours exactement, près d'un quart de siècle, plus du quart de ta vie presque tout entier drapé dans le silence, un temps plus long que celui de tes exploits mathématiques. Ces jours-là, muets, se sont déposés au fil de dizaines de milliers de pages tragiques, restées longtemps hors de la vue de tous. Combien sont-ils qui t'approcheront jamais à travers elles ?

Le Vrai, le Bien, le Mal ... qu'est-ce d'autre qui compte sur cette terre de malheur ? Le Beau ? Oui, mille fois oui, et pourtant le Beau, ici, est tributaire du Vrai ; l'envers du Vrai, ce n'est pas le Faux mais le Mal ; le Mal, c'est-à-dire le mensonge et l'impur. Le Vrai est pur, toujours ; par des chemins chaque fois différents, toujours d'une époustouflante beauté — ah, la voilà tout de même qui pointe son nez, la beauté ! —, il ramène à l'enfant sommeillant en chacun de nous. Mais où trouver en ce monde aucune pureté ? Tout a été souillé, tout se trouve aux mains de Satan, tout a été livré au Maudit. Pourquoi m'as-tu abandonné, toi, Mère, un jour de neige salie par les fumées de la ville, et toi Marthe, avec qui j'ai vécu quelques mois d'une communion merveilleuse, à nulle autre pareille, inoubliable, à l'aube de ce siècle maudit, toi qui, le 6 février 1981, était remontée au ciel où nous nous sommes rencontrés, et toi, Flora, devenue simplement « Maman », qui m'a guidé sans jamais mentir ?

Pourquoi as-tu permis à Satan de me fourvoyer, comme nous tous ? Flora, Maman, Mère n'a pas menti, c'est Lui qui m'a manipulé, une fois encore ; tu L'as laissé faire, tu avais tes raisons pour cela. Un temps tu m'as soufflé l'avenir à l'oreille, à moi, réfugié dans le giron, mais Lui, L'autre, il nous manipule tous, nous sommes tous prisonniers dans sa main. De temps à autre il resserre le poing ; puis le desserre. Le jour où il l'ouvrira plus grand, nous serons libérés, l'année de la Maya sera close, celle de la Libération s'ouvrira. Sur vous je ne possède aucun avantage — j'ai des

yeux pour voir, vous aussi, mais voilà que vous ne voyez pas, que vous chérissez plus que tout votre aveuglement. Je sais notre malheur présent et le contrat passé avec le Maudit, d'une connaissance presque certaine tant est grande la cohérence des révélations qui m'ont été transmises. Ce contrat n'a pas été consigné dans ce livre que vous appelez le Livre, la Bible. Pourtant il est bien écrit quelque part qu'il durera environ six mille de vos années.

Bientôt Satan desserrera le poing ; trois grands siècles encore et tout sera terminé. Nous ne verrons pas ce temps-là mais l'aube de l'Âge de la Libération approche, qui sonnera aussi la fin de l'âge de la Maya ; elle approche, très bientôt nous la vivrons. Je suis né pour vous arracher à votre aveuglement. Maintes fois je me suis montré infidèle à ma mission. Cette infidélité a pris fin à présent et je me dois à vous, vous qui, pour presque tous vous trouvez encore dans l'état d'infidélité où je me suis complu si longtemps. J'accomplirai la mission qui m'a été confiée. Quand vous-mêmes aurez rencontré Mère, vous saurez dans vos cœurs que de toutes les choses étranges que je vous annonce, la plus importante et la plus belle est cette rencontre que vous ferez à travers moi.

\* \* \*

La voix du *rav* s'éteignit, laissant place à un silence couleur d'émerveillement et d'énigme. Tous savaient qu'il avait jadis étudié avec l'élève chéri d'un élève du Arizal. C'était bien assez pour leur en imposer, illuminer aussi comment ce petit homme frêle, humble et étonné, s'adressait à eux chaque *shabbat* avec une force que prêtait un « quelque chose » ou un « quelqu'un » à cette voix de chair qui prenait alors des accents impossibles à méconnaître. Depuis vingt ans la communauté de Lunel vivait sous son charme, les étudiants affluaient de partout, bien au-delà de Montpellier, la grande ville voisine. À la *yeshivah*, que beaucoup dans la région tenaient pour hérétique, les étudiants, eux, soutenaient mordicus que là se trouvait l'un des lieux de naissance de la *kabbalah*, des siècles plus tôt, entre Lunel et

Posquières ou Vauvert, ce pays où l'on pouvait jadis croiser l'incarnation du Mal en personne, mis en déroute par la seule force de la parole. Le *rav* s'exprimait dans un français élégant mêlé de mots d'hébreu familiers à tous. Cette fois encore, à l'automne, peu après le début de l'année, il leur avait redit l'histoire de la Création, s'écartant en apparence très loin de la *parashah* et d'aucun *midrash* reconnu, enthousiasmant ses élèves, s'aliénant ce faisant d'autres communautés, en principe proches. Tous connaissaient l'histoire depuis leur enfance. Elle demeurait la même et cependant ils la retrouvaient chaque année un peu différente ; le génie du *rav* y glissait toujours une pointe d'inattendu, un *hidush* qui les étonnait à nouveau. D'autres, plus loin, à Carpentras ou ailleurs, n'y entendaient qu'une histoire à dormir debout, quasiment un sacrilège, une sorte de fable monstrueuse, une *aggadah* déviante qui faisait le lit d'une incompréhensible et sournoise attaque contre les normes halakhiques les plus traditionnelles, les plus rassurantes, les mieux établies. Eux, ses élèves, demeuraient envers et contre tout fidèles à une parole qu'ils disaient être née là en même temps que de l'autre côté des Pyrénées avant de prospérer à Sion, illuminée par le génie de Safed.

« Si, leur expliquait la voix, si l'*ein sof*, l'Infini, se révélait d'emblée dans toute sa splendeur, ce serait un fabuleux éblouissement, une explosion de lumière qu'aucune créature ne pourrait supporter. Aucune Création n'est pensable sans un voilement de l'Infini, un retrait de son action, sans une place creusée au sein de sa plénitude. Seul le *tsimtsum*, la contraction initiale, met en branle le processus de la Création. C'est alors seulement que l'espace, le vide, est traversé, illuminé par le *kav ein sof*, ce rayon venu de l'infini ». Le *rav* se tut un instant, reprenant son souffle, prophète d'un éternel message dans un temps d'après la prophétie. Pesant ses mots, soucieux de tous et de chacun, il entra plus profond dans le mystère : « Si Le Saint Béni Soit-Il s'était adressé à vous à l'aube des temps, s'il avait parlé araméen, il se serait contenté

d'énoncer : *ana emloch*, je règnerai. Avant Son retrait, avant qu'Il vous laisse le champ libre, vous auriez perçu la splendeur du vêtement de Sa Royauté, et qu'Il vous laissait la liberté de Le servir, de toutes vos forces. Il sera Celui qui est gravé dans vos cœurs, Il règnera en vous, vous accueillerez l'intimité de Sa *malkhut*, Sa Royauté. Par votre service de tous les instants, de toutes vos forces vous témoignerez de la révélation du Saint Béni Soit-Il à la Créature, vous deviendrez Ses partenaires dans le mouvement par quoi advient le *hessed*, la divine Bonté, vous façonnerez les vases capables de retenir la lumière divine en ce monde que vous habitez — *haOlam hazé*. Il gouvernera, vous accepterez ce gouvernement, *memshalah* qui vous sera une joie de tous les instants, dans la conscience apportée par le *kav* ; la souffrance de Son voilement nécessaire s'estompera. Mais au jour fixé sept vases se briseront, de ne pouvoir contenir la plénitude et la violence de la lumière divine. Alors, par la brisure, la *shvirat haKélim*, au travers des failles le Mal se fraiera un chemin et il se glissera dans le Monde. Ce ne sera d'abord qu'une étroite fêlure, cependant la lumière divine se sera perdue, dispersée dans l'espace aveugle, et la brèche s'élargira, pavant la voie du règne du Mal. Alors tout ne sera plus que mensonge et souillure. Pourtant le Mal, un jour, sera vaincu, et reviendra le temps du *hessed*, grâce et Bonté du Saint Béni Soit-Il, dans un temps marqué par la venue du Messie, appelé vers Sion par votre service de tous les instants, de tout votre cœur, par la réparation du Monde qui vous incombe. Je vous le dis aujourd'hui comme je le disais hier et comme peut-être j'aurai à le redire demain : en vérité le règne du Mal ne sera pas éternel. Que chaque jour soit pour vous comme le dernier du règne du Maudit ».

\* \* \*

Soudain il aperçut, à la brune, au détour d'une petite route polonaise, prise dans le faisceau des phares de la voiture, « une pancarte avec des lettres noires sur fond jaune

qui indiquaient, comme si de rien n'était, le nom du village dans lequel nous entrons : TREBLINKA ».

Claude Lanzmann, *Le lièvre de Patagonie* (20.4)

\* \* \*

Saint Girons — saint giron — , sur les berges du Salat, le 2 septembre 1995 :

« Satan était beau car il a été créé par Dieu. Or tout ce qui est créé par Dieu est beau.

Les hommes ne sont pas libres — c'est là l'erreur cardinale de *Récoltes et semailles*.

Ce sont des pantins qui jouent une pièce écrite par un être malveillant. Toutes les révélations de vérité ne font que les manipuler et les induire davantage en erreur.

Y compris vous. L'ignominie ne recèle par elle-même aucune beauté. Celui qui fait quelque chose d'ignoble demeure ignoble. Il y a une expiation possible par la parole, qui rend l'ignoble tolérable mais le laisse ignoble. Tout ce qui a été demeure à jamais ».

\* \* \*

Longtemps j'ai confondu Eros avec l'enfant en nous. L'enfant était Eros, Eros était l'enfant, il était le désir qui a soif de revenir au bercail, logé au plus profond du giron qui lui a donné naissance. J'ai connu le jeu du désir, celui de l'amour et de la chair, j'ai connu le jeu de la patience qui engendre, de la graine qui pousse dans l'ombre tiède, j'ai connu le miracle de l'enfant né pour créer et j'ai vu qu'ils étaient les facettes d'un seul jeu éternel, celui du *yin* et du *yang*. J'ai connu tout cela ; pourtant je vous dis aujourd'hui qu'Eros n'est pas l'enfant, et que l'enfant n'est pas Eros.

L'enfant est innocent, il est la spontanéité insouciante d'elle-même, il est cette part spirituelle en nous, toujours à découvrir, il est ce résidu divin que presque tous vous avez choisi d'étouffer, que le Moi opprime, que le Patron tout en muscles asservit, qui suffoque sous les assauts *yang* de la bête brute qui a banni le *yin*. Eros, lui, est le bel

animal, il s'élançait à la rencontre de la Mère comme à celle du Monde. Il est force, il est jubilation, il est la pluie bienfaisante imprégnant la terre asséchée. Il est celui que l'on tait, celui qui sans relâche nous tourmente et parfois nous réjouit.

\* \* \*

Longtemps je me suis interrogé sur l'existence de Lucifer, du Mal et de sa relation au Bon Dieu ; je n'ai pas la réponse. Lucifer existe-t-il seulement ? N'est-ce pas plutôt Lucifera ? Maman m'assure que je la connaîtrai tantôt avec une parfaite clarté, un jour prochain, durant la première année de l'Âge la Libération. Car je sais de source très sûre, je le dis et le redis, qu'à la fin les forces bonnes l'emporteront sur les mauvaises. Si celles-ci triomphent aujourd'hui, nous en sommes entièrement responsables ; nous n'avons pas su mêler l'amour à la connaissance qui est demeurée stérile, asservie à la vanité, au Moi, à la domination du prochain. Cependant, un jour viendra où Satan-Lucifer, si c'est bien lui, commencera de desserrer le poing. Ce sera le début de la grande Année de la Libération, la fin de celle de la Maya. À la fin des temps Flora et les forces bonnes finiront par l'emporter ; là-dessus Maman ne m'a laissé aucun doute. Le triomphe du Mal n'est pas éternel et ce que nous vivons aujourd'hui nous incombe entièrement, d'avoir transformé cette terre de malheur en la Maison des Fous. Et pourtant, mon âme, soudain, se trouve quelquefois submergée par cette certitude irrécusable, désespérée : que c'est le « Bien » qui est une apparence et un leurre infâme au service de ce « Mal » impensable qui me dévaste. Visage d'ombre et visage de lumière, va-et-vient entre le Ciel et les Enfers...

\* \* \*

À coups de marteau, à même les textes (*italiques* conformes à l'original) :

— La dichotomie *yin - yang* (féminin - masculin) est plus fondamentale que l'opposition bien-mal.

- Quatre personnes en Dieu : Dieu-*yin* et Dieu-*yang* qui croisent Ombre (le Mal : Lucifer & Lucifera) et Lumière (le Bien : Père & Mère).
- Mon âme est-elle bien du même sexe que mon corps ?
- Dieu créa les âmes par couples. Ainsi toute âme a un conjoint éternel.
- Le Paradis originel : Mère (présence tendre et maternelle), Père (souvent absent) et deux jeunes amants, âmes conjointes pour l'éternité.
- Leurs âmes ont été désengagées de leurs corps éternels et parfaits, pour être plantées, à la faveur de la nuit, dans les corps mortels de loups ; âmes humaines éparpillées ça et là, solitaires et s'ignorant elles-mêmes, dans des corps de loup, parmi des âmes de loup.
- Se parachève l'Œuvre de Dieu en le couple des âmes conjointes, si longtemps errantes et si longtemps séparées.
- Marthe, vous l'aurez deviné, est ma compagne bien aimée.
- La mission consiste dans le rayonnement de l'âme, dans l'attitude fraternelle qu'il suppose. Une telle attitude de solidarité humaine est chose précieuse et rare.
- L'infidélité est avant tout vanité.
- La « maladie d'enfance » dont il vient d'être question, maladie de l'Ego qui sans cesse tend à envahir toute la psyché, n'est autre que la Vanité.
- Dieu m'assure que la Vanité prend toujours racine dans certaines dépendance-type par rapport à certains « Êtres » ou entités psychiques, présents dans l'âme sous forme d'archétypes : Mère, Épouse, Père, Époux. Chacune de ces figures est investie d'une énergie érotique considérable, porteuse de conflit. C'est en elles que la Vanité plonge ses racines.
- Les archétypes sont des instruments de la Maya.

— La dépendance par rapport aux parents joue un rôle prépondérant par rapport à celle au Conjoint. [...] L'archétype de la Mère est investie d'office, non seulement de l'archétype de la Mère, mais aussi de celui de l'Épouse.

— Presque toujours, *ce que fut cette relation [aux parents] pendant l'enfance domine nos actes et nos comportements au cours de toute notre existence.*

— Depuis la « montée des forces féminines » dans mon être, en juin 1976, j'ai la perception permanente de mon corps féminin.

— *La pulsion amoureuse est toujours de nature incestueuse. Éternellement elle nous fait chercher et trouver la Mère dans l'Épouse, le père dans l'Époux. Il en sera ainsi de toute éternité.*

— Parmi les quatre pulsions amoureuses archétypes, nous attirant en le corps de la Mère, en le corps de l'Épouse, en le corps du Père et en celui de l'Époux, deux sont incestueuses et deux sont homosexuelles — et pourtant elles sont ! Et elles sont éternellement créatrices et éternellement belles.

— Même après avoir assumé la pulsion homosexuelle en moi, je me suis bien gardé de jamais l'assouvir par des actes charnels, ni même par une relation de désir avouée avec un homme. Dans d'autres cas pourtant, passer outre est un acte fertile et nécessaire.

— Pendant les trois siècles encore qui doivent s'écouler avant l'Extinction de cet Univers (créé seulement pour être la Scène de nos errances et notre École pour la liberté...), les amours entre conjoints, ou entre amante et amant, tout comme les amours entre deux amantes ou entre deux amants, resteront entachées peu ou prou des tares originelles de la vanité et de l'agressivité que Dieu, à l'origine des Temps et avant la création de notre Univers, a implantées dans la pulsion d'amour des âmes.

— Apprendre à aimer et apprendre la liberté sont une seule et même tâche.

— On me dit qu’il faudra trois siècles encore aux hommes pour apprendre à aimer.

— Le commencement de la fin sonnera avec le Jour de Vérité, le 14 octobre 1996 ; et sa fin, le Tomber de Rideau final sur le premier acte long et douloureux de la grande aventure humaine, aura lieu déjà d’ici trois siècles.

— Il faut voir d’abord que l’Univers physique, tout comme les divers Univers mentaux découverts et sondés par l’esprit de l’homme afin de décrire et de cerner le Cosmos ainsi que sa propre psyché, sont tous inscrits dans la chair de Mère, par les qualités vivantes et éternelles de son Corps désiré. Pour être précis, ils sont inscrits dans le Vagin de Mère.

— Depuis douze ans déjà, au niveau d’un « senti » qui n’est pas intellectuel ou mental et encore moins descriptif, je *sais* profondément que le Monde qui m’entoure, et tout autre Monde que l’âme ou l’esprit en moi aspire à connaître et à sonder est « *le Vagin* » — est le Vagin de « *la Mère* ». Et alors même qu’on me dira que ces paroles n’ont aucun sens, je sais bien pourtant qu’elles en ont et que *ce sens est important, et vrai*. [...] Je crois pouvoir dire que pour moi, cette réalité-là s’est révélée comme la plus réelle, la plus essentielle des réalités.

— Pour en revenir à l’activité mentale (intellectuelle ou artistique), il m’est assuré qu’il faut bien y voir une action « érotique », comme *un jeu d’amour de l’esprit créateur avec Mère*, et plus précisément encore, comme *une étreinte*.

— Cette connaissance diffuse, que la répression du sexe est bel et bien une castration de l’âme, faisait partie de l’air du temps de la Contre-culture, elle était portée par ce Souffle libérateur venu de Mère. Les « théoriciens » avaient d’ailleurs tôt fait d’incorporer ce mot violent de « castration » comme piment à leur jargon incendiaire, au point qu’il s’est bien vite usé. Son vrai sens m’est apparu seulement des années plus tard, quand je me suis rendu compte que quand je faisais des maths, je faisais

aussi l'amour. C'est alors que j'ai dû comprendre, sans me le formuler encore aussi clairement sur le coup, que *la pulsion d'amour n'est ni plus ni moins que la pulsion créatrice de l'âme.*

— *La pulsion charnelle n'est autre que notre pulsion de créativité. Quand elle nous est suspecte, la pulsion de créativité elle-même est suspecte.*

— La chose précieuse et belle entre toutes, c'est le pouvoir de créer de l'âme, et ce pouvoir ne peut être distingué du pouvoir d'aimer.

— Trois niveaux distincts dans la vie de la psyché : *charnel*, *mental* (qui inclut l'activité intellectuelle aussi bien que l'artistique) et *spirituel*. Il me faut cependant reconnaître que « l'œil spirituel », qui distingue clairement le spirituel du mental, me fait défaut maintenant encore. Ma vue reste brouillée et jusqu'à présent Mère s'est montrée réticente à m'aider à y voir clair.

— *La relation de l'âme au désir et à la raison sont les deux piliers de la vie spirituelle.*

— Avant toute Création, les qualités des choses qui pourraient être, et de celles qui éternellement sont en Dieu (tels les nombres, ou l'Âme de Dieu, ou Sa Psyché...), déjà s'enlaçaient et s'épousaient par couples (plus ou moins) inséparables et « complémentaires », l'un « féminin » ou « yin », l'autre « masculin » ou « yang » : le Vagin et le Pénis, l'Ombre et la Lumière, le Froid et le Chaud, le Bas et le Haut, l'Impair et le Pair, Prudence et Courage, Humilité et Assurance, Tendresse et Fermeté, Chair et Esprit... *Le sexe est partout, parce que le sexe est partout en Dieu.* Et Dieu ni personne ne sont ici à blâmer.

— Mère et Père sont Un, et sont Dieu.

— Un des aspects les plus cruciaux qui distingueront le Nouvel Âge de l'Âge de l'Errance, c'est que dès après le Jour de Vérité, *toute âme sans exception connaîtra*

*Mère*. [...] De plus en plus, en servant Mère et en L'aimant, la relation à Elle sera pour vous le sang chaud et le sens de la vie.

\* \* \*

14 octobre 1996 : Rien. Le premier jour de l'Âge de la Libération ? Le début de la fin du Monde ? « Non, rien. J'ai été trompé, victime d'une mystification et d'esprits investis de pouvoirs prodigieux sur mon corps et ma psyché ».

\* \* \*

Pour la première et unique fois de sa longue vie, Alexandre acheta une maison, en Ariège, à quelques encablures du Vernet, dans une contrée historiquement accueillante aux rebelles, aux révoltés, aux misérables, le pays qui seul convenait à son retrait définitif de la scène du monde. Durant près d'un quart de siècle jamais il ne se lasserait de creuser et de hurler, dans la solitude et le silence, ce qui le hantait, confiant sans fin au papier impassible cela qui lui apparaissait de manière toujours plus brûlante et désespérée comme la source première de la folie des hommes : leur indifférence et leur aveuglement devant le Mal, qui sournoisement ronge et envahit le Monde. Il avait repéré dans la Vanité l'une si ce n'est *la* source originelle de cet aveuglement, en cela plus proche d'un certain XVII<sup>e</sup> siècle français que les formes de son discours et une théologie quant à elle sauvage ou quasiment gnostique, sinon franchement kabbalistique — chacun en jugera pour son propre compte — ne le donnent de prime abord à penser.

Le 24 juillet 1991 il quitta pour toujours la société des hommes pour se réfugier ou se rencogner dans le pays où son père avait été tenu enfermé en compagnie de ceux que l'on disait la lie de la terre, eux qui avaient traversé l'Europe pour clamer haut et fort, au grand soleil de Catalogne, qu'ils auraient voulu en être le sel, ces Brigades trahies par leur incompétence militaire et par Staline. Il partait. Il ne laissait rien ou presque derrière lui, sinon quelques instructions toutes pratiques, une très courte lettre

à sa compagne de plus d'une décennie, le manuscrit sans doute incomplet de *Eine Frau* — le roman de Mère —, le portrait de Père, et le masque de Mère et son manuscrit perdus au beau milieu du grand foutoir de Mazan, et puis une masse de manuscrits, lettres et souvenirs des temps mathématiques, à l'un de ses élèves de la période montpelliéraine.

C'est une maison au bout d'un village étonnamment dénué de charme, ou presque, dans une région qui en est pleine. Mais Alexandre s'est toujours méfié du charme, il a toujours été furieusement attiré par des femmes qui, aux yeux des autres, en manquaient. Rien pour lui ne doit évoquer le « joli », pas plus que l'humour ou, pire encore, ce que les hommes et les femmes de ce monde nomment « confort », qu'en secret d'ordinaire ils protègent, souvent cultivent, pour certains ouvertement chérissent. C'est une maison qui, par une nuit claire et silencieuse, s'ouvre sur les champs éclaboussés de lune, à l'ombre portée des sommets pyrénéens déchiquetés dont les crêtes souvent neigeuses brillent dans le lointain. Pour un peu on entendrait résonner là-bas, entre les sévères parois de rocher, l'olifant de Roland ; l'Espagne est toute proche, à nous faire oiseaux. C'est un large portail de bois à claire-voie qui protège des intrus, surtout les mieux intentionnés, dont la voisine à l'accent ariégeois rocailleux et chantant, étonnée les premiers temps par la sauvagerie de ce voisin impénétrable et follement jaloux de sa solitude, dont elle ignore tout. Au-delà de cette défense, à main gauche, le verger laisse lentement mûrir les pommes de ses vieux pommiers aux troncs tourmentés, qui à leur âge « donnent » encore. Quelquefois, Alexandre y vient glaner parmi les herbes hautes de quoi faire cuire d'acides et précieuses compotes. Lui s'applique à cultiver, à l'intérieur de la maison, dans une infinité de petites coupelles, des plantes minuscules abreuvées d'un alcool soigneusement sélectionné, dans l'espoir qu'elles lui confieront enfin les secrets de leurs âmes. C'est une maison traditionnelle aux persiennes blanches, aux pièces

nombreuses, aux combles faits pour accueillir les jeux d'enfants rieurs, un dépôt et une fabrique de souvenirs familiaux où s'entassent les fantômes de malles aux contenus mystérieux, qui sont autant de cachettes toutes trouvées. Avec Alexandre, rien de tout cela ; des manuscrits jonchent le sol de certaines pièces ou sont impeccablement rangés dans des classeurs. Il écrit sans relâche, alignant sur de longues étagères voilées des cahiers angoissés qui, les rares jours d'optimisme, esquissent le pourquoi et le comment d'un libre arbitre qui nous fuit, que le Maudit nous a depuis longtemps arraché si jamais il fut.

La nuit, une seule fenêtre du village demeure éclairée, à la lueur d'une faible ampoule assourdie par le rideau de cretonne blanche. Si l'on approche du portail on aperçoit la silhouette d'un vieil homme qui, sans fin, écrit, perdu au milieu des plantes, assoiffé de leurs âmes. Sa barbe claire aux longs poils fins est toute emmêlée, comme sa chevelure à laquelle il a enfin donné libre carrière, son intense regard bleu fixe le papier jamais vierge d'un troublant sourire de myope. Un hérisson attardé vague à ses occupations, traverse sans hâte l'allée empierrée baignée d'une lumière pâle, se faufile parmi les herbes et disparaît dans l'ombre du vieux pommier moussu. L'aube semble ne jamais devoir se lever.

\* \* \*

14 août 1942 : le convoi n°19 quitte Drancy, direction la Pologne occupée. Avant le départ, le jeune et zélé SS-Unterscharführer Heinrichsohn — promis à une belle carrière après la guerre, dans la justice allemande — a rédigé le télex réglementaire, adressé à Berlin au SS-Obersturmbannführer Eichmann, à l'inspection des KZ à Oranienburg et enfin au commandant du KZ d'Auschwitz-Birkenau, le SS-Obersturmbannführer Höss. En cet été 1942, la zone libre nominalement existe encore et la routine des déportations vers l'Est ne s'est pas encore installée. Suite aux

grandes rafles parisiennes Heinrichsohn note une particularité de ce convoi : c'est le premier qui contienne des enfants (de moins de douze ans), « *darunter erstmalig Kinder* ». Il a comme toujours raison, le Unterscharführer Heinrichsohn : 117 enfants exactement. Aucun ne reviendra. Il a d'ailleurs personnellement rencontré le préfet Jean Leguay à ce propos, délégué de René Bousquet en zone occupée, à qui le préfet écrit, le 31 juillet 1942 : « Les enfants ne doivent pas partir dans les mêmes convois que leurs parents ». Sage disposition qui entre autres évitera des scènes exagérément chargées d'émotion et pour tout dire ... désagréables. D'autant que la police de Vichy va pouvoir séparer plus ou moins pacifiquement les mères de leurs enfants en les assurant qu'elles retrouveront leurs chers petits quelques jours plus tard, au bout de l'Europe, dans un camp de travail sinon d'hébergement.

Le convoi n°19 compte un peu plus d'un millier de personnes. Un peu plus d'une centaine seront « sélectionnées » à l'arrivée, presque toutes des femmes ; 875 *Stücke* seront immédiatement gazées, dont Alexandre Tanaroff, alias Schapiro, né le 11/10/89, 52 ans, déporté depuis le camp de Noé en Haute Garonne où il avait été transféré depuis le camp du Vernet tout proche. Manchot, 52 ans ; il va sans dire qu'Alexandre Tanaroff n'était pas destiné à jamais pénétrer à l'intérieur du camp.

Son fils Alexandre Alexandrovitch, lui, tombe bien, si l'on peut dire, car c'est en 1978 que Serge Klarsfeld a publié la première version de son immense recensement : environ 76.000 noms avec, autant que faire se peut, dates de naissance, origines, etc. Par l'intermédiaire d'un ami Alexandre s'en procure un exemplaire et de ses yeux épuisés de myope il entreprend de scruter la liste, spécialement celle du convoi n°19 :

.....

|                    |                 |
|--------------------|-----------------|
| SZTAJNBERG THERESE | 25.08.32 BRES   |
| SZTAJNBERG FRYMETA | ? . ? .09 LUKOW |

|                    |                            |
|--------------------|----------------------------|
| SZWARCFELD ESTLA   | 03.01.89                   |
| TANAROFF ALEXANDRE | 11.10.89 NEVOZICKOFF [sic] |
| TAUSTOR PAULINE    | 29.03.80                   |
| TENENBAUM JOSEPH   | 13.11.84                   |
| TEUTSCH ARFELD     | 03.05.95                   |

.....

76.000 noms, des chiffres et des lieux à n'en plus finir, à ne savoir qu'en faire. Une dernière fois Alexandre entreprend de se colleter avec le non sens de ce monde. Son puissant esprit se met en branle et, pratiquant une *guématria* pour le coup insensée, il assemble, il structure, il tache de comprendre, de débusquer l'impossible clef de cette folie, s'aventurant jusque dans des graphes et des diagrammes sans queue ni tête, des calculs sans rime ni raison, des coïncidences nocturnes poursuivies jusqu'à épuisement, jamais las de pister la trace évasive du loup. Ce sera son dernier contact avec une certaine forme de « mathématiques ». Et puis, peu à peu, s'impose à lui un projet dont on connaît d'autres exemples, sous d'autres cieux : prononcer, articuler *tous* les noms de la liste maudite. À raison d'un quart d'heure par jour, cela demanderait une petite année. Alexandre a-t-il jamais mis ce projet à exécution ? Seuls les murs de la vieille maison ariégeoise le savent ; ils ont conservé le secret.

\* \* \*

Du lit d'hôpital où, sur son injonction, on s'était décidé à le transférer et où il s'éteindrait bientôt d'une banale prostatite, il percevait comme à travers un brouillard les paroles chuchotées sinon les sanglots contenus de ces presque inconnus qui n'étaient pourtant autres que ses propres enfants, eux dont il s'était si peu et si mal occupé. Il est vrai qu'à l'extrême fin de l'histoire le sang avait trouvé un dernier mot à lui dire : quelques jours plus tôt, à son initiative ô combien tardive, ils s'étaient tous réunis une dernière fois autour d'une même table de bois, dans une maison qui

n'avait rien de familiale, dernière fois qui était aussi la première depuis des décennies, pour un dernier repas sur une terre de misère qu'Alexandre quitterait sans regret. Ils n'avaient pas partagé une prière dont ils ignoraient les mots, mais ils avaient rompu et consommé le même pain, et cela leur avait suffi pour être, une dernière fois, *ensemble*. Aujourd'hui l'heure du départ était imminente. Allait-il enfin retrouver là-bas Père et Mère qui lui avaient malencontreusement donné la vie, pour mieux ensuite l'abandonner, le trahir ? Partait-il à la rencontre de Marthe et d'un monde de lumière et d'amour ?

*Wenn das Kind, Kind war...* quand l'enfant était un enfant, il habitait un monde chaud, rassurant et accueillant, celui de « la petite famille ». Hélas, ce bonheur sans nuage dans lequel les âmes de Père, de Mère et des deux jeunes amants n'en faisaient pour ainsi dire qu'une, ne dure qu'un temps — un petit siècle assure Mère. (Mais comment as-tu pu ainsi oblitérer Maïdi au profit de Marthe ?! Je m'insurge mais c'est ainsi. Du moins ne te liront-elles ni l'une ni l'autre.)

C'était un monde de pureté, de vérité et de beauté, un monde sans souillure, un monde que le Mal, la Trahison, l'Abandon, l'Ignoble, n'avaient pas pénétré, un monde dont toutes les pages n'étaient pas balafrees par le désespoir

*SdV... Schande dem Verfluchten... Schande dem Verfluchten...*

Honte au Maudit.

*SdV... SdV... SdV...*

Ce monde reviendra.

Alors, alors seulement, je vous reparlerai.

*Wenn das Kind, Kind war...*

FIN

## **Annexe : Polarités mathématiques**

Avertissement : Le texte qui suit est indépendant du corps de ce livre. Qu'il s'y ajointe difficilement témoigne très éloquemment de ce que les mathématiques qui ont fait la gloire d'Alexandre Grothendieck et sans lesquelles, répétons-le une fois encore, il serait demeuré dans l'anonymat comme tant d'autres, que ces mathématiques vivent d'une vie elle aussi largement indépendante, sans guère de lien avec ce qu'on a voulu leur faire dire à leur insu. Ce texte est donc livré aux lecteurs bienveillants et courageux, à lire indépendamment de ce qui précède ou bien encore à ne pas lire du tout. Il ne prétend pas suivre à la trace l'itinéraire mathématique d'Alexandre Grothendieck, ce qui supposerait une technicité minimale, ici absente mais que l'on trouvera sans peine ailleurs. Il n'est question ci-dessous que de marquer quelques contrastes, quelques tensions qui tendent à suggérer malgré tout des connexions possibles entre l'« événement Grothendieck » et un certain air du temps, celui d'une époque qui s'est éloignée tout en demeurant, souvent à notre insu, très influente.

Les mathématiques ont occupé Alexandre Grothendieck à temps plein durant vingt-cinq années environ, de 1945 à 1970, dont grosso modo cinq années d'apprentissage et vingt années de recherche et publications afférentes (1950-1970). S'y ajoutent plusieurs manuscrits importants et influents, produits sporadiquement durant environ une décennie (1981-1991). Les vingt années de travail mathématique productif à temps plein, durant lesquelles il s'est conformé aux canons en vigueur, représentent moins du quart de la longue vie d'Alexandre Grothendieck. Cependant durant cette période les mathématiques l'ont entièrement absorbé, tout comme d'autres activités à d'autres moments de sa vie : il s'est toujours donné corps et âme, l'expression n'est pas vaine, à ce qu'il entreprenait. Deux particularités toutefois des mathématiques : la première, qu'il a peine à reconnaître ou du moins à énoncer noir sur blanc, évidente mais qu'il n'en faut pas moins souligner encore et toujours ; il s'y est montré génial, et ce de plus d'une manière qui est elle-même pratiquement

inédite, dont il n'est pas sûr qu'elle se retrouve avant longtemps. Au demeurant l'inédit par définition ne se reproduit pas. Sans cela, en dépit de tout ce qu'il a pu faire, montrer et dire par ailleurs dans une existence si remplie et chaotique, il y a fort à parier que sa personne et ses écrits seraient tombés dans l'oubli ; accessoirement, ce livre n'aurait probablement pas existé. Deuxième particularité sur laquelle cette fois il insiste lui-même : ce plein investissement dans les mathématiques a été cause de ce qu'il nomme sans ambages une « stagnation spirituelle » d'un quart de siècle.

Ce préambule justifie du moins que je m'aventure à proposer ci-dessous une esquisse de quelques idées fortes, quelques traits saillants et points de rupture au sein d'une œuvre à la fois foisonnante et très cohérente, qui a révolutionné une certaine pratique des mathématiques, avant tout de celles qu'on n'ose plus dire « pures » en ce qu'elles ne sont pas a priori destinées — même si tout peut arriver en fait — à s'appliquer à autre chose qu'à la production de nouvelles mathématiques. Cette annexe est bien à considérer comme indépendante du corps du livre, précisant quelque peu, sur un tout autre mode et non sans redites, de rares et cryptiques indications semées au fil du texte. J'ajoute que bien entendu elle n'est absolument pas « technique » au sens que les mathématiciens donnent à ce mot et, puisque me sont venues à l'esprit quelques dichotomies de nature historico-scientifique, ce sont elles que je livrerai *in fine* à l'indulgence de la lectrice. J'en proposerai et commenterai brièvement six ; assurément de nombreuses autres sont possibles. Ce sont : objets *vs* relations, points *vs* points de vue, continu *vs* discret, linéaire *vs* non linéaire, géométrie algébrique *vs* topologie algébrique, géométrie *vs* logique. Précisons tout de suite qu'en un sens il s'agit moins d'oppositions que de polarités et que certaines d'entre elles ont précisément tendance ou vocation à s'éteindre, voire à se dissoudre ou à être englouties par la lente montée de la marée du concept.

On ne trouvera donc ci-dessous qu'une collection restreinte de cartes postales succinctes qu'il conviendrait de commenter plus amplement et souvent de manière beaucoup plus technique comme parfois je m'y suis risqué moi-même, ailleurs, et ce que beaucoup d'autres ont entrepris, le plus souvent avec grande compétence. Cela

dit je ne voudrais pas me contenter de commenter ou résumer ce qui se présente déjà comme une sorte de guide ou de commentaire. Disons plutôt qu'il s'agira ici de construire, ou plus modestement de « bricoler » une sorte de caisse de résonance qui puisse amplifier, y compris peut-être à l'adresse d'une oreille intérieure non prévenue, le discours qu'Alexandre Grothendieck tient lui-même sur son œuvre.

\* \* \*

Quelques précisions supplémentaires avant d'en venir aux polarités promises. Les écrits mathématiques publiés d'Alexandre Grothendieck s'étendent sur des milliers de pages et il est certaines notes au bas de ces page-là qui ont donné à penser à de brillants mathématiciens durant des décennies. Je songe ainsi, entre autres, à la Note 10 de l'article de 1966 intitulé *On the de Rham cohomology of algebraic varieties*. Celle-ci, dans laquelle comme de juste J-P. Serre a joué dans la coulisse un rôle certain, est à l'origine de vastes conjectures de transcendance, très loin d'être résolues à l'heure actuelle. Elles sont même considérées par certains comme « inabordables » (voir cependant la fameuse Note 1 de l'*Esquisse d'un programme*). En fin de compte, Alexandre a dû se résoudre à ce que  $\pi$  ne soit pas égal à 3.

Les écrits mathématiques inédits, ni publiés ni largement diffusés (j'en excepte donc certains textes postérieurs à 1970, formellement inédits mais qui ont largement circulé dans la communauté mathématique) ainsi que la correspondance, comptent des dizaines de milliers de pages. Précisons qu'un certain sensationnalisme bon marché n'est cependant pas de mise : il est fort peu probable que des pépites mathématiques aujourd'hui encore directement « exploitables » s'y rencontrent. Cela dit certains de ces manuscrits et lettres sont assurément d'un grand intérêt scientifique et historique. L'œuvre de Grothendieck, quant à elle, a engendré littéralement des millions de pages d'articles de mathématiques. Elle est à ce point reconnue qu'elle n'est pas toujours citée explicitement dans les bibliographies. De même ne cite-t-on pas les articles d'Einstein chaque fois qu'il est question de relativité, de photon ou de mouvement brownien, pas plus qu'on ne mentionne nommément Shakespeare chaque fois que la silhouette de Hamlet se profile derrière une tenture. Ce phénomène n'est

clairement pas sans lien avec le thème malheureux de l' « enterrement », si présent dans *Récoltes et semailles* et que l'on pourrait rattacher ainsi au motif romantique de la dialectique du génie et de la ruse de la raison. Aujourd'hui des centaines de mathématicien(ne)s ont maîtrisé de larges pans de cette œuvre, ce qui est malgré tout très, très peu au regard du volume de la « communauté mathématique » toute entière, qui compte dans le monde tout de même quelques dizaines de milliers de personnes, un chiffre à moduler suivant les critères adoptés pour son recensement. Grothendieck continue d'effrayer, y compris une très large majorité des mathématicien(ne)s. Pour quelques dizaines de personnes, on peut avancer qu'elles ont parcouru et absorbé l'œuvre grothendieckienne tout entière. Surtout de réels progrès, depuis un demi-siècle déjà, ont été accomplis, qui ne tiennent ni de l'exégèse, comme c'est trop souvent le cas dans d'autres disciplines, ni de la vaine répétition. La véritable mutation qu'Alexandre Grothendieck a amorcée a bien été entendue, prise en compte, prolongée.

Tout ceci, qui ne laisse pas d'être profondément étonnant pour peu que l'on y songe sans *a priori*, confirme une fois de plus l'extraordinaire plasticité de l'intelligence humaine ; il y aurait beaucoup à dire à ce sujet. Je me contenterai ci-dessous de tâcher de faire un sort à deux adjectifs. Il est vrai qu'avec Grothendieck nous avons affaire aux mathématiques les plus « abstraites » et les plus « sophistiquées » qui aient jamais été produites. Mais précisément il convient de placer ces deux adjectifs — abstrait et sophistiqué — entre des guillemets mérités. En effet, malgré ou avec toute sa singularité, l'itinéraire grothendieckien ne s'en inscrit pas moins dans le fil d'une histoire, histoire des mathématiques, histoire intellectuelle et histoire tout court, ce qui ne retranche évidemment rien à son originalité mais permet de mieux l'appréhender et de le rendre plus « naturel », plus « concret ». En particulier ces mathématiques ne sont en rien détachées d'objets mathématiques classiques sur lesquels elles renouvellent souvent le point de vue, ce qui les rend d'autant moins « abstraites », qualificatif d'ailleurs passablement péjoratif, par exemple en

philosophie. Quant à « sophistiqué », on conviendra peut-être que c'est là au fond une simple question d'habitude ou d'accoutumance.

Pour s'introduire aux mathématiques de Grothendieck, rien ne vaut mieux que d'écouter ce que lui-même en a dit ou plutôt écrit, en particulier dans *Récoltes et Semailles* et plus spécifiquement encore dans ce beau texte qui se présente explicitement comme une *Promenade à travers une œuvre*, la sienne bien évidemment. Rien n'est simple avec Grothendieck, jusques et y compris les tables des matières, mais on trouvera cette soixantaine de pages admirables dans la sorte d'introduction ou plus exactement le *Prélude en quatre mouvements* à *Récoltes et Semailles*. On ne saurait trop en recommander la lecture : elles constituent sans doute la meilleure des portes d'entrée vers les mathématiques grothendieckiennes. On y consultera entre autres une liste (p. 21), établie donc par Grothendieck lui-même, de ce qu'il considère comme les douze thèmes majeurs de son œuvre. Cette liste devenue à son tour presque célèbre a beaucoup fait rêver ou frémir des mathématicien(e)s émerveillé(e)s et souvent quelque peu écrasé(e)s par son ampleur. Mais venons-en plutôt ici à ces « polarités », tensions qui, je l'espère, contribueront à la structurer et l'éclairer.

\* \* \*

**Objets vs Relations :** Ce premier couple est sans doute le plus évident, celui sur lequel on a énormément glosé sans que ce mot soit péjoratif. Il convient donc de commencer par lui, à condition de ne pas s'obnubiler sur cette unique polarité comme c'est parfois le cas. On dit souvent que Grothendieck est celui qui a fait passer les mathématiques, une partie de celles-ci du moins, de la théorie des ensembles à la théorie des catégories. Ce n'est évidemment pas faux. *A contrario* Bourbaki, s'étant adjoint pourtant après guerre le concours de Samuel Eilenberg — lequel aurait bien pu terminer sa carrière à Auschwitz — n'a pas trouvé, malgré toute la force de travail de Jean Dieudonné, l'endurance nécessaire pour réécrire le début de son traité en termes catégoriques plutôt qu'ensemblistes. Cette décision collégiale n'alla d'ailleurs pas de soi et ne fut pas étrangère au divorce de Grothendieck d'avec Bourbaki, dont il

continuera bien entendu à fréquenter de nombreux membres. Grothendieck a donc très certainement amorcé, de ce point de vue en particulier, une véritable mutation et celle-ci, on l'a dit, a été par la suite poursuivie et approfondie, pas forcément au goût du précurseur mais c'est une autre histoire.

Le partage traditionnel entre objets et relations s'est donc largement transcrit, dans la sphère mathématique, en la polarité entre théorie des ensembles et théorie des catégories, basculer vers la seconde ayant consisté d'abord à mettre l'accent sur la relation. Bourbaki s'était donné pour tâche, appuyé sur la théorie des ensembles, de mettre en place une sorte de cartographie globale du paysage global des mathématiques. Structurer ainsi le réel mathématique (de l'existence duquel personne ne doute sérieusement dans le quotidien de la pratique ; on parlera de platonisme naïf ou d'ontologie régionale, au choix) suivant les strates, autrement dit les classes, de diverses relations d'équivalence, le tout sous l'égide de la théorie des ensembles (théorie des ensembles dite « naïve » ; nous sommes loin de la logique, en dépit de certaines apparences), voici comme un résumé trop général mais peut-être point trop inattentif de la grande entreprise bourbakiste, esquissée déjà avant guerre, une description qui suggère, presque au détour de la plume, un certain caractère statique. Passer de la théorie des ensembles à celle des catégories, c'est un peu passer d'une classification statique des objets à une dynamique des relations, étant tout de même entendu que de telles formules un peu faciles et souvent colportées à plaisir — si ce n'est *ad nauseam* — sous une forme ou une autre, sont toujours un peu courtes autant qu'injustes.

Un auteur sérieux et autorisé a pu écrire (en anglais) que, pour résumer, Grothendieck et ses élèves avaient « résolu certaines grandes questions de la géométrie algébrique à l'aide d'outils catégoriques ». Ce n'est pas faux mais c'est aussi insuffisant, voire trompeur. Certes Grothendieck a été inspiré par les conjectures de Weil et il en a résolu une partie en les plaçant dans un contexte plus large, que donc elles ont suscité et dans lequel les catégories (abéliennes) jouent un rôle-clef. Il est cependant plus exact et plus fidèle à son génie d'écrire qu'en un sens il posait sur

une partie du monde un « regard catégorique ». Ce regard lui était si naturel qu'il ne le mentionne guère explicitement dans ses textes. On ajoutera cependant qu'un texte comme la *Poursuite des champs* (*Pursuing Stacks* dans l'original, composé en anglais) — entre autres — a naturellement prolongé ce programme et s'inscrit dans le grand mouvement qui aujourd'hui se poursuit sous la forme d'une floraison de recherches, en particulier sur les catégories supérieures :  $\infty$ -catégories, champs en tous genres, opérades, propérades et leurs variantes homotopiques, géométrie dérivée, etc. dans lesquelles on peut dire, en forçant toujours le trait, que les objets ont en un sens « disparu », ou du moins peuvent être parfois considérés comme des « 0-relations », les relations au sens ordinaire du terme comme des « 1-relations », les relations de relations devenant des « 2-relations », etc. Il n'empêche que l'objet de la *Poursuite* demeure au fond classique, ressortissant à la théorie de l'homotopie, donc à la topologie algébrique en un sens malgré tout assez traditionnel, celle qui travaille sur des objets simpliciaux, des groupoïdes d'homotopie et autres.

Si enfin on sort plus franchement des mathématiques, on aperçoit tout de suite que le mouvement de celles-ci s'accorde profondément avec celui du *Zeitgeist*, ou mieux y participe. Ce n'est pas le lieu de développer (voir cependant ci-dessous) et je me contenterai donc de mentionner, pêle-mêle, des mots ou expressions comme mécanique quantique, structuralisme, tournant langagier (*linguistic turn*), psychanalyse lacanienne, ou encore behaviourisme et quelques autres. *A contrario* un auteur comme Husserl a enregistré, d'abord dans les *Ideen*, littéralement les tourments du monde d'hier, celui d'avant la Grande Guerre, celui de la querelle sur les « fondements » ensemblistes, les questions cantorienne sur la validité de l'axiome du choix, l'hypothèse du continu, etc. Pour cela même les questions qu'il pose à l'aurore de la phénoménologie, interrogations fidèlement reprises par la suite durant déjà un siècle et davantage, ne sont souvent plus depuis longtemps les « bonnes » questions, du moins s'agissant des mathématiques mais pas seulement, lesquelles mathématiques jouent par ailleurs un rôle beaucoup plus central dans le paysage intellectuel qu'il n'y paraît de prime abord.

**Points vs Points-de-vue :** Il est loisible de considérer ce qui suit comme une illustration ou un exemple, assurément peu banal, de la première polarité ou de sa résolution. Commençons cette fois par un tour d’horizon très succinct du contexte et une interrogation à la fois fondamentale encore que quasiment saugrenue : Qu’est-ce qu’un point ? Réponse : une sorte d’atome idéal d’espace, répond la tradition, définition qui se perpétue sous diverses formes au moins depuis Euclide. Le vingtième siècle, ici particulièrement avec la mécanique quantique, va cependant apporter du neuf. Au départ une paraphrase encore « classique », mais qui déjà contient en germe l’essentiel du renversement à venir : un point n’est autre que le lieu commun de toutes les mesures possibles qui y sont effectuées. Autrement dit, en un point, on peut mesurer la vitesse d’une particule, une température, une pression, une altitude, etc. Ces mesures sont reliées entre elles précisément par le fait d’avoir été effectuées au même endroit, plus précisément en un même point. Celui-ci peu à peu devient alors second, n’étant autre que le point commun, c’est le cas de l’écrire, des mesures en ce lieu ; un peu plus abstraitement il devient une somme ou un résumé des divers points de vue qu’il focalise.

Tout ceci resterait assez vain et sans doute ne serait guère digne d’être mentionné, n’était l’irruption de la mécanique quantique, chronologiquement première, laquelle nous a forcés à abandonner le monde traditionnel et rassurants des objets classiques vus comme agencements de points matériels pourvus d’attributs variés, évoluant sur le fond stable d’une nature qui trahit si l’on veut son étymologie de *phusis*, abandonner ce monde au profit, précisément, de *faisceaux* d’attributs résultant de certaines mesures, ou mieux projections de divers points de vue. Une particule, un électron par exemple, n’« existe » alors plus qu’en tant qu’elle est le lieu de la possibilité de certaines mesures (position, vitesse ou composante du spin selon une direction fixée, etc.) lesquelles toutefois, et c’est le point crucial, ne peuvent être effectuées simultanément, dont même en un sens les résultats potentiels ne sont pas en principe pensables simultanément. La matière, en temps que substrat de ses

attributs, s'est évanouie au profit d'une collection d'observables représentées par des opérateurs auto-adjoints dont les spectres fournissent les valeurs possibles des mesures afférentes (ce qui est presque accessoire en l'occurrence).

Et Grothendieck là-dedans ? Il ne se soucie guère de mécanique quantique, davantage de *faisceaux* au sens mathématique du terme, de sorte que peu à peu l'espace pour ainsi dire s'efface au profit de la catégorie des faisceaux qu'il porte, autrement dit des mesures de toutes sortes qui sont susceptibles d'y être effectuées. C'est même là le point de départ de la définition des topos (ou topoi ; voir brièvement ci-dessous). En termes de mécanique quantique et d'une façon assez similaire, les points s'effacent au profit des observables. De manière plus analogique, moins serrée, rien n'interdit d'évoquer le behaviourisme ou même l'existentialisme : le « sujet », *subjectum* démis de sa position de *substratum*, finit par se confondre avec la somme de ses « actions ». Cependant j'ai mis ici la charrue avant les bœufs, inversant l'ordre logique d'exposition. En effet les espaces dont il s'agit sont d'abord topologisés et la catégorie des faisceaux sur un espace topologique conserve la trace de cette topologie — c'est bien le moins qu'on puisse lui demander. On retrouve là un magnifique exemple dans lequel va se résoudre l'opposition apparente des objets et des relations, avec l'apparition des topologies dites de Grothendieck, considérable élargissement de la notion ordinaire de topologie et par là même de celle d'espace.

Il vaut la peine d'illustrer succinctement en quoi mettre l'accent sur les relations permet de saisir le passage des topologies « classiques » à ces topologies de Grothendieck qui constituent sans doute l'un des apports et des legs les plus caractéristiques de ce dernier, topologies indissociables des notions de site comme de topos. Si donc  $X$  est un « espace », le munir d'une topologie consiste traditionnellement à se donner une collection de sous-ensembles  $U$  ( $U \subset X$ ) qui sont déclarés *ouverts* par définition, satisfaisant à deux ou trois axiomes très simples qui assurent qu'ils constituent bien une *tribu* et qui entre autres recouvrent  $X$  tout entier *i.e.* dont l'union coïncide avec  $X$ . C'est dans ce genre de contexte que le génie si particulier de Grothendieck fait merveille. Qu'ajouter à cette situation déjà si simple,

voire apparemment pauvre, ne consistant guère qu'en quelques axiomes, ceux de la topologie générale, eux-mêmes produits d'une assez longue décantation ? Eh bien, on s'intéressera à ce petit signe d'inclusion ( $\subset$ ), passé un peu inaperçu ou qui allait de soi, et ce en vue de le « dynamiser ». D'abord dans la notation : écrivons  $U \hookrightarrow X$  plutôt que  $U \subset X$ . Rien n'a changé et pourtant cette flèche insiste sur le fait que l'inclusion est bien une relation — et d'ailleurs une relation d'ordre. Mais alors... et c'est exactement à cet endroit, en caricaturant quelque peu, que se situe le « génie », mais alors pourquoi ne pas utiliser d'autres relations pour définir de nouvelles « topologies » ? On substitue donc cette fois  $U \rightarrow X$  à  $U \hookrightarrow X$  et ... le tour est joué, ou presque. Les « ouverts » ont cessé d'être des sous-ensembles, autrement dit des *parties* de  $X$  pour devenir des *points de vue* sur ce même objet  $X$  ou une partie de celui-ci, à savoir l'image du morphisme  $U \rightarrow X$ . Partant de là on peut — on doit ! — écrire des milliers, voire aujourd'hui des millions de pages qui explorent quantité de nouvelles possibilités nées de ce que l'on qualifiera de *dépassement de la méréologie*. Il resterait d'ailleurs à tourner les symboles d'un quart de tour, écrivant plutôt  $U$  au-dessus de  $X$  pour rejoindre, avec cette polarité horizontale vs verticale, d'autres oppositions plus techniques, comme celle de limite projective (limite) vs limite inductive (colimite), ou encore ce grand slogan grothendickien qui pose que « tout est relatif », un air connu rejoué tout autrement sur un tout autre instrument. Je laisserai au lecteur curieux le plaisir de s'enfoncer plus avant dans ce monde pratiquement infini.

Conclusion après ce chamboulement : la notion de « point » en ressort transformée de fond en comble ; un « point » d'un « espace »  $X$  devient un morphisme  $Y \rightarrow X$  d'un espace  $Y$  vers  $X$ , autrement dit une sorte de point de vue de  $Y$  sur  $X$ , ce dernier s'identifiant à l'ensemble de ces points de vue (lemme de Yoneda, foncteurs représentables, etc.). Autant dire que la notion d'espace a elle aussi été métamorphosée, au point que ce mot d'espace, devenu pur mais précieux *signifiant*, s'est — presque — vidé de son sens classique. La notion de méréologie a disparu elle aussi, sachant que même classiquement elle était déjà très pauvre par rapport à ce que

les mathématiciens, dans le contexte d'abord de la topologie algébrique, nomment « dialectique local-global », beaucoup plus riche et plus complexe. Avec l'avènement des topologies de Grothendieck la situation s'est une nouvelle fois enrichie et il est moins encore question de méréologie au sens qu'affectionnent certaines philosophies. On remarquera d'ailleurs que la dialectique mathématique du local et du global telle qu'elle est mise en œuvre en topologie algébrique demeure assez simple en son principe, ou disons algébrique par essence, dans la mesure où les objets sont supposés d'une manière ou d'une autre être « localement triviaux », par exemple localement contractiles ; autrement dit, « localement il ne se passe rien ». Mais c'est d'abord le sens même de cet adjectif, *localement*, qui s'est considérablement élargi et complexifié avec Grothendieck.

*Da capo* : Qu'est-ce qu'un point ? Esquisse de réponse topossique — un tantinet plus « technique ». Étant donné  $X$  un espace « classique », soit  $x \in X$  un point de  $X$  : si  $X$  est une variété, un point correspond ici essentiellement à l'intuition élémentaire et si  $X$  est un schéma (*a fortiori* un champ), c'est un peu plus compliqué, mettons un point géométrique fermé. Notons  $\mathcal{F}_C(X)$  la catégorie des faisceaux sur  $X$  à valeurs dans une catégorie (localement petite)  $C$ . Si  $F$  est un tel faisceau, on note  $F_x$  sa fibre au point  $x$  <sup>(1)</sup>. Ceci suppose que l'on a préalablement muni  $X$  lui-même d'une topologie, laquelle peut fort bien être une topologie de Grothendieck. Par ailleurs on considèrerait, depuis les travaux pionniers de Jean Leray, des faisceaux à valeurs dans les groupes abéliens, les anneaux, etc. Comme souvent Grothendieck revient au plus simple mais aussi au plus fondamental en autorisant *toute* catégorie (localement petite), en particulier la catégorie  $C = \mathcal{E}ns$  des ensembles. On note que si  $X$  se réduit à un point ( $X = \{*\}$ ), un élément de  $\mathcal{F}_C(X)$  n'est autre qu'un objet de  $C$ , autrement dit

---

(1) Sur des notions comme celles de faisceau, site, topos, y compris leurs liens avec la logique ici passés sous silence (cf. cependant ci-dessous, très brièvement, la dernière des « polarités »), je renvoie tout particulièrement à l'excellent ouvrage de Saunders Mac Lane et Ieke Moerdijk, *Sheaves in Geometry and Logic* (Springer Verlag, 1992).

$\mathcal{F}_C(\{*\}) = C$ . Plus généralement un point  $x$  de  $X$  détermine un foncteur

$C = \mathcal{F}_C(\{*\}) \rightarrow \mathcal{F}_C(X)$  qui à un faisceau à valeurs dans  $C$  associe sa fibre  $F_x$  (pour des questions de variance, la flèche est bien orientée dans ce sens ; il faut lire qu'à  $x$  et  $F$  on associe  $x^*(F)$ , le « pull back » de  $F$  en  $x$ , qui n'est autre que la fibre  $F_x$ . Tout ceci peut être négligé en première — et même seconde — lecture).

Incidentement, qu'est-ce qu'une *mesure* effectuée au point  $x$  ? Rien d'autre que la *valeur* en ce point, soit  $s(x)$ , d'une *section locale*  $s$  d'un faisceau donné  $F$  sur  $X$ , section définie sur un voisinage  $U$  de  $x$  pour la topologie de  $X$  ( $s : U \rightarrow F(U)$ ).

Restreignons-nous maintenant au cas  $C = \mathcal{E}ns$  et écrivons  $\mathcal{F}(X)$  pour  $\mathcal{F}_{\mathcal{E}ns}(X)$ . La catégorie  $\mathcal{F}(X)$  des faisceaux d'ensembles sur un espace  $X$  muni d'une topologie de Grothendieck est alors l'archétype d'un topos (de Grothendieck) et un point d'un topos  $\mathcal{T}$  est défini comme ci-dessus par un morphisme (géométrique)

$\mathcal{F}(\{*\}) = \mathcal{E}ns \rightarrow \mathcal{T}$ , ce qui porte à se représenter — quelque peu naïvement — un topos comme une sorte de variation « continue » de la catégorie des ensembles, de même qu'un fibré vectoriel ressemble à un espace vectoriel variant continument ; cela du moins si le topos en question possède « assez de points », ce qu'assure sous certaines conditions très générales un théorème de Pierre Deligne. Par ailleurs un théorème dû à Jean Giraud permet de formaliser davantage encore ces objets (« oubliant » la géométrie) de manière à « reconnaître » axiomatiquement un « topos de Grothendieck », c'est-à-dire un topos  $\mathcal{T}$  tel qu'il existe un site (« espace »)  $X$  tel que  $\mathcal{T}$  soit isomorphe à  $\mathcal{F}(X)$ , la catégorie des faisceaux d'ensembles sur  $X$ . On notera d'ailleurs, et c'est important, que le site  $X$  n'est *pas* uniquement déterminé par cette condition.

En résumé l'espace, *i.e.* les points de  $X$  au sens ordinaire, s'efface devant les observables qui le sondent, *i.e.* les faisceaux sur  $X$ , alias les objets de  $\mathcal{F}(X)$ , et les

mesures auxquelles ces observables donnent lieu, *i.e.* les valeurs des sections locales desdits faisceaux, prenant garde que l'adjectif « local », référé à une catégorie de Grothendieck quelconque, a lui-même pris un sens nouveau.

\* \* \*

**Continu vs Discret :** Ouvrant la *Promenade* évoquée dans l'introduction à cette Annexe, on rencontre, plus immédiatement même que les catégories, le couple continu-discret, dont les tenants et aboutissants mathématiques se rattachent en l'occurrence à l'histoire des conjectures de Weil. Je me contenterai ici de mentionner que celles-ci, qui traduisent et résument de géniale manière des questions diophantiennes, autrement dit des questions sur les solutions entières de systèmes polynomiaux à coefficients entiers, ont motivé Grothendieck à mettre en place des outils qui permettent de pratiquer la géométrie sur des espaces discrets, plus ou moins comme c'était déjà le cas sur les variétés continues, essentiellement réelles ou complexes. En cela il poursuivait d'ailleurs des intuitions d'André Weil lui-même, déchiffreur pionnier de ce qu'il appelait la pierre de Rosette, où sont gravées en trois langues des inscriptions que nous ne savons lire que dans l'une, ou grâce à lui dans deux d'entre elles, enfin pour certaines, le plus souvent imparfaitement, dans les trois. Ces langues correspondent grosso modo, d'une part aux corps des réels et des complexes (« analyse »), puis, aux « corps de Galois », alias pour nous les corps finis (« algèbre »), et enfin aux corps de nombres, alias les extensions finis du corps des rationnels (« arithmétique »). Bien entendu, depuis les années cinquante, s'est découvert un paysage plus vaste, aux multiples traductions et correspondances touchant des objets dont certains sont également apparus entretemps. Retenons simplement que géométriser des situations a priori algébriques ou arithmétiques, autrement dit inventer ou développer une *géométrie arithmétique*, telle était la motivation initiale, incarnée en partie par les conjectures de Weil, qui hantait les couloirs de certains instituts de mathématiques dans ces années-là, chez Grothendieck en particulier.

Il est difficile d'imaginer ce qui serait arrivé sans son apport. André Weil avait déjà suggéré que la solution de ses conjectures, hors la dernière qui touche aux formes modulaires, appelait le développement de théories cohomologiques nouvelles, lesquelles permettraient d'établir des analogues de la formule des traces de Lefschetz, etc. En somme il y avait évidemment de quoi construire des maisons très habitables et les architectes ne manquaient pas. Mais Grothendieck vint... avec une vision beaucoup plus vaste, exposée en partie pour la première fois au congrès international d'Édimbourg (ICM 1958) à l'âge de trente ans, quelques mois après la mort de sa mère. Cette vision supposait de révolutionner la topologie et quelques bricoles, jusques et y compris les notions de point, d'espace et d'autres (voir au paragraphe précédent), mais aussi d'élargir encore le paysage, jusqu'à mettre sens dessus dessous des évidences premières touchant aux objets, aux relations, etc. Il se dessinait ainsi l'amorce d'un paysage qui s'étendrait comme à l'infini, dont on ne percevait ni ne perçoit aujourd'hui encore les limites.

En ce sens le parallèle avec Einstein n'est pas vain. S'agissant de la relativité restreinte, née du problème précis de l'électrodynamique des corps en mouvement, Henri Poincaré en particulier avait certes élaboré une partie de la théorie, compris (avec Hendrik Lorentz) qu'il était nécessaire de considérer certaines transformations au-delà des traditionnelles symétries constituées par une extension des translations par les rotations et les symétries (qui engendrent le « groupe de Galilée ») ; c'était déjà beaucoup. Mais Einstein vint et remonta en amont, jusqu'à la cinématique, jusqu'aux notions même d'espace et de temps, jusqu'à ce que nous nommons aujourd'hui relativité, dite restreinte précisément du fait du même Einstein et de la relativité générale alors à venir. Tout ceci n'est pas sans rappeler l'irruption de Grothendieck, un demi-siècle plus tard, à un moment où l'élaboration d'une « géométrie arithmétique » était manifestement à l'ordre du jour. Il remonta lui aussi en amont, jusqu'à bouleverser nos conceptions sur la nature de l'espace. Dans ses mots à lui, il se pencha plus bas que personne avant lui ; comme Einstein, quoique tout autrement.

Je m'en tiendrai là, pour ce qu'il y aurait trop à dire, renvoyant le lecteur curieux à la *Promenade* pour une exposition un peu plus détaillée et de première main. Élargissant à nouveau le propos, le partage du continu et du discret figure aussi et d'abord une véritable faille *anthropologique*, une ligne de partage des eaux philosophiques dont les manifestations et les conséquences sont profondes et nombreuses. Je me suis essayé à en explorer certaines dans un livre (*Mathématiques et finitude*) auquel je me permets de renvoyer et où cette polarité joue un rôle important, souvent sans lien direct avec Alexandre Grothendieck.

\* \* \*

**Linéaire vs Non-linéaire :** À Propos de linéarité, difficile de résister au plaisir de citer, comme en exergue, le principe ou la mise en garde que propose Balzac dans César Birotteau, un principe qu'il place lui-même en italiques et qui, dit-il, « doit dominer la politique des nations aussi bien que celle des particuliers : Quand l'effet produit n'est plus en rapport direct ni en proportion égale avec sa cause, la désorganisation commence ». Comme quoi lorsque le capitalisme, que Balzac a ici explicitement en vue, abandonne les vertus — toutes relatives — de la linéarité, on peut s'attendre à ce que les ennuis commencent. Difficile de lui donner tort. Le livre est paru en 1837.

Cela dit, la linéarité restera sans doute comme la marque de fabrique d'un certain vingtième siècle. Il suffit de songer d'abord à la mécanique quantique, de part en part linéaire au contraire de la mécanique classique ; à y réfléchir un peu — ou beaucoup — il est d'ailleurs assez aberrant que la mécanique quantique soit linéaire, ou que du moins elle prétende dire ainsi le dernier mot sur la microphysique. Le sujet a fait couler beaucoup d'encre. Toujours est-il que linéaire, elle l'est, comme à peu près toutes les théories des particules élémentaires. Car qu'est-ce qu'une particule de ce point de vue, sinon avant tout une incarnation du principe d'inertie, autrement dit une représentation linéaire du groupe de Lorentz ? Depuis plus d'un demi-siècle nous avons dépensé des trésors d'intelligence et d'énergie (ainsi que des trésors tout court !) pour aller au-delà de ce genre de schéma ; jusqu'ici essentiellement en vain.

La mécanique quantique avec ses avatars plus ou moins lointains demeure, et de très loin, la théorie la plus réussie ; elle fonctionne extraordinairement bien et n'a toujours pas été prise en défaut dans des expériences d'une virtuosité technique époustouflante, qui ont d'ailleurs valu des prix Nobel à leurs auteurs. De même en mathématiques, depuis le Göttingen du début du vingtième siècle, voire encore bien avant (on se souvient des petites oscillations du pendule de Galilée), la linéarité est bien installée. Pourtant Émile Borel écrivait déjà, toujours au début du vingtième siècle, que classer les théories en « linéaires » et « non linéaires » évoque assez un schéma de classification zoologique qui commencerait par distinguer entre les éléphants et les non-éléphants. Quiconque a pratiqué un tant soit peu la mécanique classique ou plus généralement la théorie des systèmes dynamiques ne saurait que l'approuver. Cette classification pointe d'abord et surtout en direction de nos limites... Il n'en reste pas moins que le vingtième siècle s'ouvre avec l'avènement de la mécanique quantique et la surprise, aujourd'hui émoussée, liée au succès de cette « linéarisation de la microphysique », pour se clore avec les prémices d'un gigantesque programme de « linéarisation de la géométrie », la théorie des motifs, née pas encore toute armée de la tête d'un certain Alexandre Grothendieck et longtemps chère à son cœur, quasiment en secret.

Il est remarquable que Grothendieck ait rencontré un objet « non linéaire » très tôt dans sa carrière de mathématicien, à savoir le groupe fondamental ( $\pi_1$ ), objet du premier tome des *SGA* (*SGA I*, 1959), où j'emploie ce qualificatif de « non linéaire » en un sens large, son opposé, « linéaire », englobant des adjectifs comme abélien, nilpotent, unipotent, résoluble, les limites (projectives) de ces gens-là, etc. On peut dire que le grand programme grothendieckien des années soixante (toujours elles...) se déploie essentiellement dans un cadre linéaire, à commencer par le développement et la mise au point des bien nommées « catégories abéliennes » dont un fascicule inédit (*SGA 0* en quelque sorte), issu d'un séminaire qui s'est tenu à la Fondation Thiers avant l'installation de l'IHÉS dans ses locaux actuels, conserve la trace. Ainsi en vue d'étudier les « topologies de Grothendieck », autrement dit ces sites qui

s'appliquent à brouiller sinon abolir le fossé qui sépare le continu du discret, Grothendieck met au point un « éventail de mètres cohomologiques », selon sa propre expression, qui permettent de sonder les propriétés des espaces anciens et nouveaux. Ces dernières théories, avec toute leur « sophistication », n'en demeurent cependant pas moins linéaires, l'opposition homologie *vs* homotopie, plus technique, relevant de la polarité qui nous retient dans ce paragraphe.

Après le tournant de 1970, Grothendieck, enfin libéré de ses fameuses « tâches interminables », toujours dans ses mots à lui, demeure mathématiquement actif ; tout autrement, sporadiquement, « génialement » toujours ou presque. En particulier, c'est alors que revenant à l'aube de sa carrière mathématique, il se souvient de ce groupe fondamental (dont la première mouture remonte à Poincaré, au début du vingtième siècle) qui fournissait la matière de *SGA I* et fait alors une remarque a priori banale, qui n'aurait pas mené bien loin un mathématicien ordinaire : le  $\pi_1$  est le seul invariant de topologie algébrique classique qui ne soit pas nécessairement abélien. Cette observation, encore une fois banale en un sens, jointe à l'étonnement devant le théorème de Belyi et à de vieux souvenirs, comme ceux d'exposés sur les espaces de Teichmüller au séminaire Cartan du début des années cinquante, alors que Grothendieck pouvait encore passer, à tous égards, pour un « débarqué » dans le « grand monde » des mathématiques parisiennes, cette simple remarque va suffire à déchaîner chez lui des torrents de mathématiques nouvelles : théorie de Galois-Teichmüller (dite aujourd'hui de Grothendieck-Teichmüller), géométrie anabélienne, conjecture des sections, virage homotopique de la *Poursuite des champs*. J'ajouterai que le groupe fondamental se relie à la monodromie et à une forme élargie de théorie de Galois (comme c'était déjà le cas dans *SGA I*), voire à Galois lui-même, seul mathématicien dont Grothendieck aimait à se revendiquer comme le successeur, non sans d'excellentes raisons de toutes sortes dont certaines plongent dans la substance même de son œuvre et en fournissent parmi les plus solides fils conducteurs. En quelques mots qui là encore appelleraient d'amples développements, on pourrait dire que la théorie de Galois, que l'on aime à présenter

— à juste titre, certes — comme une théorie de l’ambiguïté, a pris un tour nouveau avec Grothendieck et le geste de la monodromie, directement issu d’une notion renouvelée du groupe fondamental.

Concluons cette mince et rapide excursion, par force trop technique tout en l’étant très peu. En un mot comme en cent le style s’est drastiquement modifié. Les mathématiques grothendieckiennes « post 70 », consignées, outre des monceaux de « brouillons », dans quelques manuscrits non publiés mais qui ont rapidement circulé, ces mathématiques sont fragmentaires, par essence inachevées, loin de la construction des « grandes machines », du déroulé d’interminables « tapis », de l’exposition de « yogas » plus ou moins secrets comme de l’impossible écriture du « multiplodoque » des années soixante (toutes expressions de ce temps), bien plutôt sortes d’expéditions exploratoires dans la jungle du non linéaire précisément, coups de sonde incertains et géniaux vers l’inconnu, doigt pointé dans une direction où il pressent que d’autres devraient, de manière plus modestement piétonnière, se risquer à avancer, traçant vaille que vaille un difficile chemin.

\* \* \*

**Géométrie algébrique vs Topologie algébrique :** Cette polarité est moins nette, peut-être plus contestable que les autres en même temps que plus « philosophique » si ce n’est phénoménologique. Michel Raynaud, trop tôt disparu, me disait un jour qu’il considérait Grothendieck comme un génie moins de la géométrie algébrique que de la topologie algébrique. Vus le sensible tournant homotopique dans les dernières années des explorations mathématiques de Grothendieck lui-même (1981-1991, peu ou prou) ainsi que certains développements plus récents en théorie des motifs, lesquels doivent beaucoup aux outils de la topologie algébrique moderne, on serait tenté de lui donner raison, encore que l’on trouve de tout chez Grothendieck, y compris du plus « algébrique », comme ces longs et importants développements sur les « anneaux excellents », insérés l’air de rien dans les *EGA*, prenant garde cependant que ces textes ont été en partie réécrits sinon écrits par Jean Dieudonné. Par ailleurs on ne trouvera guère chez Grothendieck de théorie des nombres proprement dite, et c’est

presque toujours vers Jean-Pierre Serre qu'il se tournait lorsqu'il avait besoin de « renseignements » ou plutôt d'instruction à ce sujet. Celui-ci, tout comme André Weil, l'un et l'autre authentiques théoriciens des nombres, n'appréciait guère les « grandes machines », jusqu'à se plaindre de ce que dans les *SGA*, ce qui lui manquait le plus, c'était les « surprises ». Il n'en reste d'ailleurs pas moins que les outils mis à profit par Andrew Wiles dans sa démonstration du dernier théorème de Fermat, énoncé de théorie des nombres s'il en fut, sont éminemment « grothendieckiens ». Cependant il est vrai aussi que quelques très rares personnes pouvaient avoir l'impression qu'au fil des *SGA*, certes la marée montait, inexorablement, jusqu'à tout submerger ou presque, mais que celle-ci laissait néanmoins de côté, inexplicables, les fleurs rares, fragiles, étonnantes, qui poussent dans les collines ou dans la pierraille, à des endroits souvent surprenants. C'est ainsi que Pierre Deligne a pu écrire de manière mi-plaisante mi-sérieuse qu'en somme il suffisait, pour achever la démonstration des conjectures de Weil, autrement dit démontrer la dernière de celles-ci, l'énoncé modulaire (démonstration qui lui valut au passage une médaille Fields), de fréquenter, et les *SGA* de Grothendieck à l'IHÉS et le cours de Serre au Collège de France, où l'on s'instruisait entre autres des subtilités des formes modulaires, beaucoup trop apparemment spécifiques, voire anecdotiques, pour Grothendieck ; mais c'était quelque temps avant la véritable éclosion ou explosion du « programme de Langlands ».

Je m'avise qu'ayant commencé par écrire que cette polarité entre géométries algébrique et arithmétique d'une part, topologie algébrique de l'autre, revêtait un caractère peut-être aussi philosophique que technique, je me suis empressé de faire allusion à quantité de mathématiques indubitablement « techniques ». Peut-être trouvera-t-on là précisément le germe d'une observation plus générale. Plonger dans ces « ontologies régionales » mène naturellement à explorer un « détail » dont aucune phénoménologie ne rend compte a priori. Le parti pris des choses, lorsqu'il est lui-même pris au sérieux, s'enrichit plutôt qu'il ne se perd dans le foisonnement d'une « réalité » qui toujours menace de submerger les efforts d'une philosophie qui pour sa part prend le risque de retarder *ad infinitum* le moment tant attendu et trop

souvent promis d'une véritable rencontre et de la cristallisation ou livraison, *Lieferung*, d'une « science » plus originaire, *Urwissenschaft* qui se voudrait plus authentique que celle des naïfs pratiquants, en l'occurrence les mathématicien(ne)s. À suivre très certainement, plus que jamais, mais non pas ici même.

\* \* \*

**Géométrie vs Logique :** Cette dernière polarité nous fait sortir des mathématiques en général et de l'itinéraire grothendieckien en particulier. Elle serait à longuement commenter, indépendamment de Grothendieck, mais c'est lui qui nous retient ici et c'est à lui que nous reviendrons *in fine*. Quelques indications générales s'imposent néanmoins, que je laisserai à la lectrice le soin de creuser (cf. *Mathématiques et finitude* pour une première discussion et quelques références). L'amalgame ou la confusion entre logique et mathématique a vu le jour avec le point de vue formaliste, à l'aube du vingtième siècle. Car qui a jamais confondu le *Timée*, ou encore les *Éléments* d'Euclide, avec l'*Organon* d'Aristote ?! Cet amalgame s'est durci par la suite, ou mieux enkysté, sous l'influence du Cercle de Vienne et de quelques personnalités devenues quasiment iconiques, au premier rang desquelles Bertrand Russell et Ludwig Wittgenstein. Fondamentalement illégitime, il se traduit très explicitement dans les traits d'union du « logique-et-mathématique », traits d'union quasiment obligés dans le contexte de la philosophie analytique et qui font partie intégrante du *linguistic turn* ou tournant langagier ; on peut même écrire qu'ils le fondent en quelque façon. Avec l'amalgame du « science-et-technique », également enkysté depuis au moins les années trente du vingtième siècle, on a là deux énormes confusions qui ont causé des dégâts considérables, bien au-delà d'un petit monde « intellectuel ». Un court rappel historique à ce propos : la théorie cantorienne des ensembles, théorie dite aujourd'hui « naïve » mais qui fut assurément révolutionnaire en son temps, il y a plus d'un siècle, a fait longtemps office de passerelle ou de moyen terme obligé entre logique et mathématiques. Or il est utile de se souvenir que la théorie des transfinis, cœur vivant de cette « révolution cantorienne », est directement issue de... l'analyse de Fourier, autrement dit des tourments de la fin du

dix-neuvième siècle autour d'un objet mystérieux et qui n'a pas livré tous ses secrets : le continu, *das Kontinuum*, objet par excellence de... l'analyse.

Si maintenant on se tourne vers Bourbaki et les décidément inévitables années soixante, on rencontre la forte personnalité de Jean Dieudonné qui un jour, sans mâcher ses mots comme à son habitude et sans doute un peu excédé comme souvent, affirma haut et fort que « Bourbaki ne se préoccupe pas des fondements des mathématiques ». Ce qui est bien sûr parfaitement exact, même si littéralement paradoxal. Il faut entendre par là que les « fondements » bourbakistes le sont *ad usum mathematicorum* et que les logiciens ne les considèrent pas recevables ou même sérieux du point de vue de la logique mathématique moderne. Par ailleurs la très grande majorité des mathématicien(ne)s s'intéresse fort peu à la logique, demeurant le plus souvent à son égard dans une bienheureuse et ignorante indifférence (2). Presque toutes les mathématiques « pures » les plus « sophistiquées » d'aujourd'hui n'utilisent guère que la logique d'Aristote, ou plus simplement celle du « bon sens » : si A implique B et B implique C, alors A implique C, prescrit le syllogisme de M. Jourdain. Exception toutefois, assez marginale : il arrive que les mathématiciens voient planer à l'horizon le risque d'une inflation excessive de cardinaux. Deux remèdes à cela : ou bien ignorer la question, ce qui est courant dans les articles de recherche (« setting aside possible set theoretic difficulties ») et on continue comme si

---

(2) Pierre Samuel, algébriste et membre de Bourbaki, eut un certain mal à faire accepter l'idée d'un — alors unique ! — exposé de « logique » au séminaire Bourbaki, sur les travaux de Paul Cohen (Exposé 317, 1968). Encore ne fut-ce pas sans précaution, et pas seulement oratoire. En témoigne ce préambule : « Tout récemment Dana Scott a donné une version de la méthode de Paul Cohen qui utilise les modèles booléens et qui est nettement plus compréhensible pour des mathématiciens peu versés dans la logique. C'est cette version qui est exposée ici ». Notons que s'agissant de logique, les mathématicien(ne)s ne sont pas arrêté(e)s par la « technique », nettement moins complexe que celle des mathématiques, mais plutôt par l'incompréhension profonde des tenants et aboutissants du sujet, laquelle se résout parfois, si ce n'est le plus souvent, en indifférence. Il est vrai que Grothendieck, génial ici comme ailleurs, a « bricolé » au début de *SGA 4* une théorie des Univers qui fait bien l'affaire des mathématiciens et qui est d'ailleurs supérieure à la théorie des types de Russell, laquelle fait l'objet du *seul* article de cet auteur que l'on puisse qualifier de (para)mathématique. (Wittgenstein n'est, lui, l'auteur d'*aucun* texte ressortissant à quelque recherche scientifique que ce soit.)

de rien n'était...) ou bien s'en rapporter à... Grothendieck et ses Univers, même si leur auteur ne nourrissait à dire vrai aucune propension à se préoccuper sérieusement de logique mathématique (3).

Tout ceci pourrait se poursuivre longuement mais j'en reviens à Grothendieck et surtout à l'objet qui l'a conduit à approcher la logique du plus près, serait-ce presque à son insu, à savoir le topos. Au départ, et pour Grothendieck lui-même, celui-ci se rapporte indubitablement aux mathématiques et même plus précisément à la géométrie au sens large, c'est-à-dire aux avatars du signifiant « espace », comme on l'a aperçu plus haut. La logique fait irruption dans cette histoire avec un autre personnage, Francis William (« Bill ») Lawvere qui, en 1968-69, introduit la notion de topos élémentaire, généralisant explicitement les topos de Grothendieck et ce en termes purement catégoriques, la théorie des catégories faisant à présent office d'intermédiaire entre les mathématiques, en l'occurrence la « géométrie », et la logique. Puis c'est au tour de Myles Tierney de venir simplifier les axiomes des topologies de Grothendieck et les abstraire de — ou les arracher à — toute idée géométrique. L'espace a alors bel et bien disparu, si ce n'est, peut-être, en tant que référence cachée ou mieux pur signifiant. Enfin, après un résultat cité plus haut, dû à Jean Giraud et qui caractérise en termes catégoriques les topos de Grothendieck parmi les topos élémentaires, le décor est solidement planté pour un futur essor de la notion de topos en logique. Celui-ci ne manquera pas de se produire, engendrant depuis un demi-siècle quantité de travaux consignés dans une abondante littérature.

Il vaut la peine de s'attarder un instant sur la brillante intervention de William Lawvere à l'ICM de Nice, en 1970, tant celle-ci est typique de cette époque, dans sa forme et dans son contenu autant que par les circonstances de l'exposé. Intitulée

---

(3) Il est vrai que l'on assiste aujourd'hui à des rapprochements étonnants et manifestement fructueux, en particulier entre théorie des modèles et géométrie arithmétique. Ceux-ci ne concernent pour l'instant qu'une toute petite partie de la toute petite « communauté » de ces mathématiques qu'on disait « pures », à l'intérieur même d'une « communauté » mathématique globale elle-même de taille très modeste à l'échelle de la planète. En outre la profondeur des notions et les difficultés techniques auxquelles on se heurte n'ont aucune commune mesure avec ce que le Cercle de Vienne — et bien au-delà — a pu colporter.

*Quantifiers and sheaves (Quantificateurs et faisceaux)* le texte en est aussi dense que bref (6 pages), ce qui contraste avec la tendance actuelle à l'allongement démesuré des articles scientifiques, sans toujours une juste proportion avec leur substance réelle. *L'incipit* est très parlant : « The unity in the title is essentially that between logic and geometry, and there are compelling reasons for maintaining that geometry is the leading aspect ». La bibliographie est elle aussi très courte, contrastant à nouveau avec les interminables listes de références plus ou moins pertinentes actuellement en vigueur. Elle comprend essentiellement une référence explicite à Grothendieck et une autre... au Grand Timonier, alias Mao Tsetung, avec cette orthographe, dont un fameux article (*On contradiction. Where do correct ideas come from?* Peking, 1966, dans sa version anglaise) a charge de justifier l'unité que le titre revendique. C'était le temps où l'on croyait encore à la dialectique hégélienne, surtout remise sur ses pieds par Marx, en version allemande, russe ou chinoise.

Depuis cette lointaine époque de l'eau a passé sous les ponts, y compris ceux d'Oxford et de Cambridge. Ce qui demeure constant, c'est la « guéguerre » entre France et Angleterre que se livrent depuis des siècles ces pires des amis — plutôt que meilleurs ennemis. Cela touche-t-il au sujet qui nous occupe ? Certes, et même très directement ! Depuis au moins le temps d'Ockam, au début du XIV<sup>e</sup> siècle, Oxford et Cambridge sont demeurés des bastions de diverses formes de nominalisme, jusqu'à la philosophie analytique d'aujourd'hui, féroces ennemis, sauf exceptions tout de même notables, de la *continental philosophy* et la *French theory*, dénominations passablement absurdes qui se sont cependant ancrées dans le vocabulaire contemporain sans même qu'il soit nécessaire pour cela de traverser l'Atlantique. Et c'est là qu'étonnamment on rencontre une guerre larvée, feutrée mais sans trêve ni merci, toujours entre ces inséparables et irréconciliables voisins, entre la version logique des topos fortement ancrée à Oxford et peut-être surtout à Cambridge d'une part, de l'autre la version géométrique, qu'on n'ose dire originelle. Certes, vu de l'extérieur, cette opposition a quelque chose de comique, d'autant que les tenants « continentaux » de la géométrie se réclament de Grothendieck, le moins français des

mathématiciens français, tandis que la veine logique remonte à « Bill » Lawvere, tout de même américain et non anglais. Il n'empêche qu'il semble que chaque camp fasse son possible pour effacer les contributions de l'autre, voire l'ignorer souverainement.

\* \* \*

Revenons *in fine*, encore et toujours, à Alexandre Grothendieck, cette fois pour conclure sans conclure. Géométrie algébrique ? Géométrie arithmétique ? Topologie algébrique ? Voire logique ? Ou, pourquoi pas et plus traditionnellement, algèbre ? Géométrie ? Ou encore analyse ? Personne sans doute n'a fait autant que lui pour, précisément, brouiller les frontières à l'intérieur de ce qui fut jadis « la science des figures et des nombres », jusque, dans certains contextes — pas tous, loin de là — les effacer. Si génie il se trouve, ne serait-ce pas alors plutôt celui de la métaphore, c'est-à-dire, littéralement, du transport si ce n'est du transfert ?

## Appendice : Une nécrologie d'Alexandre Grothendieck

Je reproduis ci-dessous une nécrologie parue en anglais dans les *Notices of the AMS* (Volume 63, avril 2016, publication de l'American Mathematical Society) avec naturellement l'aimable autorisation de la rédaction de ce journal, que je remercie. Je m'étais efforcé alors de faire ressortir quelques traits saillants du caractère d'Alexandre et j'ai d'abord tâché, dans la version française, de préserver l'intention de l'original. Il ne s'agit donc pas ici d'une traduction à proprement parler.

### Un fascinant labyrinthe

*Tous les chevaux du Roi*

*Pourraient y boire ensemble...*

C'est vrai, cette vieille chanson que tu aimais tant le dit très bien. La fontaine secrète, inépuisable, à laquelle tu t'abreuvais, aurait pu éteindre la soif de toute la cavalerie du Roi. Tu nous as tant laissé derrière toi, toi qui sans cesse allais de l'avant, sans jamais rien récapituler ni engranger ; jamais tu ne faisais le point, jamais de pause dans ton incomparable errance, terriblement fructueuse, jusqu'à ce qu'enfin tu quittes à jamais « le grand monde mathématique » comme plus tard tu t'y réfèreras, ironiquement. Toujours sur la route, toujours à dresser de nouveaux plans, rêver des édifices plus spacieux, aussi immenses, aussi impossibles que la grande cathédrale de Beauvais. À moins que, à l'inverse, sans trêve, sans prendre aucun sommeil, tu n'appliques tous tes soins au minuscule, polissant, ajustant, soucieux du dernier détail — mais c'était pour mieux, soudain, tout abandonner derrière toi, jamais las de t'élancer dans l'inconnu, *das Unbekannte*, ta seule véritable passion. Tu paraissais si différent de Rilke, que cependant tu avais aimé dans ta jeunesse, traduit même, dans la lumière matutinale de l'après-guerre. L'ouverture de la huitième *Élégie à Duino* n'aurait-elle pas été écrite pour toi ?

*Mit allen Augen sieht die Kreatur  
das Offene. Nur unsre Augen sind  
wie umgekehrt und ganz um sie gestellt  
als Fallen, rings um ihren freien Ausgang.*

De tous ses yeux la créature  
voit l'Ouvert. Seuls nos yeux à nous  
sont comme retournés et disposés tout autour d'elle,  
en pièges autour de sa libre sortie.

(Traduction Philippe Jaccottet)

Sauf que ta voie vers cet Ouvert magique n'était pas celle de l'animal ; tu t'émerveillais devant une créature si spéciale : le petit d'homme. Peut-être l'époque était-elle différente ? Sans doute, au contraire de Rilke, t'est-il arrivé de jouer avec des nourrissons. Peut-être le petit Moïse, ou pourquoi pas le petit Mowgli, étaient-ils pour toi de chair et de sang ? Mais avais-tu vraiment brisé, crevé toutes les barrières ? Oh oui ; sans doute n'étais-tu pas si loin d'être libre. Libre !

Avant de te retirer loin des regards du monde, personne comme toi n'a tiré parti de notre éphémère passage sur cette misérable planète. C'est qu'aussi tant de fées s'étaient penchées au-dessus de ton berceau — encore que de berceau, elles n'en ont pas trouvé, à peine une douteuse couverture. Tant d'expériences, tant de joie, tant de souffrance... Tu as tout connu. Et puis trois grandes découvertes, à suivre ton ordre, chronologique : les mathématiques, les femmes, la méditation.

*Dans le mitan du lit, La rivière est profonde.*

La rivière coule, puissante dans les profondeurs de son lit ; tu as goûté à la fontaine de la vie, goulûment, comme à bride abattue... *Hüte dich, mein Sohn, denn viel Büchermachens ist kein Ende — Of making books there is no end ...* nous met en garde Quohélet. Pourtant jamais tu ne t'es lassé des charmes de la chair. Toujours ou presque, tu as conservé un faible pour les pommes.

Quant aux mathématiques, elles sont toujours restées à tes côtés, en toi. Pourtant le don de solitude est le seul dont tu te sois jamais targué. Lorsque tout a été dit, ton geste propre est bien celui-ci, complètement : pointer l'évidence du doigt, sans peur aucune. Un schéma affine est le spectre d'un anneau, un anneau quelconque. Pourquoi se borner aux « anneaux géométriques », à ces drôles d'animaux *ad hoc* que tes collègues introduisaient prudemment ? De cette définition tu as écrit un jour que personne avant toi ne s'était penché assez bas, écartant toutes les conditions, les inutiles garde-fous. Désolé Alexandre, mais peut-être entend-on dans cette déclaration sonner une trace de complaisance, de fatuité, ta grande ennemie intérieure, l'hydre aux cents têtes qui toujours renaissent. Peut-être aussi as-tu oublié ta formidable puissance technique, elle qui a rendu possible tant d'avancées ; pour toi mais pas, malheureusement, pour pauvres de nous autres — trop craintifs ?

Allons, foin de ces chicanes. Chicaner, ergoter, ce ne fut jamais ton « truc » ; pas davantage la dialectique, les médiations et tout ça. Une forme de gnosticisme alors ? C'est possible. Et puis, soyons honnête : écouter la voix de ton prochain, ce n'était pas non plus ton « truc ». Trop prochain, trop proche, encombrant pour tout dire. Peut-être, plutôt, le don — la malédiction parfois ? — de solitude. Peut-être...

Tu disais nos esprits encombrés de connaissances mortes, comme ces biens mondains qui empêchent le riche de se glisser à travers le chas de l'aiguille. Tu ne nous disais pas : « Venez, suivez-moi ! » mais plutôt : « Arrêtez-vous, regardez autour de vous, écoutez le silence ! » et le monde mathématique se dévoilera à vos yeux. Sauf qu'à la fin ce monde-là, cet étrange et lointain paradis, ne pouvait te combler, toi qui as écrit que les découvertes mathématiques les plus extraordinaires restaient de l'ordre de l'« intellectuel », qu'elles ne pouvaient jamais atteindre au « spirituel ».

Alors tu as regardé alentour, ici-bas, *diesseits* ; ce que tu as vu t'a horrifié. Et vous, autant que vous êtes, regardez ! Ouvrez les yeux ! Comment, mais comment donc pouvez-vous supporter cela ?! À nouveau, dire l'évidence. Ce fut là ta *mission*, un mot inévitable ; tu devais le découvrir à la fin, commencer à prophétiser. Mais comment donc pouvons-nous supporter cela ?! Lentement *Sa* présence a commencé

de te hanter, le Mal qui ronge et s'insinue, Lui qui prend les horribles traits de Satan, le Maudit, *der Verfluchte*. En fin de compte tu as écrit autant sur *Le Problème du Mal* que sur les mathématiques. Il ne t'a plus lâché, cet adversaire, cet ennemi, tu t'es battu avec lui dans la nuit, comme Jacob ; mais c'était un démon plutôt qu'un ange.

Tu as aussi rencontré D.ieu et tu nous as conté ces rencontres. Il y en eut peu, mais de si belles, et tellement inéluctables. Satan existe, D.ieu aussi. Ils sont en guerre, à chaque moment, partout. Un jour cette guerre finira mais pour l'heure l'avantage revient à Satan, serait-ce souterrainement, en sous-main, en chacune et chacun d'entre nous. Voilà bien un air connu, qui hantait les murs de nos villes il y a vingt, peut-être trente siècles déjà et se fera éternellement entendre, dans un murmure. En chacune et chacun d'entre nous... ou presque, puisque tu as explicitement dressé une liste de « mutants » (aucune femme dans cette liste ; pourquoi pas Marthe, celle que tu as aimée ?). Comme toi ils avaient une mission à remplir, ces mutants descendus dans la vallée de larmes pour y annoncer l'heure de la Libération, lorsque Satan desserrera enfin son emprise. Ce sont des hommes que tu as admirés, célèbres, de Darwin à Krishnamurti, de W. Whitman à R. Steiner et S. Freud, ou bien presque anonymes, de C.F.S. Hahneman à F. Carrasquer ou Eddie Solvik. Si j'étais en veine de numérogie, je noterais que ta liste comporte 18 noms, la moitié de 36, le nombre des *tsaddikim* cachés que connaissait si bien ton grand-père, les piliers anonymes sur lesquels notre monde repose. Mais au fond, ne devrais-je pas t'ajouter à la liste ?

*Elle* — ou serait-ce *Lui, der Tod* ? — à la fin est venue te prendre ; Elle et pas le Malin, le Maudit, *der Verfluchte*, qui hante ce monde damné, tournoyant manège des egos. Elle est venue sur la pointe des pieds, comme Elle fait toujours. Oh, j'oubliais, surtout ne pas se mettre « en frais de lyrisme » ; tu as toujours détesté, comme un autre masque à arracher. Restons donc sobres, comme je suis sûr tu t'es adressé à Elle, les yeux dans les yeux, rejetant des dernières paroles qui trahissent. Puisses-tu reposer dans une paix bien gagnée par tant de combats et de souffrances.

*Et nous y dormirions, Jusqu'à la fin du monde.*

## Table des matières

|  |        |
|--|--------|
| Prologue : Pourquoi un roman ?                       |        |
| Ou comment gloser le titre de ce livre               | p. 5   |
| 1. Rencontre : sur les berges de la vie              | p. 9   |
| 2. Hanka : la petite fille aux allumettes            | p. 37  |
| 3. Sascha : nous sommes le sel de la terre !         | p. 61  |
| 4. Alexander : quand l'enfant paraît                 | p. 97  |
| 5. Nous partions parfois bivouaquer dans la montagne | p. 123 |
| 6. Faire les vendanges et quarrer les nuages         | p. 145 |
| 7. La ville dont le prince est un enfant             | p. 167 |
| 8. Quand le temps des tâches est révolu              | p. 191 |
| 9. Une si longue marche                              | p. 215 |
| 10. Le Vrai, le Bien, le Mal : <i>Stolpersteine</i>  | p. 237 |
| Annexe : Polarités mathématiques                     | p. 253 |
| Appendice : Une nécrologie d'Alexandre Grothendieck  | p. 277 |
| Table des matières                                   | p. 281 |